ANCIEN
THÉATRE FRANÇOIS

ou

Collection des ouvrages dramatiques
les plus remarquables
depuis les Mystères jusqu'à Corneille

Publié avec des notes et éclaircissements

par

VIOLLET LE DUC

TOME VI

Librairie Plon
1855

ANCIEN

THÉATRE FRANÇOIS

LES JALOUX

CINQUIÈME COMEDIE

PAR PIERRE DE LARIVEY

CHAMPENOIS

1579

LES PERSONNAGES.

EUSTACHE, compagnon de Vincent.
VINCENT, amoureux.
MAGDELAINE, courtizane.
FIERABRAS, capitaine.
GOTARD, serviteur de Vincent.
ALFONSE, amoureux.
RICHARD, son serviteur.
JHEROSME, vieillard.
PERRINE, servante de Magdelaine.
MATHIEU, frippier.
NICAISE, vieillard.
MARQUET, serviteur du capitaine.
ZACHARIE, vieillard.
Trois serviteurs.



PROLOGUE.

La comedie qu'ores nous vous representons est intitutée les Jaloux, *pour ce que les personnes qui interviennent en icelle, ou la plupart, sont molestées de variables et diverses jalousies. Or, comme elle est d'argument double, aussi la plus grande partie de son subject a été prinse des deux premières de Terence, à sçavoir* l'Andrie *et* l'Eunuque. *Si en cela l'auteur s'est monstré trop licencieux, il vous supplie, Messieurs, ne l'en vouloir blasmer non plus qu'il n'a blasmé Terence d'avoir prins les siennes de Menandre. Aussi a-il pensé que, marchant après les pas d'un tel personnage et sous son autorité, ce luy seroit suffisante deffense, pour parer aux coups de ceux qui le voudroient accuser et reprendre de l'avoir desrobbé et suivy de trop près. Mais voicy qui le fasche davantage : c'est qu'il s'en trouve aucuns qui, avec aigres et fascheuses parolles, s'estudient vouloir rendre la comedie abominable à tout le monde, affermans que c'est une œuvre diabolique, d'autant, disent-ils, qu'elle ne contient guères autre chose que lascivetez, larcins et toutes souillures, et qu'elle enseigne mille fois plus de mal que de bien. Helas! combien temeraires et indiscrets peuvent être appellez ceux qui tant malicieusement donnent sentence diffinitive à l'encontre du labeur d'autruy, veu que l'advis des hommes est instable et trompeur, et leur renommée et gloire plus chères que l'or et pierres precieuses! Semble-il donc à ceux-là que la comedie, qui tire son commencement des choses divines, soit tant à blasmer? Leur est-il advis qu'icelle, qui, embras-*

sant diverses coustumes et affections des affaires civiles et privées, enseigne ce qui est utile à la vie et comme il faut fuir les vices et se distraire de toute meschanceté, doive estre ainsi bannie d'un chascun? Quoi! la comedie (je parle de la nouvelle) n'a-elle pas, dès son origine, esté permise, louée et approuvée de tous hommes, de tous temps et en tous lieux? Où ces braves Quintils ont-ils trouvé qu'elle enseigne plus de mal que de bien, qu'elle soit deffendue et qu'elle doit estre reprouvée de tout homme de bon jugement? Je voudrois bien que, pour probation de leur dire, ils amenassent quelque passage de l'Escriture, sinon je croiray, avecques ceste noble assistance qui s'est icy assemblée pour nous escouter, qu'ils ne sçavent qu'ils disent. Et de vouloir sofistiquer, allegans qu'elle doibt estre deffendue, ne fust-ce que pour ce qu'elle scandalise beaucoup de personnes, cela n'a point de nez: car, par mesme raison, il faudroit dire que la justice est une tirannie, parce que beaucoup se formalisent des executions qu'elle faict faire; que la misericorde est une lascheté de cœur, parce que quelques cruels blasment sa douceur et clemence; et qu'il ne faut pas aller à l'eglise pour prier Dieu, parce que assez d'ateïstes pensent qu'on le faict par hipocrisie. O bonté divine! helas! comme seroit traictée la vérité et la diffinition des choses, s'il falloit accorder que tant bonnes et sainctes œuvres fussent telles qu'aucuns les pensent! Mais c'est trop parlé de cecy, joint qu'il semble à l'auteur que tout ce qui n'est deffendu par aucune loy expresse s'entend devoir estre permis, et qu'on en peut honnestement user. Voylà pourquoy, Messieurs, il vous presente ceste comedie telle qu'elle est, vous priant luy donner autant d'audience qu'il est requis en choses semblables; et, en recompense, les Jaloux *vous donneront autant de plaisir qu'ils ont de martel en teste. Il vous vouloit dire l'argument, mais, parcequ'il a veu sortir ces deux jeunes hommes, il a pensé qu'ils vous le feront entendre; et puis la comedie est l'argument d'elle-mesme.*



LES JALOUX

COMEDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Eustache, compagnon de Vincent; *Vincent*, amoureux.

EUSTACHE.

Voilà ce que j'en sçay, et que m'en a aprins ce gentilhomme qui est venu avecques nous de Poictiers. Mais, quelle contenance vous ay-je veu faire tandis que Gotard vous contoit je ne sçay quoy?

VINCENT. Voy! vous en estes-vous aperceu?

EUSTACHE. J'eusse esté bon aveugle. Et quoy! on vous voyoit quasi tomber les larmes des yeux. Contez-moy, je vous prie, que vous aviez, afin que, si je ne vous puis ayder en quelque chose, au moins que je me plaigne avec vous de vostre fortune.

VINCENT. Excusez-moy, s'il vous plaist, car

je ne ferois que vous donner ennuy par le recit de mes misères.

EUSTACHE. Ce sont paroles, et faictes en cela tort à nostre amitié.

VINCENT. C'eust esté pourtant le meilleur. Toutesfois, puis qu'il vous plaist, j'en suis content. Sachez donc que rien n'en a esté cause que l'amour et la jalousie.

EUSTACHE. De qui estes-vous amoureux? d'où vous vient ceste jalousie?

VINCENT. Je le vous diray. Il y a trois ou quatre moys que, me trouvant aux jeux des Italiens, où certes il y a du plaisir, j'adressay ma veue sur une jeune dame, belle par excellence.

EUSTACHE. Comme a-elle nom?

VINCENT. Magdelaine. Ainsi considerant ses beautez et bonnes graces, lesquelles je louois grandement en moy-mesme, j'en devins tellement amoureux, qu'il me semble estre impossible veoir creature plus accomplie en toutes perfections. Voyez si l'amour sçait dompter les hommes!

EUSTACHE. Et bien! qu'en advint-il après?

VINCENT. Il y a trois jours que, me venant de recreer avec elle, je fus rencontré par mon père, qui se print à me dire: Vincent, ton compagnon me vint hier trouver pour me prier parler en sa faveur au sire Nicaise, et faire en sorte qu'il lui baille à femme sa fille Renée. Sur quoy, discourant en moy-mesme, je me suis advisé la demander pour toy, car il est tantost temps que tu te maries, si tu veux que je voye tes enfans grands.

EUSTACHE. Je n'attendois que cela.

VINCENT. Adjoustant que Nicaise ne l'accor-

deroit jamais à Alfonse sans le sceu et consentement du sire Zacharie, son père, qui n'estoit encores de retour; ainsi que, pour ne perdre temps, il en avoit desjà parlé pour moy, et esperoit qu'il me la feroit donner, avec plus de dix mille francs d'argent sec, sans les maisons, heritages, bagues et joyaux.

EUSTACHE. Voilà la coustume des pères du jourd'huy, car pourveu qu'ils marient richement leurs enfans, ce leur est assez.

VINCENT. Quoy entendant, je demeuré si transporté qu'il ne fut jamais en ma puissance lui pouvoir respondre un seul mot, ny trouver quelque excuse qui ne fust au moins inconsiderée et hors de propos, car la parole me mourut entre les dents. A raison de quoy, et neantmoins, voyant que je l'avois escouté, que je ne luy respondois rien, jugea par mon silence que j'en estois content. Que vous diray-je des peines, ennuys, tourmens et passions que je souffrois lors? Certes, n'eust esté l'esperance que j'avois me retrouver le lendemain matin avecques Magdelaine, afin que, par la gayeté de ses douces mignardises elle m'amolist la rigueur de tels propos, j'estois pour devenir fol.

EUSTACHE. Je ne m'en esbahy pas, car les amans ne peuvent endurer qu'on leur parle de les marier.

VINCENT. Mais, helas! comme j'esprouve veritable le proverbe qui dict que la fortune ne vient jamais seule, et que, si elle se monstre ennemye de quelqu'un, qu'elle s'efforce entierement le ruiner! Car je ne fus pas si tost arrivé en la rue où elle demeure, que je la vy sur le pas de son

huys, devisant fort privement avec un soldat, lequel (quand elle m'aperceut aprocher pour veoir qui il estoit) elle le fit soudain entrer dedans, puis me ferma la porte au nez.

EUSTACHE. O femme ingrate et mescognoissante!

VINCENT. A ceste occasion, ne devez vous emerveiller si m'avez veu changer de couleur.

EUSTACHE. Mon grand amy, j'ay cher que m'avez descouvert vos amoureux accidens, sinon en ce que le discours que m'en avez faict me semble avoir plustost renouvellé vos playes que soulagé vos passions; mais quel remède y pensez-vous donner?

VINCENT. Je ne sçay, car, d'un costé, la volonté de mon père et la reverence que je luy doy, et, d'autre part, l'amour que je porte à ceste-cy et l'injure qu'elle m'a faicte, combattent tellement dedans moy, que je ne sçay quasi que je doy faire.

EUSTACHE. Mais encores?

VINCENT. Je n'ay autre esperance qu'aux ruses de Gotard.

EUSTACHE. Quelle esperance vous donne-il?

VINCENT. Rien d'asseuré, sinon que, cognoissant qu'il sçait faire ce qu'il veut et qu'il m'a promis empescher ces nopces (combien que je n'y voye aucun moyen), j'en suis demeuré là.

EUSTACHE. Et quant à vostre Magdelaine?

VINCENT. Il me conseille l'aller trouver pour luy reprocher son ingratitude et attendre ce qu'elle me dira.

EUSTACHE. Peut-estre qu'il ne vous conseille pas mal. Or, je ne veux vous molester davantage. Monsieur mon amy, souvenez-vous que, si je puis

quelque chose pour vostre service, je suis à vostre commandement.

VINCENT. Je vous mercye. Je ne vous espargneray s'il en est besoin.

SCÈNE II.

Magdelaine, courtisane; *Vincent*.

MAGDELAINE.

Miserable que je suis! je crain bien fort que Vincent n'ayt prins en mauvaise part ce que je fis l'autre jour, ou ne se le soit autrement interpreté que n'a esté mon intention; car depuis il ne s'est laissé veoir et ne m'a mandé de ses nouvelles comme il avoit accoustumé!

VINCENT. O grand jugement de Dieu! il semble que mon ame toute tremblante soit sur le point d'abandonner ce corps, si tost que je me presente devant ceste-cy.

MAGDELAINE. Mais le voicy. O mon Vincent! mon vainqueur! je croy fermement que jamais le bien ne fut tant desiré que j'ay (ô ma vie!) attendu vostre venue.

VINCENT. Helas! ces caresses tant affectées renouvellent mes douleurs et rengrègent mes playes.

MAGDELAINE. Que veut dire qu'estes ainsi resveur? à quoy pensez-vous?

VINCENT. Si je suis vostre Vincent et vostre vie.

MAGDELAINE. Or sus, or sus, obliez cela.

VINCENT. Comment, que j'oblie cela! O Magdelaine! Magdelaine! pleust à Dieu que mon amour fust mis en balance contre le vostre, ou que vous souffrissiez comme j'endure, ou que je ne me resentisse du tort que m'avez faict!

MAGDELAINE. Je sçay bien que vous voulez dire, et, pour vous oster de ceste opinion, je vous voulois envoyer querir.

VINCENT. Ce n'est de merveilles que vous, comme coulpable, sachez ce que je veux dire; mais la foy que j'avois en vous et l'amitié que je vous ay tousjours portée depuis que je vous cognois me meritoient ceste recompense.

MAGDELAINE. Ne vous tourmentez (mon ame), car je n'ay faict chose qui vous doive aigrir contre moy.

VINCENT. Ce sont moqueries. Si vous n'estes en rien coulpable, pourquoy soupsonnez-vous ce dont je vous veux accuser? Regardez que, non sans cause, vous avez faict la planche devant.

MAGDELAINE. Par ma conscience! vous vous colerez contre moy à tort, car celuy que vous avez veu est un mien frère.

VINCENT. Il est vray, c'est un sien frère: tout le monde est parent d'une putain. Or sus, vous avez raison, ayez, ayez-le, jouissez-en tout vostre soul, je ne vous en empescheray pas. O! que si jamais plus je me laisse...!

MAGDELAINE. Voyez! Escoutez, mon cœur: je ne croiray jamais que cecy puisse avoir telle puissance sus vous que vous separiez de mon amour. A ceste cause, je vous prie, par la seraineté de ce front, par ces beaux yeux, hostes de ma liberté, et d'où sortent ces lumineux et ardans esclairs qui

me foudroyent, m'entretenant tousjours en un feu continuel, et par ceste belle bouche que je baise du plus chaud de mon affection, qu'il vous plaise m'escouter deux mots seulement.

VINCENT. Dites, mais je vous advise que je croy plus l'effect que les paroles.

MAGDELAINE. Ah ! mon esperance ! souffrez que j'obtienne de vous ceste grace. C'est grand cas que vous estes si revesche qu'on ne vous peut plyer par amour ny par prières.

VINCENT. Et cecy encor plus grand cas, Magdelaine, que, voulant tousjours seconder vos apetis, vous obliez si tost les indignitez que m'avez faictes. Que s'il advient que je m'en aperçoive, vous me voulez, par vos paroles embellies, offusquer les yeux de l'entendement et me faire croire le rebours de ce que je sçay bien.

MAGDELAINE. Vous croirez ce qu'il vous plaira; mais, si me voulez escouter, je vous feray confesser qu'à tort vous vous plaignez de moy.

VINCENT. Je voy bien qu'il vous faut complaire : car vous voulez tousjours avoir le droict.

MAGDELAINE. Escoutez-moy donc, s'il vous plaist : Mon père, comme je vous ay autresfois dict, estoit un fort riche marchant d'Angers, lequel, venant à mourir, laissa à deux enfans que nous sommes plusieurs biens et heritages, dont mon frère, comme aisné, se saisit, en disposant d'iceux à sa volonté. Mais, pource qu'il estoit prodigue et grand despensier, ne cherchant qu'à souller ses volontez, s'en donna si souvent par les joues, qu'en moins de rien il despendit et engagea le plus beau et le meilleur.

VINCENT. Quelle fable, quel conte est-ce cy?

MAGDELAINE. Quelque temps après, voyant en quelle necessité sa despence desmesurée l'avoit conduict, ayant honte de soy-mesmes et fasché de voir que ceux qui nous avoient presque rongez jusques aux os se mocquoient de luy, le regardant par dessus l'espaule, se desbaucha tellement, qu'ayant vendu le surplus qui restoit, s'en alla à la guerre, me laissant seule, abandonnée de tous moyens. Et c'est celuy à l'occasion duquel vous estes entré en ceste jalouzie.

VINCENT. C'est bien rencontré, ô femme du diable !

MAGDELAINE. Escoutez, si vous m'aymez : Et pource que je ne voulois pas qu'il s'apperceust de l'amitié et privauté que j'ay avec vous...

VINCENT. Nottez bien ceste autre vérité !

MAGDELAINE. Ny que je fusse moins qu'honneste, que eussé-je peu mieux faire, affin qu'il ne m'eust en quelque mauvaise opinion? joint que, vous voyant venir droict à nous, qui devisions de plusieurs choses, je m'asseurois que n'eussiez failly dire quelque mot joyeux en passant, ou me faire quelque je ne scay quoy qui eust tout gasté.

VINCENT. Que voulez-vous davantage ? je vous donne gagné.

MAGDELAINE. Ah ! par mon ame, c'est mon frère unique, lequel je n'avois veu il y a plus de trois ans. Mais vous me direz : Si vous ne m'avez faict cela pour autre occasion, voulez-vous tousjours suyvre ce mesme stil? Vrayement, nenny ; combien que je ne sache encores comment faire, pource qu'iceluy, m'ayant trouvée jeune, fresche et delicate (comme vous voyez), est devenu jaloux de moy, laissant ordinairement son serviteur en

la maison, de mode qu'il n'y peut entrer ame vivante qu'il ne le sache. Parquoy je ne voudrois (ô mon sang!) que vous emerveillassiez si j'ay faict ce que j'ay fait, et mesme si je vous semble encores un peu durette, d'icy à deux ou trois jours qu'il demeurera icy.

VINCENT. Je ne m'en emerveille point, car c'est de vostre creu. Pensez-vous que je n'entende de quel pied vous marchez, combien que je ne sache encores comment faire? « Il est devenu jaloux de moy, laissant ordinairement son serviteur en la maison! — Je ne voudrois pas (ô mon sang!) que vous esmerveillassiez », et tant d'autres beaux motz. Toutes ces niaiseries tendent à ceste fin que le bon Vincent soit chassé, et cestuy-cy bien receu. Ah! que maudite soit ma fortune, que je ne vous ay cogneue du commancement, car jamais je n'eusse mis le pied où vous fussiez esté!

MAGDELAINE. M'amour, laissez cela. Trouvez moyen de me venir veoir, pourveu qu'il ne le sasche, et vous cognoistrez comme je vous ayme de tout mon cœur.

VINCENT. Pleust à Dieu que dissiez vray et sincèrement! « Et vous cognoistrez comme je vous ayme de tout mon cœur. »

MAGDELAINE. Comment, chetive que je suis! pensez-vous que la bouche parle autrement que le cœur?

VINCENT. Puis-je croire que je ne sois doublement deceu, et que vous m'aymez?

MAGDELAINE. Quoy! que je vous deçoive? que je ne vous ayme? O vie de ma vie (helas!), ne

dictes cela, car ces parolles me sont autant de coups de dague en l'estomac.

VINCENT. S'il est ainsi, je vous ay donc (ô m'amour!) aymée à bon droit, et comme....

MAGDELAINE. Taisez-vous, le voicy qui vient. S'il me dict rien, faictes que vos propos s'accordent aux miens.

VINCENT. Vault-il pas mieux que je m'en alle?

MAGDELAINE. Non, n'ayez peur : ce n'est qu'un sot et un poltron.

SCÈNE III.

Fierabras, capitaine; *Magdelaine*, *Vincent*.

FIERABRAS.

Mes chevaux ont-ilz estez bien estrillez?

MAGDELAINE. Qu'ay-je affaire de vos chevaux?

FIERABRAS. La chambre est-elle faicte? le soupper est-il prest?

MAGDELAINE. La chambre est faicte dès le matin; quant au soupper, il sera bien tost prest.

FIERABRAS. Regardez à faire quelque bonne fricassée, et que j'aye du rosty avec une sausse ou saupiquet, comme on faict chez les princes et grands seigneurs. Mais que faictes-vous icy en la rue?

MAGDELAINE. Je suis sortye pour parler à ce bon seigneur qui vous demande, à raison de je ne sçay quoy qu'on luy a dict que voulez vendre.

VINCENT. Quoy! est-ce cy monsieur vostre frère?

MAGDELAINE. Oy, c'est luy-mesmes; parlez à luy.

VINCENT. Monsieur, on m'a dict qu'avez des chevaux à vendre : je les acheteray s'il vous plaist m'en faire marché.

FIERABRAS. On vous a dict vray : je n'ay plus que faire de tant de train, ayant reconquis au roy la pluspart de son royaume, tellement que je n'en veux retenir qu'un pour m'aller quelquefois pourmener.

VINCENT. Je vous payeray en beaux escuz au soleil, larges comme la main. On m'a dict qu'avez aussi quelques hardes dont voulez vous deffaire; je les voudrois bien voir.

FIERABRAS. Si voulez venir avecques moy jusques chez le frippier à qui les ay baillées à vendre, je les vous monstreray.

VINCENT. Je n'ay le loisir pour ceste heure; mais s'il vous plaist les envoyer querir, je repasseray tantost par icy.

FIERABRAS. J'en suis content; vous les trouverez ceans à vostre retour.

MAGDELAINE. Ne faillez donc pas, Monsieur.

VINCENT. Aussi ne feray-je.

SCÈNE IIII.

Fierabras, Magdelaine.

FIERABRAS.

Est-ce la coustume de ceste ville que les femmes soient tout le jour à la porte de leur logis, devisans avec tous ceux qui vont et viennent?

MAGDELAINE. Les femmes de ceste ville et d'ailleurs, pour se monstrer à leur porte, ne sont moins honnestes que celles d'Angers.

FIERABRAS. Je ne sçay. Tant y a que cela ne me plaist point.

MAGDELAINE. Mon frère, parlez franchement, j'ay bien entendu que vous voulez dire par vostre estrillement de chevaux.

FIERABRAS. J'en suis ayse, parquoy (ma sœur) je vous commande (ouvrez bien icy les oreilles) que faciez en sorte... Baste! car, par la mort, voicy à mon costé le chastie-fols.

MAGDELAINE. O miserable que je suis! helas! il ne me print jamais volonté faire cela. Toutesfois ce nic à poux, ce capitaine cassé et sans soldats me menasse, comme (quand j'en aurois envye) s'il estoit en sa puissance m'en empescher, parce que c'est un vaillant poltron que je crains bien! Il est vray que, tandis qu'il sera icy, je ne veux pas faire venir mon amy au logis, non pour crainte que j'aye de luy, mais parce que je pense que cela ne me pourra nuyre, ne fusse que pour le respect d'une certaine honnesteté qui me dict en moy-mesme que je ne le doy faire.

ACTE II.

SCÈNE I.

Vincent, *Gotard*, son serviteur.

VINCENT.

Oy, je vous ay bien entendu; nous en deviserons une autre fois plus à loisir. Vien çà, Gotard : et bien! qu'as-tu faict?

GOTARD. Quoi? touchant ce beau mariage?

VINCENT. Oy.

GOTARD. Me croirez-vous? je n'ay cessé toute la matinée de courir et tracasser par la ville, de çà, de là, fantastiquant et chimerisant après cela. Puis, quand j'ay esté bien las et me suis bien rompu la teste, j'ay trouvé qu'il n'y a rien plus aysé à faire. Voyez que j'estois beste de ne m'en estre advisé du commancement!

VINCENT. Est-il vray? O Gotard! mon amy, que je t'accolle!

GOTARD. Laissez cela. Voy! je croy que vous pensez embrasser une garce; oyez si vous voulez.

VINCENT. Je t'escoute.

GOTARD. Quand le vieillard vous parlera de Renée...

VINCENT. Ah! ne me la nommes point si tu m'aymes.

GOTARD. Taisez-vous : je veux que luy disiez que vous vous estes informé d'elle, le suppliant

bien humblement faire en sorte que la puissiez espouser.

VINCENT. Ho, o, o!

GOTARD. Qu'avez-vous?

VINCENT. Est-ce là ce moyen tant aisé pour faire que je ne l'espouse? Je m'en garderay bien.

GOTARD. Voilà grand cas, vous ne cessez de me tourmenter, et d'estre tousjours après moy, me priant et repriant penser ou faire en sorte que vous n'espousiez ceste-là. Et quand j'ay trouvé les moyens qu'il vous faut tenir, vous m'eschappez des mains.

VINCENT. Ains je t'escoute et obey.

GOTARD. Pardonnez-moi. Or il faut escouter premier que respondre : Je m'en garderay bien! Quels propos sont-ce là?

VINCENT. C'est assez. Et bien! que doy-je faire?

GOTARD. Avez-vous pas oy ce que je veux que respondiez à vostre père?

VINCENT. Je te prie ne me persuader cela.

GOTARD. Pourquoy? Considerez ce qui en adviendra.

VINCENT. Quoy! je seray separé de Magdelaine et conjoint à ceste-cy?

GOTARD. Vous vous trompez, car, disant d'elle tous les biens du monde et feignant ne desirer autre chose que l'espouser, vous osterez au vieillard toute occasion de crier. Sçavez-vous qu'il en adviendra? Vous ne l'espouserez pas, par ce qu'icelle, allant ceste après-dinée se jouer à la Villette, Alfonse la ravira par les chemins. Voulez-vous plus beau remède que cestuy-là?

VINCENT. Qui m'asseurera que ces choses doivent passer ainsi?

GOTARD. Quant à Alfonse, ne vous en mettez en peine, il sçait ce qu'il a affaire, mesmes qu'il ne la pourra jamais avoir, sinon par une voye extraordinaire. C'est pour quoy il a deliberé faire ce que je vous dy.

VINCENT. C'est bien advisé. Mais posons le cas qu'elle n'aille point à la Villette.

GOTARD. Mais posons le cas que le ciel va tomber.

VINCENT. Pourtant, cela est possible.

GOTARD. Qu'elle y aille ou n'y aille pas, elle ira pour le moins soupper chez le sire Augustin, où je sçay qu'ils font leurs Rois. Sinon, faictes ainsi, pour jouer plus seurement : dites au vieillard qu'avez entendu qu'elle est bossue et contrefaicte; à ceste cause, que le priez vous la faire veoir.

VINCENT. Tu dis bien ; mais le cas advenant qu'il n'en vueille rien faire?

GOTARD. Faictes bonne mine et dictes que vous ne voulez un monstre si laid à vos costez. Entendez-vous?

VINCENT. Oy. Croirois-tu bien que cet advis me plaist beaucoup, et le trouve plus subtil qu'autre que je sçache?

GOTARD. Monsieur, croyez-moy, que si luy sçavez dire ces choses de bonne grace, il ne vous en esconduira point.

VINCENT. J'y prendray peine. Mais comme ferons-nous de cet autre costé?

GOTARD. Quoy? avec l'Angevine?

VINCENT. Oy.

GOTARD. Est-il vray que ce mangeur de culs de poulles est son frère?

VINCENT. Oy.

GOTARD. En estes-vous bien asseuré?

VINCENT. Oy ; pourquoy?

GOTARD. Que sçay-je? Je pensois qu'elle vous eust ainsi enfermé dehors pour vous mettre en quelque estrange desespoir, affin que pour rentrer en grace vous luy fissiez mille honnestes presens, comme elles sçavent bien faire.

VINCENT. Ce n'est pas mal advisé à toy. Ainsi donc, que luy pourróis-je envoyer qui luy fust agreable?

GOTARD. Que luy voudriez-vous envoyer? Vous estes un jeune poisson. Obliez cela : vous luy en avez assez et trop donné auparavant; et puis vous le pourrez tousjours bien faire quand il en sera besoin.

VINCENT. Je suivray ton conseil; mais, dymoy, comme la pourray-je aller veoir?

GOTARD. Me le demandez-vous? Je pensois que ce fust le propre des femmes de donner les assignations pour consoler leurs amans, et non des hommes, qui ne cognoissent leur humeur.

VINCENT. Je luy en ay desjà parlé, et espère encore luy ramentevoir.

GOTARD. Que vous a-elle respondu?

VINCENT. Qu'elle ne sçavoit aucun moyen, et que j'y pensasse.

GOTARD. Qu'elle n'en sçavoit aucun! O la putain! voyez si vous pourrez commander à vos desirs, et avoir patience jusques après soupper. Cependant j'y mettray ordre.

VINCENT. Hé! Gotard, quand l'année passée

mon père te battoit si cruellement pource que tu luy avois desrobbé une pièce de cresey, je ne te dis pas : Gotard, ayes patience jusques après soupper. Ains, me jettant aux pieds de mon père, je le priay te pardonner, ce qu'il fit.

GOTARD. Je ne l'ay pas oblié, et un jour, si je vy....

VINCENT. Or sus, laissons cela : vois-tu pas que je ne puis estre deux heures sans ceste enchanteresse?

GOTARD. Vous avez raison; attendez! Que vous semble si je me desguisois en belistre, comme un de ces soldarts devalisez qui vont demandant la passade, et que je vous portasse, enveloppé en quelque couverture, en son logis? Pensez-vous point que, priant le capitaine, en l'honneur des armes, de me retirer pour ceste nuict, il ne me l'accordast?

VINCENT. Tu voudrois donc, à ce compte, que je me laissasse lier en une couverture?

GOTARD. Je veux veoir comme vous aimez vostre maistresse.

VINCENT. Me lier en une couverture!

GOTARD. Pourquoy non?

VINCENT. Et si j'y estois trouvé, que dirois-je?

GOTARD. Ha! ha! ha! pauvre homme! Si vous trouvez estrange vous laisser lier en ceste façon, sera-ce pas chose encores plus estrange qu'on se puisse imaginer qu'estes enveloppé en mon pacquet? Comme, diable! un sot se pourra-il jamais adviser qu'un coquin porte l'amoureux de sa sœur en une paillasse ou couverture?

VINCENT. Il sembleroit que je fusse je ne sçay

qui, si je me laissois porter en ceste façon. Laissons cela. Et puis, penses-tu qu'il te voulust recevoir?

GOTARD. S'il n'en veut rien faire, il ne sçaura pas qui je suis ny que je cherche; tandis, je pourray trouver quelque autre expedient.

VINCENT. Je me laisseray conseiller. Fay ce que tu voudras.

GOTARD. Allez donc faire provison de cordes et de quelque vieille paillasse ou couverture. Cependant, je vas chercher Alfonse; je sçay quasi où je le doy trouver.

SCÈNE II.

Alfonse, amoureux ; *Richard,* son serviteur.

ALFONSE.

Il est doncques vray que Jherosme s'efforce faire espouser Renée à son fils?

RICHARD. Demandez-le à Gotard, il le vous dira comme moy.

ALFONSE. O loyauté, helas! où es-tu maintenant? Il m'a donné sa foy entre mes mains de faire pour moy comme pour son propre enfant, et toutesfois il me trahit! O! combien m'eust-il esté meilleur qu'il m'eust dict, dès le commencement, qu'il ne vouloit prendre ceste peine pour moy, que, m'alechant et paissant d'une vaine esperance, me mettre au desespoir!

RICHARD. Monsieur, je veux icy confesser mon ignorance. Je pensois que l'amour rendist les personnes joyeuses et gaillardes, n'aimans rien

que les jeux, les instrumens, la musique et tels autres plaisirs; mais, à ce que je voy en vous, je cognois tout le contraire.

ALFONSE. Helas! Richard! je n'eusse sceu recevoir pire nouvelle que d'entendre que je bats les buissons et un autre prend les oiseaux. Si j'estois esclave entre les mains du Turc ou prisonnier enfermé au fond d'un cachot, je ne souffrirois tant de peine que j'endure: car, à la verité, les chaisnes, les prisons et les septs ne sont si malaisez à supporter comme les angoisses d'un vray amant desesperé.

RICHARD. Ayez patience, car vous estes entre les mains d'un medecin qui sçait guerir de tous maux.

ALFONSE. J'atten mon remède de toy. Mais pourquoy m'entretiens-tu en ce martyre, si tu sçais chose qui me puisse ayder en cecy!

RICHARD. Je vous vay dire ce que j'en pense. Vous sçavez combien Vincent ayme l'Angevine; je suis d'advis qu'on aille par devers elle pour luy descouvrir comme les choses se passent, y ajoustant et diminuant selon qu'il viendra à propos.

ALFONSE. A quelle fin?

RICHARD. Sçavez-vous pas combien les putains qui luy ressemblent sont flateresses et remplies de dissimulations, et combien il leur est grief perdre un tel pigeon comme Vincent? Nostre affaire pourra cheminer d'un tel pied, que les prières, baisers et lamentations de ceste-cy pourront avoir tant de force, qu'iceluy, outre l'amitié qu'il luy porte, se laissera engluer plus fort qu'auparavant.

ALFONSE. Penses-tu que cela me puisse aider?

RICHARD. Telle est mon opinion. Pour le moins, s'il ne vous aide, il ne vous nuira pas. Voulez-vous que je l'alle trouver pour essayer si je sçay bien faire quelque chose?

ALFONSE. Tu me feras plaisir; va, je t'attendray en ce prochain jeu de paume. Mais regarde à faire si bien que Vincent n'ait occasion se plaindre de moy.

RICHARD. A son commandement. Par mon ame, vous vous souciez de beaucoup de choses.

SCÈNE III.

Magdelaine, Richard.

MAGDELAINE.

Ou je suis seulement née pour me pronostiquer tout malencontre, ou le respect que je veux avoir à ce sot Fierabras m'apportera quelque dommage, empeschant mes desseins. Je ne sçay que j'ay, mais je ne puis demeurer en une place.

RICHARD. Si je ne me trompe, ce voyage me sera prospère, car je voy mon estoille luire de loin. Bon vespre, ma dame Magdelaine.

MAGDELAINE. Dieu te gard, Richard.

RICHARD. Que veut dire cecy? Vous n'estes non plus parée que si vous n'estiez pas des nopces! O Dieu du ciel! Enfin, il faut dire que l'amour des jeunes hommes resemble à un feu de paille, qui est plustost estaint qu'allumé.

MAGDELAINE. De quelles nopces dis-tu, Richard?

RICHARD. Des nopces de Vincent.

MAGDELAINE. Des nopces de Vincent! Et quoy! se veut-il marier?

RICHARD. Mon Dieu! que vous le battez froid! Pource que vous n'en sçavez rien!

MAGDELAINE. Non, par ma conscience!

RICHARD. Est-il possible, veu que tout Paris le sçait?

MAGDELAINE. Voilà les premières nouvelles.

RICHARD. Ma foy, je pensois, vous voyant ainsi melancolique, qu'en fussiez plus que toute asseurée; autrement, je ne vous en eusse pas parlé, car je ne me plais point à porter de mauvaises nouvelles.

MAGDELAINE. Je ne voudrois pas t'en sçavoir mauvais gré. Mais, dy-moy, quelle femme prend-il?

RICHARD. Tout va bien. Renée, fille du sire Nicaise, qui est tant riche.

MAGDELAINE. Comment le sçais-tu?

RICHARD. Je le sçay bien. Toutesfois, je ne vous en puis dire autre chose.

MAGDELAINE. Et Vincent en est-il tant amoureux qu'il l'ayt faict demander, ou si cela est venu de la part des viellards?

RICHARD. Il ne peut estre autrement qu'il ne luy porte quelque affection, car elle est assez belle et bien gentille. Mais qui cognoist mieux Vincent que vous?

MAGDELAINE. O homme de peu de foy! voicy dont je m'estois tousjours doutée. Il s'ira hurter contre quelque vilaine, et je seray tousjours la meschante et la malheureuse.

RICHARD. O la femme de bien! Comme si je ne sçavois pas que c'est une putain!

MAGDELAINE. Helas! qu'une femme ne devroit jamais si legerement et sottement croire aux promesses et sermens des amoureux!

RICHARD. Ma foy! ma dame, je le pense ainsi. Toutesfois, il peut estre advenu que l'affamé desir de son père, qui ne regarde qu'aux biens, l'a contraint ce faire. Mais quoy qu'il en soit, dictes-moy, quel mal y auroit-il que l'envoyassiez querir pour luy remonstrer?

MAGDELAINE. Quel autre, sinon renouveller et augmenter mes douleurs!

RICHARD. Cela ne vous peut nuire, joint que ferez plaisir à mon maistre, qui est tant amoureux de ceste-là, que, si Vincent ne l'espouse, elle ne luy eschappera pas.

MAGDELAINE. Richard, j'ay tousjours esté preste faire plaisir à tout le monde, specialement à tels que ton maistre; mais que gaigneray-je me plaindre à luy, si tu me dis qu'il est aveuglé en l'amour d'icelle, ou que son père l'y contraint?

RICHARD. Ma dame, la crainte que chacun a d'estre trompé en ceste marchandise est si grande, qu'on resemble au navire qu'un peu d'eau pousse de çà et de là. Soyez soigneuse et employez icy vostre entendement, de mode que ne vous puissiez plaindre à l'advenir. Quant au reste, laissez faire au diable, il y attachera la queue. Or, le voicy bien à propos; je vous advise qu'avez beaucoup de puissance. A Dieu.

MAGDELAINE Je feray mon devoir.

SCÈNE IIII.

Vincent, Magdelaine.

VINCENT.

Si ma Magdelaine me tenoit attaché à une chaine d'acier, je croy fermement qu'elle n'auroit point plus grande puissance sur moy que l'amour que je luy porte, lequel ne m'abandonnera jamais que par la mort. Mais la voicy. Que veut dire, Magdelaine, que je ne suis jamais si triste et melancolic, que la douceur et delicatesse de vostre beau visage ne descharge mon cœur de tous les ennuys qui l'enveloppent?

MAGDELAINE. Vous le dictes de la bouche, mais à l'effect on void le contraire, tant vous recompensez bien l'amitié que je vous garde.

VINCENT. Que voulez-vous dire par cela?

MAGDELAINE. Et bien! vous serez marié?

VINCENT. Marié! hé, je vous prie, cessez de me plus tourmenter par vos jalousies : car, si vous pensiez par cela me rendre plus vostre, il est impossible; si afin de me vaincre en amour, je me ren vaincu; si c'est pour me faire mourir devant mes jours, je suis prest : prenez un cousteau et faictes de moy ce qu'il vous plaira.

MAGDELAINE. Oy, je vous veux lyer, je vous veux vaincre en amitié, je vous veux faire mourir. Par mon Dieu, croyez-moy, vous ne m'esbloirez plus les yeux de l'entendement par vostre babil, comme par cy-devant m'avez alleché les

oreilles, escoutant vos desloyalles promesses. Quel homme de bien, lequel, mettant à part le respect qu'il devroit avoir à la foy et amitié que je luy ay tousjours portée, se va marier!

VINCENT. Mais avec qui?

MAGDELAINE. Avec Renée, fille du seigneur Nicaise. Cognoissez-vous Renée?

VINCENT. Vous estes devenu cornemuse. Qui vous a dict ceste belle bourde?

MAGDELAINE. Où sont les promesses et les juremens de ne m'abandonner jamais, par lesquels vous me faisiez croire que ne pouviez vivre sans moy? Où sont ces amoureuses et cuisantes flammes, ces douces et emmiellées parolles? Où sont maintenant (ô vaillant amoureux!) ces services, ces belles offres d'estre mien, ces prières qu'il me pleust vous commander, et ceste obeissance? Allez, allez, vostre brave foy m'a assez repue de parolles et de vaines esperances. Je vous cognois maintenant, mais trop tard. Allez, mariez-vous, soullez vos desirs, contentez vostre père, puisque luy voulez complaire; une seule chose me conforte, c'est que vivrez en chagrin en vostre mesnage, parce que, si vostre espouse est femme accorte, entendant comme vous m'avez deceue (devenue sage à mes despens), ne vous pourra jamais aymer de bon cœur.

VINCENT. Hé! ma sœur! ne dictes ainsi, car vous n'en avez occasion.

MAGDELAINE. Si ay, j'en ay bien occasion, et par vostre faute Ne sçavez-vous ce que j'ay faict pour vous, obeissant à vos volontez, et ce que tant de fois vous m'avez promis?

VINCENT. Magdelaine, s'il est ainsi que je me

veulle marier, je prie ce Dieu qui m'entretient en vie me...

MAGDELAINE. Helas! que ce Dieu demeure beaucoup à se vanger de vous, qui, par vos faux sermens, jouez de luy à la pelotte !

VINCENT. Pourquoy me faictes-vous mourir de dueil? pourquoy me traictez-vous en parjure et meschant, vous laissant ainsi tromper par une fausse suspicion? Oyez-moy, je vous prie, et si trouvez que je sois menteur, je veux que ne me croyez jamais.

MAGDELAINE. Ah! mon cher thresor! vous voyez que je suis jeune, nue, et seule; vous voyez que je n'ay icy parent ny amy, et pouvez penser que pour l'amour que j'ay tousjours portée à vous seul, je suis monstrée au doigt et mal voulue de tous mes voisins. Toutesfois, vous voulez estre si cruel et inhumain, que, me voyant battue de tant de fortunes, de souffrir me veoir plongée jusqu'au fond ! Souffrirez-vous veoir tresbucher en ruyne celle qu'avez aimée plus que vostre propre vie (si on doit croire à vos paroles) ? Helas! ouvrez les oreilles à mes justes plaintes, et, selon vostre courtoise nature, prenez pitié de moy et de mes calamités, si je vous ay tousjours esté servante et subjette; et vous, mon seigneur et mon roy, si j'ay tousjours mis peine à seconder vos plaisirs, ne m'abandonnez point; soyez-moy seul mon conseil, mon esperance, ma compagne, mon amy, mon parent, mon deffenseur, mon doux baiser, ma douce bouche, ma bouchette savoureuse, toute plaine d'amour, de ris et de mignardises.

VINCENT. Escoutez, Magdelaine, escoutez : je

ne sçay comme ces nouvelles sont venues jusques à vous, ny qui en a esté le messager; mais quiconque il puisse estre, il vous a rapporté faux.

MAGDELAINE. Comme se peut-il faire?

VINCENT. Escoutez, si vous voulez. Il est bien vray que le viellard me parla l'autre jour de sa fille et me presche tous les jours que je la prenne. Mais que j'aye jamais pensé la vouloir espouser, ny que je le veulle encores faire, cela est faux et controuvé. Je n'en veux point, elle ne sera jamais ma femme, et, deussé-je me rendre ennemy de tous les hommes, je vous ay seule desirée, et seule vous veux avoir; aussi ne vous laisseray-je jamais tant que je vive.

MAGDELAINE. Puis-je (ô mon ame!) vivre asseurée en ceste promesse et esperance?

VINCENT. Tres asseurée. Mais voicy le capitaine. Que maudit soit-il! je voulois que m'enseignassiez comme je doy faire pour venir ceste nuict coucher avec vous.

SCÈNE V.

Fierabras, Vincent.

FIERABRAS.

Compagnon, que faictes-vous icy?

VINCENT. Mon Dieu! que vous venez bien à propos! je vous cherchois.

FIERABRAS. Y a-il long-temps qu'estes arrivé?

VINCENT. Tout à ceste heure.

FIERABRAS. J'ay faict seller et enhernascher les chevaux, et, affin que les voyez mieux à vostre aise, je vous les veux monstrer hors l'estable. Ma sœur, faictes sortir ces garçons. Toutesfois, non, laissez-les là, nous les verrons bien en ma court de derrière, où l'on pourroit courir la lance. Mais, pour vous dire la verité, je ne voy point trop volontiers les hommes venir si souvent ceans.

VINCENT. Au contraire, vous en devriez estre bien joyeux, estant ceste escuyrie si belle, qu'il prend envye aux passans s'arrester pour la voir.

FIERABRAS. Je gaignay ce beau roussin qu'avez veu à la journée de Moncontour, lors que, la cuyrasse sur le dos et le coustelas au poing, je rompy et desconfy les ennemis de Sa Majesté, encores qu'on tirast sur moy plus de deux mille coups d'artillerie, qui toutesfois ne me peurent jamais offenser.

VINCENT. Dieu sçait si cestuy-cy vid jamais attaquer escarmouche, ou s'il sçait, combien il est obligé à ses jambes !

FIERABRAS. Que dictes-vous de jambes?

VINCENT. Je dy que je pense que vostre cheval estoit lors au sang jusques aux jambes, et qu'estes fort adroit de vous estre peu sauver de tant de bouletz.

FIERABRAS. Croyez que la dexterité est necessaire à qui veult bien escrimer; combien que la mienne estoit plustost pour offenser que pour parer aux coups.

VINCENT. Pourquoy?

FIERABRAS. Pource que je regardois de quel costé de l'armée venoient les bouletz. Adonc, les

rencontrant d'une plus grande force qu'ils n'estoient poussez, je les rejettois sur les trouppes ennemyes avec la main, deçà et delà, à dextre et à senestre.

VINCENT. Je ne me puis plus garder de rire, ha! ha! ha!

FIERABRAS. Vous riez, m'oyant reciter choses si nouvelles et emerveillables; mais croyez pour vérité que je dis quelques fois choses incroyables.

VINCENT. Je le pense ainsi.

FIERABRAS. Mais allons voir mes chevaux. Je me vante vous faire voir aujourd'huy les plus belles bestes que vous vistes de long-temps, et si avez envye d'avoir quelques harnois, comme caparassons, brides, selles d'armes dorées et de toutes sortes, et autres equipages, j'en ay les plus beaux du monde, dont je vous feray bon marché.

VINCENT. Vous parlez bien : nous les verrons à nostre retour, et s'il y a quelque chose qui me duise, je vous en bailleray aultant qu'un autre.

FIERABRAS. C'est bien advisé. Ce pendant, je les vas envoyer querir chez le frippier à qui je les ay baillez pour vendre.

SCÈNE VI.

Jherosme, vieillard; *Vincent*.

JHEROSME.

Ce pendant, je vas voir si je trouveray mon fils.

VINCENT. Mais voicy mon père.

JHEROSME. Hé!

VINCENT. Il m'a veu.

JHEROSME. Vincent, je te cherchois. J'ay ce jourd'huy parlé avec le sire Nicaise, et avons conclud que demain tu fianceras sa fille.

VINCENT. Helas!

JHEROSME. Tourne-toy deçà; qu'as-tu?

VINCENT. Que je la fianceray demain?

JHEROSME. Oy, demain. Pourquoy?

VINCENT. Il me semble que l'on me la devoit faire voir premierement.

JHEROSME. Comment? Quels propos sont-ce cy, Vincent?

VINCENT. Je ne dis pas cela sans cause, encores que je sache qu'elle est une des plus sages, accortes et filles de bien de Paris. Mais je sçay bien ce que je dy.

JHEROSME. Je ne t'entend point. Comme si tu voulois dire qu'elle reçoit quelque autre exception. Pourquoy ne te plaist-elle pas?

VINCENT. Le diray-je? Si vous eussiez esté où j'estois aujourd'huy, que l'on parloit d'elle, vous en seriez emerveillé.

JHEROSME. Dy, dy, qu'en disoit-on?

VINCENT. On en disoit tant qu'on n'en peult dire davantage, tellement que la souvenance m'en fait rougir de honte, mesmes quand je pense qu'on me la veult faire espouser.

JHEROSME. Mon Dieu! qu'est-ce cy?

VINCENT. Elle a le nez camus comme un chien terrier, et la bouche ridée comme un viel singe qui faict la moue.

JHEROSME. Quoy! dict-on cela d'elle?

VINCENT. Elle a les lèvres grosses et enflées comme un bourgeois d'Etiopie; elle est edentée, et que ce peu de dents qui luy restent est jaune, chancreux, et tremble comme les marches d'une epinette.

JHEROSME. Je n'en sçay rien; peut-estre que j'avois la barlue quand je la vis. Toutesfois elle me sembla moyennement belle.

VINCENT. Vous n'avez pas encores ouy tout le plus fascheux. Ils disent qu'elle put comme un vieil bouc, et que ses yeux font plus de cire qu'un getton de mouches à miel.

JHEROSME. Ah! qu'il y a en ceste ville d'insolens et mesdisans jeunes hommes, lesquels, ayans bien mangé et mieux beu au fond d'un cabaret, s'adonnent tousjours, comme glouttons et effrontez qu'ils sont, à calomnier tantost cestuy-cy, maintenant ceste-là, ou quelque homme d'eglise. Et vrayement, la justice a grand tort et faict mal de l'endurer, et qu'elle n'y remedie.

VINCENT. Mon père, ils m'en ont dict tant de mal que me pardonnerez si je dy que je n'en veux point, si premièrement avec ces yeux je ne m'en esçlarcy. Ils disent davantage qu'elle a la cou-

leur verte, rouge, bleue et changeante comme la teste d'un coq d'Inde, et qu'elle est manchotte de la main droicte.

Jherosme. Comme est-il possible trouver un homme qui ayt si mauvaise veue que cela ?

Vincent. Et que l'alaine luy put comme la bouche d'un retraict, tellement qu'elle faict mal au cœur de qui s'en approche.

Jherosme. Mon Dieu ! que j'ai esté fol jusques icy ! Vincent, sçays-tu qu'il y a ? Tandis que ton aage l'a requis, j'ay assez souvent (pource que je n'ay plus que toy) fermé les yeux à tes apetitz, esperant que quelque jour le temps te meuriroit et te feroit homme de bien. Mais, quand j'ay veu que tu ne te veux amender de toy-mesmes, et que l'aage ne t'apporte rien de bon, j'ay voulu estre celuy qui te mettra au chemin de bien vivre. Ne vois-tu pas que je suis vieil, que tu m'es demeuré seul et que je n'ay personne pour gouverner ma maison? Voylà pourquoy il fault que je te donne compagnie.

Vincent. Ah! mon cher frère, helas! où es-tu maintenant?

Jherosme. Que dis-tu de ton frère? à quel propos ?

Vincent. Rien; achevez.

Jherosme. Que soupires-tu donc?

Vincent. Je soupire pour ce que, quand vous avez dict que n'avez plus que moy, vous m'avez faict souvenir de luy.

Jherosme. Ha! pendart, je t'enten bien, voire; mais escoute icy : quand ton frère seroit en vie, je ne ferois pas grand difficulté marier plustost l'un que l'autre. Mais qu'ay-je affaire

me soucier de ce qui ne peut estre? Il survient quelques fois des choses pour ausquelles pourveoir on employe souvent, et en vain, tout soin, diligence et esprit, et s'en trouve d'autres au maniement desquelles on cognoist le jugement et dexterité de qui les pratique. Regarde, Vincent, c'est un beau denier que dix mille francz qu'on baille à Renée en mariage. Si je laisse eschapper de mes mains ceste adventure, Dieu sçait quand jamais une telle se presentera!

VINCENT. Mon père, me voudriez-vous donner un monstre si contrefaict?

JHEROSME. Il ne faut (pour t'en excuser) que tu dises ainsi, mais bien tu doibs dire que tu as lyé ton boudin avec ceste diablesse de femme (que maudite soit l'heure et le point qu'elle entra jamais en ceste ville!), et que tu voudrois prolonger ces nopces, attendant que quelque diable y mette empeschement. Quoy! penses-tu que je ne te voye pas bien et ne sache de quel pied tu cloches? Il y a trois jours que je t'en ay parlé, et jamais tu ne m'as dict que tu n'en voulois point. Qui t'a empesché cependant de l'aller voir? Tu ne sçaurois dire qu'on ne void point les femmes et filles de Paris, veu qu'on ne tresbuche contre autre pierre, que les rues en sont tousjours plus couvertes que de carreaux, et qu'elles sont incessamment plantées sur le pas de leur huys.

VINCENT. Mon père, la belle marchandise est ordinairement mise en monstre, et la layde est cachée au magasin, ou n'est monstrée qu'en lieu trouble. Ainsi, si je ne la voy cheminer, comme pourray-je oster de ma fantasie l'opinion que j'ay qu'elle est boiteuse; si je ne l'oy parler, qu'elle ne

soit muette ; et si je n'aproche près d'elle, qu'elle n'ayt la bouche puante?

JHEROSME. C'est bien rencontré. En voudrois-tu pas faire comme d'un cheval : l'avoir à l'espreuve, ainsi qu'on faict en assez d'endroits de ceste ville, où on leur faict enfiller jusques aux esguilles. Tous tes propos ne tendent sinon mener l'affaire en longueur.

VINCENT. Pardonnez-moy : ce n'est mon intention, car je voudrois que c'en fust faict.

JHEROSME. Il n'y a autre chose qui te le face dire. N'estoit-ce pas assez de dire qu'elle est layde ou autrement, sans tant la vilipender? Penses-tu que je ne l'aye pas veue?

VINCENT. Faictes-moy voir qu'elle est autre que je ne pense, affin de m'oster de ceste opinion.

JHEROSME. Et vrayment, je le veux bien. Va, va au logis.

VINCENT. J'y vas.

ACTE III.

SCÈNE I.

Magdelaine, *Perrine*, sa servante.

MAGDELAINE.

Tu m'as entendue! Dy-luy qu'il vienne par l'huis de derrière, et que je ne me veux plus amuser aux niaiseries de Fierabras, parce qu'ayant bien discouru en moy-mesme, je trouve que je n'ay point meilleur frère que luy, et que jamais tous mes parens

ne me feront autant de bien comme luy seul. Ainsi, par consequent, je doy, et à bon droit, preposer son plaisir et commodité à celuy de Fierabras. Regarde, et notte bien ce que je te dis, et, s'il est besoin, que tu sçaches repliquer, y adjoustant ce qui te semblera à propos.

PERRINE. Oy, madame, oy ; laissez-moy faire.

MAGDELAINE. Après, tu iras chez Alfonse, et luy diras que, quant à ce que Richard, son serviteur, m'a dict touchant l'amour qu'il porte à Renée, j'ay tant faict pour luy envers Vincent, qu'il m'a promis ne l'espouser jamais. A raison de quoy (affin d'asseurer les choses davantage) je l'envoye prier que surtout il ne faille de venir ceste nuict coucher avecques moy. Je te ramentoy souvent cecy, parce qu'estant chose d'importance, je ne voudrois que tu l'obliasses, car tu as moins de cervelle qu'un oyson.

PERRINE. N'ayez peur, je m'y gouverneray bien.

SCÈNE II.

Jherosme.

JHEROSME.

Pour dire vray, le sire Nicaise n'est moins desireux que moy que ce mariage se face. Je ne luy ay eu si tost dict que Vincent seroit bien aise veoir sa fille, qu'il m'a respondu : Que ne me le disiez-vous plutost ? Je luy eusse faict veoir dès le jour mesme que m'en parlastes, et m'esmerveille beaucoup qu'il ne l'a

veue ; car vous sçavez quelle est la liberté des filles de ceste ville. Il ne m'en a point parlé qu'à ceste heure (luy dis-je), joint qu'il a ne sçay quelle opinion qui ne vaut guères, tellement qu'il est mal aisé luy faire perdre s'il ne la void. C'est pourquoy je vous prie estre content me faire ce plaisir. Ho, o! (respondit-il) vous m'en deviez parler plustost et n'attendre à l'extreme-onction. Non, non, je ne veux point qu'à l'ombre de quelques soupçons qu'il a d'elle le mariage soit rompu ; je luy accorde sa requeste. Ce soir, nous allons faire nos Rois chez le sire Augustin, où il y aura fort bonne compagnie ; elle y sera. Qu'il vienne souper avecques nous, ou nous vienne veoir en masque ; alors la pourra-il veoir et gouverner à son aise, je n'en seray marry. Quoy entendu par moy, je m'en suis venu, esperant que, par ce moyen, Vincent, la voyant, ne pourra desormais dire qu'il ne sçait si elle est layde ou belle.

SCÈNE III.

Perrine.

PERRINE.

Si on ne le cherchoit point on le trouveroit en la maison ou par les rues; pource qu'il faut que tout à ceste heure je parle à luy, je n'en puis oyr ni vent ny voix. Où le pourray-je trouver? En l'eglise? il n'y sera pas à ceste heure. Au palais? il n'y va guères souvent. Chez les Italiens? pourquoy faire? il y a trop loing. Et puis devant que j'aye

esté là, leur comedie sera finie. Or, je sçay bien que je vas faire. Je vay veoir si d'avanture il est point chez Alfonse. S'il y est, je feray deux messages à la fois; sinon, j'en feray l'un.

SCÈNE IIII.

Mathieu, frippier; *Fierabras.*

MATHIEU.

Par ma foy, je ne vous eusse pas pensé si gaillard, et j'en suis bien aise.

FIERABRAS. Tu n'as rien oy : je voudrois que tu visses avec quelle gravité j'ay accoustumé me seoir entre les couronnes des roys, empereurs et autres princes et seigneurs, et avec quelle attention je suis escouté quand je discour de la guerre, de la paix, de l'estat d'un royaume, d'un empire ou d'une republicque.

MATHIEU. Cestuy-cy ne conte jamais que des miracles, et est si sot qu'il pense estre un autre Amadis de Gaule.

FIERABRAS. Parle haut, que je t'entende.

MATHIEU. Je dy, mon capitaine, qu'estes encores pour finir vos jours parmy les rois, empereurs, princes et grands seigneurs, de mode que ne devriez vendre choses tant rares et precieuses.

FIERABRAS. Tu dis vray, car les beaux et riches harnois font tousjours regarder celuy qui en est maistre. Mais qu'en ay-je affaire, ayant acquis tel credit et reputation pour avoir mis à fin tant d'entreprises et de merveilles, comme tout le monde

sçait? Joint que les harnois ne sont ceux qui avancent et poussent mes semblables près les sceptres et couronnes, ains c'est ceste-cy qui faict tout. Va, enquiers-toy de moy en Allemagne, en Poloigne, en Russie, en Tartarie, en Barbarie, en Asie, en Afrique, et sur tout en Surie, Bavière et la Pouille, et tu en orras conter merveilles.

MATHIEU. Ma foy, mon capitaine, il me faudroit trop de paires de souliers pour un tel voyage, et pense veritablement qu'estes homme pour faire estonner qui ne vous cognoistroit, comme les cha-huans font les autres oyseaux. Ha! ha! ha!

FIERABRAS. Il ne m'est bien seant me louer moy-mesme.

MATHIEU. C'est sagement faict, car qui se loue s'emboue.

FIERABRAS. Bien te diray-je que, quelque part que j'aille, je suis tousjours suivy d'un chacun, qui, me monstrant au doigt, dict : Voicy celuy qui tint dernièrement contre tous les chevaliers de la cour.

MATHIEU. Il n'est damné qui ne le croit.

FIERABRAS. C'est celuy qui, luytant en la presence du roy contre un bas Breton, le mit en tel point qu'il n'eut que faire de medecin.

MATHIEU. Peult estre, car il ne luy fit point de mal.

FIERABRAS. Je ne parle pas icy des joustes, de courses de lances...

MATHIEU. Du champ d'Albiac, qui luy faisoit faire ces merveilles.

FIERABRAS. Des tournois, de combattre à la barrière, de conduire des armées...

MATHIEU. Oy, de putains.

FIERABRAS. De poser sentinelles, de deseigner tranchées, de faire batteries...

MATHIEU. Mais plustost baratteries.

FIERABRAS. Et sçavoir mieux qu'aucun chef ou conducteur quand il se faut advancer ou reculler...

MATHIEU. C'est-à-dire faire la piaffe, et puis s'enfuir.

FIERABRAS. Et en toutes autres choses. Bref, je suis le capitaine Fierabras. Mais je ne trouve point bon que tu te tournes si souvent de l'autre costé, parlant à toy-mesmes, quand tu te trouves en presence d'hommes honorables et illustres.

MATHIEU. Monsieur mon capitaine, cognoissant devant qui je me trouve, je n'ose avoir la hardiesse arrester mes yeux dessus vous. C'est pourquoy je me tourne d'autre costé. Je disois que le mesme me fut hier racomté par un autre Buleole, qui vous a veu à Venise, à Paincher...

FIERABRAS. Que veut dire Paincher? Qu'est-ce que Buleole?

MATHIEU. Paincher est une place en Venise, comme pourriez dire Realte, ou la Banque, fort hantée d'un monde de chevaliers vos semblables, ainsi appellée, par-ce qu'on y vend le pain plus cher que la chair, et ny trouve on moins de ceste marchandise que de sablons à Estampes et de febves aux marets de ceste ville.

FIERABRAS. J'ay esté en tant d'endroits et ay hanté tant d'hommes, que je ne me souviens de la milliesme partie.

MATHIEU. Cela est ordinaire à qui a le cerveau mal rassis. On appelle Buleoles certains chevaliers plus qu'errans, geans de nom, lesquels

sont demy-oyseaux et demy-connils, espouvantans quasi de leur seule voix les tonnerres : de manière que les sergens, de telle justice que l'on voudra, ne seroient estre plus braves qu'eux.

FIERABRAS. Doncques ceux icy doivent pour leurs prouesses estre renommez comme jadis les Mamelus du Caire, desquels, combien que la race en soit aujourd'huy esteinte, la memoire vivra eternellement. Mais dy-moy, as-tu jamais entendu pourquoy en Bretaigne on me nommoit le magnifique chevalier pasté?

MATHIEU. Je vous prie, contez-le-moy.

FIERABRAS. J'en suis content. Cecy advint parce que, quand j'entre en un faict d'armes, je fais un tel chamaillis et dechiquetis des trouppes ennemies comme les femmes ont accoustumé faire de formage, beurre, chair cuyte et autres choses, quand elles veullent faire des tourtes, tartes ou pastez.

MATHIEU. Ha! ha! ha! ô quel belier taint en cramoisi est cestuy-cy! Mais que n'entrons-nous, monsieur le chevalier gasté?

FIERABRAS. Je dy pasté. Toutesfois, quand on diroit gasté, ce ne seroit peché contre le sainct Esprit, ayant esgard au degast que je fais de ceux qui se veullent moquer de moy.

MATHIEU. Ma foy, vous avez tousjours eu beaucoup d'affaires; mais que n'entrons-nous?

FIERABRAS. J'atten un qui me doit apporter de l'argent et acheter tout ce que tu sçais.

MATHIEU. Quoy! le voulez-vous attendre icy? S'il a affaire de vous, qu'il vous vienne chercher.

FIERABRAS. Tu dis vray. Va, je t'ayme.

SCÈNE V.

Gotard, desguisé en cagnardier, porte Vincent enveloppé en une couverture ; *Fierabras*, *Mathieu*, *Vincent*.

GOTARD.

Helas ! mes bons seigneurs, je vous supplie, pour l'amour de Dieu, me loger ceste nuict. Je suis estranger, qui ne sçay où aller.

FIERABRAS. D'où es-tu ?

GOTARD. D'un village qu'on appelle Bourdes, assis au conté de Flandres.

FIERABRAS. Depuis quand en es-tu venu ?

GOTARD. Tout à ceste heure ; je suis encore chargé.

FIERABRAS. Hoo ! tu dois donc sçavoir des nouvelles. Que dict-on, que faict-on en ce pays-là ?

GOTARD. Que scay-je ? on dict beaucoup de choses. Le beurre y sera cher ceste année, et quiconque ira sans cousteau il en perdra maint bon morceau ; l'orge s'y vendra presque autant que le froment, à cause de la bière ; le marroquin sera à bon pris, et quant aux poix, febves, figues et raisins, on n'en tiendra pas grand conte. Après, on y faict comme icy des chausses, juppes, souliers, robbes et manteaux.

FIERABRAS. Ha ! ha ! ha ! je ne te demande pas cela, pauvre homme, mais bien que font les princes et autres seigneurs de ce pays-là.

GOTARD. Ils jouent, ils font grand chère, ils vont en mascarades, ils dansent toute nuict, chacun se donne du plaisir.

FIERABRAS. Dict-on rien de la guerre?

GOTARD. Il me sembla avoir oy dire que le roy catholique a ne sçay quant milliers de combattans, dont des uns sont à pied, les autres à cheval.

FIERABRAS. Donc ce qu'on dict par de çà est faux, que Sa Majesté et les Estats du Pays-Bas ont faict une bonne paix ensemble.

GOTARD. Cela est tout vray, mais vous me demandez que je vous dise ce qu'on dict.

FIERABRAS. Or bien, laissons cela et me dy ce que tu sçais. Comme le peuple est-il content de ceste paix? Pense-on qu'elle durera?

GOTARD. Je ne vous en sçaurois que dire. Aucuns disoient que ce sera une paix desmanchée, et les soldats desiroient que ce fust celle du moyne; mais pour n'avoir esté long-temps nourry entre telles gens, je n'entendois encor trop bien leurs vocables.

FIERABRAS. On en doit faire partout des feux de joye, des joustes, tournois, comedies, et tirer de toutes parts force artilleries.

GOTARD. On y tire de trois ou quatre façons. On tire des pièces de canon, on tire l'argent des bources du peuple, on tire la layne de dessus les espaules des simples gens, et tire l'on encores force bons verres de vin. qu'on envoye à la vallée.

FIERABRAS. O qu'il fait beau veoir tant de seigneurs d'estime et de dames de nom! Quelle superbe et magnifique chose, jugé-je estre, ces amples salles, chambres ornées par excellence, tant d'ap-

parats plains de festes, d'alegresses, de magnificences! Mais dy moy, est-il vray qu'à ce renouveau on met une armée en campagne contre le grand Seigneur?

GOTARD. Ces gens, que je vous disois estre au service du roi catholique, seront les premiers, et le pape y envoye encor ne sçay quant milliers d'hommes à cheval.

FIERABRAS. Hommes d'armes, ou chevaux legers?

GOTARD. Je n'en sçaurois que dire, car je ne les ay pas pesez; mais je pense qu'estans Italiens, ils sont legers.

FIERABRAS. On ne pèse pas la chair des hommes, sot que tu es! mais bien le courage, la hardiesse et la vaillance. Mais la seigneurie de Venise et autres grands seigneurs et princes chrestiens, se joignent-ils point avec eux?

GOTARD. Je vous prie me faire entrer en vostre logis, et quand je seray deschargé (parce que je voy qu'estes desireux de choses nouvelles), je satisferay à vostre volonté.

FIERABRAS. Tu dis vray, va! et, par mon Dieu, tu as raison.

MATHIEU. Arreste, ne bouge.

GOTARD. Je n'ay que faire à vous.

FIERABRAS. Pourquoy dis-tu ainsi: Arreste! ne bouge!

MATHIEU. Que sçavez-vous qui il est, ne qu'il cherche? Je vous jure qu'il a la mine d'un larron et mauvais garnement. Ça, je veux veoir ce que tu portes en ce pacquet.

GOTARD. Hé! Monsieur, ne me faictes point de tort.

FIERABRAS. D'où te vient ce soupçon ?

MATHIEU. Il en a le visage. Il a dict une grande menterie : que le roy catholique a ne sçay quant mille combattants, joint qu'il n'est ferme en son propos. Puis je trouve estrange qu'il est si pauvrement abillé, veu qu'il porte tant de hardes en ce pacquet.

GOTARD. Patience, je m'en iray loger ailleurs.

FIERABRAS. Pourquoy ne te verrons-nous pas? Vien-ça, approche. Où vas-tu? Mets bas cela.

GOTARD. Ah! Messieurs, ne me faictes point de tort.

FIERABRAS. Mets bas cela, te dis-je, poltron.

GOTARD. Hé! Messieurs, hélas! est-ce ainsi qu'on traicte les estrangers, est-ce ainsi ?

FIERABRAS. Si tu ne te tais, je damasquineray les carreaux de ta cervelle.

GOTARD. Je suis demy-fol : que doy-je dire ?

MATHIEU. Qu'y a-il dedans ce pacquet! Il est plus lyé de cordes qu'une balle de marchandises. Mais ho, o! qu'est-ce-cy? C'est un mort!

FIERABRAS. Ains un vif; voyez, il se remue.

MATHIEU. Demeure; où veux-tu fuyr?

GOTARD. Que je suis malheureux!

MATHIEU. Vous ay-je pas bien dict que c'estoit un meschant garçon ?

FIERABRAS. Dy moy, qui es tu? à quelle fin te fais-tu porter enveloppé là dedans! Es-tu pas celuy à qui j'ay vendu mes chevaux ?

GOTARD. Comme le pourray-je plus ayder?

VINCENT. Oy, Monsieur, à vostre commandement.

FIERABRAS. Pourquoy t'es-tu faict lyer en ceste couverture?

GOTARD. Pleust à Dieu qu'il eust faict le sourd et le muet!

VINCENT. Dictes-vous pourquoy je me suis faict lyer en cette couverture?

FIERABRAS. Oy, m'entends-tu pas?

GOTARD. J'ay pensé à quelque chose.

MATHIEU. Demandez encor à cestui-cy pourquoy il le portoit.

GOTARD. Voire, pource qu'il n'a point de langue! Dictes, dictes-le, seigneur Vincent.

VINCENT. Que je le dise! Comment! es-tu fol?

GOTARD. Attendez, vous dictes vray. Il ne l'ose dire, parce que toutes confessions sont prejudiciables: car, si une fois l'on sçavoit que par sa propre bouche il eust confessé avoir commis l'homicide, cela luy pourroit nuire, et je n'y pensois pas.

FIERABRAS. Quelle confession? quel préjudice dis-tu? Pourquoy te tournes-tu tant souvent de costé et d'autre?

GOTARD. Dieu nous veulle ayder par sa grace! Je vous prie, Monsieur, faire une œuvre de charité, permettant que cestui-cy entre en vostre logis, mais tout à ceste heure, s'il vous plaist.

FIERABRAS. Je n'en feray rien: que veux-tu qu'il y face?

MATHIEU. Quelle belle histoire sera-ce icy!

GOTARD. Monsieur, je suis contraint vous faire ceste requeste pour bien grande occasion, car il est en danger de mort; oy, il est ainsi, je ne ments pas.

FIERABRAS. Ce sont brides à veaux; je te dy que je n'en feray rien, et veux sçavoir qu'aviez envie de faire.

GOTARD. Dictes-luy; puis qu'ainsi est, il me semble raisonnable.

VINCENT. Vien ça!

MATHIEU. Il y a icy de la meschanceté.

GOTARD. C'est tout un, qu'il vous loge ou ne vous loge pas, à son commandement: que maudicte soit son ingratitude! Et respondez à ce qu'il vous demande. L'avez-vous faict pour loger en sa maison, ou pourquoy? Regardez-moy au visage, parlez?

VINCENT. Afin de loger en sa maison.

GOTARD. Dieu en soit loué!

FIERABRAS. Comment! pour loger en ma maison? pourquoy faire?

VINCENT. Il parle à toy, Gotard.

GOTARD. Pour y coucher. Monsieur, parlez à moy: voyez-vous pas qu'il est tant transporté de pœur, qu'il ne peut ouvrir la bouche. Et à dire vray, le cas est espouvantable. Mais je vous advise, mon maistre, que, si voulez aller à la guerre, qu'il vous faudroit bien un autre courage.

FIERABRAS. Que craint-il?

GOTARD. Ceux qui l'ont contraint se cacher en ceste couverture, et moy de me desguiser en ces accoustrements. A ce que je voy, vous ne sçavez donc pas la querelle qu'il a eue, et que son ennemy est demeuré mort sur le pavé?

FIERABRAS. Non, je n'en sçay rien.

MATHIEU. Qui a esté tué?

GOTARD. Je vous diray tout, mais je vous prie n'en parler à personne.

FIERABRAS. N'ayez doute.

MATHIEU. Dy hardiment.

GOTARD. Cestuy-cy, qui est mon maistre, al-

lant aujourd'hui au Louvre, a rencontré un jeune homme, son ennemy, avec lequel, comme pouvez penser si jamais avez eu querelle, il est entré en dispute.

FIERABRAS. Si jamais j'ay eu querelle ! moy, viel capitaine, moy qui en ay faict mourir à milliers en combat singulier ! Ha ! ha ! ha ! Voyez comme parle ceste beste !

MATHIEU. C'est par ce qu'il ne vous cognoist.

GOTARD. Tant mieux donc. Or, estans entrez en dispute, ils vinrent après aux injures, et à la fin aux armes ; mais cestuy-cy n'eut si tost tiré son espée qu'il envoya par terre un quartier de la teste de son ennemy. Ce faict, et pensant n'avoir esté veu, s'en retourna en sa maison.

FIERABRAS. Donc, ce jeune homme-cy a faict un si beau coup?

GOTARD. Mon maistre, dictes, dictes-le, parlez franchement : j'ay telle fiance en ce bon seigneur, qu'on luy en pourroit encore dire d'avantage sans craindre que jamais il ne voulust ouvrir la bouche pour en parler.

FIERABRAS. Qui faict mieux cela que moy? Combien de douzaines de fois pensez-vous que ceste-cy ayt esté en faction, sans que jamais aucun l'ayt sçeu?

MATHIEU. Les tesmoins en estoient si loin qu'ils n'en peurent rien veoir.

VINCENT. Quoy ! me fussé-je laissé tuer?

GOTARD. Vous pouvez voir si je dis vray, veu que lui-mesme le confesse.

FIERABRAS. Faut-il nyer une telle prouesse ? Touche là, compagnon, tu vaux trop.

VINCENT. Je vous mercye, Monsieur ; vous

voyez en moy un homme qui quelquefois vous pourra montrer ce qu'il sçait faire.

FIERABRAS. Je te rends graces : achève.

GOTARD. Le bruict de ceste mort vint jusques aux oreilles des parens, qui en advertirent la justice, par le commandement de laquelle nous vismes tout en un instant nostre maison environnée d'un commissaire et bien quarante sergens.

FIERABRAS. O quelle poltrone generation est ceste-là ! ces pourceaux ne vont jamais sinon par trouppes.

GOTARD. Escoutez : il demeura plus mort que vif. Que doy-je faire, Gotard? (me dict-il.) Je ne sçaurois plus eschapper, si Dieu ne m'ayde à ceste fois. Quoy voyant, Dieu m'inspira de le pouvoir ayder.

FIERABRAS. Je seray bien ayse d'entendre cela.

GOTARD. Quand ceste alarme nous fut donnée, il y avoit devant notre huys un pauvre homme, enveloppé en ceste couverture, qui demandoit l'aumosne, lequel, pour la haste que nous avions quand nous vismes les sergens, nous enfermasmes dedans. Je le despouillay de ses meschants haillons et m'en vesty, et, prenant sa couverture, j'enveloppay cestuy-cy dedans.

FIERABRAS. A quel effect?

GOTARD. Affin que je ne fusse cogneu, et que je le peusse mettre hors du logis sans qu'il fust veu : esperant pouvoir trouver icy près quelque personne pitoyable et misericordieuse qui me voulust loger jusques au lendemain, luy faisant croire (comme je vous ay dict) que j'estois estranger.

FIERABRAS. Ce ne fut pas mal advisé.

MATHIEU. Cecy est plus vray semblable que ce qu'il disoit au commencement.

VINCENT. Il est vray comme il vous le dict.

GOTARD. Mais je n'ay encor trouvé homme ny femme qui m'ayt voulu loger. A ceste cause, puisque maintenant vous sçavez le tout et combien il importe, je vous supplie nous vouloir accommoder de quelque petit coin en vostre maison. Je vous en requier pour l'amour de Dieu. Vous voyez qu'il est presque nuict.

VINCENT. Vous nous avez tenuz longuement icy, et, si nous y demeurons d'avantage, nous pourrons facilement tomber ès mains de ces esprits malins, de manière qu'outre que ne nous avez voulu loger, vous serez cause de nostre ruyne.

GOTARD. O qu'il est bon, cela!

FIERABRAS. Quoy, bon?

GOTARD. Je dy qu'il est bon que regardions où nous pourrons loger.

FIERABRAS. Tu dis vray. Ta requeste est tant raisonnable que j'aurois quasi honte t'en escondui-re. Entrez, entrez leans.

SCÈNE VI.

Perrine, Fierabras.

PERRINE.

Aussi feray-je: il ne faut tant de recommandations, car vous estes celuy qui en toutes choses luy peut commander.

FIERABRAS. D'où viens-tu, Perrine?

PERRINE. Je vien de rendre le levain que la servante de leans m'avoit presté.

Fierabras. Quant a on cuyt ceans?

Perrine. Devant que vous vinsiez, et je ne m'estois souvenue de le rendre qu'à ceste heure.

Fierabras. Si je m'apperçoy, macquerelle, que toy ny autres du logis trafique avecques les hommes, je vous feray chier le sang, à tant que vous estes.

Perrine. Il n'en fera rien; il me le feroit plustost pisser.

Fierabras. Tu grommelles encor? Bastel! je vous....

ACTE IIII

SCÈNE I.

Richard, Alfonse.

Richard.

Voilà la plus belle heure qu'on puisse desirer.

Alfonse. Helas! je crain qu'elles ne soient sorties.

Richard. N'ayez doubte de cela: ils ne font quasi que se lever de table.

Alfonse. Vray Dieu! quand verray-je l'heure, ô ma Renée! qu'en me faisant renaistre je puisse aussi bien joyr de ta presence comme tu es asseurée de ma bonne volonté!

Richard. Laissez toutes ces lamentations, et allez au logis. Je vas querir ceux que sçavez pour nous ayder en nostre entreprinse.

Alfonse. Pren peine, je te prie, que cela se face, car de là despend toute ma paix, mon re-

pos et ma vie ; là gist tout mon bien et contentement. Tu sçais que je t'ay promis ?

RICHARD. Ne vous souciez ; faictes seulement qu'à mon retour je vous trouve au logis.

ALFONSE. N'ayes peur que j'en bouge, ny que je dorme, encor qu'il soit plus de my-nuict.

SCÈNE II.

Gotard, portant un paquet, *Richard.*

GOTARD.

Voycy Richard ; je l'enten bien à son marcher.

RICHARD. Qui va là ? O ! Gotard !

GOTARD. Parle bas. Comme avez-vous faict vos affaires ?

RICHARD. Quoy, touchant Renée ? Je vas querir mes compagnons. Laisse faire, tu verras si nous la sçaurons bravement enlever comme un corps sainct.

GOTARD. Je te prie que cela se face : nous vous avons laissé ceste charge, parce qu'avons aultres escuelles à laver, joint que m'avez promis mettre l'affaire à execution.

RICHARD. Hé Gotard ! tu sçais bien qu'entre nous serviteurs ne sommes negligens ny paresseux, quand il faut faire à bon escient. Je t'avise que cecy sera cause de me faire hausser les flancz de plus de demy pied, et tant boyre que je m'enyvreray pour huict jours. Mais, dy-moy, est-ce là cet accoustrement que tu disois devoir servir pour introduire Vincent chez le cappitaine ?

GOTARD. Oy, que t'en semble ?

RICHARD. Il me semble que c'est la despouille d'un chevallier du roy Ragot. Qu'as-tu fait de ton maistre, qui n'est avec toy? Mais que signifient ces hardes et autres besongnes que tu portes? Où vas-tu maintenant?

GOTARD. O mon amy, je suis marry que je n'ay le loisir te conter tout le *tu autem*, depuis le commancement jusques à la fin : car, par ma foy, je te ferois crever de rire, si tu n'estois plus melancolique que la mesme melancolie.

RICHARD. Garde pour une autre fois ce que tu ne pourras dire à ceste heure, et responds à ce que je te demande.

GOTARD. Nous emmenons l'Angevine, et avons vuydé sa maison de tout le plus beau et meilleur.

RICHARD. Ha! ha! ha! Dy, je te prie, dy moy comment.

GOTARD. Je te diray. Arrivez que fusmes en la maison, le capitaine nous mena en une chambre basse, nous disant : Ce sera icy vostre giste pour ceste nuict; et, nous ayant laissé une chandelle allumée, s'en alla. Après, chacun estant couché et endormy, mon maistre, oyant que tout estoit paisible, sortit tout bellement de la chambre, et s'en alla à celle de Magdeleine, où, après avoir frappé contre la porte deux petitz coups avec la pointe du doigt, luy fut ouvert.

RICHARD. Sçavoit-elle bien sa venue?

GOTARD. Tu le peux penser. Et moy, d'autre costé, à qui le soing que j'avois de mon maistre avoit chassé le sommeil de mes yeux...

RICHARD. Quel soin de ton maistre? mais dy la pœur que tu avois de toy-mesme.

GOTARD. Je le veux bien, laisse-moy dire. Ayant mis le pied sur le sueil, et l'oreille gauche contre la fente de l'huys, ainsi j'escoute coyment si j'oirois point ouvrir quelque porte, et quelcun venir en nostre chambre. Et voicy que j'enten les amans se rire, jouer et folastrer ensemble : à raison de quoy (craignant qu'ils ne fussent oyz), je couru les en advertir, quand l'Angevine me dict : Il n'y a point de danger : ils sont tous endormis, car je les ay bien faict boire à soupper.

RICHARD. Je discour en moymesme à quoy doibt reussir ceste pratique.

GOTARD. Tu l'entendras. Si vous pensez (luy dis-je) qu'il n'y ayt point de danger, pourquoy ne vous levez-vous tout doulcement, et, avec vos bagues et joyaux, ne vous en allez-vous en lieu où, en despit du capitaine, vous vous puissiez donner du bon temps ensemble.

RICHARD. C'estoit bien advisé.

GOTARD. Je pensois hier au soir à cela (respondit-elle). Ainsi, me commanda me tenir prest, et, tirant de ses coffres ses meubles plus précieux, mesmes le plus beau et meilleur qu'eust son frère, et le tout enveloppant en deux fardeaux, les departy à moy et à sa servante, comme tu pourras veoir, si tu arreste encor un petit icy.

RICHARD. Par mon ame, vous ne pouviez faire un plus beau traict ni plus subtil que cestuy-cy. Ha ! ha ! ha ! je me resjouy en moy-mesme, considerant comme cet oyson demeurera plumé, lequel pensoit, avec sa piaffe ; ses gardes et ses menasses, faire que l'Angevine fist plus de conte de luy que de son propre proffit et plaisir ; mesme vouloit encore empescher que ton maistre l'allast veoir.

GOTARD. Ma foy, il le merite. Toutesfois, nous ne l'avons faict en intention de luy rien retenir, mais afin que, ne trouvant rien en la maison, il aille chercher ailleurs pasture, ou, s'il veut demeurer, il se tienne bienheureux quand on luy rendra le sien, sans se soucier d'autre chose.

RICHARD. Où avez-vous deliberé porter tout cela et mener ces femmes?

GOTARD. Chez Anthoine, que tu cognois, et qui nous ayme tant qu'à son desceu nous pouvons hardiment user envers luy de ceste privauté.

RICHARD. Vrayement, c'est un bon compaignon.

GOTARD. Les voicy qui viennent. Va-t'en, Richard, passe chemin; adieu.

RICHARD. A dieu, jusques au revoir.

SCÈNE III.

Magdelaine, Vincent, Gotard.

MAGDELAINE.

Voyez, ô mon bien, de qui vous devez faire plus d'estime, ou d'une fille qu'à peine cognoissez-vous de veue, ou de moy, qui, ne me souciant ny de transporter mes biens, ny de laisser le reste en abandon, ny de mon frère unique, ni de beaucoup d'autres choses, me suis en ceste façon donnée en proye à vous. Voyez, ô mon bien, de qui vous devez faire plus d'estime, d'une fille qu'à grand peine cognoissiez-vous seulement de veuë, ou de moy, qui m'oblie moy-mesme, et me pers pour l'amour de vous.

VINCENT. Helas! cueur de mon corps, et vie de ma vie, je cognois que vous m'aymez comme, voire plus que vous-mesme, qui me confirme tousjours en la foy que je vous ay jurée, de ne vous abandonner jamais.

MAGDELAINE. Doncques (ô mon ame!) delivrez-moy de ce soupçon, et me baisez pour arres de ceste tant douce promesse.

VINCENT. Que pensez-vous faire (ô mon cher thresor)? baisez-moy tant qu'il vous plaira : car pour chacun de vos baisers, je vous en veux rendre quatre des miens.

GOTARD. Hé! vertu de moy, cachez-vous. Que diable! vous n'avez point de honte d'estre veus de tant de personnes qui vous regardent! Vous ne vous souciez de rien. Vous avez passé sur le pont de Gournay.

MAGDELAINE. O heur de ma félicité! pourquoy ne puis-je ainsi tousjours vous baiser et embrasser comme ores je vous baise de bien bon cueur, comme ores je vous estrains entre mes bras, et me souller une fois en ma vie de vous baiser, toucher et caresser? car quand le ciel me menasseroit lors de ruine, je ne craindrois aucun mal.

GOTARD. O Dieu! avec quel art et industrie ces larronnesses putains sçavent vuider la bourse d'argent et l'esprit de raison!

VINCENT. Que les riches possèdent leurs richesses, les rois leurs royaumes; que les avaricieux se tuent d'amasser et amonceler des thresors, et les guerriers triompher de leur victoire: car, quant à moy, je ne suis pour leur porter envie, tant que je seray avec vous.

GOTARD. A la vérité, quand je le vous auray

dictdeux ou trois fois et faict plus que mon devoir, je seray contraint laisser couler l'eau à val. Que diable ne marchez-vous ?

SCÈNE IIII.

Jherosme, *Vincent*, emmenant Magdelaine avecques sa servante; *Gotard*.

JHEROSME.

Je ne sçay où je pourray trouver mon fils.

VINCENT. Helas! Gotard, voicy mon père.

GOTARD. A vostre dam, je le disois bien.

JHEROSME. Qui sont ceux-là?

VINCENT. Je suis perdu.

GOTARD. Que diable nous ameine maintenant ce vieillard !

VINCENT. Mon Dieu! je ne sçay quelle excuse je trouveray.

GOTARD. J'y pense, laissez faire.

JHEROSME. Ceux-cy ont à leur suitte des personnes chargées ; où pourroient-ils bien aller à ceste heure?

VINCENT. Que ferons-nous? devons-nous retourner d'où nous venons?

GOTARD. Non, car il nous a veus. Passez outre et faignez consoler ceste-cy. Cependant je l'entretiendray de baliverneries. Qui evite un mal en peut fuyr mille.

JHEROSME. Il me semble que Vincent est l'un de ceux-là.

GOTARD. Au feu! au feu! ô quel malheur est cestuy-cy!

JHEROSME. Voilà la voix de Gotard.

VINCENT. Ne vous desconfortez, tout se portera bièn.

JHEROSME. Et bien! hé! Vincent, est-il temps de retourner en la maison?

GOTARD. O Monsieur, vous voicy? Voyez, voyez un peu la fumée, comme elle sort à gros bouillons du feste de ceste maison.

JHEROSME. Qu'as-tu à me tirer ainsi par la manche? Que veux-tu que je voye?

GOTARD. La fumée! Voyez à travers ces deux cheminées de bricque; regardez, là, là, droit à mon doigt. Oh! si vous eussiez esté icy tout à ceste heure, vous eussiez veu les flammes qui touchoient jusques au ciel. Quant à moy, je vous dy que de ma vie je ne vy chose plus espouventable. La voilà! la voilà encores une autre fois. O! quelle fumée! Jesus! qu'elle est espaisse! L'avez-vous pas veue?

JHEROSME. Non, je ne l'ay pas veue; en as-tu veu? Pour me trop amuser aux folies de ceste beste, je ne sçay plus qu'est devenu Vincent: voyez si je ne suis pas bien lourdaut!

GOTARD. Laissez-le aller, il sçait bien le chemin.

JHEROSME. Penses-tu que je le croye autrement? Mais voicy le point, je luy voulois dire je ne sçay quoy, puis sçavoir qui est celle qui va quant et luy.

GOTARD. Quoy, vous ne l'avez pas cogneue?

JHEROSME. Je ne l'ay pas cogneue, voirement.

GOTARD. A bon escient, vous ne l'avez pas cogneue?

JHEROSME. Comme l'eussé-je peu cognoistre, veu qu'elle se bouschoit le visage avec son mouchoir?

GOTARD. La pauvrette! elle pleuroit sa fortune, et de son mari. C'est madame Claudine, vostre niepce.

JHEROSME. Quoy! ceste-là est Claudine, ma niepce!

GOTARD. Par vostre foy, qui pensiez-vous donc qu'elle fust?

JHEROSME. Ceste-cy m'a semblé un peu plus grande qu'elle.

GOTARD. Je suis tout emerveillé que n'avez parlé à elle; vrayement, j'attendois que luy demandassiez pourquoy elle pleuroit, et que la deussiez consoler, parce que Vincent ne sçait si bien faire cet office que vous.

JHEROSME. Que veux-tu d'avantage? Je ne l'ay cogneue, et eusse pensé, à la veoir aller de nuict, que c'eust esté toute autre femme qu'elle; car je sçay que ce n'est sa coustume d'aller ainsi. Comme Vincent s'est-il trouvé avec elle? Où vont-ils à ceste heure avec ces hardes?

GOTARD. Il me fasche beaucoup de vous dire si mauvaises nouvelles; mais patience. Il est advenu que ses servantes, par ne sçay quel malencontre, ont mis le feu en la maison. Voyez le malheur!

JHEROSME. Comment diable! le feu est donc en la maison de mon neveu?

GOTARD. Oy.

JHEROSME. O! meschantes, vilaines, yvrognesses, folles et insensées!

GOTARD. A ceste cause, madame Claudine,

ayant amassé ce qu'elle a peu, et qui s'est presenté devant ses mains, en avoit chargé une de ses servantes et se sauvoit avec elles, quand de fortune elle a rencontré mon maistre qui venoit de souper de la ville.

JHEROSME. Il fera tousjours des siennes. Il est heure revenir de soupper !

GOTARD. Adonc, elle l'a prié l'accompagner jusques chez son frère, parce qu'il luy sembloit ne luy estre bien seant aller ainsi seule, sans compagnie de quelque sien parent. Que diantre sçay-je pourquoy elle n'a voulu demeurer chez ses voisins !

JHEROSME. Elle est sage et bien advisée, et doibt avoir faict cela pour bonne occasion. Mais voyez si ce malheur manquoit à cet homme de bien ! Ces poltronnes de chambrières, et vous autres serviteurs de maudite generation, ne prenez jamais garde à ce que vous faictes. Qu'est devenu mon neveu ?

GOTARD. Si vous le voyiez, il est plus mort que vif.

JHEROSME. Il ne peut estre autrement, le feu estant en sa maison.

GOTARD. Il s'efforce getter par les fenestres buffets, licts, tables, coffres, et tout ce qu'il peult, tandis que les voisins sont empeschez à esteindre le feu.

JHEROSME. Tu eusses esté bien rompu, asne de bastonnades, de demeurer derrière pour l'ayder en ceste necessité, et laisser porter à un autre ce que tu tiens. Je te sçay dire que tu n'aymes que besongne faicte. A-il beaucoup perdu ?

GOTARD. Les voisins ont esté si diligens, qu'il

n'y a eu tant de mal (Dieu mercy!) que l'on craignoit.

JHEROSME. Tant mieux. Mais, dy-moy, qui t'a ainsi vestu?

GOTARD. Sot que je suis! Pour ayder autruy, je me suis mis moy-mesme au piége. Que dictes-vous?

JHEROSME. Je te demande qui t'a vestu de ces beaux accoustremens?

GOTARD. Je ne sçay que dire. O ho! cest accoustrement, c'est autre chose.

JHEROSME. Quoi, autre chose? Dieu veulle que je n'aye esté trompé. Respon : A qui parlé-je? quel vestement est-ce là?

GOTARD. Vous parlez à moy. Mon Dieu! laissez-moy aller, que ma dame Claudine ne m'attende; je le vous diray tantost tout à loisir.

JHEROSME. C'est bien à propos. Il est aussi vray que je suis Jherosme, je te feray cognoistre, si Dieu me preste vie et santé, s'il se faut mocquer de son maistre.

GOTARD. Dieu me veulle ayder!

JHEROSME. Vien ça, coquin! aproche, pendart que tu es.

GOTARD. Helas! qu'ay-je faict pour estre lyé?

JHEROSME. Tu me pensois monstrer la lune au puits, me faisant croire que le feu estoit chez mon nepveu, que ceste femme est ma niepce, et qu'elle a plustost voulu aller chez ses frères, qui demeurent au bout de la ville, que demeurer avec ses voisins.

GOTARD. Mais vous l'avez veue, uh! uh! hu! u! u!

JHEROSME. Tu pleures, maintenant!

GOTARD. S'il vous plaist, Monsieur, je vous diray tout. Un compagnon de mon maistre, vostre fils...

JHEROSME. Tu broyes de l'eau en un mortier.

GOTARD. Escoutez-moy, je vous supplie.

JHEROSME. Je n'oy goutte.

GOTARD. Deux mots tant seulement.

JHEROSME. Tu portes des fueilles aux boys.

GOTARD. Hé ! Monsieur, si une chose est plustost advenue qu'une autre, qu'en puis-je mais ? uh ! uh ! hu ! u ! u ! Vostre fils, hu ! hu ! u !

JHEROSME. Tu commances à confesser, et au paravant tu te moquois de moy. Asseure-toy que je t'accoustreray de toutes façons ; mais je veux premierement sçavoir quel beau mistère est cestui-cy. Entre leans, marche !

SCÈNE V.

Richard.

RICHARD.

Ha ! ha ! ha ! mon Dieu ! mon Dieu ! le plaisir ! Nous estions tous masquez et cachez soubs la porte, quand le bon homme, sa femme et sa fille sortirent après un serviteur qui tenoit une lanterne. Quoy voyant, mon maistre me fit signe que j'esteignisse la lumière que portoit le garçon. Ce que je n'eus plustost faict, que tous nos compagnons commancèrent à crier : Le roy boit ! le roy boit ! tant que la bouche leur peut ouvrir, faisans un tel tintamarre qu'on n'eust pas oy Dieu tonner ; et

ce, afin que les cris du père et de la mère ne fussent ouis. Cependant, mon maistre, accompagné de deux d'entre nous, se saisit de la pucelle, et, luy gettant un manteau sur les espaules et un chapeau sur sa teste, l'emmenèrent en la maison, où maintenant il se donne du bon temps avec elle. Mais il est grand jour : je vas veoir s'il a point affaire de moy.

SCÈNE VI.

Fierabras, Alfonse, Richard.

FIERABRAS.

Par la mort ! par le sang ! ventre de... je renie, elles sont leans ; car j'en vy hier au soir sortir Perrine, et quand je luy ay demandé qu'elle y alloit faire, je me suis aperceu qu'elle s'entretailloit en ses responses ; aussi les poltrons s'entendoient ensemble et avoient prins leur assignation. Non, non, il n'y a personne en tout le monde qui sache mieux trouver la verité que moy. Mais, par la chair de tous les dannez ! si je n'en fais une horrible, cruelle et diabolique vengeance, je suis content qu'on me dise : Fils de putain, mets bas les armes!

ALFONSE. Je ne sçay pourquoy il est ainsi en colère contre moi.

FIERABRAS. Et bien ! Alfonse, que veut dire que cest homme de bien de ton compagnon n'est sorty quant et toy ? Avez-vous deliberé me rendre le mien, ou non ?

ALFONSE. Regardez, seigneur Fierabras, que

ne me preniez pour un autre, car je n'eus jamais affaire avec vous, que je sache.

FIERABRAS. Ains tu y as eu trop affaire, ne fust-ce qu'en ce à quoy tu as tenu la main.

ALFONSE. Je ne me souvien avoir jamais tenu la main à chose qui vous touche.

FIERABRAS. Quoy! je ne me souvien! Comme si tu n'avois pas aydé à enlever ceste-là, et mes biens quant et elle!

ALFONSE. Qui, ceste-là?

FIERABRAS. Voyez comme il luy sied bien nyer la verité!

ALFONSE. Quant à vos biens, je ne sçay que c'est. Bien est vray que j'ay une jeune fille en ma maison, mais je suis asseuré qu'elle ne vous appartient. Est-ce d'elle que vous parlez?

FIERABRAS. Tu as une jeune fille en ta maison? est-il vray? Si tu pouvois honnestement le nyer, je m'asseure que tu n'eusses tant attendu. Il ne faut que tu dises: Elle ne vous appartient. Je suis plus meschant que toy; fay-la venir!

ALFONSE. Soyez meschant tant que vous voudrez, mais elle n'est vostre.

FIERABRAS. Je sçaurois volontiers qui te donne la hardiesse d'oser contester contre moy. Fay la sortir, et ne cause pas tant.

ALFONSE. Voulez-vous que je dise la verité? Vous estes un homme, etc.

FIERABRAS. Quel homme? que veux-tu entendre par ton et cætera! Veux-tu dire que je ne sois homme de bien?

ALFONSE. Qui dict le contraire, sinon toy? puis qu'il te faut respondre par toy.

FIERABRAS. Que veux-tu donc dire par cela?

Ah! teste de! je voy bien que je ne seray cogneu jusques à ce que j'aye laissé de mes marques.

RICHARD. Un limasson laisse bien les siennes.

ALFONSE. Que diable! quand j'en auray bien enduré, qu'en sera-ce? Oy, je l'ay dict et diray encores que tu es un homme, etc. Tu voudrois donc qu'après mille peines et travaux que j'ay soufferts pour me l'acquerir, je te la donnasse.

FIERABRAS. Vois-tu, je sçay bien que, si tu ne me la rends amiablement ou qu'elle ne veulle venir de son bon gré, que je l'iray querir jusques à ton lict et la traisneray hors par les cheveux.

ALFONSE. Toy! tu la traisneras hors de ma maison par les cheveux? Par la mort! je ne jure pas; il faudroit que tu fusses plus habille homme que tu n'es et mieux accompagné. Entrepren, entrepren-le, pour veoir!

RICHARD. Hé, Monsieur, laissez-le là! Voulez-vous ici estriver quatre heures à l'appetit d'un sac persé?

ALFONSE. Sac persé toy-mesme! tay-toy, ce n'est pas pour luy. A qui pense-il avoir affaire?

a. FIERABRAS. Donc tu penses que je ne sois homme pour faire...

b. ALFONSE. Je pense que tu ne me sçaurois faire que...

a cela et autres choses aussi cent mille...

b. la moüe, encores en cachette, et quand tu te...

a. fois plus grandes, jusques à t'en...

b. voudrois efforcer de le faire, tu verrois, quoy?

a. faire veoir l'espreuve.

b. Que ma Renée t'appartienne?

FIERABRAS. Quelle Renée? cestui-cy me pense faire perdre mes ambles?

ALFONSE. O que tu te mesles de beaucoup de choses!

FIERABRAS. Voire toy.

ALFONSE. Me veux-tu croire? va-t'en à tes affaires et ne te mesle point des miennes.

FIERABRAS. Comment, des tiennes? Cestes-cy sont-ce pas les miennes? Qu'en despit de la chienne, de la mastine, de la louve, de la..., à peine que je ne dy.

ALFONSE. Ne l'injuriez point!

FIERABRAS. Si je pensois que pource que j'ay dict tu pensasse dire chose qui peust offenser l'honneur du moindre cheveu que j'ay en la teste...

ALFONSE. Que me ferois-tu?

FIERABRAS. Je sçay bien quoy, je ne te dis autre chose.

a. ALFONSE. Brave si tu peux, je ne te crain; et si...

b. FIERABRAS. Voyez comme il parle! O ciel! à ce que...

a. tu ne t'ostes d'ici ou bien tu ne...

b. je voy, tu ne scais les choses que j'ay...

c. RICHARD. Hé, Messieurs! que celuy qui a plus de...

a. reserres la langue entre tes dents, je te...

b. faictes en Perse, car tu parlerois plus...

c. cervelle, le monstre. Retirez-vous, mon maistre; si vous...

a. feray charger de boys, comme tu le merites, sans...

b. sagement. Mais je cognois bien que tu as...

c. n'avez rien du sien, que vous demande-il ?

a. que tu saches d'où cela viendra.

b. envie que je te face cognoistre que je suis.

ALFONSE. Que dis-tu, faire cognoistre?

FIERABRAS. Que dis-tu, faire charger de bois?

ALFONSE. Que me feras-tu? dy un peu.

FIERABRAS. Dy le toy-mesmes.

ALFONSE. Fay que je t'entende.

FIERABRAS. Mais toy, que je te l'oie dire encore un coup.

RICHARD. Je vous prie parler d'accord, sans faire icy assembler tant de peuple.

FIERABRAS. S'il ne me rend ce qui m'appartient, comme veux-tu que je me taise?

ALFONSE. Si je n'ay rien à toy, comme veux-tu que je te le rende?

a. FIERABRAS. Comme peux-tu nier que, te demandant tout à ceste heure ma sœur Magdelaine,

b. ALFONSE. Quelle sœur? quelle Magdelaine? va en la malheure,

c. RICHARD. Voulons-nous estre encore icy longuement? Si vous...

a. tu as dict qu'elle estoit chez toy. Voy comme...

b. que Dieu t'envoye! voyez un peu quel beau service...

c. ne laissez tout cela, je vous jetteray de la boue.

a. tes propos se rapportent !

b. cestui-cy me faict ce matin.

FIERABRAS. Ce n'est de merveilles si tu criois bien haut, tu as une armée cachée en ta maison.

ALFONSE. Une poignée de gens semble une armée à tes semblables.

RICHARD. Monsieur, entrez au logis; vous n'avez point d'honneur quereller contre cest eventé.

FIERABRAS. Allez! allez! nous vous trouverons bien; vous ne serez pas toujours si forts, non, et deussé-je vous venir chercher jusques chez vous et vous en tirer pièce à pièce.

ALFONSE. Entrepren-le seulement.

FIERABRAS. Quand je n'aurois qu'une dague en une main et l'autre main lyée sur le dos, et que tu fusses armé jusques au dentz, je te combattrois; mais il ne m'aviendra jamais estriver contre aucun que je ne l'estropie pour le moins d'une jambe.

RICHARD. Le moindre mal est tousjours bon; que ferois-tu?

FIERABRAS. Par la mort! O vertu! je ne sçay que je doy faire, je suis en si grande colère, que les chiens ne mangeroient pas de ma chair, tant elle leur sembleroit amère.

ACTE V.

SCÈNE I.

Nicaise, Jherosme.

NICAISE.

J'ay autres fois en beaucoup de choses esprouvé la fortune contraire, mais je la trouve maintenant très adversaire et plus ennemye que jamais. O ciel! ô terre! ô cité plaine de voleurs!

Jherosme. Je desire entendre s'il est vray qu'on ayt ravi la fille au sire Nicaise. Ha! le voicy: Bonjour, compère; quel vent vous pousse si matin par ces quartiers?

Nicaise. Helas! je suis si transporté que je ne sçay où je vas ni d'où je viens.

Jherosme. Vous me semblez tout fasché.

Nicaise. Si je le suis! j'en ay occasion.

Jherosme. Dictes-moy, est-il vray ce que j'ay oy dire de ce jeune homme d'ycy près et de vostre fille?

Nicaise. Je n'ay pas peur que je ne trouve assez de tesmoins pour le prouver. Je remercie Dieu que la Cour de Parlement est composée de tant de gens de bien qui me feront justice.

Jherosme. O Dieu! quand une chose se doit effectuer, rien ne luy manque. Je suis marry, seigneur Nicaise, non seulement pour l'amitié que je vous porte, qui est si grande que tout vostre ennuy m'est desplaisir; mais pour ce que ce malheur s'est rencontré en vous, qui desiriez tant me faire plaisir.

Nicaise. Cecy vous semble-il honneste, seigneur Jherosme? vous semble-il que cestuy-cy l'ayt faict comme jeune homme indiscret et sans consideration? Je ne cesseray jamais de poursuyvre la justice de ma cause que je ne le voye au gibet.

Jherosme. A la verité, son audace a esté grande, mais pour vous dire ce qui m'en semble, sans en estre requis, je ne suis pas d'advis que le poursuyviez en justice. Bien trouvé-je bon qu'on s'informe comme et pourquoy il a faict ceste meschanceté, par ce que je vous ose asseurer qu'au-

trefois il a esté en volonté de vous la faire demander en mariage.

NICAISE. Oy, me la faire demander après le coup ! Je luy feray cognoistre qu'il n'a faict cest outrage à un trespassé. Allons !

JHEROSME. Mettez à part ceste colère, oubliez ceste passion et retournez à vous : car vrayement, si son intention est de l'espouser, prenons le cas qu'il ayt fait un acte de jeune homme.

NICAISE. De jeune homme ! dictes de volleur.

JHEROSME. Encores pis. Mais laissez-moy dire : Je croy que l'alliance n'en seroit que bonne et honorable, et que vostre fille seroit bien pourveue. Je vous prie, soyez content que j'alle parler à luy, car je me veux employer en ceste affaire, et m'asseure faire en sorte que paisible mariage en reussira.

NICAISE. Le mariage s'est faict trop tost à mon dam et deshonneur, mais je vous jure qu'il n'est pas où il pense.

SCÈNE II.

Fierabras, *Marquet*, son laquais.

FIERABRAS.

Maintenant que la temperance a moderé ma colère, la raison et la prudence feront office en moy. Te semble-il pas que ceste injure merite une horrible et sanglante vengeance ?

MARQUET. Que diable! il le faut escourter et luy coupper les coüilles rasibus.

FIERABRAS. Premièrement, si je veux bien considerer toute chose, ma sœur a esté violée et ravie de ma maison.

MARQUET. Oy, sa rose matinale luy a esté cueillie.

FIERABRAS. Et avec elle m'ont encores desrobbé partie de mon bien.

MARQUET. Il en prend ainsi à qui se fie trop aux putains.

FIERABRAS. L'injure est faicte à un grand cappitaine.

MARQUET. Des ruffiens, veut-il dire.

FIERABRAS. A un gentil-homme très gentil.

MARQUET. Très gentil et très payen.

FIERABRAS. Que veux-tu dire par ce mot : très payen?

MARQUET. Je dy que vous payez très bien.

FIERABRAS. Ç'a tousjours esté ma coustume.

MARQUET. Oy, d'attendre que les sergens vous executent.

FIERABRAS. Outre que je suis de grand parenté.

MARQUET. Comme un fils de putain, qui a des parens par tout.

FIERABRAS. Qui faict que pour tant bons respects, je suis resolu baigner mes mains en leur sang. Mais je ne sçay de quelle peine les punir.

MARQUET. De la turquesque.

FIERABRAS. Ils ne seroient les premiers; je veux faire une chose beaucoup plus notable et signalée.

MARQUET. Quoy?

FIERABRAS. J'en veux faire une telle anatomye, qu'un chirurgien n'en sçauroit faire une pareille.

MARQUET. Ne dictes pas cela, je vous prie.

FIERABRAS. Pourquoy ?

MARQUET. Parce que vous ne les tenez pas encores. Ne sçavez-vous que dict le proverbe : Ne contez jamais quatre que vous ne les teniez au sac ?

FIERABRAS. Que me conseilles-tu donc que je face ?

MARQUET. Je ne suis homme pour vous donner conseil.

FIERABRAS. Je le sçay bien, mais dy-moy ton advis.

MARQUET. Il faut qu'employez vos amis, et faire en sorte qu'au moins vous puissiez recouvrer voz hardes.

FIERABRAS. Marquet, quand je seray colonel, je veux que tu sois un de mes premiers cappitaines en chef. Tu est fort sçavant homme.

MARQUET. Taisez-vous, j'oy quelqu'un sortir de chez Alfonse.

SCÈNE III.

Alfonse, Jherosme.

ALFONSE.



insi, puis qu'il vous plaist prendre ceste peine pour moy, vous irez trouver le seigneur Nicaise , et luy ferez entendre l'arrivée de mon père, et ce qu'il vous

a dict; ensemble ma bonne intention. Après, vous nous ferez sçavoir sa volonté.

Jherosme. Aussi ferai-je : ne vous souciez; j'espère que tout se portera bien.

SCENE IIII.

Fierabras, Marquet.

Fierabras.

Marquet, vien çà : va trouver le cappitaine des gardes françoises, et luy dy que certains eventez, outre-cuydez et temeraires, sont venuz chez moy, ont emmené ma sœur et vollé ma maison. Et pource que je n'ay accoustumé employer, pour vanger le tort qu'on m'a faict, autres que les armes et la force de ce bras, je le prie de m'envoyer vingt-cinq ou trente archers.

Marquet. Que voulez-vous faire de tant d'archers, si vostre bras peut seul executer ceste vengeance?

Fierabras. Tu ne dis pas que qui besongne par aultruy dict que c'est luy-mesme qui l'a faict.

Marquet. Seroit-ce pas assez de trois ou quatre?

Fierabras. Non, parce que je les veux faire hacher menu comme chair de pasté.

Marquet. Estre si cruel!

Fierabras. Ayant discouru en moy la qualité de l'injure qu'ilz mont faicte, je trouve que mon honneur ne peut autrement estre reparé.

MARQUET. Ha! ha, ha!

FIERABRAS. Tu ris en affaire de si grande consequence?

MARQUET. Je ry, mais ce n'est pas de cela.

FIERABRAS. De quoy donc?

MARQUET. Je me suis souvenu de voz valeureuses entreprinses.

FIERABRAS. O ho! j'en ay faict sans nombre. De quelles?

MARQUET. Quand, à Blois, vous coupastes les cheveux à une femme.

FIERABRAS. Ainsi faut-il chastier ces vilaines, pourries de verolle, qui ne respectent non plus les hommes que les bestes.

MARQUET. Et quand, sur le pont Sainct-Michel, vous donnastes le desmenty au crocheteur qui vous avoit appellé filz de putain, maquereau et tailleur de cuir.

FIERABRAS. Ma generosité empescha que je ne mis la main à l'espée, car, à dire vray, cestes-cy ne sont armes à souiller au sang des faquins.

MARQUET. Mais que veut dire que ne fistes rien à ce jeune homme qui, ce mesme jour, vous jetta au milieu de la fange?

FIERABRAS. Pource que j'estois empesché à me nettoyer de ceste ordure, car je ne voulois estre mocqué d'une mienne amye, qui me regardoit par une fenestre; de manière que je n'euz loisir de m'en ressentir. Mais, s'il eust attendu un quart d'heure...

MARQUET. Que luy eussiez-vous faict?

FIERABRAS. Quoy? je luy eusse baillé sur la joue, ou faict fuyr devant moy, comme j'ay accoustumé faire à ses semblables.

Marquet. Or, Monsieur, je pense que ferez merveilles : c'est pourquoy, affin d'en avoir le plaisir, je vas querir des soldats.

Fierabras. Je t'en prie.

Marquet. Je m'asseure qu'ils vous feront rendre ce qui vous appartient.

Fierabras. Ils me feront plaisir ; mais je ne veux point qu'on me parle de paix, si premièrement, par accord exprès, je ne baille à chacun de ces voleurs quatre coups de dague. Enten-tu ?

SCÈNE V.

Zacharie, vieillard, père d'Alfonse ; *Nicaise*, *Jherosme*, *Richard*.

Zacharie.

Je suis (Dieu mercy !) arrivé bien à propos. Par ma conscience, j'ay esté bien marry, sire Nicaise, de ce vilain acte. Je pense que mon bon voisin que voicy vous a peu dire quelle vie je luy en ay faicte.

Nicaise. Or, je fais un argument par là qu'il la tiendra chère, et la traittera comme sa femme bien aymée, puis qu'on void en luy une si grande amitié.

Zacharie. Je vous mercie de ce que vous faictes plus de cas de nostre ancienne amitié que du peu d'entendement d'un jeune homme amoureux. Et à dire vray, je ne sçache chose dont je me puisse plus resjouyr que de ceste alliance.

Nicaise. J'ay voulu aussi avoir ce contentement pour beaucoup de bonnes occasions, entre

lesquelles ceste-cy n'est la moindre, asçavoir, du desir que j'ay tousjours eu que nostre amitié fust estrainte d'un plus fort et ferme lyen.

JHEROSME. Richard!

RICHARD. Monsieur?

JHEROSME. Tien cet anneau, va en mon logis, et dy qu'à ces enseignes on te laisse parler à Gotard, que tu trouveras lyé contre un des pilliers de mon lict. Dy-luy qu'il t'enseigne où est mon fils, et me l'ameine.

RICHARD. Vaut-il pas mieux que Gotard vienne avecques moy? car il le trouvera plustost.

JHEROSME. Non, je luy veux aprendre à se moquer de son maistre.

ZACHARIE. Cela ne me semble beau, sire Jherosme, qu'aucun des nostres, tant petit soit-il, ait occasion de pleurer en une si grande joye. Pardonnez-luy pour ce coup.

NICAISE. J'en suis d'advis.

JHEROSME. Soit faict comme il vous plaira. Va, deslie-le, et en fay ce que tu voudras.

ZACHARIE. Entrons dedans.

SCÈNE VI.

Fierabras, Marquet, trois Serviteurs.

FIERABRAS.

Que j'endurasse une telle bravade! Non, je mourrois plustost.

MARQUET. Parlez bas, car si ceux qui viennent derrière nous se ymaginent que ce soit à bon escient, ils s'en retourne-

ront, tellement que nous ne les pourrons faire revenir.

FIERABRAS. Il ne faut avoir pœur : je suis bien homme de n'entrer jamais en la meslée que je ne voye la bataille gaignée.

MARQUET. Ainsi font tousjours vos semblables.

FIERABRAS. Je monstreray bien à cet Alfonse que c'est acheter la querelle d'autruy.

MARQUET. O le pauvret! Il ne luy a veu tailler les hommes à travers, comme je l'ay veu à table coupper des chappons en deux, puis les devorer à belles dents.

FIERABRAS. C'est un sot; il resemble les medecins, il ne cherche que le mal. Mais si une fois je luy fais essayer ceste-cy, plus tranchante que Flamberge ou Durandal, je le fendray jusques à l'estomach.

MARQUET. Et si vous voulez vous ergotter un petit sur la pointe du pied, vous le partirez jusques à la raye du cul.

FIERABRAS. Le tout consiste en cecy, c'est que quand nous serons devant leur maison, nous nous facions oyr, crians tous d'une voix : Serre! serre! Nous leur ferons si grand pœur, qu'ils mourront devant qu'ils se mettent en deffence. Esprouvez un petit.

SERVITEURS. Nous ferons ce que vous voudrez, mais regardez à ne nous mettre en un bourbier d'où après ne nous puissiez retirer.

FIERABRAS. Que craignez-vous? Ma personne en vaut cent. Faictes un peu ce que je vous dy.

SERVITEURS. Serre! serre! serre!

FIERABRAS. Parlez plus viste, et qu'il semble que soiez remplis de mal talent.

SERVITEURS. Serre! serre! serre!

FIERABRAS. C'est ainsi; mais il faut encores crier plus haut.

MARQUET. Ha! ha! ha!

FIERABRAS. Pourquoy ris-tu?

MARQUET. Pource qu'il me semble que leur voulez aprendre la, sol, fa.

SERVITEURS. Escoute, par Dieu! il n'y a de quoy rire! Que sçait-on si quelque escervelé pourroit sortir de leans et nous fist serrer à bon escient?

MARQUET. Je le voudrois bien veoir.

SERVITEURS. Mais, par ta foy, puis que nous allons pour entrer en la maison de ceux-là, seroit-il pas meilleur que criassions : Ouvre! ouvre! que leur faire fermer leur porte?

FIERABRAS. Ha! ha! ha!

MARQUET. Ha! ha!

FIERABRAS. Ha! ha! ha! par mon ame! je cognois bien que jamais vous ne vistes enseigne desplyée ny crier : Armes! armes! C'est un mot de ceux qui hantent la guerre, et signifie qu'il faut estre serré l'un contre l'autre. Or çà, c'est à vous, qui estes caps d'escadres et lances spesades, à charger des premiers.

SERVITEURS. Comment! charger des premiers? estre les premiers pour marcher devant?

FIERABRAS. Oy; je vous fais cet advantage par ce que je sçay que desirez acquerir honneur.

SERVITEURS. Par le corps sainct Jambon, nous n'en ferons rien! Comment diable! estre ceux qui vont devant? cet honneur ne nous appartient pas.

FIERABRAS. N'ayez peur! ne craignez point!

j'ay tant de valeur en moy qu'asseurement je puis servir d'escu à vous tous contre les harquebouzes et coulevrines.

SERVITEURS. Nous ferons doncques ainsi. Nous irons les premiers, à la charge que nous serons aussi les premiers à prendre la fuite.

FIERABRAS. N'ayez pœur, vous dis-je; avancez-vous! Vous, mettez-vous à ce coing; vous autres, venez deçà; et toy, demeure icy, pour ce qu'en bataillon carré on combat plus seurement. Mais où est la poultre pour enfoncer la porte?

MARQUET. Que ne demandez-vous plustost où sont quatre-vingt ou cent canons pour faire la batterie?

FIERABRAS. Or sus! je seray capitaine et sergent de bande tout ensemble; marchons tous de front! Sus, courage! faictes-vous oyr!

SERVITEURS. Serre! serre! serre! serre!

FIERABRAS. Voicy bon commencement. Vous, harquebuziers, prenez garde qu'aucun ne se monstre aux fenestres! Vous autres picquiers, serrez-vous en bataille vis-à-vis la porte, et comme il est requis à vaillans et courageux soldats! Souvenez-vous de mon honneur et du vostre.

MARQUET. Monsieur, monsieur, nous sommes desfaicts! Helas, nous ne retournerons jamais en nos maisons!

FIERABRAS. Ha! ha! ha! voilà un bon commencement pour encourager les soldats. Qu'y a-il?

MARQUET. J'ay oy des gens à la porte, et m'asseure qu'ils sont beaucoup; je vay veoir du costé de l'huis de derrière.

FIERABRAS. Et moy ramasser mes troupes,

et, quand il sera temps, je feray donner l'assault.

SERVITEURS. C'est bien dict; il nous a icy plantez comme boulevers contre les harquebousades : nous serions bien sots attendre qu'ils nous deffacent.

MARQUET. Ne bougez de vos rangs et vous tenez fermes; ce ne sera rien.

SERVITEURS. A Dieu! à Dieu! qui se peut sauver, si se sauve.

MARQUET. Ha! ha! hé! comme ceste armée se met legerement en route !

SCÈNE VII.

Alfonse, Richard.

ALFONSE.

Mais est-il vray ce que tu m'as dict? Je te prie, ne me ments point, à fin que, pour quelque peu de temps, tu ne me faces esgayer en l'ombre d'un plaisir controuvé.

RICHARD. Il est comme je le vous dy.

ALFONSE. Est-il possible?

RICHARD. Encores plus que possible.

ALFONSE. O que je suis heureux s'il est ainsi!

RICHARD. L'experience vous en fera sage.

ALFONSE. Te croiray-je?

RICHARD. Oy, s'il vous plaist.

ALFONSE. Escoute.. M'as-tu pas dict que mon père a parlé au sire Nicaise, et qu'ils ont accordé ensemble que demain je fianceray ma Renée, et qu'à ceste occasion ils m'envoyent querir?

RICHARD. Oy, je vous l'ay dict.

ALFONSE. Que tout m'est pardonné, et à la fille aussi ?

RICHARD. Oy.

ALFONSE. Et qu'ils ne nous ayment moins tous deux qu'auparavant?

RICHARD. Oy, vous dis-je.

ALFONSE. O Dieu ! y a il homme aujourd'huy plus heureux que moy ? Ha ! que je cognois maintenant combien le proverbe est veritable, qui dict que la fortune ayde aux courageux ! Car, si jamais je n'eusse entreprins enlever ma Renée, jamais je ne l'eusse espousée, d'autant que desjà elle estoit promise et accordée à un autre. Et toutesfois, par ce ravissement, je me la suis acquise en despit de tout le monde, de façon que maintenant, par l'advis et du consentement de nos parens communs, elle demeure mienne, comme tousjours je me l'estois souhettée, qui est le plus grand contentement qui m'eust peu advenir en ce monde. Mais vien çà, Richard : que te donneray-je en recompense des bonnes nouvelles que tu m'as apportées?

RICHARD. Je ne veux que vostre bonne grace et estre vestu de vos livrées.

ALFONSE. Je te le promets, va, suy-moy.

SCÈNE VIII.

Zacharie, Fierabras, trois Serviteurs, Marquet.

ZACHARIE.

Laissez-moy faire, je pense que j'en viendray à mon honneur. Compagnons, que veut dire cecy? Je sçay que n'avons merité la prison et que n'avez commission ny puissance nous y mener, quand aurions mal versé, comme n'estans officiers de la justice.

FIERABRAS. Que dictes-vous? on vous y traisnera si ne me rendez ce qui m'appartient et qu'on m'a vollé.

ZACHARIE. De grace, mon gentilhomme, si vous estes celuy qui conduict ces gens icy, oyez-moy parler.

FIERABRAS. Quoy, parler?

ZACHARIE. Hé! escoutez-moi! que sçavez-vous que je veux dire?

MARQUET. Sa demande est raisonnable.

FIERABRAS. Or sus, dictes ce que vous voudrez.

ZACHARIE. Mon gentilhomme, je vous jure par mon ame, et me croyez s'il vous plaist, qu'il n'y a et n'y eut oncques ceans chose qui vous appartienne, non plus qu'il en pourroit tenir en mon œil.

FIERABRAS. Autant pour le brodeur. Pourquoy estes-vous donc sorty du logis? pour venir parler à moy? Je ne le croy pas.

ZACHARIE. Je suis sorty afin de vous oster de la

fantasie ceste faulse opinion, joint aussi qu'il me semble estre le devoir d'un homme de bien empescher les differends et moyenner les accords.

FIERABRAS. En cecy, vous faictes acte d'un viellard tel que vous estes. Mais je ne sçay s'il m'est autant permis vous escouter comme à vous de faire des appointements. Dictes un peu, quel accord voulez-vous qui se face?

ZACHARIE. Que voulez-vous d'avantage, sinon qu'on vous rendra vos linceux et vos chemises?

FIERABRAS. Bien, quant à cela; vous me rendrez encor mon robbon, mon bonnet de velours, mes pantoufflles, et tout le reste qui m'a esté prins; mais que sera-ce de celle-là?

ZACHARIE. Je vous diray la verité: pour mon peu de loisir, je n'ay encores peu parler à pas un d'eux, ce que je ferois volontiers pour entendre leur volonté.

FIERABRAS. Ceste putain! si je la rencontre...

ZACHARIE. Ne dictes ainsi, parce qu'advenant qu'elle voulust plustost vivre à son plaisir qu'au vostre, je ne sçay si la raison vous permettroit que luy puissiez contredire.

FIERABRAS. Taisez-vous! Comment! pensez-vous estre suffisant pour me faire mettre mon honneur sous le pied! Eh! mon honneur! Ah! je n'en feray rien, je veux tout de force, et non autrement. Sus, soldats! c'est à ce coup qu'il faut monstrer ce qu'on sçait faire.

SERVITEURS. Serre! serre! serre! serre!

MARQUET. Ha! ha! ha!

ZACHARIE. Attendez, un mot. Par ma conscience, vous devriez prendre ce party. Toutesfois, puisque vous vous monstrez tant difficile,

allez, je vous promets qu'où ils ne se voudront abandonner l'un l'autre, que je vous feray donner cinquante escus.

FIERABRAS. Que me soucie-jé de cinquante escus? c'est comme une febve en la gueule d'un lyon.

ZACHARIE. Je vous en feray bailler soixante.

FIERABRAS. Encores moins.

ZACHARIE. Je ne sçay pourquoi vous estes tant malaisé à contenter: il me semble que l'offre est belle.

FIERABRAS. Elle n'est belle ni raisonnable.

ZACHARIE. Je vous en feray donner cent, les deussé-je bailler moy-mesmes. Or, regardez si je ne me mets pas à la raison.

FIERABRAS. Je ne vend point mon honneur, je l'estime plus que tous les biens du monde.

ZACHARIE. Je ne vous ay pas dict cecy pour offenser vostre honneur, ny que je sois ayse que Vincent soit avec elle, mais parce que, cela me touchant de près, comme à son parent, je crain, les choses estans en ces termes, qu'il n'en advienne quelque scandale.

FIERABRAS. Je vous advise qu'il en adviendra scandale, voyrement; la première fois que je le trouveray, je luy feray bien sentir la force de mes bras et de quelle trempe sont ces armes.

ZACHARIE. Mon capitaine, je veux que sachez que nous vivons sous l'authorité d'un tel prince, que, par la grace de Dieu, nous ne vous craignons guères; et quand ainsi ne seroit, nous manions quelquefois les armes. Mais je ne dis mot, afin que n'oyez de moy chose qui vous desplaise; seulement vous veux-je adviser que, tant vous,

comme un autre, doit desirer pouvoir experimenter ce que nous pouvons comme amys, et non comme ennemys

MARQUET. Escoutez, Monsieur.

FIERABRAS. Que me conseilles-tu?

MARQUET. Quant à moy, je suis d'advis que ne laissiez perdre vos biens, et que preniez ces cent escus. Vous estes pauvre, banny de vostre maison, et despendez beaucoup. C'est une adventure (si voulez que je vous le dise) que Dieu vous a envoyée.

FIERABRAS. Tu ne dis pas comme je pourray endurer que ma sœur face une telle vergongne à moy et à toute nostre parenté. O que je trouve cecy estrange!

MARQUET. Si vous y pouviez remedier, je ne dirois mot; mais je vous advise que, quand luy donneriez cent gardes, la tiendriez prisonnière, et luy mettriez le cousteau sur la gorge, que ne sçauriez empescher qu'elle ne face à sa teste.

FIERABRAS. Je me trouve en grande perplexité.

MARQUET. Je vous ay dict ce que j'en pense.

ZACHARIE. Or sus, regardez, vous estes-vous advisé?

MARQUET. Ne le tenez plus en suspens, prenez ces cent escus, et vous ferez bien.

FIERABRAS. Doy-je consentir à cela? me le conseilles-tu?

MARQUET. Faictes-le.

FIERABRAS. Or sus, ce tort ne se doit acheter par tant de peines que j'ay souffertes jusques icy; et, pour dire vray, je serois homme, quand il en seroit besoin, non seulement pour m'en resentir, mais pour le payer sept fois au double.

ZACHARIE. C'est assez dict; je vous prie, venons à la conclusion.

FIERABRAS. Pour l'amour de vous, je me veux laisser gaigner. Quand auray-je mes hardes et ces cent escus?

ZACHARIE. Demain, quand il vous plaira.

FIERABRAS. Me le promettez-vous?

ZACHARIE. Oy, foy d'homme de bien.

FIERABRAS. Et moy, je donne la vie à ce jouvenceau, et qu'il se serve de cette putain tant qu'il voudra. Or sus, hé! Marquet! allons boire.

SERVITEURS. Nous allons avecques vous, car, outre le devoir auquel nous nous sommes mis pour vous ayder, nous sommes prests à faire encores d'avantage.

MARQUET. Allez assaillir un muy de vin.

FIERABRAS. C'est chose honneste, recompenser les vaillans soldats qui, au faict d'armes, sont cause de la victoire du prince. Allons, enfans; passe, Marquet, et va laver les verres. Messieurs et dames, n'attendez qu'aucun sorte desormais, parce que la comedie est finie, et si elle vous a pleu, monstrez-le par un signe d'allegresse.

FIN.

LES ESCOLLIERS

SIXIESME COMEDIE

PAR PIERRE DE LARIVEY

CHAMPENOIS

1579

LES PERSONNAGES.

LACTANCE, } escolliers.
HIPPOLITE, }
NICOLAS, leur hoste.
LUQUAIN, serviteur d'Hippolite.
ANASTASE, vieillard.
LISETTE, sa femme.
M. THEODORE, medecin.
FREMIN, son laquais.
GILLETTE, servante d'Anastase.
HUBERT, serviteur d'Anastase.
MARION, nourrisse.
LUBIN, laquais.
SILVESTRE, vieillard.
GOBERT, vieillard.
EUGÈNE, escollier.



PROLOGUE.

Si ce qui est faict estoit à faire, asseurez-vous, Messieurs, que seriez aujourd'hui spectateurs d'une autre comedie que ceste-cy, par ce que les escoliers dont elle est nommée ne sont tant jaloux de leur nom qu'ils ne cognoissent bien que ce ne leur est grand honneur publier leurs follies devant une si paisible assistance et aux yeux de tant de jeunes gentilshommes à qui la cour a apris un autre style que celuy qui s'enseigne aux universitez, car leurs propos sont sans fard, simples, communs et ordinaires à nouveaux apprentis au mestier amoureux. Toutesfois, j'ose dire qu'encores qu'ils soient jeunes, qu'ils ont neantmoins je ne sçay quoy de gentil, ne s'oublient point, et se font cognoistre pour tels qu'ils sont, sans desguyser leur nue volonté d'une flatteresse apparence, introduitte par aucuns à ceste seule fin de tromper ceux qui s'y fient. Aussi, pour vous en dire la verité, ils ne furent jamais autres qu'escoliers. Bien est vrai qu'iceux, adjoustans foy aux promesses de plusieurs qui desirent leur advancement, lesquels, pour les encourager, leur faisoient croire qu'ils estoient les plus habiles hommes du monde, se sont presentez sur ce teatre. Qui me faict penser qu'ils n'en sçauroient r'emporter, pour guerdon de leur trop sotte outrecuydance, qu'un scandale et blasme eternel, me semblant en oyr desjà quelques uns disans qu'ils sont trop temeraires, et feroient mieux de feuilleter leurs livres que s'amuser à divulguer les faveurs qu'ils ont receues des dames. Mais cela n'est

suffisant pour leur faire oublier leur entreprinse, car ils ont enduré d'avantage soubs la verge de leur regens, et ne s'en sont pourtant courroussez. Joint que, se souvenans qu'il n'y a si petit serpent qui ne porte son venin et que le moindre formy s'enfle souvent de colère, ils ne veullent tant s'abaisser qu'ils ne se haussent un peu en audace, et vous disent qu'ils ne sont si petits compagnons que, quand ils le voudront entreprendre, ils ne se facent mieux paroistre que ceux qui les veullent braver. Mais je laisseray cela, mes dames, pour vous supplier, au nom d'eux, que, s'ils ne vous sont desplaisans, il vous plaise les escouter, laissant causer ces friquenelles et gens de peu qui, mettans leur nez par tout, se meslent de blasmer un chacun, comme s'ils estoient seuls censeurs du labeur d'autruy, et sçavoient quelque chose d'avantage que ceste paisible compagnie, qui, desjà s'accommodant, se dispose pour nous escouter, et vous prier avec nous, prester quelque benigne audience.





LES ESCOLLIERS

COMEDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Lactance, Hippolite, escolliers.

LACTANCE.

J'en suis infiniment fasché, par ce qu'il me semble que n'avez pas grande fiance en moy, et tenez peu de comte de l'amitié que je vous porte.

HIPPOLITE. Si jusques à ceste heure je vous ay celé la cause de mes ennuys, ce n'est pourtant à dire que j'aye jamais revocqué en doubte l'amitié que je sçay qu'avez en moy; mais bien parce que, vous voyant assez empesché en vos propres affaires, j'ay pensé que je ne vous ferois plaisir vous en destourner à l'occasion de mes folies. Toutesfois, puisque j'en suis venu jusques à là, que j'ay plus affaire de vostre ayde et conseil que jamais, je veux que sachez ce qu'en avez ignoré jusques à maintenant.

LACTANCE. Je vous en supplie, et croire que

j'employeray pour vous tout ce qui est en ma puissance et depend de moy ; mesmement ores que mes affaires se portent si bien, Dieu mercy, que d'elles-mesmes elles pourront desormais cheminer seules.

HIPPOLITE. Je croy qu'avez bonne souvenance que si tost que fusmes logez en ce quartier, qui fut au commancement que arrivasmes en ceste ville je n'y demeuray long-temps que je devins si fièrement amoureux de la femme du medecin nostre voisin, que depuis je n'ay eu repos, sinon en la contemplation où me ravissoit le beau de ses plus belles beautez, qui m'ont reduict en telle misère, que je suis resolu, ou mourir en ceste poursuitte, ou bien en veoir la fin.

LACTANCE. J'ay tousjours pensé qu'en estiez amoureux, mais non tant que me dictes ; sinon depuis quelques jours en ça, qu'estes devenu tout fantastique, pensif et resveur, vous retirant tousjours seul, pour mieux getter les fondements de vos chasteaux bastis en l'air. Mais, dictes-moy, qu'en esperez-vous ?

HIPPOLITE. Escoutez : Quelque temps après, nous vinsmes (comme sçavez) demeurer chez Nicolas, nostre hoste, lequel, s'appercevant lors de mon amoureuse volonté, me promit liberalement (après toutesfois que je luy en euz faict quelque ouverture) faire en sorte qu'en bref il me mettroit en grace de la geollière de mon âme ; mais il m'a trompé, je le cognois ores à mes despens, parce qu'au contraire je me voy plus qu'au paravant hay et fuy d'elle, que j'aime sur toutes choses: qui faict que je me repute le plus mal'heureux et infortuné homme de la terre. A ceste cause,

je me delibère, quoy qu'il en puisse advenir, me hazarder et l'avoir de force. Au pis aller, je n'en sçaurois encourir que la mort, qui me sera une heureuse vie au pris de celle que je vy entre tant de trespas.

LACTANCE. Ayez patience, et ne vous donnez ainsi à la fureur. Il faut premièrement esprouver tous autres moyens devant que venir à ce dernier. Peut-estre que la fortune convertira son amer en doulceur, son desdain en contentement et sa fierté en joye et soulas, par ce que, si elle est femme ainsi qu'on la dépeint, elle pourra, comme muable, se changer aisement en vostre faveur.

HIPPOLITE. Comment me pourroit-elle favoriser, m'ayant faict serviteur de la plus ingrate et cruelle femme du monde?

LACTANCE. Plus la forteresse est inexpugnable, d'autant plus le cappitaine qui la force, la prend d'assaut et s'en faict maistre, consacre la mémoire de sa louange à l'immortalité. Ce n'est moindre vertu, vaincre un courage armé de longue main de bons et solides argumens, que prendre de force chasteaux et places fortes. Ainsi vous devez courageusement poursuivre vostre entreprinse commancée, car, sans doubte, je me prometz qu'en recueillirez le fruict de vostre contentement.

HIPPOLITE. Comme puis-je esperer mener à glorieuse fin ceste entreprinse, si les ennemys sont courageux, et l'assaillant foible et quasi vaincu, sans avoir la hardiesse de les attaquer ?

LACTANCE. Quel moyen a nostre hoste de vous ayder?

HIPPOLITE. Vous sçavez que le medecin, pour estre jaloux comme il est, ne veut que personne hante en sa maison que ce bon homme, que la vieillesse a dispensé de tous soupsons, pères de jalousies, lequel il ayme infiniment. Aussi luy faict-il beaucoup de bons services, car en son absence il garde les clefs de son logis, le fournit, selon la saison, de bois, vin, bled et autres provisions necessaires en un menage; bref, c'est son grand gouverneur et seul fac-totum. Or, cet homme m'avoit promis parler de moy à la dame, et luy conter combien je souffrois pour aymer ses divines beautez ; mais il n'en a rien faict, et m'a dict qu'il n'osoit, craignant que l'affaire ne reussist selon l'intention de nos desirs, à raison de quoy ne vouloit tumber en la male-grace du medecin et de sa femme, qui estoit l'occasion pourquoy il ne s'en vouloit plus mesler; de mode qu'ores vous voyez à quelle misère mon malheur me conduict.

LACTANCE. Je crain, Hippolite, que nostre hoste ne face toutes ces difficultez affin de tirer de vous je sçay bien quoy, et m'esbahy que, profitant plus avecques vous qu'avec cent tels medecins, il ne s'employe au bien de vostre salut et contentement. Je serois d'advis que luy en parlassiez de rechef.

HIPPOLITE. Je ne le puis faire, et ne me fieray jamais en luy.

LACTANCE. J'ay pensé un autre moyen pour sonder sa volonté. Vous doibt-il pas de l'argent?

HIPPOLITE. Oy, plus de dix escus. Pourquoi?

LACTANCE. Si (comme vous sçavez) nous

n'estions en son logis, le secourant en sa necessité, il mourroit quasi de faim.

HIPPOLITE. A quoy est bon ce que vous me dictes?

LACTANCE. A cela que je veux que ce matin luy disiez qu'il cherche autres pensionnaires pour ses chambres, et qu'entre cy et demain, pour le plus tard, il vous paye ce qu'il vous doibt, par ce que lors, considerant combien nous luy sommes de profict, et n'ayant de quoy faire si tost argent, il se resouldra peut-estre vous aider.

HIPPOLITE. Par avanture que cela luy pourroit faire changer d'opinion. Toutesfois il y faut penser.

LACTANCE. Pourquoy?

HIPPOLITE. Si, de fortune, iceluy, croyant qu'on dict à bon escient, louoit ses chambres, serois-je pas du tout ruiné? Car n'ayant autre contentement que la commodité de veoir quelquesfois mon autre Lucresse, comme pourroy-je vivre changeant de quartier?

LACTANCE. N'ayez pœur de cela : je feray en sorte qu'autre n'y viendra loger.

HIPPOLITE. Or sus, je veux ce qu'il vous plaist et me tenir à vostre conseil. Je vay au logis pour luy faire entendre nostre conception. Mais le voicy, il me relevera de ceste peine.

LACTANCE. Il parle à soy-mesme, escoutons un peu ce qu'il dict.

SCÈNE II.

Nicolas, hoste; *Hippolite*, *Lactance*.

NICOLAS.

Voilà grand cas, que tout est si cher en ceste ville que c'est merveilles! Toute chose se vend au pris de l'œil d'un homme. Et puis les escolliers se plaignent qu'ils sont mal traictez! Je viens du marché, où j'ay employé plus de quatre francs. Toutesfois, je n'apporte pas de quoy passer une journée entière. Et, par ma foy, si ce n'estoit qu'Hippolite m'ayde tousjours de quelque chose, outre qu'il me paye fort bien l'ordinaire, j'aurois beaucoup de peine à vivre.

HIPPOLITE. Tu le cognois bien.

LACTANCE. Faisons semblant d'arriver.

HIPPOLITE. Bon jour, maistre Nicolas. D'où venez-vous?

NICOLAS. Bonne vie et longue, Messieurs. Je viens du marché.

HIPPOLITE. Mon hoste, hier au soir un mien amy escollier arriva en ceste ville, lequel m'a prié aller demeurer avec luy. Et pource qu'il est de mon pays et mon parent, je ne luy ay peu refuser. A ceste cause, pourvoiez-vous de pensionnaires, et regardez à me donner (s'il est possible) entre cy et demain pour tout le jour, les dix escus que je vous ay prestez à plusieurs fois.

LACTANCE. Il ne sçait qu'il doit dire, prenez-y garde.

NICOLAS. J'eusse pensé toute autre chose fors ceste-cy. Toutefois, puis qu'il vous plaist, j'en suis content; mais je vous veux bien dire que mal-aisement trouverez-vous homme en tout Paris qui vous traicte mieux, tienne plus nettement en meilleure chambre et plus honorablement que moy, ny qui vous serve avecques une telle amitié et soigneuse diligence que je fais. Quand pensez-vous partir?

HIPPOLITE. D'icy à deux ou trois jours.

NICOLAS. A vostre commandement. Cela n'empeschera pas que ne me puissiez tousjours commander, et moy vous faire service.

HIPPOLITE. Cela n'est de refus. Nous allons jusques aux Carmes, puis nous viendrons disner, et lors nous en parlerons tout à loisir.

NICOLAS. Et moy, cependant, mettre ordre que tout soit prest.

LACTANCE. Avez-vous veu comme les bras luy sont cheus et comme il parloit doucement?

HIPPOLITE. Ils tomberoient à qui les auroit liez.

LACTANCE. Je gageray que la journée ne se passera pas sans vous donner quelque esperance touchant cet affaire.

HIPPOLITE. Je ne sçay; mais parlons d'autre chose. Me contiez-vous pas n'aguères que vos affaires cheminoient sur un tel pied qu'elles ne pouvoient tomber que debout? Aprenez-m'en quelque chose.

LACTANCE. J'en suis content. Vous cognoissez Gillette, servante du père à Susanne. Or, ceste bonne creature m'a promis qu'à la première occasion qui se presenteroit, elle m'introduiroit

au logis, me disant d'avantage que la fille n'en est moins desireuse que moy.

HIPPOLITE. O heureux Lactance! ains très heureux, puis que les cieux vous octroyent ce que vous souhettez sur toutes choses. Et moy, malheureux! ains le plus malheureux de tous les malheureux, puis que le malheur s'oppose à mes desseins. Ha! que j'ay mis les mains à trop dure et difficile entreprise, tant il m'est malaisé obtenir la recompense deuë à ma trop ardente et amoureuse affection! O Amour! dieu que j'adore, fay sentir, je te supplie, à ceste ingrate, qui mesprise tes forces et desdaigne marcher soubs tes estendarts, la milliesme partie de mes peines, affin que par l'ardeur de ce tourment, simple eschantillon de mon martire, elle cognoisse ma vie estre une continuelle mort; car je m'asseure, s'il te plaist m'octroyer ma requeste, qu'elle aura quelque pitié de ma misère, si elle n'a le cœur plus endurcy qu'un rocher.

LACTANCE. Prenez courage et esperez jusques à la fin.

HIPPOLITE. Vous dictes bien, pourveu que ceste esperance ne me deçoive; mais que sçavez-vous si Gillette vous trompera point?

LACTANCE. J'en suis très asseuré, par ce qu'il n'y a pas long-temps qu'elle m'a apporté lettres escrites de la main de ma Susanne, par lesquelles elle me jure que, puis qu'il a pleu à Dieu prendre son fiancé, qu'elle n'en espousera jamais autre que moy.

HIPPOLITE. Susanne a esté donc fiancée?

LACTANCE. Oy.

HIPPOLITE. Et qui estoit-il?

LACTANCE. Un jeune homme de ceste ville, lequel, estant aux estudes à Poictiers, fut par les vieillards, pères de luy et d'elle, accordé qu'à son retour il espouseroit la fille ; mais par ce qu'il estoit fort jeune, et affin de ne le desbaucher de ses estudes, il sembla bon à son père le laisser là encores quelque temps, joint que la fille estoit encores petite.

HIPPOLITE. Et qu'est devenu cet amoureux?

LACTANCE. Il y peut avoir un an qu'au siége de la ville de Poictiers, luy et quelques autres ses compagnons firent une sortie sur l'ennemy, pensans le charger ; mais la fortune voulut qu'ils se trouvèrent eux-mesmes chargez, de mode qu'après quelque foible resistence, une partie fut taillée en pièces et l'autre prinse à rançon, entre lesquels on tient pour tout certain que ce jeune escollier fut faict prisonnier, mais qu'il estoit blessé en tant d'endroits, que trois jours après il en mourut.

HIPPOLITE. Combien le père de Susanne luy baille-il en mariage?

LACTANCE. Six mille francs, et qui plus est, elle et une autre petite fillette, sa sœur, demeurent seules heritières universelles du vieillard après son decès, par ce qu'il n'a autres enfans.

HIPPOLITE. Poursuivez donc vostre advanture, car elle ne peult prendre qu'une desirée et heureuse fin, soit par ce que la fille ne souhette rien plus que vous (s'il est vray ce que m'avez dict), soit par ce que vos facultez ne sont telles au pays, qu'il vous fust aisé trouver un tel mariage. Ainsi, maintenant que Dieu vous presente ce bien, il me semble que ne le devez refuser, et ne perdre

ceste belle occasion de vous accommoder pour le reste de vos jours.

LACTANCE. Je suis aise que vostre conseil se rapporte à mon dessein. Mais voicy nostre hoste qui vient avec deux flaccons. Je ne l'ay point veu sortir.

HIPPOLITE. Il est passé par l'huis de derrière. Je vous prie, attendons icy pour oyr ce qu'il dict.

LACTANCE. Je ne sçaurois. Qu'y voulez-vous faire?

HIPPOLITE. Je veux demeurer en ce coing avec Luquain pour veoir un peu sa contenance. Et vous, que deviendrez-vous cependant?

LACTANCE. Je vay faire mettre la nappe.

HIPPOLITE. C'est bien advisé.

SCÈNE III.

Nicolas, *Luquain*, serviteur d'Hippolite; *Hippolite.*

NICOLAS.

Où diable trouveray-je dix escus, pour rendre à Hippolite? Lactance n'a jamais un denier. D'aller au frippier, je n'ay aucun gage; et ceste espèce d'hommes ne preste jamais sur la foy : ce leur est faulse monnoye. Et de trouver en ceste ville qui me face credit d'un lyard, il n'en est point de nouvelles. Je vas resvant si je doys employer le medecin; les services infinis que je luy ay faicts et fais encores tous les jours, ne meritent que je sois refusé. Toutesfois, le cognoissant très avaricieux, comme

sont quasi tous docteurs, et principalement les medecins, me faict douter qu'il ne tire le cul arrière, sans avoir egard à ce que j'ay faict pour luy. Mais quand il me les presteroit, quelle asseurance luy en pourroy-je faire?

LUQUAIN. Cestuy-cy pense à trop de choses.

NICOLAS. Je n'en sçay rien. Jesus! que je suis fol de penser à tout cela, et que, maniant ses affaires, je ne luy ay pour le moins ferré la mule de cinq ou six escus! Je conterois le reste tellement quellement; petit à petit on va bien loin. D'une chose naist une autre chose. S'il me donne terme d'un an, je suis trop heureux.

LUQUAIN. Ses figues sont trop hautes.

NICOLAS. Il pourra mourir ce pendant, encores qu'il soit medecin.

HIPPOLITE. La fortune me seroit trop amye.

NICOLAS. Ou bien, je pourray moy-mesmes aller visiter le royaume des taulpes. Et si cela advient, qu'ay-je affaire qui paye mes debtes? Je me veux hazarder, et faire en sorte que je puisse trouver de l'argent.

LUQUAIN. Cestuy discourt comme celuy qui vouloit entreprendre enseigner l'ours à lire et escrire.

NICOLAS. Bref, comme dict Luquain, il vaut mieux estre coqu que coquin.

HIPPOLITE. Il allègue la bouche de la verité.

LUQUAIN. Tant y a que je dis vray.

NICOLAS. Plus j'y pense, plus je me soucye. Baste! je ne me veux plus rompre la teste: ce sera pour le medecin.

LUQUAIN. S'il te les preste, il me trompera.

HIPPOLITE. Tais-toy, beste, ou parle plus bas.

NICOLAS. Mais (helas!) je suis perdu, encores qu'on me veulle prester cest argent.

LUQUAIN. Le diable le puisse emporter!

NICOLAS. Parce que, si Hippolite sort de chez moy pour aller demeurer ailleurs, je n'en trouveray gueres...

HIPPOLITE. Dieu me veulle ayder!

NICOLAS. Qui despendent comme il faict.

HIPPOLITE. La medecine commance à operer.

LUQUAIN. Il est bon que je parle à luy, afin de luy tirer les vers du nez.

HIPPOLITE. Tu me fais rire, et si je n'en ay point d'envye. Escoute, si tu veux.

NICOLAS. La plus grand part de ces escolliers regardent de si près, qu'on ne peut non plus profiter avec eux qu'à tondre un œuf. J'en ay eu tels en ma maison qui serroient jusques à un morceau de pain qui leur restoit du disner et du soupper.

LUQUAIN. Dieu mercy à vous, qui remuez les mains comme un paladin.

NICOLAS. Il n'est pas bon avoir tels hostes, parce que nous mourrions de faim si nous avions à vivre du gain ordinaire qu'on faict avec eux, et n'alongissions l's, tantost d'un grand blanc, et maintenant d'un autre.

LUQUAIN. O pauvres escoliers! quels larrons discours!

NICOLAS. Mais je ne me puis imaginer pourquoy Hippolite s'en veut aller de mon logis, attendu mesmes que celle qu'il ayme bien est nostre voisine, et a commodité de la veoir.

HIPPOLITE. Ce n'est assez.

NICOLAS. Peut-estre qu'il ne s'en soucye plus. Ces jeunes hommes ayment et n'ayment pas en un

mesme instant. Si tost que j'ay eu dict à Hippolite qu'il torchast hardiment sa bouche, et que la dame n'estoit proye pour ses levriers, je pense qu'il s'est pourveu d'une autre.

HIPPOLITE. Vous en estes mal informé, mon hoste, mon amy.

NICOLAS. Mais je veux veoir si je sçaurois tendre un filet pour empescher que ceste proye ne m'eschappe des mains.

LUQUAIN. Je ne sçay lequel des deux doit estre l'oiseleur ou l'oiseau.

NICOLAS. Feste de ma vie! il ne passe pas tous les jours de tels estourneaux.

LUQUAIN. C'est à mon maistre à qui cela s'adresse.

NICOLAS. Je suis resolu. Bref, je veux faire ce que je pense, quoy qu'il en puisse advenir. Mais comment?

LUQUAIN. Il pense prendre mon maistre, et mon maistre ne demande qu'à donner de la teste en ce filet.

HIPPOLITE. Que causes-tu de filet?

NICOLAS. Voylà le chemin, voylà le moyen.

LUQUAIN. Je dy que resemblerez au regnard qui contrefaict le mort afin d'estre jetté sur la voiture des pescheurs, puis, s'estant bien emply le ventre, se mocque d'eux.

NICOLAS. Je ne voy meilleur filet, ny plus ferme panneau pour tendre à cest oyseau, que le favoriser en l'amour. Que me sçauroit-elle faire? Je vas tanter le gué, et vaille que vaille.

HIPPOLITE. Voylà ce que je demande.

NICOLAS. Elle est femme. Toutes les femmes se resemblent, et celles qui, en gestes et paroles,

se monstrent tant revesches et font le sanctificetur, qui jeusnent et ont tousjours un livre sous le bras, ou un chapelet entre les mains, sont pires que les autres. Foin! foin! qui est meschant (dict le proverbe) et a le renom d'estre bon peut faire assez de mal sans en estre mescreu. Elles seroient bien sottes si elles ne se donnoient du bon temps tandis que l'aage leur permet, qu'elles sont priées, bienvoulues et recherchées, sans attendre que la viellesse les rende laydes, malgracieuses et desprisées d'un chacun. Ce qui est propre à la jeunesse se doit exercer en la jeunesse, au moins une fois en la vie.

LUQUAIN. Au dire de cestui-cy, l'amour est comme la verolle : il faut l'avoir en ce monde ou en l'autre.

NICOLAS. Qui s'offre est mesprisé ; qui est prié a l'advantage. J'aymerois mieux qu'on me priast cent mille millions de fois qu'estre contraint tant soit peu prier autrui. Hippolite est riche, vertueux, jeune, gaillard, d'amoureuse taille, d'honneste maintien, et la mesme bonté.

LUQUAIN. En voylà trop à la fois.

NICOLAS. Quant à moy, si j'estois femme, j'aymerois mieux avoir affaire aux escoliers qu'aux plus braves et magnifiques courtisans de France. Escolliers, eh! c'est la perle du monde. Quelles paroles douces! quelles bonnes graces! quelles gayes façons!

LUQUAIN. De toute taille bons levriers, et de tout mestier bons ouvriers.

NICOLAS. Si ceste femme est de chair, elle se pourra aysement plyer. Mais, quand j'y pense, j'ay ici beaucoup musé ; il faut aller aprester à

disner à mes escolliers, et veoir si je pourray faire mon accord avec Hippolite. Et quand il n'y auroit autre moyen, j'ayme mieux perdre le medecin que luy, jaçoit que j'aye bonne esperance m'entretenir en la bonne grace de tous deux, et, d'avantage, m'acquerir celle de madame Lucresse: car je m'asseure que, si une fois ils peuvent accorder leurs flustes ensemble, elle me benira à jamais.

HIPPOLITE. L'affaire est pour se porter bien, et me suffist qu'il en est content.

LUQUAIN. Il m'est advis qu'il a la volonté bonne.

HIPPOLITE. Vrayement, quiconque a dict qu'il n'y a vie plus miserable que celle des amans a dict la pure verité

LUQUAIN. Elle est encores beaucoup pire à qui est subject à autruy.

HIPPOLITE. La maladie, la pauvreté, les travaux de la guerre, la fortune de la mer, bref, tout ce que l'homme trouve contraire au bien, heur et repos de ceste vie, sont, à mon opinion, plus supportables que les tourmens amoureux.

LUQUAIN. C'est tousjours l'ordinaire de l'homme avoir plus d'egard à ce qui luy est particulier qu'à ce qui regarde l'universel.

HIPPOLITE. Ah! fortune, tu te devois contenter de m'avoir, par experience, faict cognoistre qu'en tes mains gist la felicité et misère des mortels, que tu distribues à ton plaisir! Tu devois desormais conduire ce vaisseau, tant tourmenté des vagues de la tempeste d'amour, au port desiré, pour, après tant de peines, joyr d'un tranquile repos.

LUQUAIN. Monsieur, il est tard, et crois qu'il seroit tantost temps qu'allissions disner, afin que, s'il advenoit quelque fortune, qu'elle ne nous print les boyaux vuydes.

HIPPOLITE. Allons!

LUQUAIN. Passez devant, l'honneur vous appartient. Ce pauvre jeune homme icy s'esgare tant en ses pensées, qu'il ne se souvient de boire ny de manger. Dieu m'a faict une belle grace que je ne suis de son humeur, car nous mourrions tous deux de faim. S'il faict cecy pour flatter ses ayses, je n'en sçay rien; mais je suis asseuré qu'autrefois j'ay joué à la fossette; neantmoins, je n'en ay jamais perdu l'appetit.

ACTE II.

SCÈNE I.

Anastase, vieillard; *Lisette,* sa femme.

ANASTASE.

Mon Dieu! mon Dieu! de quel ennuy pensé-je estre tourmenté un bon et pauvre père de famille, qui, ayant (comme j'en cognois assez) deux ou trois filles à marier, ne les peut pourveoir sans grandement s'incommoder. Le soin qu'il a d'amasser leur mariage ne l'afflige seulement, mais de leur trouver mary qui en moins de quatre mois ne mange tout. La jeunesse du jourd'huy est tant corrompue, depravée et mal conditionnée, que c'est merveilles. Les jeunes hommes, tant pauvres soient-ils, ne se

soucient maintenant que de piaffer, suyvre les putains, le jeu, la taverne, et employer le plus beau et meilleur, non seulement de leur bien, mais de celuy des pauvres gens qu'ils rongent jusques à l'os, en accoustremens superflus, et qui ne leur servent que trois jours seulement : car, iceux passez, il les faut vendre à moitié de perte, pour à autre moitié de perte en faire de nouveaux, ou leur changer de façon. Et si quelque chose est pire, ils choisissent ce pire au lieu de la vertu, dont ils tiennent moins de compte qu'un pourceau d'un diamant. Et si de fortune il se rencontre aucun qui soit docile et de bonne nature, il est aussi tost corrompu par les autres. Ce qui advient aysement, par ce que le nombre des meschans est infiny, et le naturel des jeunes plus enclin à l'apparence du bien que les plaisirs nous presentent de première abordée, qu'au vray bien, qui de prime face se montre laid et desplaisant. Il m'estoit advis avoir bien pourveu l'aisnée de mes deux filles ; mais la fortune n'a voulu qu'entièrement j'en aye eu le plaisir. Or maintenant, la voulant remarier, je trouve si peu de partis qui ne soient dangereux ou à craindre, que je ne sçay de quel costé me tourner ; et jaçoit qu'il y ait eu desjà parolles de la bailler au filz du sire Gontran, je ne me puis resoudre, ayant oy dire que ce jeune homme ne bouge d'après les femmes, qui me faict douter, s'il espouse ceste-cy pour obeyr à son père, qu'après il ne cesse de courtiser les unes et les autres, et qu'à cette occasion ma fille vive malcontente et desesperée. Je m'en vas jusques au Palais. Si j'y trouve le seigneur Gontran, je luy parleray encor de ceste affaire.

Mais voicy ma femme qui vient deçà. Où diantre va-elle si tost? car on ne dira vespre d'une bonne heure. Lisette! Hé! Lisette, Lisette!

LISETTE. Qu'y a-il de nouveau?

ANASTASE. Qu'y a-il de nouveau! Je ne sçay quelle femme vous estes : vous ne m'avez pas si tost veu les talons que vous vous estes parée comme une espousée pour aller faire vos monstres, et ne pensez pas que laissez ceste fille seule en la maison, dont mille inconveniens pourroient bien advenir, suffisans assez pour me vituperer à jamais, et vous faire vivre en un perpetuel deshonneur.

LISETTE. Mon Dieu! donnez-moy patience.

ANASTASE. Vous semble-il que ceste marchandise se doibve laisser ainsi seule? Lisette! Lisette! si vous n'y avez l'œil, je crain voir nostre malencontre.

LISETTE. C'est à vous d'y prendre garde, et penser de la marier, sans entrer en ces soupsons. Et puis, pour vous en dire la verité, elle n'est née de mère qui donne occasion de penser à ces choses.

ANASTASE. Je ne sçay de quelle mère elle est née, mais je sçay bien que je ne suis trop content qu'elle demeure seule. Que diable pensez-vous que ce soit?

LISETTE. Je vous prie, ne m'en parlez point. Voudriez-vous que je fusse confinée en la maison, sans aller à messe ny matines? J'aymerois aultant estre prisonnière. Dictes-moy, en conscience, voudriez-vous qu'on vous fist ainsi? Nenny, par mon âme. Aussi ne vous sçauriez-vous excuser que n'ayez le plus grand tort du monde. Non! non!

je pense que, s'il n'estoit qu'incessamment je fais prières à Dieu, eh! eh! hu! hu! u! pour le bien et santé de nous tous, je ne sçay comme tout en iroit.

ANASTASE. C'est assez, appaisez-vous et faictes à vostre fantasie. Je vous dy seulement que l'office de l'homme est avoir soin des affaires de dehors, et le devoir de la femme est prendre garde à la maison, et à conserver ce que l'homme acquiert avec sueur et peine, et outre, d'avoir soucy des enfans, tant masles que femelles, autant qu'il est requis. Quant à moy, je m'efforceray de mon costé faire mon devoir, mais je veux aussi que faciez du vostre ce que vous devez, affin que je n'aye occasion de me plaindre, combien que, faisant autrement, vous en recevriez plus grand blasme et vergongne que je ne ferois pas.

LISETTE. Et qu'en pourroit-il advenir?

ANASTASE. Je n'en sçay rien.

LISETTE. Il me l'est bien advis, que vous n'en sçavez rien! Mais laissez-moy aller à mes devotions, de peur qu'au lieu de bien faire vous ne me faciez perdre patience, ou dire quelque folie, si je demeure icy.

ANASTASE. Pensez, pensez, Lisette, que je ne le dis pas sans cause. Je vous advise que ces escolliers sont gens endiablez, ausquels il ne se fault fier qu'à point. Aussi me semble-il qu'ils sont plus adonnez à toute postiquerie et meschanceté qu'à leurs livres.

LISETTE. Et quelle meschanceté font-ils?

ANASTASE. Toute leur estude est de desbaucher les filles, suborner les femmes mariées, de-

cevoir les vefves, et engeoller les simples chambrières.

LISETTE. Cela ne se faict sinon à celles qui le veullent bien.

ANASTASE. Il me semble que Paris est conduict à telle misère par ces coureurs et batteurs de pavé, qu'il faut tenir les pouletz sous la cage, encores ne sont-ils trop asseurez. Je ne pense point que ce soient escolliers, mais bien des hommes libres, vivans sans loy et à leur appetit.

LISETTE. Je ne vous entend pas. Que voulez-vous dire par là ?

ANASTASE. Je veux dire que je ne trouve bon que Susanne demeure seule au logis, par ce que ces escolliers ont tousjours la teste aux fenestres.

LISETTE. Et que diantre sçauroient-ils faire de leurs fenestres ?

ANASTASE. Je sçay bien qu'il ne sçauroient rien faire de là, mais je crain que tout en un coup ils n'entrent en la maison, et ne nous ruynent.

LISETTE. C'est autre chose. Et si nous n'avons point de pouletz !

ANASTASE. Comme si cette generation ne faisoit autre mal que desrobber des pouletz ! Vous ay-je pas dit qu'il n'y a mal, tant soit-il grand, qui ne leur semble trespetit ? J'ay peur de nostre fille, m'entendez-vous à ceste heure ?

LISETTE. On n'entre pas ainsi à l'ayse aux maisons des gens de bien.

ANASTASE. Vous en estes mal informée. Ils ne seroient pas les premiers qui ont entré en la mai-

son d'autruy par les fenestres, et monté jusques au feste d'un logis, avec des crochets et eschelles de cordes.

LISETTE. Je n'ay pas peur de cela : car, si entre tant d'escolliers on en trouve quelques uns de la sorte que vous dictes, et qui facent choses moins qu'honnestes, ce n'est à dire qu'ils soient tous meschans, parce qu'il y en a des bons et des mauvais. Toutes fois, ceux qui s'adonnent à telles meschancetés sont enfans de quelques pauvres gens mecaniques, issus de la lie du peuple, lesquels n'ont rien d'escolliers que le nom, au reste pires qu'advanturiers.

ANASTASE. On trouve encore des meschans entre les nobles, et peut-estre plus qu'entre les roturiers et le menu peuple.

LISETTE. Tout ce que vous voudrez ; si pensé-je que noz voisins sont les meilleurs jeunes hommes qui soient en Paris.

ANASTASE. Or bien, faictes-en comme vous l'entendrez ; je ne vous en parleray plus, ains regarderay seulement à l'oster de la maison, affin qu'à vostre plus grande commodité vous puissiez desormais aller à vos plaisirs.

LISETTE. Adieu ! adieu ! je voy bien que vous me voulez mettre en colère.

ANASTASE. Je sçay bien comme y remedier. Mon Dieu ! que ces femmes sont arrogantes et audacieuses ! Il leur est advis qu'elles sont plus sages que Salomon, et que personne ne les peut reprendre. Bref, si on a de la peine à trouver un jeune homme de bien, on ne travaille moins pour trouver une femme qui s'en contente. Si nous laissions courir les filles comme les garçons, sans les

tenir enfermées en la maison, il nous seroit autaut mal-aisé en trouver une bonne et honneste qu'un jeune garçon vertueux et bien apris. Le diable ne dureroit pas avec elles quand elles ont leur chapperon coiffé de travers, tant elles sont de mauvaise nature. Il est advis à une femme qui se void un peu plus riche que son mary qu'elle doibt tout manier et que le gouvernement luy appartient, de façon que le pauvret n'ose dire un mot qu'elle ne luy en responde mille, avec toutes les injures dont elle se pourra adviser, comme : Que ferois-tu sans moy, coquin? les poux te mangeroient; il m'eust esté meilleur que mon père m'eust coupé la gorge dès que je fus née que me marier avecques toi, pour eternellement endurer les peines que tu me donnes. Le mesme advient si un simple gentilhomme espouse une dame de grande maison, encores qu'il soit riche et homme de bien. Elle l'appellera belistre, pouilleux, relevé du fumier, hobereau, vilageois desguisé et semblables vilenyes. Mais à tels hommes qui endurent ces choses de leurs femmes, il seroit bon qu'elles leur fissent encores pis, puis qu'ils n'ont que le seul masque d'homme. Ha! ha! ha! il me souvient d'un certain quidam, homme de qualité, que sa femme menoit par le nez comme un buffe; de mode qu'elle estoit monsieur le juge, ouvroit les lettres, rendoit response, oyoit les tesmoings, appointoit les partyes, bref eust volontiers jugé les procès, tant elle estoit rogue, voulant en tout et partout estre veuë maistresse. Voilà! ceste breneuse de ma femme voudroit, ce croy-je, faire ainsi. Mais laissez-moy aller, que ceux icy ne sachent rien de mes affaires.

SCÈNE II.

Nicolas, Luquain.

NICOLAS.

Cela depend de toy, Luquain : tu me peux, si tu veux, mettre en grace de ton maistre et le mien.

LUQUAIN. Cela deppend de vous, maistre Nicolas : vous le pouvez, si vous voulez, mettre en la bonne grace de ma dame Lucresse.

NICOLAS. Vous vous trompez tous deux, pensans que je puisse disposer d'elle à ma volonté et que j'aye puissance l'insinuer en ses graces. Toutesfois, si tu me veux promettre me r'appointer avecques luy, je feray en sorte qu'il congnoistra que je luy suis serviteur.

LUQUAIN. Laissez-moy faire quant à cela ; aussi je m'asseure que, quand voudrez representer devant vos yeux le dommage qui vous peut advenir ne tentant l'affaire, et le proffict et commodité que recevrez vous employant pour luy en ce qui vous sera possible, que vous cognoistrez à la fin que ne perdrez point vostre temps luy faysant plaisir.

NICOLAS. Je crain, si je me descouvre à elle, qu'elle ne me veulle escouter, et que du beau commencement elle ne se mette à crier, tempester, et faire en sorte que je sois envoyé aux gallères ; que sçay-je?

LUQUAIN. N'ayez peur de cela, ains pensez que tout se portera bien, et, quand il en adviendroit au-

trement, vous n'avez qu'à vous retirer chez le père du sieur Hippolite, où n'aurez faute de rien, d'autant, comme vous sçavez, qu'il est très riche et que mon maistre luy est fils unique, lequel il aime tant qu'il ne desire sinon luy complaire en toutes choses, et, comme je vous ay dit mille fois, c'est son œil droit. Mais j'espère en Dieu que nous n'en viendrons pas là, ains que tout nous succedera à souhaict, pourveu que vous vous gouverniez sagement.

NICOLAS. Tiens t'en pour tout asseuré, car j'y penseray devant qu'il soit nuict. Ce pendant, fay que tu sois homme de promesse, et tu verras que je feray mon devoir.

LUQUAIN. Il n'y a qu'à faire cela ou le payer. Choisissez, et ne prenez le pire. C'est à ce coup que serez riche à jamais, si vous jouez bien vostre personnage.

NICOLAS. Mot! voyci le laquais du medecin. Il me semble tout despit, escoutons ce qu'il veut dire.

SCÈNE III.

Fremin, laquais du medecin, *Luquain*, *Nicolas*.

FREMIN.

Que la clavelée, les avives, le chancre, les escrouelles et la male-peste puissent estrangler celuy qui veut vivre affin d'user sa vie au service d'autruy!

LUQUAIN. Oy, quand les maistres ne sont tels que le mien.

FREMIN. Et principalement qui demeure avecques ceux qui ne font rien qu'à leur teste, comme mon medecin, qui, pour me mettre de fievre en chault mal, est le plus jaloux homme de la terre.

LUQUAIN. Qui est jaloux est coqu.

FREMIN. Il veut sçavoir que l'on faict, que l'on dict, que l'on pense, et est tousjours au guet comme un lievre. Je ne croy point qu'il y ait rien plus miserable que ceste espèce d'hommes. Je vous dy qu'il pense quelquefois à ce que pense sa mule; que dis-je, sa mule? il prend garde jusques aux mouches : car, si de fortune elles sont si mal advisées de baiser sa femme en sa présence, il les pourchasse jusques à la mort.

LUQUAIN. Escoutons-le un peu, maistre Nicolas.

FREMIN. Je pense que le jour estoit malencontreux auquel j'entray à son service.

NICOLAS. Ne te soucie, je ne suis endormy.

FREMIN. Je deliberois le garder jusques au jour de l'an, pour le donner au diable en bonne estraine; mais je voy bien que je seray contrainct le quitter plustost. Aussi pensé-je que le diable ne voudra attendre jusques à là, d'autant qu'il y a desjà long temps qu'il se l'est acquis. Mon Dieu! comme je luy donnerois volontiers occasion se plaindre de moy, parce qu'outre ses autres bonnes qualitez (et Dieu me le pardoint!) il est très audacieux et hautain, à la façon des autres qui sont neufs en grandeur, et eslevez par la fortune, lorsqu'elle veut faire cognoistre le pouvoir des miracles de son inconstance, semblant à ce maraut ne devoir sortir de sa maison sans une suite d'escolliers dont il se paonnade. Si

est-ce toutesfois qu'à ce coup il ira seul, si autre que moy ne l'accompagne.

NICOLAS. Je me veux approcher et entrer en discours avec luy.

LUQUAIN. Ce qu'il vous plaira. Mais ne laissez mourir vostre langue en son berceau.

NICOLAS. Tu es en colère, Fremin? quoy? qu'y a-il?

FREMIN. Tousjours quelque nouveau mal-heur avec les vieux, qui est par trop...

NICOLAS. Là, là, resjouis-toy : que diantre penses-tu faire? Mille livres de soucy ne payeront pas une once de debtes.

FREMIN. Vous parlez bien à vostre aise, n'estant comme moy serviteur d'un homme endiablé, tel qu'est mon maître.

NICOLAS. Laissons cela. D'où viens-tu?

FREMIN. Du collége de Navarre ; mais par-ce que du commencement je n'ay peu parler à celuy que je cherchois, j'ay attendu jusques à ceste heure, affin de ne faire deux voyages pour un, tellement que je crains que mon maistre ne m'en crie.

NICOLAS. Tu as aussi trop demeuré.

FREMIN. Que voulez-vous que j'y face? Les escolliers estoient à table, de mode qu'il m'a fallu attendre qu'ils ayent eu disné.

NICOLAS. Cependant qu'as-tu faict?

FREMIN. J'ay entré en la cuisine, et me suis mis à deviser avec les serviteurs.

NICOLAS. Comment traictent-ils leurs escolliers.

FREMIN. Fort bien, à mon advis, et autant honorablement et blanchement qu'autres qui soient en ce quartier.

NICOLAS. Quel bon temps se donnent ces garçons, n'ayans rien à departir avec des femmes !

FREMIN. Je sçay bien quel heur ce leur peut estre, car j'esprouve tous les jours le contraire. Et veritablement je pense que quiconque est destiné à servir ne peut en tout le monde estre mieux qu'avecque ces gens-là : car, encores qu'ils soient beaucoup, et ayent la cervelle faicte à leur mode, si est-ce, quand on les sçait bien gouverner, qu'on est fort bien, principalement le despensier. O Dieu! quel bon temps se donne le poltron! quel proffict il faict, outre ses gages, au maniement des deniers destinez à estre employez pour la despence! Tousjours, petit à petit, quelque chose leur demeure entre les doigts, tantost un grand blanc, et maintenant deux autres; de mode qu'au bout de l'an il faict une chère angelicque.

NICOLAS. Je le pense ainsi, car on dict qu'il n'est vie que d'escoliers.

FREMIN. A Dieu, Messieurs; j'ay trop demeuré.

NICOLAS. Fremin, escoute : laisse-toy veoir quelquefois, et nous jouerons à pincer sans rire.

LUQUAIN. C'est-à-dire desrobber, je vous enten ; c'est vostre mestier.

NICOLAS. Quoy, de desrobber?

LUQUAIN. Je dis de jouer à ce jeu.

FREMIN. Je ne puis pour le jourd'huy, d'autant qu'il faut que j'aille aux champs avecques mon maistre. A Dieu, je suis à vostre commandement.

NICOLAS. Ne te soucie, Luquain, je m'accorderay bien avecques luy. Mais je suis bien beste, car si je puis librement, et à ma poste, entrer en la maison de madame Lucresse et deviser avecques elle, qu'ay-je affaire de cet animal?

LUQUAIN. Vous dictes vray.

NICOLAS. Et, jaçoit que je cognoisse combien malaisée est mon entreprise, et sçache qu'elle est la plus cruelle femme de la terre, je veux toutesfois faire en sorte que toymesmes tu diras qu'on ne pouvoit faire d'avantage.

LUQUAIN. Les femmes sont quasi toutes telles en apparence; mais quand ce vient au faict et au prendre, elles ne sçauroient dire : Je ne le veux pas.

NICOLAS. Je ferai ce que je pourray, m'asseurant que tu ne me manqueras de ta promesse.

LUQUAIN. Ne pensez à cela. A Dieu, je vay au logis; et vous?

NICOLAS. Je vay jusques icy près, je seray aussitost que toy. Il faut maintenant que je pense à ce que je doy dire à madame Lucresse, si je me trouve aujourd'hui avecque elle. De venir premièrement aux fers, comme font quelques uns, il n'est pas bon, parce qu'elle n'est si effrontée qu'elle dise oy du premier coup. Il m'y faut aller à la longue, et gentiment entrer en propos de mes pensionnaires, et comme il viendra à point, louer Hippolite le plus qu'il me sera possible. Si elle m'escoute, j'entreray petit à petit en discours, sans quasi qu'elle s'en aperçoive; non toutesfois si avant, que je ne me puisse retirer quand il en sera besoin. Mais voicy le medecin qui sort de son logis; je le veux saluer, puis qu'il m'a veu.

SCÈNE IIII.

M. Theodore, medecin; *Nicolas, Fremin*, et *deux Escolliers*, sans parler.

M. THEODORE.

Quand ils viendront, dictes-leur comme je vous ay dict : *Quia non potest fieri flobotumatio in quinta luna, quia officit stomaco.*

NICOLAS. Bon jour, Monsieur.

M. THEODORE. Dieu vous gard, Nicolas; vous soyez le bien venu, car je veux parler à vous.

NICOLAS. Vous puis-je faire quelque service?

M. THEODORE. Oy.

NICOLAS. Je suis à votre commandement. Employez-moy, et vous verrez comme serez obey.

M. THEODORE. On me doit tantost amener cinq ou six muids de vin, et pour-ce qu'il y a tout plain de hardes en la cave, je voudrois bien que serrassiez tout en un coing, afin de faire place aux tonneaux. Vous me ferez plaisir de regarder s'ils sont plains et bien reliez; et si de fortune vous voyez qu'il y faille quelque cerceau, vous irez querir le tonnelier pour les racoustrer, et je vous rendray ce que vous desbourserez pour moy. Entendez-vous?

NICOLAS. Oui, Monsieur ; j'y feray toute diligence.

M. THEODORE. Je vous en prie, parce que je sçay qu'estes habille, et que vous m'aymez

NICOLAS. Je fay volontiers service à vos semblables. Quand iray-je ?

M. THEODORE. Quand vous voudrez. Escoutez : parlez à ma femme, et faictes ce qu'elle vous dira. A mon retour, nous soupperons ensemble.

NICOLAS. Je vous mercie, Monsieur, je n'ay pas merité tant d'honneur. Peut estre que la fortune me veut ayder; et, combien que cecy ne soit pas grand cas, si est-ce que toute chose veut un commancement, et jamais aucun commancement ne fut petit. J'ay pour le moins ceste liberté, aller en son logis. Paraventure que ma dame Lucresse voudra veoir agencer le vin ; s'il en est ainsi, je m'enhardiray getter quelques pierres en son jardin, et luy dire quelque chose, en passant, de ses amours. Mais voicy le seigneur Lactance. Je ne me veux monstrer à luy, que je ne porte meilleures nouvelles du pauvre Hippolite que je n'ay faict par le passé.

SCÈNE V.

Lactance, *Gillette*, servante d'Anastase.

LACTANCE.

Mais que va cherchant Gillette ainsi seule ? Elle est fort troublée, je me doute qu'il y a de la diablerie : c'est pourquoy je me veux approcher, pour entendre ce qu'elle dict de nouveau.

GILLETTE. Je veux (et deussé-je faire je ne sçay quoy) chercher tant, que je trouveray le seigneur Lactance, pour luy dire que, s'il ne se diligente de faire ce qu'il a promis, que Susanne sera pour un autre.

Lactance. O Dieu ! secourez-moy ! que sera-ce icy ?

Gillette. Il est advis à ces jeunes hommes que c'est assez de promettre. Il y a quelque temps que je commençay à luy dire qu'il se resolust de demander au sire Anastase, mon maistre, Susanne, sa fille, à femme ; mais il tire tousjours le cul arrière et faict tant le long que c'est merveilles. Elle est maintenant seule au logis, et, si elle sçavoit qu'on parlast de la marier, elle se desespereroit, parce que la pauvrette pense que cestuy-cy l'ayme de tout son cœur. Et Dieu sçait ce qui en est, et comme le tout en va ! Eh ! qu'est-ce de ces jeunes folastres ? Je vous sçay dire que les filles qui s'amourachent d'eux, au moins la plus part, demeurent tousjours trompées.

Lactance. Tu te plains à tort de moy, Gillette, et à tort m'as en ceste oppinion.

Gillette. Hoo, Monsieur ! qui vous sçavoit là ! Hé ! d'où venez-vous ?

Lactance. J'estimois que tu fusses toute asseurée de mes bonnes volontez, et que je ne desire et ne pense autre chose sinon comme je pourray faire pour contenter ma Susane et moy. Toutesfois, à ce que je voy, tu en doutes. Gillette ! Gillette ! il n'y a personne plus empeschée que qui tient la queue de la pœsle. Ce sont besongnes trop malaisées et qui ne se jettent pas en un moulle : car il faut que je pense à beaucoup de choses, si tu le veux sçavoir. Mais, dy-moy, comme sçais-tu que son père la veut marier ?

Gillette. Je le sçay bien, parce qu'il n'y a pas une heure qu'il est sorty du logis pour aller chercher un certain Gontran, qui l'a demandée

pour son fils. Et Dieu veulle qu'il puisse retourner sans rien faire !

LACTANCE. Que te semble-il que je doive faire ?

GILLETTE. Je serois d'advis, si vous estes homme de courage, que le monstrassiez maintenant, et qu'à ceste heure qu'il n'y a personne qu'elle au logis, vous l'allassiez veoir et missiez bravement l'affaire à execution, afin que, si son père à son retour l'avoit promise à un autre, cest autre ne l'ayt toute entière et n'y vienne à tard. A quoy pensez-vous ?

LACTANCE. Je pense de manyer l'affaire en sorte qu'il succedde sans inconvenient.

GILLETTE. Et quelle difficulté y trouvez-vous ?

LACTANCE. Aucune. Je suis resolu me tenir à ton conseil.

GILLETTE. Oy, mais ce sera aux conditions, comme je vous ay autresfois dict, que l'espouserez.

LACTANCE. Helas ! penses-tu autrement ? as-tu si peu de foy en moy que je ne sois pour faire tout ce qui peut reussir au bien et contentement d'elle et de moy ? Mais je voudroie bien que tu m'attendisses un petit icy, par ce que, devant que d'aller là, il faut que j'alle dire un mot à un mien amy pour chose d'importance. Toutesfois, regarde si tu veux aller devant, je seray aussi tost que toy.

GILLETTE. Je m'en vas donc. Bricque ! je me suis obliée. Escoutez, Monsieur : entrez par ceste ruelle et venez droict à l'huis de derrière ; je seray à la fenestre, et si tost que je vous apercevray,

je descendray incontinent pour ouvrir et vous mettre entre les bras de vostre grande amye, afin de faire, etc.

LACTANCE. Hé! n'ayez honte de le dire, c'est tout un.

GILLETTE. Je vous prie, au moins, que quelque fois vous vous souveniez du plaisir que je vous fais.

LACTANCE. Pren courage, car si mes desseins reussissent à bien, tu auras telle part en ma maison qu'auras occasion t'en contenter.

GILLETTE. Je le croy ainsi. Ne demeurez donc guères, je vous prie.

LACTANCE. As-tu consideré comme après je pourray sortir sans estre veu par ceux du logis?

GILLETTE. Il faudra que, quand je vous feray signe, vous vous cachiez en la garde-robbe ; après, quand les viellards se seront mis au lict, vous vous couchiez avec Susanne et y demeuriez jusques au lendemain matin, une heure devant jour, puis retourniez vous mettre où vous estiez auparavant, et attendiez là jusques à ce que je trouve la commodité de vous faire sortir.

LACTANCE. Penses-tu qu'en la garde-robbe il y ayt lieu où je me puisse cacher?

GILLETTE. J'ay mis ordre à tout. Venez seulement et me laissez faire. Je sçay bien où vous mettre fort commodement.

LACTANCE. C'est assez, je vas après toy.

GILLETTE. Un jour me dure mille ans, tant il me tarde veoir ces jeunes amoureux cueillir ensemble le fruict de leurs amours. Mais que le seigneur Lactance ne pense pas joyr de la pucelle que premièrement, et en ma presence, il ne luy

promette l'espouser, et ne lui en baille quelque gaige. Que sçay-je si, ayant soullé d'elle sa volonté, il est point homme pour luy bailler du pied par le cul? Il n'a pas affaire à des nyaises, non. Or, attendant qu'il vienne, je veux aller porter ces bonnes nouvelles à la fille, l'advertir de ce qu'elle doit faire et luy dire aussi qu'elle delibère faire ceste nuict un mignard et plaisant ouvrage en cuir doré, où il faudra à bon escient embesongner l'esguille et le dez; autrement, qu'elle n'aura faict chose qui vaille jusques icy.

ACTE III.

SCÈNE I.

Nicolas, Luquain, Hippolite.

NICOLAS.

J'ay cherché par tout le Palais, j'ay traversé toute la rue Sainct-Jacques, j'ay tracassé tout le mont Sainct-Hilaire; bref, j'ay esté chez tous les libraires de l'université, et toutesfois je n'ay jamais peu trouver le seigneur Hippolite. Vray Dieu! où pourroit-il bien estre maintenant? Si ceste occasion se pert, il ne sera jamais en nostre puissance en pouvoir recouvrer une semblable.

LUQUAIN. Monsieur, il me semble que j'enten parler nostre hoste, approchons-nous.

NICOLAS. Je n'auray patience que je ne l'aye trouvé, et deussé-je...

HIPPOLITE. Appelles-le, car il s'en va.

LUQUAIN. Maistre Nicolas! Ho! maistre Nicolas!

HIPPOLITE. Cour aprez luy.

LUQUAIN. Le diable le puisse emporter!

HIPPOLITE. Je crain qu'il ne nous ayt aperceus et ne s'enfuye, pource, par avanture, qu'il n'est messager de bonnes nouvelles. Mais le voicy qui revient.

NICOLAS. Mon Dieu! que j'estois en peine de vous trouver!

LUQUAIN. C'est bien rencontré, par ce que vous en preniez bien le chemin.

NICOLAS. Je vous ay tant cherché, que j'en suis si las que je ne me puis soustenir.

HIPPOLITE. Qu'y a-il de nouveau?

NICOLAS. Je ne vous eusse sçeu trouver mieux à propos.

HIPPOLITE. Dictes-moy vistement quelque chose de bon, et qui me resjouisse. Luquain, va au logis; je veux demeurer seul icy avecques luy.

LUQUAIN. Dieu vous en sache gré! ô que vous me faictes grand plaisir!

NICOLAS. Je pense avoir trouvé le moyen de vous introduire en la maison de madame Lucresse; et si vous estes encor en la volonté qu'autresfois vous m'avez dicte, et dont par mille signes vous faictes à toute heure demonstrance, soyez content, pour un petit de temps, despouiller ces beaux habits, et vous vestir moins honorablement et plus à la lourde.

HIPPOLITE. Je me despouilleray de la vie s'il en est besoin.

NICOLAS. Non, il n'est pas question de si grands despens. Je veux que la gardiez à autre intention,

si, comme j'espère, je peux faire ce que je pense.

HIPPOLITE. Je n'enten point encor chose qui m'agrée.

NICOLAS. Allons au logis, et quand je vous auray vestu des accoustremens que j'y ay naguères portez...

HIPPOLITE. Quels accoustremens?

NICOLAS. Je vous meneray avecques moy je sçay bien où.

HIPPOLITE. Mais (mon Dieu!) qu'a-vous envye de faire?

NICOLAS. Laissez-vous gouverner, si vous voulez.

HIPPOLITE. Cecy ne me contente; je le veux sçavoir.

NICOLAS. Je le vous diray en deux motz.

HIPPOLITE. Commencez donc.

NICOLAS. Le medecin, mary de vostre Lucresse...

HIPPOLITE. Pleust à Dieu qu'elle fust mienne!

NICOLAS. M'a donné charge aller aujourd'huy accoustrer ses vins. Or, j'ay pensé vous desguyser en tonnelier, et vous mener avecques moy en la cave, où je vous cacheray. Après, quand verrez qu'il sera temps assaillir ceste forteresse, vous ferez ce qu'amour vous conseillera. Pour le moins, je vous advise n'oublier à luy conter voz ennuys, vos misères, voz soupirs et voz larmes; et si voyez que ces armes ne soient suffisantes, vous ferez que les menasses vous servent d'artillerie, si que par la vertu d'icelles vous puissiez acquerir une honorable victoire.

HIPPOLITE. Qu'est-il besoin de menasses?

NICOLAS. Si de fortune elle estoit obstinée et

vouloit crier, vous la ferez taire si une fois vous luy dictes que publierez par toute la ville que c'est elle qui vous a envoyé querir. Quelquefois la crainte a plus de force que l'amour.

Hippolite. La pouvant avoir aultrement, je ne veux user de ces armes.

Nicolas. Aussi n'en sera-il besoin.

Hippolite. Dieu le vueille!

Nicolas. Et si elle obeyt à voz volontez, prenez assignation pour y retourner une autre fois.

Hippolite. Vous faictes la chose trop asseurée.

Nicolas. De quoy doutez-vous? Si elle est sage, comme je l'estime, elle se resouldra prendre du bon temps tandis que la fortune luy en presente la commodité. Elle est femme et jeune, qui a un mary qui n'est pas de grande execution. Vous estes aussi jeune et l'aymez beaucoup... Je tays assez de choses qu'il n'est jà besoin de dire icy. De mode que ce sera un grand hazard si elle sort du naturel des femmes; la fortune vous seroit trop ennemye.

Hippolite. La fortune aide aux courageux.

Nicolas. Je sçay que vous estes hardy.

Hippolite. Or sus, il se faut hazarder.

Nicolas. Et pource que les sages pensent à toutes choses, je vous conseille porter sur vous quelque corde pour vous en ayder quand il en sera temps.

Hippolite. Encores que la chose soit perilleuse et difficille, je suis resolu. Mais si le medecin retournoit en ces entrefaictes?

Nicolas. Il n'a accoustumé venir de si bonne heure, et principalement aujourd'huy qu'il a beaucoup de malades; et, quant il reviendroit, vous

attendriez à sortir jusques à demain, après qu'il s'en seroit allé à sa pratique.

HIPPOLITE. Or sus, entrons, que je m'habille à ta mode; puis nous sortirons par l'huys de derrière, d'autant qu'il passe trop de personnes par icy, et je ne voudrois estre veu en ce vestement.

NICOLAS. Entrez en diligence, qu'Anastase, qui vient deçà, ne vous voye.

SCÈNE II.

Anastase, Gillette, Hubert, serviteur.

ANASTASE.

Je loue Dieu de ce que Gontran est de ma volonté, et que ce dont on a tant parlé sortira effect. Je veux aller faire tout accoustrer en mon logis, et envoyer un de mes gens en ma mestairie pour quelques affaires que j'y ay. Tic, toc. Gillette, es-tu sourde? hé! Ceste truande sera endormie.

GILLETTE. Que vous plaist-il, sire?

ANASTASE. Que vous plaist-il? Merde à travers tes dentz!

GILLETTE. Je ne vous oyois pas, parce que j'estois en la garderobbe avec Susanne.

ANASTASE. Hubert est-il leans?

GILLETTE. Non; mais le voicy qui vient de la ville.

ANASTASE. Vien ça, Hubert. Va-t'en tout à ceste heure au Coudray, et te fay bailler par mon fermier deux paires de chappons, des meilleurs

qui y soient; et, s'il y a des pigeonneaux, apportes-en aussi trois ou quatre paires, puis revien incontinent. Mais escoute : dy de ma part au mestayer qu'il soit icy demain de grand matin.

GILLETTE. Qu'est-ce que cet homme veult faire de tout cela?

ANASTASE. Entens-tu?

HUBERT. Oy, Monsieur, j'y vas.

GILLETTE. Mais, sire, que voulez-vous faire de ceste viande? vous voulez-vous destruire?

ANASTASE. Suis-je tenu de te le dire ?

GILLETTE. Nenny; je le demandois pour sçavoir que vous voulez que je face.

ANASTASE. Nettoye-moy bien tout par la maison; après, je te diray le demeurant.

GILLETTE. Auriez-vous bien accordé Susanne?

ANASTASE. Oy, puis que tu le veux sçavoir.

GILLETTE. Je luy veux aller porter ces bonnes nouvelles.

ANASTASE. Si ta langue en babille chose quelconque à personne, je te monstreray qu'il m'en desplaist.

GILLETTE. Vous ne voulez donc pas que je luy dise ?

ANASTASE. Non, te dis-je, causeuse !

GILLETTE. C'est de peur que j'aye ma livrée. Si fault-il qu'elle le sache.

ANASTASE. Te veux-tu taire et t'oster d'icy! sinon je te...

GILLETTE. Bien, bien, je m'en vas. Retirez-vous vous-mesmes, viel resveur; on verra bien tantost qui en sçait plus, de vous ou de moy.

ANASTASE. Ha! voicy nostre voisin Nicolas. Dieu vueille qu'il ne m'ayt oy, affin qu'il ne des-

couvre tout avant le temps ! Je m'en vas, de peur qu'il ne se mette à deviser avecques moy.

SCÈNE III.

Nicolas, Hippolite, Marion, nourrice ; *Lubin ,* laquais.

NICOLAS.

Le diable puisse ronger les cornes à ce viel enragé, tant il a esté long-temps icy à babiller ! Or sus, Nicolas, te voilà un vaillant homme. Voicy, tu as sceu venir à bout de ton entreprinse. Tu as monstré que tu estois sage ; aussi le faut-il estre, qui veut faire son profit. Le seigneur Hippolite ne parle plus de s'en vouloir aller ; il ne me demande plus ce que je luy doy, ains se fie tant en moy que, se mettant en ma mercy, il faict ce que beaucoup n'oseroient entreprendre. Traistre amour ! que fais-tu faire à tes courtisans ! Ce m'est assez d'avoir acheminé l'affaire jusques icy ; quant au reste, qu'il aille comme il voudra. Si on pensoit à tout ce qui doibt advenir, on ne feroit jamais rien qui vaille. Mais voicy nostre nouveau tonnelier. Allons, il n'y a icy personne.

HIPPOLITE. Me voicy prest, frappez à la porte.

NICOLAS. Tic, tac. Le diable ne vous cognoistroit pas.

MARION. Qui va là ?

HIPPOLITE. Respondez.

NICOLAS. Amys. Nourrice, ouvrez.

HIPPOLITE. Dieu vueille que...

MARION. C'est Nicolas qui amène un tonnelier.

HIPPOLITE. J'enten qu'elle ouvre la porte.

NICOLAS. St! st!

MARION. Entrez, je vas allumer de la chandelle, et puis je reviendray à vous.

NICOLAS. Passez vistement, et fermez l'huys.

LUBIN. Estes-vous sourds? Holà! Ils ne m'ont pas entendu! Tic, toc. Mais si je m'y metz! Tic, toc.

NICOLAS. Qui est là? Mais, je vous prie, comme il hurte! Quelle diable de discretion!

LUBIN. Je vous appellois quand vous entriez; pourquoy m'avez-vous fermé la porte?

NICOLAS. Et bien! qu'y a-il?

LUBIN. Je vous veux dire deux motz.

NICOLAS. Despesche donc, car j'ay affaire ailleurs.

LUBIN. Monsieur est-il leans?

NICOLAS. Non, il n'y est pas. Que luy veux-tu?

LUBIN. Mon maistre, qui est malade, est tellement empiré depuis une heure en çà, que nous craignons qu'il n'en eschappe jamais. Me sçauriez-vous dire où je pourray trouver le maistre de ceans?

NICOLAS. Je pense qu'il soit aux escolles de Medecine, où l'on faict une anatomye.

LUBIN. Je l'y vas donc chercher. Mais je vous prie me faire ce plaisir de luy dire, s'il revenoit, de fortune, qu'il vienne incontinent jusques au logis de monsieur des Roseaux.

NICOLAS. Je n'y failliray pas. Tonnelier, descendez tousjours en la cave; je vas après vous. Je

puis dire maintenant que noz affaires commancent à aller bien, car la fortune, entretenant le medecin hors de sa maison, pourra donner loisir au seigneur Hippolite de faire ce que nous avons deliberé. Et si, sans scandale, il avale ceste nuict son vin en la cave secrette du medecin, je fay vœu de remplir demain si bien mon tonneau, que je m'enyvreray pour huit jours. Mais voicy Gillette. Faictes vostre compte qu'elle est en pourchas et cherche à mettre quelque moyneau en sa cage. Bon prou luy face! Or sus, il vaut mieux que je rentre leans, de peur que le sieur Hippolite ne face l'amour à la nourrice. Ces jouvenceaux, estants en rut, se prendroient à la plus orde, sale et laide garce du monde.

SCÈNE IIII.

Gillette, Lactance.

GILLETTE.

On dict bien vray, qu'il n'est tous les jours feste, et que les pensées ne sortent tousjours effect. Si tost que j'ay entendu de mon maistre qu'il avoit accordé Susanne, et que j'ay veu qu'il s'est enfermé en son cabinet, je suis vistement sortie pour aller trouver le sieur Lactance, affin de l'advertir de tout, et regarder comme nous ferons pour empescher ce beau mariage. Il m'ennuye que je ne voy ces deux passionnez ensemble. Je m'asseure qu'ils vivront en grande amitié, car, comme c'est un grand contentement en une maison quand le ma-

ry et la femme s'ayment d'une sincère et bonne affection, ainsi, au contraire, c'est un grand malheur quand les parties sont en discord et controverse; et, si on pensoit bien à cela, on ne feroit, comme on faict le plus souvent, des mariages à la volée. Mais se pourroit-il bien faire qu'il ne revînt meshuy? Au moins, si je tenois entre mes bras ce jeune galant qui me sçait si bien secouer mon pelisson sur la montée, je l'attendrois d'un meilleur courage. Par mon anda, les maistresses de ces escolliers ont meilleur temps que les roynes et grandes princesses, par-ce que tous les bons morceaux sont pour elles, outre qu'ils leur donnent bagues, anneaux, robbes, joyaux, bref tout ce qu'ils ont et qu'ils n'ont pas. Ils ont plus de peines qu'une ame damnée à se faire braves, mignons et poupins, et ce pour r'emporter seulement, au bout de trois ans, une couple d'œillades tirées à gauche pour recompense de leur si long service! Or sus, Dieu soit loué! voicy mon homme. Hastez-vous, de par... à peine que je ne dy... affin que nous ne perdions plus temps.

Lactance. Je n'ay sceu venir plustost. Encores falloit-il que je pensasse à ce qui me pourroit advenir.

Gillette. O! qu'il faict mauvais avoir affaire à ces gens qui sont tant sages! Devant qu'ils soient resolus à une besongne, ils feroient raffolir un monde. Entrez leans, affin que ceux qui viennent deçà ne vous voyent.

SCÈNE V.

Nicolas, Luquain.

NICOLAS.

Bref, en toutes choses il faut avoir courage, et jamais ne s'estonner qu'on ne voye sa teste à ses pieds. J'en cognois aucuns qui brouillent le monde en mille façons, et quand ils sont arrivez au comble de leur misère, ne s'en retirent seulement, mais retournent en meilleur estat que jamais. Et, s'il advient qu'à quelque temps de là ils retombent, soudain ils se relèvent et deviennent plus gaillards qu'au paravant. Si, quand Hippolite me donna congé de ma chambre, j'eusse perdu le cœur, je fusse aujourd'huy le plus miserable homme de la terre, où j'espère estre le plus heureux. Or, maintenant que mon Hippolite est logé, et que peut-estre il baille une medecine à la medecine... que sçay-je! je veux, comme il m'a dict, que Luquain vienne icy, s'il en estoit besoin, le secourir. Quant à moy, je feray la sentinelle en ceste place. Toutesfois, si je rencontrois ce que je ne cherche, j'escrimeray bravement de l'espée à deux pieds pour mieux me sauver : car je ne sçaurois m'ayder d'autres armes. Ho! Luquain! Luquain? Je croy qu'il n'est pas au logis. Luquain! hé Luquain! Ha! le voicy.

LUQUAIN. O! maistre Nicolas, d'où venez-vous?

NICOLAS. De faire une bonne œuvre pour ton maistre, ains nostre maistre.

LUQUAIN. Tant mieux pour vous, s'il est ainsi. Où est-il?

NICOLAS. Tu ne le devinerois pas en mille ans. Chez le medecin.

LUQUAIN. Vous parlez si bas que je ne vous puis entendre.

NICOLAS. Avec ma dame Lucresse, en la chambre du medecin.

LUQUAIN. Comment diable! chez ma dame Lucresse?

NICOLAS. Oy, chez ma dame Lucresse, oy! suys-je bègue?

LUQUAIN. Chez madame Lucresse?

NICOLAS. Oy, de par... tu me feras jurer.

LUQUAIN. Du consentement d'elle?

NICOLAS. Du consentement de Caillette! Allons au logis, et là je te conteray l'histoire : car, de parler icy en la rue, il n'y a point de seureté. Cependant je t'adverty et commande, de la part de ton maistre, que d'autant que tu desires sa bonne grace, tu ne t'esloigne aujourd'hui de la maison, affin que, si de fortune tu entendois quelque bruict chez le medecin, tu ailles au secours du sieur Hippolite.

LUQUAIN. La chose n'est donc pas trop asseurée?

NICOLAS. Très asseurée, si; n'y a aucun danger. Toutesfois il est bon faire ainsi, et pour cause.

LUQUAIN. Il sera obey. Mais je crains que ceste menée n'engendre quelque je ne sçay quoy.

NICOLAS. Vertu... sans jurer, se peult-il faire que tu sois tant opiniastre?

LUQUAIN. Allons, allons donc; je veux ce que vous voulez.

NICOLAS. Tu as esté plus d'un mois à me pres-

cher, me priant qu'en cecy j'aidasse à ton maistre ; et, maintenant qu'il est où tu le demandois, il te semble qu'on t'ayt faict tort.

LUQUAIN. Sauf vostre grace. Mais si c'eust esté moy, j'eusse voulu jouer plus seurement.

NICOLAS. Tu ne sçais encores comme le tout en va, et toutesfois tu veux parler. Fay ce que je te dis. Et si Eugène retourne de bonne heure au logis, mets peine de l'entretenir, qu'il ne sorte, affin qu'en cas de necessité il nous puisse aussi ayder.

LUQUAIN. Or je n'enten rien en cecy, et crain bien fort que mon maistre ne se soit mis en un labirinthe d'où il ne puisse à son aise retrouver l'entrée.

NICOLAS. Je m'esmerveille de toy. Allons en la maison, et je te diray tout.

LUQUAIN. Se peut-il faire que devant que d'entrer en ce danger il ne m'en ayt parlé ?

NICOLAS. Il n'a pas eu loisir.

LUQUAIN. Allez tousjours devant, je seray aussi tost que vous. Le monde peult-il faire que les hommes perdent ainsi l'entendement en ceste follie d'amour, et que, pour un bref plaisir plein de mille ennuys, ils hazardent leurs vies, leurs biens et leur honneur ? O pauvres pères! helas! que vous estes deceuz en vos opinions! car vous pensez, quand vous envoyez vos enfans aux universitez pour estudier, qu'un jour ils doivent estre l'honneur, la reputation et la gloire de vostre maison ; et, le plus souvent, ils sont la honte de vostre race et la perte d'eux-mesmes, quand, oublians leur devoir, ils s'adonnent trop à leurs voluptez. Je ne dis pas que quelqu'un ne proffite, mais je dys que d'une centaine il n'en vient un à bien.

Le père de mon maistre n'a que ce seul fils, qu'il pense estre tout addonné aux lettres, et vous voyez en quel peril il se mect! Si j'ay quelquesfois dict à Nicolas qu'il l'aydast en ses amours, mon intention estoit qu'il le mist en la bonne grace de la femme du medecin, et non qu'il le menast quasi par force en la maison d'iceluy, comme il me semble qu'il a faict. Or je le vay trouver pour apprendre de lui comme le tout en va.

ACTE IIII.

SCÈNE I.

Anastase, *Lisette*, *Hubert*.

Anastase.

Si je ne me trompe, j'ay conté cinq heures à l'orloge qui a tantost sonné; de mode qu'il est entre cinq et six bien avant, et toutesfois ma femme n'est encores de retour. Le temps me dure mille ans, tant il me tarde que je la voye pour lui dire ces bonnes nouvelles, et affin aussi qu'elle mette ordre que tout soit bien net et propre en la maison. Mais la voicy, la bonne mère de famille, qui, pour prendre ses plaisirs, tant que la journée dure, ne se soucie laisser une fille preste à marier seule et sans compagnie. Qu'est-ce à dire, cela? Et bien! Lisette, vous ferez tousjours des vostres! Est-il temps de revenir quand on ne void quasi plus goutte?

Lisette. Oy, je fais des miennes. Ce seroit un grand miracle si on vous voyoit un quart

d'heure sans crier. Et quoy! est-il si tard? il n'y a pas un quart d'heure que vespres sont dictes. Encores falloit-il oyr complies et dire mon chappelet.

ANASTASE. Je vous prie, ne querellons point en la rue, et faictes seulement que tout soit net en la maison.

LISETTE. Qu'y a-il à nettoyer?

ANASTASE. Tout ce qui y est, et mettre pots, plats, escuelles et toute chose en place.

LISETTE. Pourquoy cela?

ANASTASE. Pource que j'ay accordé Susanne.

LISETTE. Vous avez accordé Susanne!

ANASTASE. Oy, je l'ay accordée. M'entendez-vous à ceste heure?

LISETTE. Avecq' qui?

ANASTASE. Avec le fils de Gontran, qui demain la viendra fiancer.

LISETTE. Et vous avez... à peine que je ne dy.

ANASTASE. Pourquoy?

LISETTE. Pourquoy? pour rien.

ANASTASE. Pour rien, voyrement. En estes-vous marrie?

LISETTE. Je pense qu'il est beau et bon jeune homme.

ANASTASE. Vous le devez ainsi croire.

LISETTE. Mais deviez-vous faire si peu de comte de moy que faire cela sans m'en advertir?

ANASTASE. Voyez l'humeur de ceste femme! Et que vous importe-il, pourveu que la fille soit bien?

LISETTE. De rien, sinon que ne me tenez pour vostre femme, ains comme une simple et malotrue chambrière. Que mauldit soit le jour et le

point que jamais je mis le pied ceans pour venir demeurer avec vous !

ANASTASE. Toutes vos larmes ne me feront pleurer. Je sçay bien que femme se plaint, femme se deult, et femme rit, quand elle veut. Vous n'estes ignorante qu'il y a plus d'un mois qu'on a premièrement parlé de ce mariage ; toutesfois, que depuis, et je ne sçay pourquoy, tout demeura là : dont je ne me suis beaucoup soucyé, me proposant attendre la fortune, pour ne faire trop paroistre quelle estoit mon affection. Mais ayant depuis veu, et mesme aujourd'huy, que vous n'aymez que vos plaisirs, et ne vous souciez laisser une fille seule en la maison, sans songer à ce qui en pourroit advenir, je suis allé trouver Gontran, avec lequel j'ay, en deux mots, arresté ce mariage.

LISETTE. C'est bien faict, j'en suis bien ayse. Mais ce n'est pas tout : vous semble-il qu'elle soit en ordre convenable, et parée comme il appartient à une fiancée et nostre fille ?

ANASTASE. Que luy faut-il ? N'a-elle pas sa robbe neufve que je luy fis faire il y aura tantost sept ans !

LISETTE. O ! Dieu soit loué ! je ne la voulois pas mieux.

ANASTASE. Je croy que vous voudriez que je fisse comme beaucoup de ceste ville, lesquels, tant pauvres soient-ils, soit qu'ils se marient ou marient leurs filles, sœurs ou parentes, leur baillent plus de nouveaux habits, menus fatras et agios, que si elles estoient comtesses. Et puis au bout de l'an, pour le plus tard, il les faut revendre pour payer les dettes ou acheter dequoy vivre ; ou bien,

sont executez, et leurs biens enlevez par les sergens. Lisette, il vaudroit bien mieux estre moins braves et faire vie qui dure.

LISETTE. Je ne sçay et ne me soucie pas que facent les autres ; mais je sçay bien que Suzanne n'est de cette qualité, car (Dieu mercy !) nous ne sommes si pauvres que l'on doive craindre (s'il n'advient autre malencontre) de faire comme ceux que vous dictes.

ANASTASE. Sachez-en gré à mon bon mesnage.

LISETTE. Mais au mien, et vous suffise.

ANASTASE. Allez au logis, et vous taisez.

LISETTE. Pourquoy ne parleray-je ?

ANASTASE. Là ! là ! commençons à crier bien haut au milieu de la rue !

LISETTE. Jesus ! donnez-moi patience. Et bien, quand viendra ce bel amoureux ?

ANASTASE. Il n'est en ceste ville, à ce que m'a dict son père ; il y sera demain au matin, ou environ midy, pour le plus tard. Mais passez, entrez en la maison.

HUBERT. Attendez, j'y veux entrer aussi.

ANASTASE. Ho ! ho ! te voilà, Hubert ! As-tu apporté ce que je t'ay dict ?

HUBERT. Oy, Monsieur, tout est en ce pannier.

ANASTASE. Vrayement, tu es diligent.

HUBERT. Je me suis hasté le plus que j'ay peu.

ANASTASE. C'est bien faict à toy. Or sus, porte tout leans, et fay ce que ma femme te commandera.

HUBERT. Aussi feray-je.

ANASTASE. Il vaut mieux que j'entre quant et luy. Ceste femme est en colère. Faictes votre

comte qu'elle est pour mettre tout c'en-dessus-dessous. Elle ne pense pas que je me sois aperceu des fredaines des escolliers nos voisins.

SCÈNE II.

Luquain, *Sylvestre*, vieillard; *Gillette*, *Anastase*.

Luquain.

Mon maistre, m'ayant faict dire que je ne bouge d'icy, sera obey, encores que je n'en dusse aucunement tenir conte, ny m'en soucier, non plus que beaucoup d'autres serviteurs font aujourd'huy de leurs maistres, puisqu'il s'est plus fié en Nicolas qu'en moy, qui ay esté nourry avecques luy et l'ayme plus qu'autre qui vive. D'autre part, je ne puis croire (quand j'y pense) qu'il ayt faict cela sinon pource qu'il ne pouvoit faire autrement. Il n'y a pas long temps qu'Eugène est de retour. Je suis bien ayse qu'il s'est enfermé en son estude. Quant à Lactance, je ne sçay où il est, mais il n'a pas accoustumé de revenir que la nuict ne le chasse. Je me doute qu'il y a quelque ordure en sa flute. Mais voilà un vieillard merveilleusement joyeux. Il va droict à la porte du sire Anastase. Je veux veoir qu'il veut dire par ce haussement de mains et autres singeries qu'il faict.

Silvestre. O! combien grande est la bonté et misericorde de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en luy! et si quelque fois il envoye des adversitez, il le faict pour nous admon-

nester, nous resveiller, et nous ramentevoir que nostre demeure n'est icy eternelle. A raison de quoy, nous ne devons non plus mettre nostre affection ès choses terriennes qu'un pelerin aux lieux par où il passe, jaçoit qu'il les voye beaux, plaisans et delectables. A ceste cause, nous devons avoir nostre fiance en luy seul, et non en autre. Qui eust jamais pensé qu'au temps que j'y avois moins d'esperance, je deusse retrouver...

LUQUAIN. Je gaige que ce viellard aura trouvé un tresor, ou quelque bourse. S'il estoit plus tard!

SILVESTRE. Et je le puis ainsi dire, parce que je le tenois plustost pour perdu qu'adiré. O! mon cher et très doux! hu, huu!

LUQUAIN. Encor ne le puis-je entendre, car il m'est advis que qui trouve quelque chose qui luy plaist en rit ordinairement, et cestuy-cy en pleure.

SILVESTRE. Il me tarde que je conte à Anastase ces bonnes nouvelles, qui ne luy touchent moins qu'à moy. Et ce qui me console d'avantage, c'est que la fortune m'a esté tant amye que Susanne n'est encore mariée à autre, et que ce qui dès long temps est commancé s'achevera, avec l'ayde de Dieu.

LUQUAIN. Que veut dire cestuy-cy de Susanne?

SILVESTRE. Or, voicy la maison d'Anastase; j'y vas hurter. Tic, tac.

GILLETTE. Qui est là!

SILVESTRE. C'est moy. Dictes au seigneur Anastase....

LUQUAIN. Il dict vray, c'est luy.

SILVESTRE. Qu'un sien amy desire luy dire quelque chose où il prendra plaisir.

GILLETTE. Il est empesché, vous ne sçauriez pour ceste heure parler à luy.

SILVESTRE. Dictes-luy, je vous prie, qu'il vienne jusques icy ; il n'en sera marry.

GILLETTE. Ayez donc patience, je le vas appeller. Que diable demande ce griffon !

SILVESTRE. J'attendray icy.

LUQUAIN. Je veux sçavoir qu'il y a de nouveau : il me semble que c'est Silvestre.

ANASTASE. Qui me demande?

SILVESTRE. Vostre amy Silvestre.

ANASTASE. Vous soyez le bien venu. Voy, que vous estes resjouy ! Et bien, que dictes-vous?

LUQUAIN. J'en entendray quelque chose, si je puis.

SILVESTRE. Je vous veux faire part de mon allegresse et bonheur.

ANASTASE. Quelle allegresse? quel bonheur? Vous ne dites mot.

LUQUAIN. Je pense qu'il crevera en ses panneaux.

SILVESTEE. Je ne puis quasi ravoir mon halaine. Mon....

ANASTASE. Vostre quoy?

SILVESTRE. Mon fils, vostre gendre, que nous avons si long temps pleuré pour mort, vient d'arriver.

ANASTASE. Comment, arriver?

SILVESTRE. Oy, vient d'arriver, et a la meilleure volonté du monde que ce que nous avons traicté ensemble en son absence sortisse l'effect que desirions lors.

LUQUAIN. O Lactance, où es-tu, qui pensois ceste-là devoir estre tienne!

GILLETTE. Il a plus grande part en elle qu'homme qui vive.

SILVESTRE. Que songez-vous?

ANASTASE. Je suis fort ayse que vostre fils soit de retour, tant pour l'amour de vous que pource que je l'ayme comme mon propre enfant; mais quant au mariage, je n'y voy point de moyen.

SILVESTRE. Jesus! Et pourquoy?

ANASTASE. Pource qu'il y a si longtemps qu'on disoit qu'il estoit mort que c'est merveilles, et vous-mesmes m'en avez acertené plus de cent fois; à raison de quoy, me semblant estre temps de marier ma fille, je l'ay aujourd'huy promise à Gontran pour son fils.

SILVESTRE. Aujourd'huy seulement? En avez-vous passé le contract?

ANASTASE. Non; mais je luy ay promise de parolles.

SILVESTRE. C'est tout un: s'il n'y a que cela, ce n'est pas grand cas.

ANASTASE. Ma parolle m'oblige autant que tous les contracts du monde.

SILVESTRE. Il est vray; mais, en ce cas, où vous estes premierement obligé par escrit, vos parolles ne vous en peuvent dispenser, si vous aymez vostre honneur et avez soin de vostre reputation. Contez à Gontran comme le tout en va, et je m'asseure que le trouverez tant raisonnable, qu'il ne voudra que ce que je veux.

ANASTASE. Je croy qu'estes tout asseuré que j'y feray ce qu'il me sera possible; toutesfois, je

pense que vous y estes venu à tard. Mais, dictes-moy, comme vostre fils est-il reschappé?

SILVESTRE. Je le vous diray tout à loisir; faictes seulement que nous puissions parler à Gontran : c'est un homme de bien, qui est fort raisonnable. Je vous prie prendre ceste peine pour l'amour de moy, qui ne seray moins joyeux de ceste aliance que d'avoir retrouvé mon fils.

LUQUAIN. Je me contente d'en avoir sceu jusques icy. Je vas veoir si Lactance est de retour, pour l'advertir de toute ceste menée.

ANASTASE. Que je suis marry que je n'ay attendu encor aujourd'huy! Mais voyez un peu quel mal'heur!

SILVESTRE. Il est encor assez à temps. Bon soir et bonne nuict. Je me vas retirer, car il est tard.

ANASTASE. Attendez, je vous feray accompagner.

SILVESTRE. Il n'en est besoin, grand mercy. Adieu.

ANASTASE. Adieu, jusques au revoir. Gillette! hé! Gillette! vien çà.

SCÈNE III.

Anastase, Gillette.

ANASTASE.

Je ne sçay si je songe ou si je veille, mais je sçay bien que je n'oy jamais parler de cas plus estrange que cestuy-cy, qu'une fille eust deux mariz tout à la fois! Gillette, viendras-tu?

GILLETTE. Vous estes bien abusé : elle en a bien trois. Bon prou luy face.

ANASTASE. Qui eust jamais pensé qu'aujourd'huy proprement cestuy-cy deust retourner, ou, pour mieux dire, deust resusciter? Il ne pouvoit, depuis le jour de sa prinse, arriver en saison plus fascheuse pour moy que maintenant, par ce que, s'il fust venu plustost, ma fille estoit sienne, car il n'y avoit encor rien d'arresté avec Goutran. Si aussi il ne fust arrivé que d'icy à cinq ou six jours, il n'y eust plus eu d'esperance, d'aultant qu'il l'eust trouvée mariée. Gillette! te despescheras-tu, dy, maraulde?

GILLETTE. Me voicy! me voyez-vous pas?

ANASTASE. Hoo! tu ne disois mot.

GILLETTE. Je vous voulois laisser dire, puis qu'avez commencé le premier.

ANASTASE. Tant y a qu'il failloit que cela advint.

GILLETTE. Vous ne sçavez pas tout.

ANASTASE. Que dis-tu, bavarde? Tu ferois mieux de te taire.

GILLETTE. Je dy qu'il eust esté meilleur...

ANASTASE. Quoy, meilleur?

GILLETTE. Que cestuy-cy fust retourné plustost ou plus tard.

ANASTASE. Qui, cestuy-cy?

GILLETTE. Faictes vostre conte que je ne suis pas sourde; je vous ay bien oy.

ANASTASE. Regardez! comme elle estoit coye sur le pas de l'huis, pour escouter.

GILLETTE. Or sus, que voulez-vous?

ANASTASE. Que tu alles querir mon manteau; despesche.

GILLETTE. J'y vas.

ANASTASE. Il ne seroit mauvais que, touchant cet affaire, j'allasse prendre advis de quelque advocat homme de bien. A qui m'adresseray-je? C'est tout un. Que j'aille où je voudray, il n'en y a pas un de qui l'oracle veulle respondre à mon intention que je ne face luyre le soleil en la main. Je m'en vas à M. Serrant, encor qu'il soit de mesme farine que les autres, affin de ne m'esloigner trop de ma maison.

GILLETTE. Tenez, voilà vostre manteau.

ANASTASE. Je suis marry que tu n'as apporté ma robbe fourrée.

GILLETTE. Vous ne me l'avez pas dict.

ANASTASE. Il est vray. Or sus, retourne en la maison, et regarde que le soupper soit prest à mon retour. Il me tarde que je m'alle reposer.

GILLETTE. Il tarde encor plus mille fois à Susanne et à Lactance de se reposer entre deux draps, parce qu'icelle ayant toute la journée, et avec bien grande peine, gousté de la doulceur de ce monde, elle ne pense jamais voir l'heure que...

ANASTASE. Voyez! il me sembloit bien que j'avois oublié je ne sçay quoy.... Gillette!

GILLETTE. Que vous plaist-il?

ANASTASE. Gardes-toy bien de babiller au logis ce que tu m'as oy dire à Silvestre, enten-tu?

GILLETTE. Bien, Sire, bien.

ANASTASE. Si les femmes sont naturellement causeuses, ceste-cy l'est par dessus les autres.

GILLETTE. Par mon enda, je voudrois qu'il fust desjà de retour, et bien couché et endormy, affin que Susanne peust retirer le seigneur Lactance du coffre où elle l'a caché, pour faire avec

luy la culbute sur les poix verdz. Je n'oy jamais dire qu'une fille se levant au matin sans mary en eust trois devant que la nuict fust venue. Il est vray qu'il y en a assez qui en ont plus de demye douzaine; mais c'est d'une aultre façon que ma maistresse, laquelle, pour chose que luy ayt dict sa mère quand elle l'a advertie de la venue de cet amoureux à qui son père la veult aujourd'huy marier, ne s'en est emeue en façon quelconque; ains muette, sachant à quoy elle se doibt tenir, se monstre plus joyeuse et deliberée. Quant à moy, n'y voyant autre remède, je delibère demain au matin l'advertir de toutes ces brouilleries; et, si je ne me trompe, je n'ay pas peur que tout ne se porte bien, parce que je sçay que Lactance ne manquera jamais de sa promesse. Mon Dieu! j'enten ma dame qui m'appelle. Que je suis mal'heureuse! Si elle sçavoit que je fusse maintenant icy, ce seroit pitié; elle enrageroit. Dieu soit loué que j'ay desjà mes excuses toutes prestes! Qu'elle me dise ce qu'elle voudra, je ne la crain plus.

SCÈNE IIII.

Lubin, Marion.

LUBIN.

Je ne sçay si je recognoistray bien la porte. Non, je ne la sçaurois remarquer. Si est-ce que, si j'ay bonne memoire, c'est ceste cy. Non est, c'est l'autre. Ains

c'est elle-mesme. Par ma foy, c'est mon. Tic, toc. Que diable! on n'y dict mot. Tic, toc. Je gage qu'il n'y aura personne.

MARION. Qui est là?

LUBIN. Dieu soit loué! ils ne sont pas tous mortz. C'est moy.

MARION. Qui, vous?

LUBIN. Ouvrez, que je vous voye. Ceux-là ne sont trop asseurez, à ce que je voy : car, si j'ay longuement hurté, ils me font encor plus longuement attendre.

MARION. Que dictes-vous?

LUBIN. Monsieur des Roseaux, en la maison duquel est monsieur de ceans, est fort malade ; à raison dequoy je vous viens dire que n'attendiez vostre maistre à soupper, ny peut-estre à coucher, parce qu'il ne veult abandonner le malade qu'il n'y voye quelque changement.

MARION. Je le diray à madame.

LUBIN. N'y faillez pas.

MARION. Il devoit, au moins, r'envoyer son laquais!

LUBIN. Je luy diray, si vous le trouvez bon.

MARION. Je vous en prie. Il me semble qu'il n'y a personne ceans, puis qu'il n'y a point d'hommes.

LUBIN. Vous dictes vray. Bon soir.

MARION. Bon soir et bonne nuict.

LUBIN. Ceste-cy est amoureuse du laquais, vertu.... sans jurer!

MARION. Je m'esbahy comme monsieur veut coucher hors de sa maison. Il faut bien qu'il y ait de la necessité! Voilà, si ne me puis-je persuader qu'il ne revienne avant le jour, car il n'est pas

encor tard. Que diantre y a-il là? Escoutez comme elle crie. J'y vas.

SCÈNE V.

Luquain, Marion.

LUQUAIN.


olà! quelqu'un!

MARION. Que vas-tu cherchant à ceste heure, bonne pièce?

LUQUAIN. Vous-mesmes, mon petit tendron.

MARION. Il te sied fort bien te mocquer de moy. Adieu.

LUQUAIN. Vous estes farouche. Escoutez.

MARION. Non feray, il est trop tard.

LUQUAIN. Escoutez si vous voulez, je vous prie.

MARION. Que veux-tu, folastre? Or sus, tien donc tes mains en repos, mauvaistié!

LUQUAIN. Entrons entre ces deux portes. Je vous veux dire je sçay bien quoy, aussi bien estes-vous seule.

MARION. J'ayme mieux estre seule que mal accompagnée.

LUQUAIN. Il vous pourroit advenir pis.

MARION. Tu ferois mieux t'en aller, que tu ne sois tancé par ton maistre.

LUQUAIN. C'est tout un; faictes seulement ce que je vous dy.

MARION. Adieu, adieu, je n'ay pas loisir.

LUQUAIN. Le diable vous puisse emporter! Voyez la carogne! elle fait la rencherie, et elle

meurt qu'elle n'est fourbie. Je te secouerois bien un petit entre l'huis et la muraille. Ho, voicy nostre voisin ; que veut-il dire? Il vaut mieux que je m'en aille faire un tour jusques au logis, puisque je n'enten poinct de bruict.

SCÈNE V.

Anastase, *Hubert*.

ANASTASE.

Ces advocats ne sont jamais resolus dès le commencement; ils veullent tousjours avoir delay pour penser à ce qu'on leur demande. Cecy n'est pas une matière tant douteuse, qu'il soit besoin d'une si longue consideration : car, comme il me semble, l'alliance que j'ay faicte aujourd'hui ne peut autrement estre effectuée, puisque cet autre est retourné ; joint aussi qu'entre Gontran et moy il n'y a que des simples paroles. Or, je ny veux plus penser jusques à demain matin. Qui aura le tort prenne en patience. Je sçay bien qu'en un mesme temps ma fille ne peut estre femme de deux maris. Je m'en vay soupper et puis dormir, car je suis si las, que je ne me puis plus soustenir sur les pieds. Aussi n'ay-je pas eu repos en toute la journée d'un bon quart d'heure, et puis je n'ay plus mes jambes du temps passé. Enten-je pas ouvrir la porte? Oy, c'est Hubert. Hubert, où vas-tu?

HUBERT. Je venois vous ouvrir l'huis, pour ce que, dès l'estable, je vous ay entendu parler à vous-mesmes.

ANASTASE. Tu ne t'en dois esmerveiller : car,

comme on discourt à part soy avec la fantasie, ainsi on peut de soy-mesme discourir avec l'esprit et les paroles quant et quant. Penses-tu que je sois le premier qui parle quelquefois à soy-mesme!

HUBERT. Nenny, Jesus! je ne le pense pas; ains j'en cognois beaucoup qui vont parlant seuls par les rues et font autant de bruict que s'ils estoient une douzaine, proposant, faisant responces, haulsant tantost la parolle, tantost les doigts, et tantost les abaissans. Que voulez-vous d'avantage? quand j'estrille le mulet, je parle à lui, me semblant proprement parler avecques vous.

ANASTASE. Comme si tu voulois dire qu'il y a non plus de proffit parler avec moy qu'avec une beste.

HUBERT. Pardonnez-moi, ce que j'en dis n'est pas pour en parler. Que diriez-vous si je vous faisois veoir à l'œil qu'il me respond par signes, tantost me monstrant les dents, maintenant haulsant la queuë, et quelques fois me jettant deux ou trois ruades quand je parle à lui avec la main ou avec un baston?

ANASTASE. Il faict ce qu'il doibt, et je ne m'esbahy pas, parceque c'est de beste à beste, et voilà pourquoy vous vous entendez par signes. Mais parlons de ce qui importe d'avantage: le soupper est-il prest?

HUBERT. Je n'en sçaurois que dire, par ce que madame est en colère, et se fasche si fort contre tous ceux qui se presentent devant elle, que je n'ay osé, toute l'après-dinée, me trouver en la cuisine.

ANASTASE. Voilà grand cas de ceste femme! Que dict elle?

HUBERT. Qu'elle se veut rendre religieuse, et que, si tost que vostre fille sortira hors de la maison, qu'elle ne demeurera pas une heure avecques vous, par ce que ne tenez comte d'elle.

ANASTASE. Voudroit-elle que je la tinse toujours pendue à mon col?

HUBERT. Non; mais elle voudroit que conferassiez avecques elle, comme ont accoustumé faire les maris, et discourussiez des affaires de la maison, principalement de celles qu'on ne peut honnestement celer à sa femme; comme, pour exemple, elle dict que c'estoit la moindre chose que peussiez faire que de l'advertir de ce mariage qu'avez faict aujourd'huy, devant que le conclurre. Et elle a raison; vous sçavez mieux que moi que le plus grand desplaisir qu'on sçache faire à une femme est l'avoir à mespris, et ne la respecter comme elle merite et le desire sur toutes choses. Et je pense cela ne leur advenir à autre occasion sinon que ce sont signes de peu d'amitié; ou, d'autre costé, c'est signe de très grande amour leur faire part, comme à un autre soy-mesme, de toutes choses, tant bonnes que mauvaises, qui leur adviennent ou tombent en la fantasie. Je ne puis penser comme il y a des femmes belles, riches et renommées pour beaucoup de perfections, tant sages et continentes que de garder si inviolablement la foy à un mari fascheux, qui, sans occasion, sera quelque fois deux mois sans parler à elles, et ne se donnent en proye ès amoureux embrassemens de ceux qui les ayment et revèrent cent mille fois plus que leurs sots maris, dignes de porter cornes.

ANASTASE. Feste de moy ! tu es un galant homme.

HUBERT. Il est ainsi que je le vous dy.

ANASTASE. Que dict Susanne ?

HUBERT. Elle saulte, elle rit, avecques Gillette ; c'est un passetemps ; jamais je ne la vy plus joyeuse.

ANASTASE. Que diable ! ces filles ne sont pas si tost nées qu'elles demandent un mary. Ceste bavarde de Gillette l'aura advertie que je la veux marier. Or sus, sus, allons veoir que c'en est.

ACTE V.

SCÈNE I.

Anastase, Hubert, Gillette, Luquain.

ANASTASE.

Ah vilaine, meschante, malheureuse ! Je ne sçay qui me tient que je ne t'arrache les yeux de la teste. Laissez-moy faire que je la pende, que je l'estrangle, que je luy couppe la gorge !

HUBERT. Sire, c'est votre femme, appaisez-vous.

ANASTASE. Encores me viendras-tu fascher !

HUBERT. Hé, ne sortez point, que les voisins ne vous entendent.

ANASTASE. Devant, ostez-vous d'icy, tous tant que vous estes.

HUBERT. Si vous voulez crier, pour le moins

que ce ne soit point en la rue; entrez au logis.

ANASTASE. Asseurez-vous, meschantes que vous estes, que porterez toute la penitence convenable à votre peché. Je veux mettre le galant entre les mains de la justice; je sçauray lors si elle voudra souffrir qu'un bourgeois de Paris soit ainsi malheureusement deshonoré en sa propre maison par ceste mauldite et endiablée generation d'escolliers, qui ne sont nez qu'à tout mal. Aussi m'esbahy-je que la terre ne s'ouvre dessoubs leurs pas. Et quant à ma fille, que je desavoue pour ma fille, je la veux faire mourir de faim entre deux murailles. Hubert, escoute : je vay jusques icy près, querir le commissaire; ferme l'huis après moy, que pas une de ces femmes ne sorte.

HUBERT. Le voilà fermé.

ANASTASE. J'enten ouvrir la porte de Nicolas, qui me faict douter qu'il ayt oy ce tumulte. Toutesfois, ce m'est tout un; qu'en ay-je affaire?

LUQUAIN. Je pensois sortir, quand j'ay entendu ce vieil resveur, et pource que je craignois qu'il ne se teust s'il me voyoit, je me suis caché icy pour oyr qu'il y a de nouveau.

ANASTASE. Voicy donc le soulas! voicy donc le repos!

LUQUAIN. Croiriez-vous que tout ce tintamare ne me plaist point?

ANASTASE. Ah, pauvre Anastase! Voicy donc le plaisir qu'esperois recevoir en ta vieillesse!

LUQUAIN. Que diable a mangé ce vieillard?

ANASTASE. Voicy le comble de mon malheur, hélas! c'est qu'au temps que je pensois pourveoir ceste meschante fille, et d'autant alleger mon es-

prit, ceste misère est advenue qu'il faudra qu'elle me demeure sur les bras tout le temps de ma vie, ou que je l'envoye en un monastère, au grand scandale de toute ma maison; mais je veux premièrement implorer l'ayde de la justice touchant cet affronteur, affin que...

LUQUAIN. Je ne puis bien interpreter ses parolles.

ANASTASE. Je pensois s'il seroit point meilleur qu'avant tout œuvre, j'en allasse conferer avec le sire Gobert, mon grand amy, et me conseiller comme je me doy gouverner en cet affaire, affin de tenir tout cecy couvert et caché; il vaut mieux que je face ainsi, et que je m'en retourne pour l'envoyer querir. Tic, tac, toc.

HUBERT. Qui est là?

ANASTASE. Ouvrez, c'est moy.

HUBERT. Qu'est-ce à dire, c'est moy? Comment avez-vous nom?

ANASTASE. Ouvre, beste! me cognois-tu pas?

HUBERT. Beste vous-mesmes! Non, je ne vous cognois pas, si vous n'estes quelque mattois qui voulez de force entrer en la maison d'autruy.

ANASTASE. J'enrage.

HUBERT. Mon maistre m'a deffendu ouvrir à personne quelconque.

ANASTASE. Ouvre! Que maudite soit ta vie! Je suis ton maistre.

HUBERT. Que ne le dictes-vous donc? Je ne vous cognoissois pas.

ANASTASE. Ouvre viste, et te despesche.

HUBERT. Vous revenez bien tost. Est-ce desjà faict?

ANASTASE. Vien çà: va chez Gobert, et luy dy

que je le prie qu'il vienne jusques icy, pour chose qui m'importe.

HUBERT. Et s'il est couché?

ANASTASE. Dy luy, de ma part, que, sur tous les plaisirs qu'il me sçauroit faire, je puisse tout à ceste heure parler à luy ; d'autant qu'il m'est impossible l'aller trouver.

HUBERT. J'y vas.

ANASTASE. Cestui-cy est jeune et dispost, et Gobert ne demeure guères loin d'icy, qui me faict penser qu'ils ne demeureront pas longuement. En effect, je ne me suis pas mal advisé me resoudre ne procedder plus avant et ne rien faire sans conseil : car ce n'est matière de si petite consequence qu'il n'y faille bien et meurement penser. Et le pis que j'y voye est que la colère surmonte si fort ceux qui se passionnent en quelque chose que se soit, que le plus souvent ils font le rebours de ce qu'ils debvroient faire.

LUQUAIN. Je suis resolu, et deussé-je veiller toute nuict, d'entendre quelque chose de ce mistère. Il n'est pas que Lactance ne soit de la partie : car, ayant oy bruire je ne sçay quoy d'honneur, je juge qu'il n'y a autre chose que quelque matière de femmes, puis que ces sots mettent leur honneur, et de toute leur maison, entre leurs mains. Mais qui ne creveroit de rire, voyant pleurer ce viel barbet? Ha! en voicy un autre, avec son bonnet de nuict et sa vielle robbe fourrée. Faictes vostre compte qu'il sort du lict, ou bien que c'est quelque je ne sçay qui, lequel, desguisé en ces somptueux accoustremens, veut faire l'argument de quelque nouvelle comedie.

SCÈNE II.

Gobert, Anastase, Luquain, Hubert.

GOBERT.

Bon soir, voisin. Et bien ! qu'y a-il, que m'avez envoyé querir à ceste heure ?

ANASTASE. Mon frère, mon amy ! je suis perdu !

GOBERT. Ne pleurez ainsi. Q'avez-vous ? Il semble que soyez un enfant.

ANASTASE. Gobert, mon amy, je suis destruict !

GOBERT. Ce n'est le faict d'un homme sage se desesperer du premier coup ; il faut monstrer visage à la fortune. Haussez la teste, et me dictes que vous avez...

LUQUAIN. Jamais ne puisse-il parler !

GOBERT. Vous promettant qu'en ce qui me sera possible, je ne vous manqueray d'ayde ni de conseil.

HUBERT. Entrez en la maison. Il semble aux passans qui vous escoutent ainsi crier que soyez fol.

GOBERT. Il dict vray. Entrons dedans.

ANASTASE. Ce qu'il vous plaira. Tant y a que je suis deshonoré pour jamais.

LUQUAIN. Si veux-je sçavoir tout le tu autem de cecy, et deussé-je par force entrer quant et eux. Mais escoutez : me voilà bien, ils sont demeurez en la salle basse, je les enten assez bien

d'icy. Et un, vertu sainct picot! et deux, et trois mariz! Grand bien luy face! Toutesfois, c'est trop de trois pour une seule femme; il n'y auroit des maris assez pour la moitié. Un mien amy, qui faict registre de ces matières, dict ordinairement qu'il y a si grande abondance de femmes, que qui les voudroit egallement distribuer entre les hommes, chacun en auroit deux pour le moins, et une vefve sur la porte.

ANASTASE. Je ne l'endureray jamais.

LUQUAIN. Il crie comme un bouc qu'on chastre.

GOBERT. Voisin, parlez bas.

ANASTASE. Je veux parler hault, afin que tout le monde sache ceste meschanceté, ceste vollerie! et veux que ce galland, né seulement pour ma ruyne, serve d'exemple à ses semblables, pour monstrer qu'on doit respecter les gens de bien. Je le veux moy-mesmes lier de mes propres mains, et moy-mesmes le mener en Chastellet.

LUQUAIN. Tant y a que jem'ymagine ce que c'en peut estre.

GOBERT. Je m'estonne que tout le voisinage ne court au bruict.

LUQUAIN. Ce gallant qu'il dict avoir en sa maison ne peut estre autre que Lactance; de mode qu'il est bon, ains très necessaire, que j'alle au logis appeller Eugène et maistre Nicolas, et facions en sorte qu'ils ne luy facent aucun desplaisir.

GOBERT. Comme vous aperceustes-vous que l'escollier estoit couché avec vostre fille?

ANASTASE. Si tost que j'eus souppé (pour ce que j'estois las), je m'allay coucher. Mais à peine estois-je endormy, que je fus eveillé par un grand

bruict que j'entendy faire en la garderobbe.

GOBERT. Quoy ! Susanne estoit-elle couchée?

ANASTASE. Adonc, escoutant que ce pouvoit estre, j'oy marcher par la garderobbe.

GOBERT. Que faisoit vostre femme?

ANASTASE. Elle dormoit comme un tesson. Ainsi, me doubtant de ce qui en estoit, je sors tout bellement du lict. Neantmoins, je ne peu si bien faire que je ne fusse oy. Enfin, estant entré en la garderobbe, la chandelle au poing, je luy demande pourquoy elle faisoit un tel bruit (car il redoubla quand elle sceut que j'estois eveillé, par ce qu'elle vouloit cacher son mignon).

GOBERT. Que respondit-elle?

ANASTASE. Quasi nue et toute deschevelée, elle se cachoit entre les linceux, quand je la prins par les cheveux, et, la tirant hors du lict, luy demande de rechef pourquoy elle estoit descoifée et se cachoit. Adonc, elle, toute tremblante, commança, les larmes aux yeux, me crier mercy, et dire que, vaincue de trop grand amour, elle avoit tout le long du jour couché avec Lactance, et devoient continuer toute la nuict. Je m'enquier où il est ; elle respond n'en sçavoir rien. Je me rue sur elle, et à coups de poings la presse tellement, qu'en fin elle me dict l'avoir caché en un coffre qu'elle me monstre.

GOBERT. Qui eust jamais pensé cela de ceste fille?

ANASTASE. Je cours droit au coffre, car j'entendy qu'il se demenoit pour sortir, et en un instant le ferme à la clef.

GOBERT. Vous seul?

ANASTASE. Hubert, que voicy, m'a aydé.

GOBERT. Ne disoit-il mot?

ANASTASE. Il prioit, il menassoit, il faisoit rage.

HUBERT. Mais voicy le bon, que, quand nous lyons le coffre avec les cordes, ce pauvre diable se demena si fort, que le coffre tomba : tellement que je pense qu'il s'est rompu la teste.

GOBERT. Il aura loisir de crier, car il n'est pas prest de sortir qu'il n'ayt compté avec son hoste. Où est Susanne?

ANASTASE. Je l'ay enfermée en une chambre, où elle pleure et se tourmente, plus pour la pœur qu'elle a que je ne face quelque outrage à son amy qu'à elle-mesme. Or, je vous ay envoyé querir pour me conseiller avec vous de ce que je doy faire de l'un et de l'autre. J'avois pensé y procedder par la voye de justice; mais j'ay changé d'advis, afin, s'il est possible, de ne mouvoir trop ceste ordure.

GOBERT. C'est bien advisé à vous, et ne faire comme aucuns qui, ayans les cornes cachées en leur sein, les attachent sur leur teste. Quant à l'escollier, je ne m'en emerveille, sachant combien les escolliers sont malicieux; mais je m'esbahy que ma commère n'a mieux gardé sa fille.

ANASTASE. C'en est faict, il ne faut plus parler de cecy, mais bien regarder à ce qu'avons à faire.

GOBERT. Il n'y a si grand mal que je ne fisse à ce garnement, et si j'estois en vostre place, je luy coupperois la gorge.

ANASTASE. Si on le sçavoit, que deviendrions-nous?

GOBERT. Quand on le sçauroit? Ne sçavez-vous

qu'il est permis tuer ceux qu'on trouve en sa maison en tel forfaict? Qui pensera que ce ne soit pour vous tuer aussi?

ANASTASE. Il est vray; mais c'est quand on ne les peut prendre ou se deffendre d'eux.

GOBERT. Voicy, j'ai trouvé un bon moyen pour nous venger de luy le mieux du monde. Il faut que disiez en vostre logis que le voulez laisser aller, pourveu qu'il promette qu'on ne le reverra jamais.

ANASTASE. Pourquoy cela?

GOBERT. Parce que, vostre famille croyant que l'avez envoyé, nous pourrons seurement effectuer mon dessein, qui est de getter le coffre, ainsi qu'il est, dedans la rivière.

ANASTASE. Comment! dans la rivière?

GOBERT. Oy, en la rivière.

ANASTASE. Et s'il se noyoit?

GOBERT. Je l'y veux jetter afin qu'il se noye. Vous estes hors d'entendement. Vous consentiez tantost qu'on le tuast, et maintenant vous doubtez si on le doit jetter en la rivière!

ANASTASE. Vous dictes vray. Allez, j'en suis content. Mais si, par les chemins, nous rencontrons le guet ou quelqu'un? car je sçay bien qu'il criera.

GOBERT. Il ne criera pas, car nous dirons si haut qu'il l'entende que nous le faisons porter au Chastelet, ainsi enfermé en ce coffre, afin qu'il ne s'enfuye; ce qu'il croira, pensant n'avoir beaucoup failly.

ANASTASE. Je suis tout transporté: voylà pourquoy je veux tout ce que vous voulez.

GOBERT. Nous descendrons le long de la rue des Bernardins, Hubert ayant le coffre sur ses es-

paules, et de là gaignerons le port de la Tournelle ; puis, quant y serons arrivez, nous jetterons coffre et escollier dedans l'eau. La rivière est grande et le coffre pesant, de façon qu'il se perdra bien tost au fond. Après, nous envoyrons demain, pour plus grande seureté, les femmes aux champs. Mais entrons, afin que ceux icy ne nous voyent.

SCÈNE III.

Luquain, *Nicolas*, *Eugène*, escollier.

LUQUAIN.

Tandis que ceux icy s'amusoient à en conter en la rue, Gillette, qui dès la fenestre a entendu tout leur discours, m'est venu dire en diligence que, si je n'ayde au seigneur Lactance et en bref, qu'il est mal à cheval ; car les vieillards le tiennent en leur pouvoir et sont en volonté le mettre ès mains de la justice ou luy jouer un mauvais tour. Or je veux employer toute ma puissance pour le retirer de leurs pattes, et deussé-je tout gaster. Voilà pourquoy je me suis ainsi desguisé et en ay faict faire autant à Nicolas et à Eugène, qui me viendront trouver tout à ceste heure en ce lieu, où nous attendrons jusques à ce que Gillette nous face le signe. Ha ! voicy les gallans ! Mon Dieu ! comme Nicolas est faict ! Et où diantre avez-vous prins ceste vieille espée rouillée ?

NICOLAS. En un lieu où elle a esté plus de vingt ans sans voir lune ny soleil. Je pense

qu'elle estoit au grand-père du grand-père de mon grand-père.

LUQUAIN. Monstrez un petit. Vertu de moy! c'est une vieille lame!

NICOLAS. Oy, par sainct Jean! et les vieilles sont les meilleures. Mais fay tout bellement, que tu ne la rompes.

LUQUAIN. N'ayez peur. C'est mon, vrayement, elle est bonne.

NICOLAS. Fort bonne, principalement quand elle est entre mes mains, car je ne veux souffrir qu'elle face mal.

LUQUAIN. R'engaynez-la, qu'elle ne se mor-onde. Quant à vous, seigneur Eugène, vous estes si proprement desguisé que je ne sache homme qui vous peust recognoistre.

EUGÈNE. Ceste faulse barbe me sied-elle pas bien?

LUQUAIN. Très bien. Par ma foy! on vous prendroit pour un archer du guet.

EUGÈNE. Je l'ay choisie exprès affin de paroistre plus cruel.

LUQUAIN. Et vous, maistre Nicolas, en quelle volonté estes-vous de combattre?

NICOLAS. Pour t'en dire la vérité, je ne fis jamais profession d'armes, de mode que je ne suis trop aise d'estre icy, et me semble que je serois mieux au logis: car que penses-tu que je face en si pauvre conche?

LUQUAIN. Mon Dieu! que je suis marry que je ne m'en suis advisé plustost! je vous eusse baillé une rondache et un casquet à la Siciliane qui vous eust couvert jusques aux dentz, avec le corps de cuirasse de mon maistre.

NICOLAS. O! que cela seroit bien mon cas! Je m'en tiendrois beaucoup plus asseuré, car je n'ay pour ma deffence que l'espée et la cappe.

LUQUAIN. St! escoutez! j'oy ouvrir l'huis d'Anastase.

NICOLAS. Seigneur Eugène, que ferons-nous? Cestuy-cy nous veult perdre. Il me semble que je suis desjà entre les mains du bourreau.

LUQUAIN. N'ayez peur, vous serez pendu si l'on ne vous noye. Retirez-vous deçà et n'en bougez; et quand il sera temps, faictes ce que je vous diray, et monstrez qu'avez veu du païs.

SCÈNE IIII.

Hubert, Anastase, Gobert.

HUBERT.

Personne ne passe par icy: aussi est-il trop tard.

ANASTASE. Tu t'en iras tout le long de la rue, comme nous t'avons dict.

GOBERT. De grace, allons avecques luy!

HUBERT. S'il crye?

GOBERT. Il le faut laisser crier.

HUBERT. Je crain bien que je ne le puisse porter. Nous estions trois, et si à peine l'avons-nous sceu descendre jusqu'en bas.

GOBERT. Grand mercy à la montée. Mais, escoute, ne parle point de la rivière, par ce que nous luy faisons croire qu'on le porte au petit Chastellet.

ANASTASE. Or sus, Gobert! entrons au logis

et regardons à le charger sur le dos de cestuy-cy, affin de ne perdre plus temps.

SCÈNE V.

Luquain, Nicolas, Eugène, Gobert, Hubert, Anastase, Lactance.

LUQUAIN.

Vous avez oy ce qu'ils ont deliberé de faire, et la cruelle sentence que ces vieillards ont donnée contre le pauvre Lactance. Il faut que si tost qu'ilz seront sortis et auront fermé l'huis, nous leur allions au devant et leur ostions le coffre le plus diligemment qu'il nous sera possible, crainte que, s'en voulans fuyr, ils ne le jettent par terre. Et combien que je n'aye aucune envye les offenser, si est-ce qu'où ils feroient mine vouloir resister, je vous prie ne tenir voz mains à vostre ceinture.

EUGÈNE. Il ne faut blesser personne, s'il est possible.

LUQUAIN. Vous dictes vray, et nous sera assez faire les mauvais, pourveu que puissions sauver Lactance. Maistre Nicolas, c'est à ce coup que vous vous acquerrez un amy pour jamais.

NICOLAS. Mais je crain bien m'acquerir quelque malencontre pour jamais. Vert et bleu! cecy est un acte digne du gibet.

LUQUAIN. Un brave homme ne pense jamais à tant de choses; il faut estre resolu et avoir un courage deliberé. Les voicy, ne bougez.

GOBERT. Sors tout bellement. Baisse-toy, fort, encores un peu; or te voilà bien.

HUBERT. Que diable ! il est pesant; je ne le porteray jamais jusques là.

ANASTASE. Qu'y a-il d'icy au petit Chastellet? Deux pas.

HUBERT. Oy, à qui les pourroit faire si grands.

GOBERT. Pren courage, n'ous t'ayderons à un besoin.

HUBERT. Il le faudra bien. O Dieu! qu'il pèse !

LUQUAIN. Peut-estre qu'il n'a pas esté à ses affaires aujourd'huy.

LACTANCE. Est-ce ainsi qu'on traicte les escolliers? Ah Dieu !

GOBERT. Laisse-le crier, ne dis mot.

ANASTASE. Compère, avez-vous fermé l'huys?

GOBERT. Oy, asseurez-vous-en sur moy.

LUQUAIN. Marchons, il est temps.

NICOLAS. Je veux tout tuer, car je suis maintenant en colère.

LUQUAIN. Sortez, compagnons; sortez, soldats; tuez, tuez, frappez, meurtrissez, assommez !

HUBERT. Misericorde ! hélas ! gens de bien, ne me faictes point de tort !

LUQUAIN. Demeure, poltron.

GOBERT. Hé ! monsieur le capitaine...

HUBERT. Fuyez, mon maistre : ce sont Espagnols.

LUQUAIN. Mects bas ce coffre.

ANASTASE. Au meurtre ! au meurtre ! aux volleurs ! aux volleurs !

LUQUAIN. Arreste, vieil sorcier. Compagnon, prenez cet autre.

GOBERT. Escoutez, monsieur le capitaine...

HUBERT. Je me recommande à vous, pour l'amour de Dieu.

NICOLAS. Ne bouge. Quoy ! tu veux fuyr ?

LUQUAIN. Ce viellard... Qu'on me donne les clefs de ce coffre.

GOBERT. Il n'est fermé qu'avec ces cordes.

NICOLAS. Ostez-vous, que je les couppe.

ANASTASE. Nicolas, je vous cognois bien.

LUQUAIN. Vous me cognoistrez aussi quelque jour. Or sus, sortez, seigneur Lactance.

LACTANCE. Je ne diray mot icy, mais il nous les faut mener au logis.

LUQUAIN. C'est bien dict.

LACTANCE. Cheminez, cheminez, on ne vous fera rien.

ANASTASE. Allons où ils voudront. Que me sçauroient-ils faire? car, ayant perdu l'honneur, il ne me chaut de perdre la vie.

GOBERT. Allons, puis qu'il plaist à Dieu.

LACTANCE. Sus, entrez, passez devant.

NICOLAS. Quelle clairté est-ce cy ? Ha a ! c'est le medecin qui retourne de la ville. Entrez avec eux, seigneur Lactance ; je reviendray incontinent.

SCÈNE VI.

M. Theodore, Fremin, Lubin, Luquain, Marion.

M. THEODORE.

Je pense qu'il est bien près de dix heures.

FREMIN. Je croy qu'elles sont sonnées. Lubin, tu me devois laisser porter ceste torche; je te l'eusses reportée demain matin. Au moins, tu n'eusses pas eu ceste peine de venir jusques icy.

LUBIN. Je n'en suis que plus ayse, car je suis tant en la maison qu'il m'en ennuye. Bon soir, Monsieur.

M. THEODORE. Bon soir, mon enfant. Escoute, si on a affaire de moy, vien me querir, et fusce en plain minuict...

LUBIN. Aussi feray-je.

M. THEODORE. Là donc, Fremin, hurte à la porte si tu n'as la clef.

FREMIN. Voyez-vous pas que j'ouvre?

M. THEODORE. Appelle la nourrice, qu'elle apporte de la chandelle.

FREMIN. J'enten qu'elle se remue.

LUQUAIN. Helas! mon maistre, je prie Dieu qu'il vous vueille ayder! Mais que luy sçauroient-ils faire? Jesus! qu'est-ce que j'oy? Par mon ame! le voylà! Vray Dieu! quel coup il luy a donné!

FREMIN. Au meurtre! au larron! Helas! j'ay le bras rompu.

M. THEODORE. Au volleur! au larron! prenez-le, arrestez-le, Fremin!

FREMIN. J'ay bien autre chose à faire! Helas! le bras!

M. THEODORE. O Dieu! cestuy-cy aura vuidé ma maison! Le cognois-tu point!

FREMIN. Comment le cognoistrois-je? Avez-vous pas veu que, tandis qu'attendions à la porte que la nourrice apportast de la chandelle, il m'a si plaisamment poussé, qu'il m'a quasi faict rompre le col?

M. THEODORE. Emportoit-il rien que tu ayes veu?...

LUQUAIN. Quel bruict est-ce là? Qu'avez-vous, Monsieur?

M. THEODORE. Je revien de la ville, et comme nous attendions que ma nourrice apportast de la chandelle pour m'esclairer, j'ay esté estonné qu'un homme tout armé est sorty de ma maison, lequel m'a hurté, et mon laquais aussi, d'une telle impetuosité, qu'il nous a quasi tuez.

LUQUAIN. C'est quelque larron! que vous a-il emporté?

M. THEODORE. Es-tu icy, nourrice? Vien çà. D'où viens-tu?

MARION. De la cuisine, où j'attendois que fussiez de retour; et quand j'ay ouy ouvrir la porte, je me suis tant hastée pour vous esclairer, que ma chandelle s'est estainte, de façon que j'ay esté contrainte retourner la rallumer.

M. THEODORE. Que faict ma femme?

MARION. Je pense qu'elle dort, car elle s'est couchée de bonne heure, pour ce que la teste luy faisoit mal.

M. Theodore. Or sus, va, et regarde si tout est en la salle.

Fremin. Il ne sçauroit avoir beaucoup desrobbé, car, comme je croy, il n'y faisoit que d'entrer, et n'a pas eu le temps de faire sa main.

M. Theodore. Voilà, je sçay que pour la première fois que je suis retourné tard de la ville, que...

Luquain. Vous devriez bien fermer vos portes, principalement le soir.

Fremin. Il me semble qu'il avoit vostre brigantine sur sa teste

M. Theodore. Nourrice, vien çà.

Marion. Mon Dieu! vos manches de mailles ne sont plus au ratelier.

Fremin. Je m'en suis bien douté. Entrons au logis. A Dieu, Luquain.

Luquain. Bon soir et bonne nuict.

SCÈNE VII.

Luquain, Hippolite.

Luquain.

On dict bien vray, que d'un grand desordre naist souvent un grand bien.

Hippolite. Luquain!

Luquain. Qui m'appelle? Hoo! Monsieur!

Hippolite. J'ay voulu entrer au logis par l'huis de derrière, mais il est fermé et j'y entends faire un grand bruict. Qu'y a-il de nouveau?

Luquain. Vous le sçaurez.

HIPPOLITE. Sçavois-tu où j'estois?

LUQUAIN. Ouy, j'estois icy quand estes sorty et avez jetté ce pauvre diable les pieds contremont.

HIPPOLITE. Y estois-tu quand le medecin est entré en sa maison?

LUQUAIN. Je vous dy que oy, et ne me suis en toute la journée esloigné du logis. Aussi ne le falloit-il pas, pour beaucoup de raisons.

HIPPOLITE. Que dict le medecin?

LUQUAIN. Que voulez-vous qu'il dise, encores que je pense et me sois apperceu qu'il se doubte d'autre chose que des larrons? Voulez-vous qu'il en face bruict et s'attache sur le front les cornes qu'il garde en l'escarcelle de son honneur? Ce ne seroit sagement faict.

HIPPOLITE. Ains je croirois tout le contraire, parce que je sçay qu'il l'a en opinion de bonne et femme de bien.

LUQUAIN. Ce n'est pas cela. Quelquesfois ces jaloux s'imaginent des choses du tout impossibles, et vous voulez qu'il ne croye la verité!

HIPPOLITE. Ils croyent souvent ce qui ne peut estre, et souvent aussi ne tiennent compte de ce qui est tout evident. Ils sont jaloux quand il n'en est besoin, et ne le sont pas quand il est temps de l'estre. Va au logis et me fay ouvrir l'huis de derrière, et m'apporte ma robbe de chambre, un chappeau et une espée.

LUQUAIN. J'y vay; cependant retirez-vous un peu d'icy.

SCÈNE VIII.

Gillette, Lisette.

GILLETTE.

Où voulez-vous que j'aille?

LISETTE. O chetive et malheureuse que je suis!

GILLETTE. Si vous voulez, j'iray à la porte de Nicolas escouter ce qu'ils font.

LISETTE. Helas! je ne voudrois qu'ils fissent mal à ces pauvres vieillards.

GILLETTE. Ne pensez à cela : le sieur Lactance est la gentillesse du monde. J'y vay veoir.

LISETTE. En fin, ces jeunes hommes et ces filles n'apportent jamais qu'ennuy. Se fier en une fille! allez vous y frotter. On m'eust faict plustost croire tout autre chose que ceste cy, et que Susanne se fust tant oubliée.

GILLETTE. Entrons dedans. Vierge Marie! nous serions perdues si le sire nous voyoit.

SCÈNE IX.

Anastase, Gobert, Luquain, Lactance, M. Theodore, Hippolite, Hubert.

ANASTASE.

J'en seray content, s'il vous plaist, que ce soit en la presence de quelque homme de bien.

GOBERT. Qui pensez-vous trouver à ceste heure?

ANASTASE. Peult estre que le medecin n'est encores couché.

LUQUAIN. C'est bien advisé. Il ne faict que d'arriver.

LACTANCE. Luquain! frappe à sa porte et l'appelle.

LUQUAIN. Tic! toc!

M. THEODORE. Qui est là?

LUQUAIN. Il est en colère. Nous vous voulons dire un mot, s'il vous plaist.

M. THEODORE. Que me voulez-vous?

ANASTASE. Qu'il vous plaise estre present pour tesmoigner à l'advenir comme le seigneur Lactance, que voicy, promect prendre en mariage Susanne, ma fille.

GOBERT. A quoy pensez-vous?

M. THEODORE. Il faut sçavoir d'elle si elle en est contente.

ANASTASE. Trescontente. Ils se sont desjà accordez entre eux, comme une autre fois vous entendrez tout à loisir.

M. THEODORE. Est-il ainsi, sieur Lactance?

LACTANCE. Oy, Monsieur.

M. THEODORE. C'est assez. Ne me voulez-vous autre chose?

ANASTASE. Non, pour ceste heure. Grand mercy, Monsieur!

M. THEODORE. Il n'y a de quoy. Bon soir. Helas! que feras-tu, pauvre maistre Theodore!

GOBERT. Cet homme semble fort travaillé; il n'a pas peut estre trouvé bon qu'on l'ait appellé.

HUBERT. A son commandement. Comme pensez-vous faire avec Silvestre, si son fils est de retour?

GOBERT. Le sire Anastase luy baillera son autre fille, qui est en religion. Le jeune homme n'en a veu ny l'une ny l'autre. Je m'asseure qu'il s'en contentera, et son père aussi.

HUBERT. C'est bien dict, et me semble que cet advis n'est que bon.

ANASTASE. Je le croy ainsi et en suis très-content.

LACTANCE. Et quant au fils de Gontran, il n'y a point de difficulté, pour ce qu'il n'y a eu qu'un pourparler entre vous et luy.

ANASTASE. Or, Dieu mercy! tout va bien, vous promettant, seigneur Lactance, que tout ce tumulte ne fust advenu si j'eusse sceu vostre volonté; mais je craignois qu'après qu'auriez prins vostre plaisir d'elle vous la laissassiez là, à mon grand deshonneur et scandale. Mais ce n'est icy qu'il en faut parler. Entrons au logis.

LUQUAIN. C'est bien dict. Marchez devant, je vous vay suivre.

SCÈNE X.

Lactance, *Hippolite*, *Gillette.*

LACTANCE.

Maintenant que nous sommes seuls, contez-moy, je vous prie, comme voz affaires se sont passées ; car, pour entièrement me contenter, il ne reste sinon que je sache si vous estes content.

HIPPOLITE. Comme j'ay commancé à vous dire, j'entray desguisé en tonnelier en la maison de ma dame Lucresse, par le moyen de Nicolas, nostre hoste, lequel avoit charge du médecin de luy agencer quelques tonneaux de vin. Ce faict, et quelque temps après, iceluy, ayant donné à entendre à ceux du logis qu'il m'avoit renvoyé (parcequ'on n'avoit que faire de tonnelier), s'en alla, me laissant caché en une petite chambre borgne, où j'ai demeuré jusques à ce qu'ayant sceu que le mari ne venoit souper au logis, ny peut-estre coucher, je sorty, et entray en la chambre de la dame, laquelle, jettant sa veuë sur moy, qu'elle recogneut, ne m'eut pas plutost aperceu qu'elle se print à crier. Adonc, m'aprochant d'elle, l'ambrassay ; et, mettant ma main contre sa bouche (affin qu'elle ne fust entenduë), la flattay le mieux qu'il me fut possible. Touttesfois, voyant que les prières ne servoieut de rien, je fus contrainct lui dire que, si d'amitié elle ne me vouloit escouter, que je publierois partout qu'elle m'avoit baillé l'assignation de l'aller trouver en cet

accoustrement, et que pour ce que je ne lui donnois ce qu'elle me demandoit elle faisoit ce bruit. Mais tout cela ne servit encores de rien. Enfin, m'estant assis, je la prins entre mes bras, et, essuyant par mille amoureux baisers les larmes qui tomboient le long de ses belles jouës, je commançay à lui remonstrer combien grande estoit l'amitié que je luy portois, et comme à son grant honneur elle pouvoit soulager mes passions, et tant de longs travaux que je souffrois à son occasion. Elle, ayant ententivement presté l'oreille à mes propos, demeura assez long-temps sans respondre. Finablemant, tirant un profond soupir du plus creux de son blanc estomac, me dit : Hippolite, voz prières ont eu plus de puissance sur moy que mon obstinée opiniatreté. Voilà pourquoy je suis contante et veux estre entièrement vostre, m'asseurant, si vous estes tel que je vous estime, qu'en recompense de la faveur que je vous fais, vous ne blasmerez ma trop grande privauté. Après, faignant estre toutte marrie, se coucha, et moy auprès d'elle, où j'ay demeuré jusques à ce qu'avons entendu mettre la clef en la serrure. Adonc, par l'advis d'elle, m'estant armé d'une brigantine, et faignant estre un larron, j'ay sorty comme le medecin vouloit entrer avec son serviteur, après, toutefois, avoir prins assignation quand je la doy aller retrouver.

LACTANCE. Puis que cela seul empeschoit l'entier de mon contentement est advenu, je te pardonne, ô fortune! toutes les injures que j'ai receues de toy. Or vous avez entendu comme mes affaires se sont passées; et, s'il reste quelque chose à vous dire, vous le sçaurez tout à loisir. Mais

pensez-vous que le medecin croye que celuy qui est sorty de son logis soit un larron?

HIPPOLITE. Je pense qu'il croit plutost tout le contraire, et que neantmoins, comme pratique et sçavant, il est pour n'en dire mot et monstrer tout le rebours de ce qu'il pense, attendant l'occasion de s'en esclaircir; mais il se trompe, car aucun de son logis ne s'en est aperceu, et je sçay que vous ny Nicolas n'en parlerez jamais.

LACTANCE. Si la dame, comme sage et accorte, elisant le moindre mal, pensa conserver mieus son honneur et bonne renommée en faisant vostre volonté qu'à s'obstiner, ainsi qu'eussent faict beaucoup de nyaises, croyez qu'elle vous apprendra desormais à manier plus dextrement l'amour que n'avez faict jusques icy.

HIPPOLITE. Je n'en doubte, et suis plus que resolu, ne deussé-je avoir autre contentement que de la veoir, de l'aymer toute ma vie, pour le respect de sa beauté, prudence et grande doulceur; mais nous en parlerons une autre fois plus à loisir. A Dieu, il faut que je m'en alle.

LACTANCE. Et moy aussi. A Dieu, jusques à demain.

GILLETTE. Bon soir, seigneur Lactance. Vous sçavez bien ce que j'ai faict pour vous?

LACTANCE. Hé! te voilà, Gillette! Asseure-toy que je t'en sçauray bien recompenser, aydant Dieu.

GILLETTE. Je l'espère ainsi. Allez! allez! vous vous faites trop attendre. Messieurs, il me semble vous oyr dire entre voz dentz que Gillette est plus vaillante que Roland le furieux, puis qu'elle a sceu faire ce marché et se gaigner un maistre et son pain pour tousjours. Elle l'est encores plus

qu'on ne sçauroit dire ; et, en ceste opinion, mes dames , elle vous ose asseurer que, si laissez perdre le beau de vos ans, que vous vous en repentirez , quand ne trouverez plus aucun chien qui vous abbaye. Voilà pourquoy elle vous prie prendre l'occasion tandis qu'elle se presente. Et vous, Messieurs , si la comedie vous a pleu, monstrez-le-nous par quelque signe d'allegresse. Mais pourquoy dis-je cela? car je sçay qu'elle vous a donné plaisir, ne fust-ce qu'en ce qu'elle a esté cause qu'avez eu assez de loisir de contempler les divines beautez des dames de Paris.





TROIS NOUVELLES

COMEDIES

DE

PIERRE DE LARIVEY

CHAMPENOIS

A l'imitation des anciens Grecs, latins et modernes italiens

A SÇAVOIR

LA CONSTANCE
LE FIDELLE
ET LES TROMPERIES

Imprimé à Troyes
Et se vendent à Paris

Chez La veufve Jean du Brayet, Jean de Bordeaux et Claude de Roddes, en la cour du Palais

M.DC.XI



A MESSIRE FRANÇOIS D'AMBOISE,

Chevalier, Seigneur d'Hemery, Malnoüe et Courserain, Conseiller du Roy en son Conseil d'Estat et privé, Maistre des Requestes ordinaires de son hostel.

ONSIEUR,

Me trouvant ces jours passez avoir plus de loisir que de coustume, pour ne demeurer trop paresseux, et affin de mesnager le temps, me print envie d'agencer un peu de livres que j'ay en mon estude, pour plus aysement m'en ayder au besoin, et, les tenant les uns après les autres pour les ranger d'ordre selon mon intention, je trouvay de fortune entre quelques brouillards et manuscripts six petits enfans, je veux dire six comedies toutes chargées de poussière, mal en ordre, et ayans quasi leurs habits entièrement

rompus et deschirez, dont il me print grande compassion. Qui fut cause que, les ayant recueilliës entre mes mains, je les revisitay pour sçavoir si elles n'avoient point quelque mal qui les empeschat de se monstrer au monde, et n'y trouvant rien (ce me sembloit) qui peust offenser personne, j'ay tasché de les r'abiller le mieux qu'il m'a esté possible à la façon de ce pays, pour vous les envoyer (moy n'ayant icy la puissance de les deffendre des brocards des mesdisans), et vous supplier bien humblement, puis qu'avez esté le parrain et protecteur de mes six premières, d'estre aussi parrain et protecteur de ces six dernières, qui vous tendent les bras, dont en voici les trois premières qui marchent devant. Vous les recevrez donc, s'il vous plaist, en vostre tutelle, comme pauvres desolées qu'elles sont, et les embrasserez et leur servirez de bouclier contre tous ceux qui les voudroient diffamer, et faire quelque bresche à leur bonne volonté et sincère affection. L'espérance que j'ay qu'en cet endroit prendrez la deffense de ces pauvres enfans abandonnez et presque orfelins me fait vous supplier de les recevoir d'aussi bon cœur que je vous les presente, et me tenir tousjours pour

Vostre affectionné et très humble serviteur a jamais.

PIERRE DE LARIVEY.

LA CONSTANCE

COMEDIE

PAR PIERRE DE LARIVEY

CHAMPENOIS

LES PERSONNAGES

DE LA COMEDIE.

BLAISE, serviteur.
FIDENCE, pedant.
MADAME ELISABETH.
CONSTANCE, jeune dame.
SPINETTE, vefve.
BARBE, servante.
ESPAGNOL, soldart.
FARFANIQUE, son laquais.
AURELIAN, jeune homme.
GERARD. amy d'Aurelian,
MARGUERITE, fille de Spinette.
SIRET, serviteur.
LEONARD, son maistre.

Personnes qui interviennent en la comedie sans parler.

Servantes qui accompagnent les maistresses où il est besoin.

Un gentilhomme bourguignon.



PROLOGUE.

Quand il print envie à l'autheur de ceste comedie, qu'il désire presentement vous faire veoir, il sembloit quasi que ce fust à regret, pour ce qu'il luy estoit advis qu'elle n'estoit bien parée ny agencée comme il désiroit, affin de vous donner, Messieurs et Dames, quelque agréable contentement, encores qu'elle soit toute simple, ne dressant ses actions qu'à la constance, du nom de laquelle il l'a voulu nommer. Je sçay bien que plusieurs ne prennent goust qu'a l'antiquité, dont ils font si grande estime qu'ils la logeroient volontiers au ciel, blasmant tous ceux qui ne les ressemblent et ne sont de leur opinion. Autres veullent que, comme les aages sont variables et diffèrent l'un de l'autre, et d'autant qu'aujourd'huy l'on n'use des mesmes choses dont l'on usoit il y a vingt ans, qu'ainsy les modernes comedies ne doivent être pareilles à celles qui estoient il y a mil six cens ans passez et plus, nostre vivre n'estant pareil au leur. Ceux-là disent qu'en Grèce ou à Rome on usoit d'un autre langage, d'autre façon de vivre, d'autres costumes, d'autres loix, et, ce qui importe le plus, d'une religion toute contraire à la nostre chrestienne et catholique, et autres finalement ne s'en esloignent du tout, encores qu'ils se soient oubliez aux reigles, preceptes et usages qu'ont tenu les anciens recommandables comiques, qui seront tousjours prisez et estimez d'un chacun; mais, quoy qu'il en soit, il faut surtout que les comedies soient faictes pour instruire, et encore pour donner plaisir. Parquoy, pour revenir à

nostre propos, il est malaisé que les hommes puissent faire chose qui agrée à un chacun, l'un ayant les aureilles sourdes, l'autre les yeux esblouys, et cestui-cy l'esprit esgaré en ses fantastiques contemplations. C'est pourquoy nostre autheur, qui en cecy a voulu imiter les Latins, les Italiens, et autres comiques tant anciens que modernes, portera patiemment le blasme qui luy pourroit être imputé par aucuns, qui, par avanture, en ce recit penseront estre blasmez, à quoy il n'a jamais pensé. Se diray bien que, si quelcun a opinion n'estre vray semblable ce qui est raconté de la bonté et fidelité des femmes et des hommes introduicts ès actes de la scène, peut estre parce que peu souvent se trouvent des femmes si chastes et fidelles, et des hommes si rares en bonté, ce neanmoins (recours aux histoires) s'en trouvent plusieurs de l'un et l'autre sexe qui ont esté, et en y a encores à present qui sont semblables aux nostres en amour, foy et exemple de chasteté. Quoy qu'il en soit, l'autheur vous prie accepter sa bonne volonté, requerant un chacun prendre place et se disposer à entendre patiemment et sans bruit ce que veut commencer à dire Blaise, qui sort avec le Pedant. Les voicy : ouvrez les oreilles, et vous orrez conter merveilles.





LA CONSTANCE

COMEDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Blaise, serviteur ; *Fidence*, pedant, *et Madame Elisabeth*.

BLAISE.

Voicy un grand cas ; ceci me semble la plus estrange chose du monde. Depuis cinq ans que je demeure en ceste maison, j'ay tousjours pensé que c'estoit un sainct monastère, joint que l'on ne se resjouissoit en icelle non plus en charnage qu'en caresme, et maintenant en moins de rien tout va c'en dessus dessoubs. Si mon maistre et ma maistresse avoient des enfans, je pourrois croire qu'on feroit quelque mariage, et par consequent des nopces ; mais, n'en ayant jamais eu, je ne sçay que dire. Je m'estois soudain, comme est ma coustume, en-

dormy sur le point du jour, et commençois à songer les plus doulces choses du monde, quand ma seconde maistresse m'a fait lever en haste pour m'envoyer je ne sçay où. Ha a! ha a! je n'ay encores les yeux bien ouverts ny estendu ma lasche peau, c'est pourquoy je ne suis encore bien esveillé. Mais je n'avois pas prins garde que monsieur le Pedant est sur le pas de l'huys, et, frottant ses yeux, escoute ce que je dis. O lict sainct! combien es-tu doux à ceux qui, ayant la panse plaine, comme je l'ay bien souvent, jouyssent de toi sans se soucier de chose quelconque! Si j'estois maistre comme je suis serviteur, je crois que je serois la plus part du temps au lict; et quand j'y pense... Ho! bon jour et bon an, monsieur nostre maistre!

FIDENCE.

Non per dormire poteris ad alta venire,
Sed per studere poteris ad alta sedere.

BLAISE. Hé! que le chancre vous vienne, avec ceste vostre sottise! N'estes-vous pas bien aise de dormir aussi bien comme moy! Le soir vous allez coucher quand les poulles vont au jouc, et le matin vous levez au son des escuelles!

FIDENCE. Ains de l'estrille, puisque *tu immorigere,* sans avoir tant soit peu de respect à ma personne, me donnes tous les matins l'aubade au son d'icelle, chantant à gorge desployée : *Magdelon, mon tout, mon bien, que j'ayme bien, etc.* Mais que dis-je? tu ne me romps pas mon somme seulement, ainçois tu apportes un grand empeschement à mes lucubrations.

BLAISE. Mais plustost culubrations, sçavoir est à vos pets et vesces, qui vont coulevrinant com

me petits coulevreaux. Et, si c'estoit à moy affaire, vous ne mangeriez si meschamment le pain d'autruy comme vous faictes, ains *in sudore vultus tui*. Pensez-vous que je sois un asne?

FIDENCE. Je ne me soucie pas que tu croyes que je dors lorsque *totis viribus litterarum studiis, etc.* Ne sçay-tu pas que les hommes oyseux ne prennent plaisir qu'à dormir? Ils sont comme toy, *velut pecora campi*.

BLAISE. Ouy, *pecora*, car vous estes de ceste confrairie, portez la bannière au jour de la feste, et, quant à l'oysiveté, qui est-ce qui galle et flatte plus son ventre que vous? Et de quoy servez-vous au monde, sinon de nombre, d'ombre et de litière?

FIDENCE. *Nos numerus sumus et fruges consumere nati*, voulois-tu dire. Ces mots se trouvent en Laurent Vale, enregistrez au Calepin; mais je ne veux, *quia non decet*, m'arrester à disputer avec toy, qui n'es qu'une beste. *Contra verbosos verbis contendere noli*. J'aurois le courage, si je voulois te le prouver, que, quand je dors, je suis plus animal raisonnable que quand tu veilles et es gaillard et dispos. Or prend l'argument.

BLAISE. Et s'il me venoit en fantaisie vous prouver, ou à tout le moins vous faire confesser, que vous estes *asinus vigilando et dormiendo*, que diriez-vous?

FIDENCE. *Abi in malam crucem, furcifer, id est* va au gibet, meschant que tu es. Faut-il ainsy parler à un semblable à moy?

BLAISE. Seigneur Fidence, vostre asnerie me pardonnera: je me joue avec vous, et ne voudrois

pourtant que me fissiez tancer par ma maistresse. Mais laissez-moy aller où madame Elisabeth m'envoye, car il me semble que je la voy devant la maison. A Dieu.

FIDENCE. S'il m'estoit permis disputer avec toy, je te rendrois en toutes façons plus doux qu'un mouton; mais *quomodocumque*, j'y engagerois mon honneur, pour ce qu'on diroit: *pares cum paribus*. Mais que dit en soy-mesme la sage Sibille?

ELISABETH. Enfin, nous sommes toutes femmes et toutes folles, et en nous n'est aucune stabilité n'y asseurance quelconque.

FIDENCE. *Varium et mutabile fœmina semper*, et en françois : la femme est tousjours variable et mobile de nature.

ELISABETH. Et celles qui pensent estre les plus sages sont plus folles que les autres. Madame Constance, qui ne fait jamais autre chose que dire ses patenostres, estant au reste en toutes ses actions très modeste, depuis deux jours ençà me semble estre devenue toute autre.

FIDENCE. *Sapientis est mutare consilium.*

ELISABETH. Ces tant devots font les chattemittes, affin qu'on pense qu'ils sont saincts; mais quelques fois ils monstrent qu'ils sont hommes.

FIDENCE. Ceste-cy blasme en sa maistresse ce qui merite estre souverainement loué, assavoir la religion et la bonté. Et quand elle manqueroit en quelque chose, aucunefois le bon Homère ne s'endort-il pas?

ELISABETH. Elle faict nettoyer la maison et icelle agencer en sorte qu'il semble qu'on y doibt faire quelque grand banquet. Et ce qui me faict

le plus esmerveiller est qu'icelle, qui tient moins conte d'elle qu'aucune autre de ce pays, s'en va tousjours toute gaye et cointe?

Fidence. *Quomodo latine dicimus* cointe?

Elisabeth. Mais que dis-je? ee qui ne se faict à temps se faict après, quand on n'y pense plus, et ce qui est permis à un aage est blasmé en un autre. Depuis quelques jours ençà, elle s'est plus que jamais n'avoit faict adonnée à se mettre en bon ordre, et se tenir plus proprement. Et pourquoy? C'est qu'elle est jeune. Mais cela n'importe.

Fidence. *Quia mulier appetit placere cultu, et impatiens est injuriarum.* En toute façon, pourtant, l'homme est un estrange animal, *semper et ubique* Il se plaint d'avoir trop de soin et trop d'occupations, et au contraire, comme s'il ne se contentoit de ses affaires, il se mesle de celles d'autruy. Mais ceste-cy est fort pensive; or sus, puisqu'elle m'a veu, c'est de mon devoir de la saluer à la françoise, crainte de luy faire mal au cœur par mon elegant parler ciceronien. Dieu vous gard, mon très doux baiser.

Elisabeth. Bon jour et bon an, maistre. Vous vous estes aujourd'huy levé bien matin! Quel miracle est-ce cy?

Fidence. Vostre mal apprins Blaise, qui ressemble (*ut vulgo dicitur*) au chien du jardinier, par antiquaire coustume estant tousjours, pour quelques affaires, contraint de se lever *summo mane*, de grand matin, ne cesse à mettre tout c'en dessus dessoubs jusques à ce qu'il entende que je suis levé. Mais le voicy qui vient deçà : il vaut mieux me taire, car estant un animal ..

Elisabeth. Te voilà, Blaise, desjà de retour?

BLAISE. Ouy, Madame. Je ne pouvois mieux arriver : le magister est avec sa maistresse Elisabeth.

ELISABETH. Tu as esté diligent.

BLAISE. Je le veux un peu faire eschapper la patience. Je sçay que mes besongnes sont prestes, n'en sçavez-vous rien ?

ELISABETH. Non, je n'en sçay rien, beste chaussée.

BLAISE. Quoy qu'il en soit, voicy le jour de caresme prenant : faictes vostre conte que ceste matinée ne se passera comme vous pensez. Mais dictes-moy, de grace, ma chère dame, et me pardonnez...

FIDENCE. Il captive la benevolence et s'excuse *uno eodemque tempore.*

BLAISE. Doibt-on demeurer toute ceste année en ce bourg ?

ELISABETH. On a accoustumé d'y estre quelque partie de l'an, et, les jours gras passez, retourner à Troyes et y estre au moins tout le long du caresme; et, quand j'apperçoys qu'on faict son pacquet pour s'en aller, et que je voy qu'on accomode toutes choses au village pour un temps, il me semble que c'est pour y demeurer eternellement.

BLAISE. Je m'esmerveille de telles choses, le maistre n'estant pas au pays.

FIDENCE. Temeraire et imprudent !

BLAISE. Quoy ! pensez-vous que je sois sourd ? Je vous prie, ne me rompez point la teste. Vous cherchez à ce matin...

FIDENCE. Si le maistre retourne, je t'en feray bien d'autres !

BLAISE. Et d'avantage que, n'estant coutumière de perdre un seul sermon, se peut-il faire qu'elle vueille estre tout cet an sans en ouyr aucun?

ELISABETH. La plus grande partie de nous, femmes, y va plus par usage et pour faire l'une comme l'autre qu'en intention d'aprendre, et bien souvent pour autre chose. Et qu'il soit vray, qu'on voye le beau fruit que nous en raportons! Si j'estois homme et eusse une femme soubs moy...

BLAISE. Que diantre feriez-vous?

ELISABETH. Ou, pour mieux dire, si j'estois mère de famille...

BLAISE. Que feriez-vous, par vostre foy, dame Elisabeth? Comme vous gouverneriez-vous?

ELISABETH. De la façon qu'autrefois j'ay ouy conter à un galant homme, lequel disnoit avec nous, il y a quelques moys.

BLAISE. Le sire Agreste dit en ceste façon: De quoy servent vos *cujus*, ne sçachant rien dire qui puisse être entendu d'autre que de vous? Et encores Dieu vueille que sçachiez bien ce que vous dictes!

ELISABETH. Maistre, c'est vostre faute; vous l'avez ainsi bien enseigné.

FIDENCE. *Verum est*, et, partant, *patior telis vulnera facta meis.*

ELISABETH. Je me leveroy de grand matin, et la première chose que je feroy estant sortie du lict, je rendroy graces à Dieu d'avoir passé ceste nuict en repos, sans danger.

BLAISE. Note bien, babouyn.

FIDENCE. *Patienter ferre memento.*

ELISABETH. Le suppliant, après, qu'aussy il me

concède passer la journée sans peril et franche de tout mal.

FIDENCE. *Erasmus noster in colloquio cui titulus Pietas puerilis.*

ELISABETH. Puis, ayant ouy messe en l'eglise plus proche, non par une accoutumance, mais par devotion, je m'en retourneroy en la maison pour songner au gouvernement d'icelle et des enfans, les enseignant vivre en celle sorte de mesme. Le soir, je rendroy grace à Dieu, le priant pour la future nuict et pour le salut de toute ma famille.

BLAISE. Mon bon maistre, dictes la verité : ceux-là n'ont-ils pas bonne raison de tenir madame Elisabeth pour telle qu'elle est? Si je disois ce que tesmoigne le voisinage de sa sagesse, elle s'en fascheroit.

FIDENCE. Ouy, à la verité; mais telles choses ne se disent en presence.

ELISABETH. Je ne vous entend pas.

BLAISE. Je dis que ceste façon de vivre me plairoit beaucoup.

FIDENCE. Madame, cestuy-cy faict trop le compagnon avec un chacun.

ELISABETH. Bon prou vous face, puisque le voulez ainsi; avec telles sortes de gens, il ne faut pas trop se haster.

FIDENCE. *Ita aiunt, ab æquali enim conversatione nascitur dignitatis contemptio.*

ELISABETH. Ha! Blaise, tu t'en ris!

BLAISE. Et qui diable ne riroit des sottises de cet homme? Poursuivez.

ELISABETH. Je n'en ay pas dict la moitié.

BLAISE. Que faut-il apres?

Elisabeth. Je te le vas dire en deux mots : c'est qu'il faut estre homme de bien.

Blaise. Comme peut-on estre homme de bien ?

Elisabeth. C'est, comme je croy, de n'offenser à escient personne, d'ayder à un chacun selon sa puissance.

Blaise. O ! cela n'est pas possible.

Elisabeth. Tant y a que celuy qui s'aproche plus de ce but est le meilleur et le gaigne, et sont toutes ces choses aysement executées par ceux qui ont la crainte de Dieu devant les yeux, joint aussy qu'on doibt avoir consideration au temps, aux lieux, aux aages et autres circonstances.

Fidence. *Talem uxorem Euripides si habuisset, tam laudasset fœminas quàm vituperavit.*

Elisabeth. De grace, maistre, si vous aymez me faire plaisir, laissez une autre fois ceste vostre pedanterie, et parlez françois. Et puis quand vous serez avec vos semblables et escoliers...

Blaise. C'est assavoir, en quelque *Ludo literario*, comme vous avez accoustumé de dire.

Elisabeth. Parlez tel langage que vous voudrez, mais non avec moy.

Blaise. *Dic mihi cujum pecus*, estant un lourdaud tel que vous estes, à quoy vous sert ne sçavoir sinon sanglotter et cracher certaines sentences latines qu'avez apprises par cœur, non à autre occasion sinon pour faire le *quamquam ?*

Fidence. *Omnes benignos reddit eruditio.* Voicy à quoy ceci me sert, que je suis homme, et tu es beste. *Hominis opes pulchræ sunt literæ.*

Elisabeth. Cela va bien, mais toute chose a son temps.

Fidence. *Omnia tempus habent.* Bref, je ne

puis me commander; mais si n'estoit que les bons sont mesprisez du monde et hayz et contemnez de tels comme tu es, Blaise, je veux dire ignorans, vous cognoistriez que je ne suis moins docte en la ciceronienne qu'en la françoise eloquence, comme mes œuvres le demonstrent. Lisez les Odes de Fidence, escrites en rime françoise, et vous verrez si je sçay autrement parler que latin. Considerez, ma chère dame, quels vers sont ceux-ci :

Escoutez tous, d'une ententive oreille,
En vers françois, l: bruit et la merveille,

et que sequitur. Ne voylà pas un beau commencement, et vrayment heroïque !

BLAISE. Donc, Madame Elisabeth, pour retourner à nostre premier propos, ne laisserez pas la maison en desordre et toute chose en confusion, et, comme font plusieurs enfans, mettre tout à l'abandon pour aller je ne sçay où, et, ainsi que vous dictes, se donner assez souvent du plaisir depuis le lever du soleil jusques au soir, au grand detriment et scandale du mary et de toute la famille.

ELISABETH. Quand à ce qui depend de la maison, du mary, et des enfans, je m'accommoderay autant destrement que je t'ay tantost dict. Je trouve bon que quiconque n'est obligé par justes et raisonnables empeschemens, ny encores en façon quelconque, au devoir de la charité, peut toute la journée employer son temps à ses honnestes plaisirs. Mais, Blaise, ceux qui ont charge de la famille !

BLAISE. Madame, c'est assez, n'en parlons plus. A la verité, vous me semblez par vos discours une profetesse, tant vous dictes bien; mais pource que ne menez pas la vie que vous dictes,

qui est cause que vous et la maistresse aussy ne vivez plus joyeusement, la maistresse vous tenant comme sa sœur et ne vous voyant qu'à demy...

ELISABETH. C'est de sa grace. Tu m'as faict dire ces choses je ne sçay à quel propos ny à quelle occasion, madame Constance estant un vray miroir et exemple d'une vie chrestienne et civile, et sçaches qu'il y en a peu au monde qui la ressemblent.

BLAISE. Vous avez bonne occasion de parler ainsi, puisqu'elle vous tient comme sœur, vous reçoit à sa table, voire mesme en son propre lict.

ELISABETH. Aussy Dieu sçait si on peut plus aymer une sœur ou une fille comme je l'ayme, aymeray et serviray toute ma vie.

FIDENCE. O mots dorez, dignes d'estre recitez au theatre du monde! Je veux les enregistrer en ma memoire, pour en compiler un docte et très elegant opuscule.

ELISABETH. Mais voyez d'où et avec qui j'ay, ce matin, entré en discours! A la verité, entre nous femmes, nous babillons volontiers et contons nos affaires à un chacun, et bien souvent faisons comme Rolin, ce savetier qui racontoit ses beaux faicts à qui ne les vouloit sçavoir.

FIDENCE. *Hoc latine dicimus narrare fabulam surdo.*

ELISABETH. A Dieu, maistre. Je veux aller trouver Madame, qui sort dehors.

FIDENCE. *Me vobis commendo.*

SCÈNE II.

Constance, Fidence, Elisabeth, Blaise et Spinette.

CONSTANCE.

C'est un grand cas que cest homme ne veut oublier ces siennes folies, ny dame Elisabeth de s'amuser à babiller avec un chacun. Bref, qui est d'une telle nature ne peut faire autrement, tesmoing le bruit qu'on a faict ce matin.

FIDENCE. *Salve, Domina mea;* soit bien venue vostre seigneurie.

CONSTANCE. Je ne sçay quel diantre d'homme vous estes ! Estant si docte et sage comme le pensez estre, pourquoy entrez-vous en dispute avec cest animal ? Mais, pour le vous dire comme je l'entend, le monde se trompe d'appeler ou docte, ou sçavant, ou prudent, tout homme qui sçait seulement dire quatre mots de latin, et que tous les autres sont ignorans, comme si aucun ne pouvoit estre habile homme ne se rendre vertueux sinon par le moyen d'une ou de deux langues estrangères.

FIDENCE. *Totus horreo tremoque.*

CONSTANCE. Peut estre qu'en latin vous estes un grand docteur, mais en françois vous n'y entendez rien.

BLAISE. Vous estes un grand bœuf, *verbi gratia,* et ignorant en quatrogue.

FIDENCE. *Audaces fortuna juvat.* Je veux

respondre pour ne sembler estre un ignorant. Je rends graces à Dieu, ma très honorable dame, que, si je n'ay apprins autre chose de ceste tant negligée science, pour estre, comme dit le Doctrinal, *paratum ad utramque fortunam.*

Constance. Bon jour et bon an.

Blaise. Et quoy ! n'eussiez-vous peu apprendre le mesme au traicté de consolation ?

Fidence. Je ne te veux pas respondre.

Constance. Blaise, va t'en à tes affaires, et vous, maistre, ferez bien d'aller escrire : Leonard retournera tantost, et n'aurez pas escrit la moitié de ce livre qu'il vous a laissé pour le coppier. C'est assez dit, contentez-vous. Dame Elisabeth, puisque nous sommes despestrés de ceux icy, allons vistement ouyr la messe. Il me desplaist, voyant le temps si beau, que je n'ay faict de grand matin ce que j'avois envie de faire, et ay tant attendu que le soleil est dejà si haut.

Elisabeth. Nous cheminons trop laschement, estant si tard, comme vous dictes. Mais c'est tout un, je vas prendre ma cappe et reviendray incontinent.

Constance. Outre plusieurs autres bien-faits que je recognoy avoir reçu de la bonté de Dieu, je luy suis grandement tenue de ce qu'il m'a faict venir entre les mains ceste bonne dame, l'honnesteté et la douce compagnie de laquelle m'a depuis plusieurs années tousjours esté consolation. Mais la voicy qui revient. Cheminons un peu, dame Elisabeth, afin que quand madame Spinette arrivera nous soyons de retour.

Elisabeth. Nous n'avons que faire de nous haster, car la voilà.

CONSTANCE. Je voy bien, madame Spinette, qu'estes soigneuse et fort diligente. Vous soyez la tresbien venue.

SPINETTE. Et vous la bien trouvée. Comme vous portez-vous, madame Constance?

CONSTANCE. Bien, Dieu mercy, et me semble, à vous voir, qu'il est ainsy de vous.

SPINETTE. Il en est ainsi, graces à Dieu.

CONSTANCE. Je suis marrie qu'estes venue à pied.

SPINETTE. Il n'y a pas si loing, ce ne m'a esté qu'une promenade; et puis je m'en porteray mieux.

CONSTANCE. Dame Elisabeth, vous pouvez vous en retourner en la maison, sans vous ennuyer icy. Et vous autres, retournez au logis. J'ose m'assurer, madame Spinette, que ne vous esmerveillerez pas peu de ce que je vous ay envoyé prier de venir demeurer icy avec moy quatre ou cinq jours, et le serez encores davantage quand vous entendrez l'occasion pourquoy je l'ay faict. Mais, d'autre costé, j'espère qu'ayant enfin consideré la foy et amitié que j'ay envers vous, oublierez tout cela. Or, avant qu'entrions plus outre en discours, puis que je ne m'en suis pas souvenue plus tost, je veux que mes servantes et les vostres aillent querir vostre fille, affin que durant ce peu de jours elle soit aussi avec nous.

SPINETTE. Je luy avois commandé aller au monastère se tenir avec ma sœur jusques à mon retour. Toutesfois, puis qu'il vous plaict qu'elle vienne icy, nous la pourrons envoyer querir après disné.

CONSTANCE. C'est bien dict, il sera faict ainsi.

SPINETTE. Madame Constance, je vous remercie de la fiance qu'avez en moy, et suis en opinion que ce ne sera en vain, si en quelques endroits je vous puis servir; aussi nostre longue amitié, ayant quasi esté nourries ensemble, le requiert. Occasion pourquoy, sans user d'autre ceremonie, je vous prie croire qu'en amitié je vous suis et veux estre comme vostre bien affectionnée sœur.

CONSTANCE. Je croy qu'avez souvenance que nos pères estans jadis si proches voisins l'un de l'autre qu'il n'y avoit que la muraille entre deux, et que lors entre nous, petits enfans, estoit une si grande privauté, que, quand nous aurions esté engendrés d'un mesme père, elle ne pourroit estre plus grande, et que j'estois tousjours en vostre maison, ou vous et vostre frère estiez en la mienne, jaçoit que les moyens de mon père fussent très grands et les vostres mediocres.

SPINETTE. Je m'en souvien bien, et ores reduisant cela en ma memoire, est cause que les larmes m'en viennent aux yeux, pensant combien durant ce temps-là j'ay vescu avec peu de liesse et moindre consolation, et ce, pour plusieurs occasions.

CONSTANCE. Doncques, hantans ensemble, comme est la coustume des voisins, estans devenuës un peu plus grandettes et fermes d'age, fut si grande l'amitié que portions l'une à l'autre, et encore vostre frère Anthoine et moy, que par avanture on n'entendit jamais parler de telles et semblables amours que les nostres. Seulement alors estions contans de nous veoir, de parler et de nous recreer ensemble. Quand après, selon le

temps, quelque occasion nous separoit, nous nourrissions nos cœurs et nos esprits de très douces pensées.

SPINETTE. O combien grandes sont les forces d'amour!

CONSTANCE. Finablement, croissant ensemble les ans avec l'amour, vint jusques à là que, ne nous contentans d'estre honnestement ensemble, quelques fois le jour, mais par occultes voyes, environ l'espace de trois ans continuels, une mesme chambre nous a reçuz tous deux quasi toutes les nuicts, au moins deux ou trois heures. Et qui le croiroit jamais, si par hazard quelqu'un n'a receu de Dieu une pareille grace, qu'une fille de quinze ans et un jeune homme de dix-huit ou vingt, ayant esté si longtemps, quasi vescu ensemble et demeuré en une mesme chambre, ains sur un mesme lict, tout vestuz, et que cependant toute deshonneste pensée a tousjours esté esloignée d'eux? Personne, comme je croy.

SPINETTE. Sinon celuy qui, par un singulier don de Dieu, comme vous avez dit, s'est trouvé en un pareil faict. Vous me contez, madame Constance, un amour vrayment sainct et une chose malaisée à croire à plusieurs.

CONSTANCE. Dieu, qui sçait tout, dame Spinette, sçait encore si en cecy je dis autre chose que la verité. Mais il ne peut quasi estre que ne vous souveniez de quelque chose.

SPINETTE. Je me souviens seulement de je ne sçay quoy, pour ce que, comme vous sçavez, nous estans encore fort jeunes, mon père estant mort, je fus par mon frère, qui estoit un peu plus agé que moy, et par mon oncle, mariée à Fabian,

qui deceda, il n'y a pas encore deux ans passez, me laissant chargée d'enfans et de peines.

CONSTANCE. Ainsi vont les affaires de ce monde.

SPINETTE. A la verité, j'enten aujourd'huy (retournant à nostre propos) un des plus grands cas dont jamais j'ay ouy parler; mais quand je considère quelle vous avez tousjours esté, et combien modeste et bien apprins a esté mon pauvre frère, je m'accorde aysement à croire que (comme vous dictes) vostre amour a esté très chaste et bon. Mais poursuivez vostre discours.

CONSTANCE. Les affaires estant en ces termes, mon père delibera me marier ; ce qu'estant venu à mes oreilles, je parlay un soir à Anthoine en ceste manière : Anthoine, puis que depuis quelque temps ton père est mort, tu es maistre de toi-mesme; je cognoistray maintenant si cest amour que tu as tousjours monstré me porter est tel que je l'ay creu ou autre. Toy-mesme tu m'as dit, et j'en suis très certaine, que le bruit court presque partout que mon père m'a donnée pour femme à Leonard, son compagnon d'estat: de quoy on peut conjecturer qu'au moins ils en ont tenu quelques propos. C'est pourquoy, avant que l'affaire passe plus outre, je seroy bien aise que toy-mesmes allast à mon père me demander en mariage. S'il advient qu'il en soit content, nostre long et honneste desir prendra fin ; si autrement, je penseray à ce qu'aurons affaire. A cela me respondit Anthoine : Combien que ce soit une folie entreprendre cela, qui ne peut reussir en façon quelconque, puisque la fortune (le propre de laquelle est tousjours s'opposer aux hounestes desirs des hommes) le veut

ainsi, ce neantmoins je feray de très bonne volonté ce qu'il vous plaist me commander; mais pour ce que vostre père, comme vieillard et très riche, fera ce que la plus part des autres hommes ont accoustumé faire, je ne doute point qu'à moy, jeune homme peu riche, et pauvre, en son esgard, au respect de luy, il n'en face refus, et d'avantage m'estimera sot et de peu de jugement. Mais à quoy m'amusé-je ainsi à raconter par le menu toutes ces choses? Il parle à mon père, duquel il eut la responce qu'il s'estoit imaginée; parquoy, estant soudain retourné à moy, prenant à tesmoin celuy qui gouverne toutes choses, il me fiança de mon bon gré, et me promist ne vouloir jamais autre femme que Constance, et moy, au semblable, que je ne voulois autre mary qu'Anthoine.

SPINETTE. Helas! que me dites-vous, madame Constance? Avez-vous deux marys?

CONSTANCE. Escoutez, de grace. Le jour suivant, l'affaire se conclud entre mon père et Leonard, et en fut dressé le contract. Et mon père, estant retourné au logis, me dict: Constance, je t'ay mariée. Faictes en sorte, toy et ta mère, que tout soit bien net en la maison, et puis mets-toy en ordre et te pare, pour ce qu'à ce soir nostre Leonard te viendra veoir et toucher en main. Quoy entendu par moy, sans penser à ce que je devois dire ny jeter une seule larme, luy respondy: Vous avez mal faict de me marier sans premièrement entendre quelle estoit ma volonté; mais vous en aurez le plaisir et l'honneur que vous meritez.

SPINETTE. Quelles choses font quelques fois ces hommes! Votre mère, que disoit-elle?

CONSTANCE. Ma mère estant malade au lict,

comme vous sçavez, d'une maladie qu'elle a porté plusieurs années, voire jusques à la mort, en estoit bien faschée, luy semblant que mon père avoit tenu peu de comte d'elle à la conclusion de ceste affaire sans l'en advertir avant la dernière resolution, combien que quelques jours auparavant il luy en eust tenu quelque propos. A la responce donc que je fis à mon père, il commença à crier, et moy à luy respondre, neantmoins avec toute reverence et doucement, que je m'estois donnée à Dieu, et voulois estre religieuse. Mais tout cela ne servit de rien, pour ce que, s'estant mis en la teste que l'affaire iroit selon sa volonté, sortant dehors me dit : Constance, tay-toy et ne m'en parles plus ; il convient à une honneste fille de se contanter de la volonté de son père, mesmement en ces choses qui sont de si grande importance. Moy, ayant ouy ces propos, me mis à penser ce que je devoy faire, et me resolus finablement à chose fort perilleuse.

SPINETTE. Et quelle resolution prinstes-vous, par vostre foy ?

CONSTANCE. Je me resolus... Mais qui est cestui-cy qui vient droict à nous avec un laquais derrière luy ?

SPINETTE. Il me semble, et il est vray, que c'est le grand amy de mon frère Anthoine.

CONSTANCE. Dieu nous soit en ayde ! Que pourroit-ce bien estre ?

SCÈNE III.

Aurelian, Constance, Spinette.

AURELIAN.

Dieu vous donne le bon jour.

SPINETTE. Et à vous ce que desirez, Aurelian. Quel miracle est-ce cy?

AURELIAN. Il me faict mal que peut-estre j'ay interrompu vostre discours.

CONSTANCE C'est bien, je m'esmerveille de vous.

AURELIAN. Madame Spinette, je fus hier en vostre maison pensant parler à vous; mais je ne vous y trouvay pas.

SPINETTE. Je m'esbahy qu'on ne me le dist quand je fus de retour...

AURELIAN. Je y ay encores esté ce matin de bonne heure.

SPINETTE. Car je ne vous eusse pas laissé prendre ceste peine.

AURELIAN. Et m'ayant esté dict qu'estes venue icy veoir madame Constance, et pour ce que j'ay à parler avec vous de chose d'importance, joint que demain je doy partir pour aller à Lyon, j'ay prins asseurance de vous venir trouver icy, et suis marry que ce ne sera sans donner de l'ennuy à madame Constance et à vous.

CONSTANCE. Ains de la consolation. Nous estions icy hors de la maison à deviser, attendant l'heure de disner, et puis qu'estes venu tout à temps nous disnerons de compagnie, et, le repas prins,

vous parlerez à madame Spinette à vostre commodité.

AURELIAN. Je feray ce qu'il vous plaira.

CONSTANCE. Entrons en la maison ! Venez, madame Spinette.

AURELIAN. Passez, de grace.

SPINETTE. Pour vous obeyr, Aurelian.

ACTE II.

SCÈNE I.

Barbe, servante; *Elisabeth*, *Spinette*, *Aurelian*, sans parler.

BARBE.

Ainsi tout se portera bien; le maistre se va promener et icy on nettoye par tout et se donne-on du bon temps. Je sçay que ce matin l'amy a disné à son ayse avec une compagnie du jour de la feste, estans entretenus d'une jeune fille qui n'a pas vingt-cinq ans, belle et fresche comme une rose, et encores d'une autre qui n'est à la verité sinon belle et gratieuse. O qu'il faisoit beau veoir madame Spinette avec un accoustrement brun! Je suis bien ayse qu'elle se resjouyt; mais, helas! ceste autre, qui est madame Elisabeth, laquelle ne crache que des sentences, comme si elle estoit quelque doctoresse, est devant la porte: elle aura entendu ce que j'ay dict.

ELISABETH. Tu ferois mieux d'aller où ta maistresse t'envoye, causeuse et babillarde que tu es!

Enfin, tu seras tousjours Barbe ou bavarde ; mais si c'estoit à moy à faire...

BARBE. Que vous ay-je dict? Je feray beaucoup mieux, sans respondre, d'aller où ma maistresse m'envoye...

ELISABETH. Il y a desjà long-temps que tu m'as faict sortir de la maison.

BARBE. Car, si je recommençoy, ce seroit pour une heure.

ELISABETH. Entre plusieurs choses qui s'esprouvent contraires à la vie paisible de ce monde, ne sont ny les dernières ny les moindres celles que on a à l'occasion de ceux qui nous servent. Outre ce qu'estant continuellement desrobez et pillez, ceux-là nous veulent encor tenir le pied sur la gorge et estre juges de toutes nos actions. Combien se trouve-il de serviteurs, combien de servantes qui, pour un petit desdain ou autre legère cause, ont occasionné la mort ou eternelle infamie de leurs maistres! Ny les bienfaicts, ny les courtoisies, ny quelqu'autre amitié et humanité, ne peuvent le plus souvent rendre ceste perverse condition d'hommes ny humaine, ny raisonnable, ny fidelle. O combien est veritable que les maistres sont plus serviteurs que ne sont pas leurs varlets! C'est pourquoy, ainsi que j'ay autrefois ouy dire, un pauvre cardinal, venant à mourir, dist ces mots : « Je meurs volontiers, dont je remercie Dieu, pour ce que par ma mort je suis delivré des mains des serviteurs. Je ne nye pas pourtant qu'il ne s'en trouve de bons et de fidelles, mais ils sont si rares et clair semez, que pour un tel on en trouve mille desloyaux, larrons, mesdisans, menteurs, et, en somme, très meschans,

Toutes fois, puis qu'on ne s'en peut passer, l'usance de ce monde le voulant ainsi, il faut s'accorder porter patiemment ceste incommodité et calamité avec les autres malheurs qui accompagnent la vie. » Or sus, regardez qu'on mesdit de madame Constance, qui est un exemple de pudicité et de tout autre bonté! Ho! je ne m'en advisois pas. Voicy dame Spinette et Aurelian. Gardez-vous, madame Spinette, que cest air ne vous face mal.

Spinette. Que dites-vous? Dieu vous le pardonne! il y a six mois que l'on n'a veu un plus beau jour que cestui-cy, occasion pourquoy Aurelian et moy sommes sortiz dehors pour deviser et jouyr de ce beau et bon air.

Elisabeth. Que ce soit pour vostre commodité. Cependant, je m'en vas trouver madame Constance.

Spinette. Vous ferez bien, car elle est demeurée seule en la maison.

SCÈNE II.

Aurelian, Spinette.

Aurelian.

Je suis librement sorty en la rüe pour discourir avec vous, affin de librement vous desclarer ce qui m'a meu vous dire je ne sçay quoy de madame Constance et de son mary, pour autant que je seray bien ayse qu'autre que vous n'en sçache rien.

SPINETTE. Vous avez bien faict.

AURELIAN. Il y a environ dix ans, peu plus ou peu moins, je ne m'en puis souvenir, qu'Anthoine vostre frère partit de Troyes, non à autre occasion, sinon parce que madame Constance, laquelle il aymoit sur toutes choses, fut donnée par son père en mariage à Leonard. Il me fit par contract, que je porte, une libre et franche donnation entre vifs de tous les biens et facultez qui luy estoient escheuz par la succession de son père.

SPINETTE. Je sçay bien tout cela.

AURELIAN. Moy, d'autre part, je luy promis, seulement de parolle et selon sa volonté, d'estre gardien d'iceux, et non propriétaire, pour les luy rendre à son retour. Après, quand il voulut partir, je luy mis ès mains mille escus, me disant lors : Sy entre cy et dix ans je ne suis de retour, croyez asseurement que je ne suis plus en vie, vous priant disposer du tout à vostre volonté. Au surplus, ayez souvenance de ma sœur, au cas que durant ce temps elle aye quelque necessité.

SPINETTE. De quelle valeur pensez-vous estre ses biens ?

AURELIAN. Ils ne valloient lors guères moins que cinq mille escus, mais ils vallent maintenant d'avantage, à cause du rehaut des monnoyes, et que les heritages sont de meilleur revenu.

SPINETTE. Se peut-il faire qu'à l'occasion de ceste-là seulement, il luy ayt prins volonté de quitter et abandonner entièrement le pays, les parens et les amis ?

AURELIAN. On dict encores beaucoup d'autres choses, lesquelles il n'est maintenant besoin de raconter. Mais combien que la seule amitié en ayt

esté cause, je ne m'en esmerveille pas beaucoup, et s'en esbahissent seulement ceux qui n'ont esprouvé quelles sont les forces d'amour, ou ceux qui ont faute de jugement et sont peu experimentez ès affaires du monde.

Spinette. Soit comme on voudra. Je sçay bien que jamais il n'a esté tenu pour homme de peu d'entendement. Mais poursuivez.

Aurelian. Il s'en alla doncques à ceste occasion, et ay ouy dire qu'il tint le chemin de Bourgongne ; et n'ay jamais ouy nouvelle de luy, sinon une seule fois.

Spinette. Vous en avez donc receu des nouvelles ?

Aurelian. Ouy, Madame : lorsque le roy faisoit la guerre pour le recouvrement de la principauté de Luxembourg, il y a quelque temps, Leonard, mary de madame Constance, fut prins en une escarmouche et blessé à mort par quelques Espagnols ; mais, comme voulut sa bonne fortune, ceste prinse estant venue aux oreilles d'Anthoine, qui estoit bien aymé du chef qui commandoit en l'armée, payant de ses propres deniers la rançon, le remit en liberté ; puis, l'ayant faict conduire en un bon logis, le fit à ses propres fraiz et despens penser et medicamenter, en sorte qu'incontinent après, jaçoit que les playes fussent perilleuses et de danger, il fut guery et sauvé.

Spinette. Je n'ay jamais ouy parler de cela.

Aurelian. C'est un grand cas, puisqu'à Troyes on sçait toutes nouvelles, tant par la voye des chassemarée qu'autrement, que vous n'en avez rien sceu. Tant y a qu'Anthoine, luy ayant faict ren-

dre tout ce qui luy avoit été prins, jusques à une esguillette, le r'envoya à Troyes.

SPINETTE. Qu'alloit chercher Leonard parmi les soldats?

AURELIAN. Encores qu'on n'en sçache rien, à la verité, aucuns pensent qu'il cherchoit Anthoine.

SPINETTE. Et pourquoy cherchoit-il Anthoine?

AURELIAN. Plusieurs ont opinion qu'il le cherchoit pour le tuer, s'asseurant qu'il croyoit iceluy ne pouvoir estre ny seurement, ny avec honneur, legitime mary de madame Constance du vivant d'Anthoine; mais autres sont d'opinion contraire, et tiennent pour tout certain qu'il le cherchoit à autre intention. Toutesfois, comme j'ay dict, on n'en sçait rien à la verité, pour estre Leonard, comme devez sçavoir, homme qui parle peu, et qui en toutes ses affaires est bien entendu. Mais soit comme on voudra. Anthoine ne parla pas beaucoup à luy, croyant peut estre que trop parler nuit.

SPINETTE. Comme avez-vous donc eu nouvelles de luy?

AURELIAN. Quelque temps après, il m'escrivit une lettre, laquelle j'ay apportée sur moy; et, affin que sçachiez le tout, je vous la veux lire.

SPINETTE. Je ne vous en veux donner la peine; dites-moy seulement la substance du contenu en icelle, puis ce m'est assez.

AURELIAN. Il m'advertit qu'il se porte bien, et est en resolution de jamais ne revenir veoir ce pays, et que partant je dispose de ses affaires selon son intention.

SPINETTE. Fait-il mention des affaires de Leonard?

AURELIAN. Non, Madame; il se plaint seulement d'estre poursuivy de celuy qui le devroit aymer.

SPINETTE. D'où escrit-il?

AURELIAN. De Besançon.

SPINETTE. N'avez-vous apprins autres choses de luy en tant d'années?

AURELIAN. Nenny par ses lettres. Ce nonobstant, avant que prendre aucune resolution, j'ay voulu laisser escouler quelques ans. Or, maintenant que certaines miennes affaires me contraignent aller en Bourgogne, soit que les dix ans soient accomplis ou non, je suis venu pour vous dire que n'ayant, par la grace de Dieu, besoin de m'ayder de ce que, selon la charité et justice, on doit à autruy, je suis resolu de distribuer et faire part à vos enfans, comme les plus proches parens d'Anthoine, de ce qu'il m'a mis entre les mains. C'est pourquoy, avant mon partement, je laisseray en la bancque de Lyon, pour vostre fils ainé, cinq cens escus, affin que, quand il sera parvenu en âge, il s'en ayde selon vostre bonne volonté; et encores autres cinq cens en la mesme bancque pour vostre grande fille, affin de luy estre delivrez lors que la voudrez marier. Ce que j'en fais est pour ce que si, en mon voyage, il plaisoit à Dieu faire sa volonté de moy, je veux estre acquitté de mon devoir, et si je retourne, comme j'espère que ce sera bientost, moyennant la grace de Dieu, j'adviserai à quelques autres choses au profit des neveux d'Anthoine, le depart duquel a esté cause qu'oncques depuis je n'ay esté joyeux; et si j'eusse pensé qu'il eust voulu faire ce qu'il a faict, il ne s'en fust jamais allé sans moy; mais je

pensoy qu'il devoit faire comme plusieurs autres jeunes hommes ont accoustumé faire en cas pareil, et que, ayant passé un an ou deux en ceste frenesie, il s'en devoit revenir et penser à autre chose. Mais j'ay cogneu en effet qu'il a un grand courage, et qu'il est debonnaire et paisible en toutes ses actions.

SPINETTE. Aurelian, je n'ay jamais faict comme font la pluspart des femmes. Je sçay bien les donnations faictes par mon frère, qui a plus tenu de conte d'autruy que de moy ; neantmoins, pour tout cela, je n'en ay jamais ouvert la bouche. Quelque temps après son départ, Fabian, mon mary, est mort, qui m'a laissé deux enfants masles et deux femelles avec peu de moyens, et pour tout cela je n'ay pourtant desesperé de la grace de Dieu, et telle croyance ou esperance n'a esté vaine ou trompeuse, puis que, par sa grace, vostre bonté et amiable affection me faict aujourd'huy jouyr d'un si grand bienfaict, duquel je ne me soulleray jamais de remercier et l'un et l'autre. Mais, sans vous tenir plus en suspens, avez-vous à la verité receu quelques nouvelles de la mort d'Anthoine?

AURELIAN. Pour vous parler franchement, un Bourguignon qui est en ceste ville, lequel au Conté luy fust bien grand amy et plus que frère, m'a affirmé par lettres et depuis dit de bouche à plusieurs qu'il a receu certains advis qu'Antoine est mort en Allemagne.

SPINETTE. Je dis ainsi pour ce que ce matin j'en ay longuement devisé avec madame Constance, laquelle m'a envoyé querir tout exprès, et entre autres choses m'a dict qu'il y a environ un mois que Leonard, son mary, estoit parti de

Troyes pour aller en Allemagne trouver Anthoine, affin de le ramener à Troyes. Je vous diray d'avantage, qu'à ce soir elle attend et l'un et l'autre. Vous en faictes l'esbahy ?

AURELIAN. Je ne sçay et ne puis, sinon serrant les espaulles, croire que Leonard soit, comme l'on dict, arrivé, et qu'Anthoine soit vivant, veu que Leonard le cherche (ainsi que j'ay ouy dire) plus pour le faire mourir que pour le ramener par deçà. Dites-moy par vostre foy, madame Spinette, comment dame Constance peut en un mesme temps avoir deux marys, posé qu'il fust vray que Leonard fust allé trouver Anthoine? C'est ce qui a donné à plusieurs occasion d'en parler. Je sçay bien que madame Constance est belle et bonne autant que l'or affiné ; mais...

SPINETTE. Je croy qu'elle est telle que vous dictes, mais (Aurelian) le monde a esté, est et sera tousjours pareil. Si quelqu'un est bon, il trouvera qui mesdira de luy ; et qui est bon, c'est assez qu'il est bon. Le monde en croit ce que bon luy semble.

AURELIAN. Cela ne peut estre, madame Spinette, et repugne trop à la verité, car il faut encores tant faire que le monde le croye.

SPINETTE. Que voulez-vous faire? Elle est de celles, comme plusieurs autres, qui se contantent de bien faire, et congnoistrez que le bon est tousjours congneu des hommes de bien, mais non des malins et meschans. A grand peine les personnes honnestes et bien apprinses ont mauvaise opinion d'autruy à la seule veue; mais si par mal'-heur quelque vicieux, ayant commis une faute notable, se présente à eux, ils les excusent dou-

cement; mais le menu peuple et gens de petite estoffe sont ceux qui ne croyent seulement la faute qu'ils voyent ou qu'ils entendent, ains bien souvent, je ne dy pas par quelque vraysemblance, ils sont induits à croire, voire de propos deliberé feignent, ou, comme l'on dit, composent au detriment et deshonneur de leur prochain; et de telles gens se faut bien garder, et non des hommes de bien. Mais, retournant à madame Constance, vostre venuë a esté cause que d'elle je n'ay encores entendu le tout. Toutesfois je sçay bien que se confiant, comme elle dit, en sa conscience et bonne intention, elle ne se soucie pas beaucoup de ce que dit le peuple.

AURELIAN. Il s'en faut soucier, et qui a l'honneur en recommandation tient plus de conte d'estre tenu pour bon, sans l'estre pourtant du tout, que d'estre bon et reputé pour meschant. Je vas chercher plus avant. Je sçay quasi à un jour près ce qui s'est passé entre Anthoine et elle, et je vous le dirai; je sçay qu'il y a aujourd'huy dix ans, ou peu s'en faut, qu'elle est la femme de Leonard.

SPINETTE. Entre vous hommes, croyez bien souvent ce qui n'est pas, mesmement les affaires des femmes, et le plus souvent le monde se trompe en ses jugemens.

AURELIAN. Voyons-le un petit.

SPINETTE. Ouy, le temps est dict estre père de la verité; mais quand pensez-vous retourner à Troyes?

AURELIAN. Ce soir, ou demain de grand matin. J'envoyeray mon laquais devant querir mon cheval et dire qu'on m'attende à la Trinité, pour

ce que, passant par là, je desire veoir un mien amy qui est demeuré malade aux fauxbourgs; puis je m'en retourneray à la ville.

Spinette. De grace, sans vous incommoder, je vous prie, à vostre retour, passer par icy, pour ce que je vous pourray dire quelque chose, madame Constance ayant ce jourd'huy achevé à me dire ce qu'elle avoit ce matin commencé à me conter.

Aurelian. Je le veux bien, et feray semblant que j'ay oublié quelque chose à vous dire quand j'ay prins congé de vous.

Spinette. Comme il vous plaira.

Aurelian. Or sus, à Dieu, jusques au reveoir, madame Spinette; je vous prie presenter mes recommandations à madame Constance, à laquelle je ne diray autre chose, ayant desjà prins congé d'elle il n'y a pas longtemps.

Spinette. Aussi feray-je. Ho ! ceste jeune dame est la plus honorable et sage femme qui soit aujourd'huy au monde: elle sçayt mieux dissimuler qu'autre qui ayt jamais esté; mais entre cy et peu de temps, on descouvrira la verité de ces deux affaires. Maintenant, pour ce que les jambes me font mal pour avoir trop longtemps esté debout, je ne feray que bien de m'aller un peu reposer. Mais voicy dame Constance et dame Elisabeth; il ne me seroit pas bien seant de m'en aller. Elles discourent entre elles de je ne sçay quoy.

SCÈNE III.

Constance, Elisabeth, Spinette.

CONSTANCE.

Or, maintenant qu'avez le tout entendu, outre ce qui vous en a esté dict du commencement, vous n'avez plus d'occasion vous en esmerveiller, joinct ce que vous-mesme avez veu et cogneu vous pouvoir retirer de toutes ces merveilles. Tant y a que la chose est telle comme vous l'avez ouy, et de ce peu que je dy lorsque vous me conseillastes envoyer querir madame Spinette, vous pouvez bien imaginer le reste. Mais où peut-elle estre allée?

ELISABETH. La voilà sur la porte du verger, qui s'amuse à regarder je ne sçay quoy.

CONSTANCE. Elle faict quelque discours en soy-mesme sur ce qu'Aurelian luy a raconté.

ELISABETH. Elle nous a ouy et vient par deçà.

CONSTANCE. J'ay esté quelques jours en mes gayes pensées, et aujourd'huy que je devrois estre plus joyeuse que jamais, je me suis mis quelque brouillerie en la teste qui me rend toute melancolique. Madame Spinette, vous devez estre lasse ?

SPINETTE. Non, Madame, non, ce n'est rien.

ELISABETH. Madame Constance, on n'est pas tousjours d'une mesme volonté.

CONSTANCE. Je suis peu souvent ainsi qu'il ne m'arrive quelque je ne sçay quoy de mauvais.

Et vous, quelles bonnes nouvelles vous a apportées Aurelian?

SPINETTE. Bonnes, en verité, par la grace de Dieu.

CONSTANCE. O Seigneur! donnez-moy patience: voicy venir ce fascheux Espagnol qui ne me laissera en repos.

SPINETTE. Madame, c'est vostre grand mignon.

CONSTANCE. Ouy, Madame, ainsy qu'il vous semble. Quand je suis à Troyes, il est tousjours après moy; si je suis au village, je ne puis seulement faire un pas hors de la maison que cest importun ne se presente à mes yeux.

SPINETTE. Laissez-l'aller où il voudra, et mocquez-vous de sa folie, pourvu qu'il ne procède plus outre ou de faict ou de parolles.

CONSTANCE. A la verité, il ne m'a jamais faict ou dit chose qui m'ayt despleu; mais il me fasche de le veoir tousjours après moy, pour le respect des regardans.

SPINETTE. Nous serions trop simples si tenions conte des badineries de certains nyais, qui, comme sots qu'ils sont, employent toute la journée après ceste-cy et après ceste-là; et puis ils en ont fait autant que...

CONSTANCE. La tierce partie de ces faineans va, ou avec une arbaleste ou harquebuse sur l'espaule, un laquais derrière, tantost à pied, tantost à cheval, se promener en ces quartiers. D'un costé, je m'en ry, et, de l'autre, j'en suis marrie pour les respects de la compagnie.

SPINETTE. Et que peut-on faire autrement? Nous ne sommes propres à reformer le monde, et

moins encores bien seant à nous de mettre l'espée en la main de nos hommes à cause de ces outrecuidez.

ELISABETH. D'avantage, ce seroit beaucoup trop de vouloir empescher les jeunes hommes de regarder celles qu'ils ayment, pourveu que cela ne tende à autre chose.

SPINETTE. Ceux qui font de ceste façon n'ayment point, car, s'ils aymoient et se monstroient tels que doivent estre tous honnestes hommes et fidelles amans, ils seroient plus sages et mieux apprins qu'ils ne sont; et partant, le plus beau est de pratiquer accortement avec telles gens, ne leur monstrer bon visage, et encores de n'user d'aucuns propos insolens, ny faire paroistre d'aucuns gestes et actions peu honnestes : car cela sentiroit trop sa rusticité.

CONSTANCE. Tant y a que mon homme s'en est retourné, dont je m'esmerveille, et à l'heure mesme (dame Elisabeth) que j'avois envie que luy dissiez deux ou trois mots.

ELISABETH. Il retournera plustost qu'on ne pense, n'en doutez point: il n'a pas oublié sa coustume.

CONSTANCE. Je veux quelque jour me despestrer de luy. Que vous en semble?

ELISABETH. Laissez faire à moy, car je ne suis femme sujette à la pœur.

CONSTANCE. Je veux bailler ceste commission au maistre, qui sort de la maison ; mais, pour ce qu'il entrera incontinent en ses pedanteries et sur ses argumens, il est à craindre que l'Espagnol ne croye que nous l'ayons envoyé pour se mocquer de luy, et que par avanture, à ceste occasion, il ne

rehausse sa moustache par quelque coup de poing. C'est pourquoy il sera meilleur faire venir Blaise, pour luy dire qu'il vous appelle lorsque le maistre passera.

Elisabeth. Vous dictes vray, c'est là le vray moyen.

Constance. Entrons en la maison... Où vas-tu, Blaise? Quitte le maistre, et t'en vien avec nous.

SCÈNE IIII.

Fidence, Blaise, l'Espagnol.

Fidence.

Quia intus sum omnium rerum satur, prodi ambulare huc libitum est. Cela ayde beaucoup à ma complexion, me promener environ une heure après le repas, et mesmement, lorsque j'ay trop mangé, me promener un peu par ces plaisantes collines, à l'ombre de ces vertes ramées. Mais pourquoy sitost s'est retiré de mes yeux le soleil qui donne jour à ma vie, ma gentille dame Elisabeth? Quel remède y a-il? *Omnia vincit amor et nos cedamus amori.* Il me semble y avoir plus de mil ans que je n'ay repeu mon cœur ny mes yeux affamez de l'ambroisie et très doux nectar que distillent en moy les plus divins flambeaux de ma très belle deesse, lesquels ont force et puissance d'arrester le soleil, de faire mouvoir les montaignes, de brider le cours des rivières, et de changer (comme faisoit Meduse) les hommes en pierres dures. Mais quel plus grand

miracle peuvent faire deux yeux que celuy qu'ont exercé en moy ceux de ma bien-aymée, iceux ayant, par leur grande vertu, penetré mes entrailles et plus intimes parties de mon cœur diamantin, et si fort allumé en mon froid estomac, plus dur que marbre, un feu si violent, qu'il me brusle entièrement sans que j'y puisse trouver secours? Au moins, qu'elle ouyst ces miens tant doux propos, parce que par là elle cognoistroit que l'esprit de Ronsard et de du Bellay, par la grace de ses estincellans yeux, font en mon estomac une fontaine de très eloquente eloquence. C'est pourquoy elle sera par moy quasi une nouvelle Cassandre, et une autre Olive, par mon stil très celèbre. Mais *heu! Blasi! st! st!* Il me souvient que la maistresse le rappelle pour aller en la maison. *Sed eccum ipsum.*

BLAISE. Mon doux maistre, vous estes plus heureux et plus fortuné amant qui soit *in totum orbem terrarum,* depuis Cronceaux jusques à Troyes. Oseriez-vous penser combien dame Elisabeth, estant à la fenestre et ayant ouy la douceur de vos sucrées parolles, a soupiré de joye? En effet, je cognois que c'est pour les grandes vertus dont estes doué.

FIDENCE. La maistresse a-elle encores entendu mes discours?

BLAISE. Ouy, Monsieur, avec un plaisir indicible.

FIDENCE. Qu'a-elle dict?

BLAISE. Rien autre chose, sinon qu'en se soubsriant elle a dict que l'oysiveté et le trop bon traictement estoient cause que le maistre faisoit toutes ces folies.

FIDENCE. *Verum est. Otia si tollas, periere*

cupidinis arcus. Et quæ sequuntur. Lequel grand vers a esté par le Morgant traduit *hoc modo,* en ceste façon :

> *Il est nay de l'oysiveté*
> *Et d'humaine lasciveté..*

BLAISE. Je veux sçavoir à quoy tend son dessein, et veoir, puisque la maistresse le veut bien, si par une petite tromperie je luy puis tirer les grillons de la teste.

FIDENCE. Quel discours fais-tu en toy-mesme ?

BLAISE. Je disois qu'ayant à demeurer icy quelque peu avecque vous pour le service de la maistresse, j'ayme bien vostre compaignie. Mais, dites-moy, que vouliez-vous dire quand à table me faisiez signe de l'œil, me guignant de travers, comme avez accoustumé faire ?

FIDENCE. Je te vouloy faire signe que *hac mane, ante ortum solis, luna crescente*, j'ay faict cela.

BLAISE. Et que diable est-ce à dire : J'ay fait cela ? Je ne vous enten pas.

FIDENCE. *Juxta formam claviculæ.*

BLAISE. Ha ! ha ! ouy, ouy ! *incantum.*

FIDENCE. On ne dict pas ainsi.

BLAISE. Tant y a, vous m'entendez bien : l'enchantement.

FIDENCE. *Et pro constanti habeo* qu'avant qu'il soit une heure on en verra les effets, et mesme je me suis desjà apperceu qu'elle devient folle de moy.

BLAISE. Cy devant je me suis apperceu qu'icelle, voulant entrer en la maison, se retournoit en arrière pour vous regarder, jettant un si chaud soupir qu'il m'a quasi bruslé le visage.

FIDENCE. *Quia ex imo pectore.*

BLAISE. Voulez-vous faire ce que je vous diray ?

FIDENCE. *Libentissime*, très volontiers.

BLAISE. Pour ce que vous sentez un peu... m'entendez-vous ?

FIDENCE. *Non intelligo.*

BLAISE. Le suif de bouc, changez de chemise et mettez un autre juppon, et, si n'en avez, je vous en presteray un des miens, par ce que cestuy est si vilainement sale qu'il semble estre brodé de graisse et de sueur, et ne sçait-on encores....

FIDENCE. *Lis est sub judice.*

BLAISE. De quoy il est. Aucuns pensent qu'il est de satin, autres disent que c'est du velours, et les ouvriers croyent que c'est de la fustaine ; mais Barbe ne l'entend pas ainsi, ains s'appointe au contraire de madame Elisabeth, qui est d'opinion que c'est de la trippe, et elle dict que c'est de la tiretaine ; la maistresse, que ç'a esté autrefois du drap de Berry ; et, quand à moy, qui pense l'entendre mieux que tous, je jurerois bien qu'il a esté faict de laine de porc. Mais laissons là toutes ces disputes.

FIDENCE. Ouy, ouy, *missa hæc faciamus.* Tant y a qu'il est fort bon, pour ce que je ne l'ay encores porté quinze ans entiers.

BLAISE. Quand à vos brayes, elles sont encor assez bonnes.

FIDENCE. Tu le peux dire, car elles sont presque toutes neufves.

BLAISE. Mais pourquoy portez-vous ceste mechante robbe ?

FIDENCE. Je la veux du tout oster *infallanter*, et en mettre une magnificque qui me fust donnée

par un mien disciple, lorsque je fus passé docteur à Tholose.

BLAISE. En bonne foy, estes-vous passé docteur?

FIDENCE. Docteur, doctissime; ne t'ay-je pas monstré mes lettres?

BLAISE. Nenny, Monsieur. Et en quelle faculté estes-vous passé docteur en toute folie?

FIDENCE. *Minime, nequaquam, in primis et ante omnia grammatica.*

BLAISE. Ho! je ne le sçavois pas.

FIDENCE. *Per verbum nescio solvitur omnis questio.*

BLAISE. Se faict-on docteur en grammaire?

FIDENCE. Pourquoy non? Or, ne sçays-tu pas qu'elle est des sept ars liberaux, qu'elle est la plus digne de tous, et que sans elle on ne peut droictement apprendre les autres? Jaçoit que certains modernes n'entendans la matière, en confessant que *digniora sunt preferenda*, nyent la mineure. *Quia propter unum quodque tale, et illud magis.*

BLAISE. Dieu sçayt si vous sçavez ce que vous dites! car, quant à moy, j'ay opinion que de six mots vous n'en dites pas deux qui soient veritables. En quelle autre science estes-vous docteur?

FIDENCE. *In rhetorica, musica et poesia.*

BLAISE. Mort que j'atten! mais pourquoy ne vous fistes-vous pas docteur ès mathématiques?

FIDENCE. Je le suis aussi vrayment en ceste faculté.

BLAISE. Vous voulez dire que c'est assez d'estre excellent en icelle.

FIDENCE. Ouy, je voulois dire ainsi. Ne sçais-tu pas qu'un grand philosophe avoit escrit sur la

porte de son collége : Qu'aucun n'entre ceans qu'il ne soit mathematicien !

BLAISE. Ho ! bon, bon ! Mais, pour retourner à vostre doctorerie, je ne pense point avoir failly quand ce matin je vous ay dit qu'estiez docteur *in quartoque*.

FIDENCE. Ains as droitement frappé au but. *Aut saltem non longe aberrasti a scopo*.

BLAISE. Donques, monsieur le docteur en tant de facultez, pour retourner à nostre premier propos, il est temps vous mettre en ordre comme je vous ay dict, aller en icelle chambre qui sera apprestée pour vous, et là y attendre vostre fortune ; et, affin que la chose ayt plus grand et prompt effect, lisez si tost que vous serez entré seul en la chambre, par trois fois consecutives, ce troisiesme chapitre qui est marqué en marge du signe d'une main.

FIDENCE. Laisse faire à moy, je te serviray par excellence.

BLAISE. Or sus, allez en la maison. Que diantre faites-vous ? Ne saultez pas de ceste façon, car on penseroit que vous fussiez devenu fol.

FIDENCE. *Hanc tua Penelope lento tibi mittit Ulisses*. Escoute, Blaise, pour mieux te raconter ces miennes amours en françoys, je ne veux pas beaucoup estudier aux livres d'Amadis, en du Bellay, de l'Excellance de la langue françoise, ny encores en Ronsard, Baïf, Belleau, Desportes et autres.

BLAISE. Or sus, cheminez donc, puisque vous estes en chemin.

FIDENCE. A Dieu, Blaise. *Titire tu patulæ recubans*.

BLAISE. Allez, de par Dieu, et vous hastez. En effet, en celle cage des fols, laquelle se void aujourd'huy despeinte ès boutiques des barbiers, et en ma chambre, où j'en tiens une au chevet de mon lict pour mon particulier estude, entrent de toutes sortes d'hommes, et plus que tous autres ceux qui sont tenus du monde et qui se reputent eux-mesmes pour sages; et, si celuy qui en a esté inventeur, ou qui l'a faict imprimer et mettre en lumière, n'y eust gardé du respect, et peut-estre n'eust craint offenser aucuns, on y verroit, ce me semble, de belles choses, de façon que je ne m'esmerveilleroy point de Fidence. Maintenant que la nuit approche, je luy feray une niche, puis que ma maistresse et dame Elisabeth m'en ont donné la charge ; de sorte que l'amour luy sortira de la fantasie. Ces badins apprennent à faire le sot, et puis après sont fols de tout point ; et je n'en suis marry, pource qu'enfin tels outrecuydez sont hommes comme nous. Mais puis que cestui-cy ne passe point, et qu'il y a presque demie heure que je suis icy attendant, je veux aller en la maison, où, regardant par les fenestres, je le pourray veoir en la ruë.

ACTE III.

SCÈNE I.

Blaise, l'Espagnol, Elisabeth.

BLAISE.

Il y a icy je ne sçay quoy de nouveau. Ces si longs discours engendreront quelque chose; ces tant d'allées et venues me font penser qu'il y a hazard sur les balets. Or, puis que cest homme vient par deçà, je veux appeler madame Elisabeth; mais, m'ayant veu, joint que je le cognoy aucunement, il pourroit penser que je le desdaigneroy si je m'en alloy. Madame Elisabeth! madame Elisabeth! venez.

L'ESPAGNOL. Bon jour, mon bon amy Blaise; que fais-tu icy?

BLAISE. Bon jour et bon an. J'attendoy que vostre Seigneurie passast, pource qu'une certaine dame vous veut dire trois ou quatre mots.

L'ESPAGNOL. Elle veut parler à moy?

BLAISE. Ouy, Monsieur; la voilà. Je me recommande à vostre Seigneurie.

L'ESPAGNOL. A Dieu, Blaise, je suis vostre.

ELISABETH. Demeurez tous deux derrière la porte. Dieu vous doint le bon jour, seigneur capitaine.

L'ESPAGNOL. Bon jour, Madame. Que veut dire cecy?

ELISABETH. Je voudroy, sans vous incommoder, dire trois ou quatre mots.

L'ESPAGNOL. Ce me sera un grand contentement vous pouvoir faire quelque service.

ELISABETH. Je prie vostre Seigneurie ne s'esmerveiller et m'excuser si je luy dy chose qui ne luy plaise, puis que je ne puis faire autrement, cela estant de la volonté de Madame.

L'ESPAGNOL. Que vostre Seigneurie parle librement.

ELISABETH. Si en toutes les choses qui se font on pouvoit satisfaire à soy, à la conscience et à l'honneste, ce seroit assez bien et vertueusement besongné, sans chercher plus avant; mais pource qu'il est encores besoin satisfaire au monde et à l'universel, ains au vulgaire, de là procède que ce n'est seulement assez de bien faire, mais faire en sorte que le monde le croye, et ne voye autre chose, tant petite soit-elle, qui luy puisse faire croire autrement. Je sçay que vostre Seigneurie, suivant la jeune dame qui demeure icy, ne le fait à mauvaise intention, et que madame Constance ne peut dire avecque verité avoir jamais vu en vous aucun acte deshonneste, ny sortir de vostre bouche une meschante parolle. Toutesfois, pource que la suivez ainsi, je ne dis pas par les eglises de Troyes, pour ce que ce vous est une chose ordinaire, mais au village et quasi partout où elle va, luy pourroit causer quelque infamie et donner occasion de parler aux mauvaises langues, qui ne cherchent qu'à mesdire, elle et moy vous prions, par la gentillesse et courtoisie qui règne en vous, qu'il vous plaise en ceste affaire proceder plus modestement, affin que, comme vous estes honneste et d'un bon cœur, chacun voye que tel vous estes en apparence. De quoy, si nous faictes ce plaisir,

nous vous serons, elle et moy, perpetuellement obligées, sans ce que vous osterez l'occasion de parler mal à ceux qui cherchent à calomnier madame Constance envers son mary d'estre peu honneste, et vous, envers le monde, d'estre un gentilhomme mal aprins : là où elle est très honneste dame, et vous très honneste gentilhomme et bien sage.

L'ESPAGNOL. Puis que si benignement et avec tant de modestie et bonne grace, vostre Seigneurie m'a declaré vostre bonne intention et l'ambassade de Madame, je vous en rend graces immortelles. Je ne sçay que je dois respondre, sinon que si, cherchant la veoir, j'ay failly, ce n'a esté par malice, et ce que j'en ay faict, ce a esté pour ce que je pensoy que, pour conserver son honneur, c'estoit assez ne passer les termes de l'honnesteté, ny aller plus outre que ce qu'il est requis ; mais, pour ce que comme vous pensez cela n'estre assez, je seray à l'advenir plus advisé que je n'ay esté par cy-devant. Bien vous puis-je dire qu'il n'y a personne qui ayt jamais plus honnestement aymé femme que j'ayme Madame, de quoy elle peut rendre bon tesmoignage, pour ce que, n'ayant eu aucune volonté sinon bonne, je n'ay aussy jamais, ny avec elle ny avec aucune autre, faict ou dict chose qui me peust faire paroistre mal aprins ou deshonneste. Jusques icy je me suis contenté de la veoir. En cela je satisfaisoy honnestement à toutes mes volontez et desirs ; mais, puisque encores cecy m'est desnié, affin qu'elle et vous cognoissiez que j'ayme mieux faire sa volonté que la mienne, je m'en abstiendray.

ELISABETH. Nous ne vous requerons de cela,

et ne sommes tant sottes que voulions empescher aucun d'aller par les ruës publiques ou par les eglises. Il nous suffit seulement qu'en certains lieux, comme au village, vous alliez avec un peu plus de respect.

L'ESPAGNOL. Je feray de bonne volonté tout ce que vostre Seigneurie me commande, et, si en autres endroits je puis vous servir, dictes-le-moy : car vous me trouverez tousjours à vostre commandement.

ELISABETH. Nous vous remercions ; et, en recompense, disposez de nous comme si nous estions vos sœurs, pource que vostre grande courtoisie merite que nous vous tenions au lieu de frère. Dieu soit avec vous !

L'ESPAGNOL. Je vous baise les mains. Qui est bien nay et vrayment homme de bien le demonstre en toutes actions. Quelque sotte, ou femmelette de petit entendement, et non d'un beau et gentil esprit comme est ceste jeune dame, ayant à desdain ma façon de faire, auroit monstré sa folie, parce qu'il y en a aucunes qui croient ne pouvoir estre tenues pour bonnes femmes si elles ne font quelques bravades ou ne monstrent un visage de gens d'arme à qui les regarde, ou si en toutes actions elles ne se font paroistre vilaines ou superbes, faisant la nicque et crachans de meschantes parolles, ains du venin, ou faisant telles ou semblables choses peu convenables à personnes d'honneur. Madame n'en a faict ainsi, laquelle en tous ses faicts et ses dicts s'est monstrée estre une sage et bien aprinse damoiselle, comme elle monstre bien à son visage, lequel (sans qu'aucunement l'amour me deçoive) soupire un je ne sçay

quoy d'angelique et de divin. Mais est-il possible que mon laquais, que j'avoy envoyé, il y a plus de deux heures, querir en mon logis ma harquebuse et m'amener mon cheval, ne soit de retour? Il me semble que je le voy. Ouy, c'est luy-mesme; il lie le cheval là-bas; le voicy. Tu es bien eschauffé!

SCÈNE II.

L'Espagnol, le Laquais.

L'ESPAGNOL.


ue veut dire telle haste?

LE LAQUAIS. Laissez-moy reprendre mon haleine, pour l'amour de Dieu.

L'ESPAGNOL. Qu'y a-il de nouveau?

LE LAQUAIS. Quand j'ay esté arrivé à la maison, j'ay trouvé deux gentilshommes qui vous y attendoient, et que deux heures auparavant un message en poste vous avoit apporté ces lettres, et ne vous y ayant trouvé les a laissées à la servante, et s'en est allé faire ses affaires par la ville.

L'ESPAGNOL. Où sont ces lettres?

LE LAQUAIS. Patience, attendez, s'il vous plaist, que je les aye tirées de ma pochette. Les voylà.

L'ESPAGNOL. « Par la presente, laquelle je vous envoye en poste... »

LE LAQUAIS. Que diable veulent dire tant d'admirations? Ce doivent estre quelques lettres

pleines d'esprit, puisqu'on faict tant de signes de la croix.

L'ESPAGNOL. Cela ne peust estre. Laisse-moy voir le reste.

LE LAQUAIS. Il rit: les affaires se doivent bien porter.

L'ESPAGNOL. Les hommes veulent estre de ceste façon ; je veux estre esclairci du tout devant que le soleil ne se couche. Sus, va destacher le cheval, car je veux tout à ceste heure monter dessus pour en diligence aller en la maison.

LE LAQUAIS. Ho ! voicy mon cas. Si je me fusse icy trop arresté, j'estois en danger, ayant chaut et me trouvant plein de sueur, de me refroidir.

L'ESPAGNOL. Me voilà resolu. Allons, mais vien çà.

LE LAQUAIS. Me voilà, que vous plaist-il?

L'ESPAGNOL. Approche, preste l'oreille.

LE LAQUAIS. Vous pouvez parler haut, car il n'y a icy personne.

L'ESPAGNOL. Approche-toy, dis-je ! Je voy bien s'il n'y a personne ou s'il y a quelqu'un.... As-tu entendu?

LE LAQUAIS. Ouy, Monsieur, laissez-moy faire : il n'y aura faute; mais attendez, je vas querir le cheval.

L'ESPAGNOL. Fay ce que je t'ay dict, et ne te soucie d'autre chose.

LE LAQUAIS. Contre toute mon esperance, j'ay cest advantage de m'aller promener à mon ayse où bon me semblera. Mais je voy je ne sçay qui sur la porte.

SCÈNE III.

Constance, Elisabeth, Spinette.

CONSTANCE.

Grand a esté vostre discours, madame Elisabeth.

ELISABETH. Vous avez bien tout entendu, sans que je vous le repète?

CONSTANCE. Il est vray que j'ay tout ouy, et me semble qu'avez très bien dit, sans pourtant oublier la Seigneurie.

ELISABETH. Qu'y voudriez-vous faire? il faut vivre selon l'usance, et en toutes choses s'accoustumer avec toutes personnes.

CONSTANCE. C'est bien dict. Or, madame Spinette, retournant à ce que je n'ay peu ce jourd'huy achever de vous dire, je vous adverty que Leonard, ayant entendu qu'Anthoine estoit en ces quartiers, partit d'icy il y a environ un mois, et jura que, l'ayant trouvé, il ne retourneroit jamais par deçà qu'il ne le ramenast, son intention estant, quoy qu'il en fust, de le reconduire au pays.

SPINETTE. Dieu vueille, madame Constance, que soyez de mesme volonté!

CONSTANCE. N'en doutez point, car moy, attendant l'un et l'autre de jour en jour, ains d'heure en heure, j'ay voulu que soyez icy presente à leur arrivée, et affin que, hors toute esperance, revoyez vostre cher frère, et que, comme presente, vous soyez asseurée de ce que je vous ay dict il n'y a pas long-temps.

SPINETTE. Je prie Dieu vouloir qu'il soit ainsi que vous l'esperez. Mais voicy le faict : si Anthoine est vivant, et s'il est vray qu'il se trouve au lieu qu'on a dict à Leonard...

CONSTANCE. Je vy en l'esperance qué je vous ay dicte. Or soit la volonté de Dieu accomplie. Cependant, allons, s'il vous plaist, en la maison, de pœur que cest air ne vous fasse mal.

SPINETTE. Allons, pourveu que ce soit pour vostre commodité.

ELISABETH. Allez, je m'en vas tout à ceste heure après vous. A la verité, on ne peut ny doibt-on faire jugement des hommes, si premierement on n'a entière cognoissance d'eux. Je reputoy ce soldat un homme de rien, un malotru; mais puis naguères, l'ayant ouy parler si honnestement et avec tant de modestie, je l'ay trouvé tant honneste qu'il n'y a chose que je ne voulusse faire pour luy. Il n'est pas besoin, si plusieurs d'une profession ne sont dignes d'autres choses que de blasme, les enfagoter tous ensemble, ny croire qu'entre eux il n'y en ayt des bons et vertueux. Pour ce, à la verité, comme le monde a esté et sera tousjours de mesme, ainsi ont esté et seront tousjours en toutes professions des bons et des mauvais. Mais, pour revenir à ce que je m'estoy en moy-mesme proposé de dire touchant l'honnesteté et bonne façon de faire de ce soldat, je jure que, si j'estoy jeune (et je pense que plusieurs de la compagnie feroient ainsi), je ne pourroy sinon aymer honnestement ceux desquels je penseroy estre vrayment aymée, pourveu que ce fussent des honnestes et bien apprins amoureux. Bien est vray que, comme cela advient, on n'en peut ny

doibt-on tousjours faire demonstration, tant pour ne donner la hardiesse à qui, se cognoissant en quelque endroit estre aymé, de vouloir passer les bornes, que pour ne bailler occasion par là d'estre par le vulgaire, qui tousjours incline à la pire partie, reputée moins honneste. Je vous pensois conter quelque chose de plus; mais il m'en faut aller, car je voy madame Constance qui m'appelle.

SCÈNE IIII.

Constance, *Elisabeth*, *Blaise*.

CONSTANCE.



Quoy! madame Elisabeth, ne m'oyez-vous pas?

ELISABETH. Ouy, de par Dieu! me voicy.

CONSTANCE. Allez un peu en la maison tenir compagnie à madame Spinette, qui est seule, pour ce que je veux un peu parler à Blaise, et sçavoir de luy quelle accointance il a à l'Espagnol, avec lequel je l'ay aujourd'huy veu deviser.

ELISABETH. Or sus, je vas donc trouver madame Spinette.

CONSTANCE. Allez, je vous iray tantost trouver. Mais voicy le galland. D'où viens-tu?

BLAISE. D'icy près, de la maison des laboureurs.

CONSTANCE. Tu es tousjours à te promener ou à jouer. Dieu sçait comme le cheval est gouverné!

BLAISE. Très bien.

CONSTANCE. Il luy faut demander. Qu'as-tu

à faire avec ce soldat auquel naguères tu parlois si familièrement?

Blaise. Dieu me soit en ayde! Rien que bien. Je le cognois je ne sçay comment. Il est vray que l'autre jour je m'en allay en la maison du sieur de Lavau, où il estoit, et là son serviteur me monstra tous les bastimens et les jardins du lieu, en la presence de son maistre, me faisant mille caresses.

Constance. Luy as-tu jamais parlé de moy?

Blaise. Non, Madame.

Constance. As-tu esté en sa propre maison?

Blaise. Ouy, Madame; ne vous l'ay-je pas dit?

Constance. Il est donc capitaine, quoy?

Blaise. Non, Madame, comme je pense. Ce neantmoins, il est bien venu et honoré d'un chacun, et est au logis comme un seigneur, et, si son laquais m'a dit la verité, il a, je ne sçay si c'est du seigneur, qui luy est grand amy, ou d'autre, une honorable provision, et je le croy, pour ce qu'il tient deux serviteurs, une servante et un bon cheval.

Constance. Je t'ay maintes fois dict que tu ne hantes telles gens, et tu veux en cela comme en toute autre chose faire à ta teste.

Blaise. Voulez-vous que l'on me tienne pour un asne? Si au commencement je l'eusse cogneu pour autre qu' homme de bien, je n'y eust jamais retourné depuis; mais, en bonne verité, il me semble fort honneste homme et bien apprins. Voylà son laquais qui chemine la teste baissée; il peut avoir perdu quelque chose.

Constance. A son dam. Blaise, sçay-tu ce que je veux dire avant que je m'en aille en la maison?

BLAISE. Quoy, Madame?

CONSTANCE. Si j'ay esté contante que tu faces quelque petite niche au maistre, je ne veux pas pourtant que luy faces chose que ce soit qui luy soit de dommage. Ce n'est pas bien faict de se moquer des simples et ignorans, non plus que des affligez et miserables.

BLAISE. N'en ayez pœur, Madame; c'est assez que vous en rirez, il n'en pleurera pas. Mais que va cherchant cestuy-cy? Je luy vas demander, et demeurer un peu avec luy, jusques à ce que monsieur le Pedant se mette en ordre.

SCÈNE V.

Le Laquais de l'Espagnol et *Blaise*.

LE LAQUAIS.

Je voudrois bien encores faire davantage pour mon maistre, qui me porte une si grande amitié. En effet, ces seigneurs et maistres qui sont aymés se gouvernent plus sagement que ceux qui sont seulement craints, parce que ceux qui ayment craignent quant et quant de ne desplaire à la chose aymée; ce que ne faict la crainte, quand elle marche devant et est suivie de l'amour. Que beny soit-il!

BLAISE. Et depuis quand es-tu devenu sage, Farfanique?

LE LAQUAIS. C'est proprement depuis le jour que tu as prins possession de la folie pour en jouir à perpetuité.

BLAISE. Qu'as-tu perdu, que tu regardes ainsi contre terre?

LE LAQUAIS. J'ay perdu... je ne veux pas dire quoy.

BLAISE. Lève le front et regarde au visaige ceux qui parlent à toy.

LE LAQUAIS. Je te prie, ne me romps point la teste, car je suis ruyné; non pas que je me soucye de dix escus qu'il peut valoir, mais pour ce que...

BLAISE. Resves-tu, ou si tu dis à bon escient? Qu'as-tu perdu?

LE LAQUAIS. J'ay perdu les patenostres de mon maistre. Le sçay-tu, maintenant?

BLAISE. Quelles sont les patenostres de ton maistre? un cappelet? Comme ainsi les as-tu laissé cheoir?

LE LAQUAIS. Mon maistre, les tenant naguères entre ses mains, et voulant faire je ne sçay quoy, me les bailla garder, et je ne sçay comme je les ay perdues.

BLAISE. Ton maistre doit estre de ceux qui, en apparence, font devant le peuple une grande monstre de devotion et font un grand bruict avec les grains de leurs patenostres, se mettent à genoux en leur chambre, et, se promenant seuls, meditent plusieurs choses, et non comme les hydropiques, pour estre ouys et veuz de tout le monde: je veux dire hypocrites.

LE LAQUAIS. Je n'ay que faire de tout cela. Je suis fasché de les avoir perduës.

BLAISE. Veux-tu que je t'ayde à les chercher?

LE LAQUAIS. Je t'en prie. O patenostres benistes!

BLAISE. Comme sont-elles faictes? Sont-elles comme les *ave Maria?*

LE LAQUAIS. C'est un chappelet noir; ne te l'ay-je pas dit? et les gros grains sont des boutons d'or, avec une houppe de soye verte.

BLAISE. Commançons d'un costé, et allons tout le long du chemin par où tu as esté, jusques à l'endroit où tu t'es advisé les avoir perduës. Par ainsi il sera fort aysé les trouver.

LE LAQUAIS. Tu dis vray. Si tu les trouve, je te donne un ducaton.

BLAISE. Je seray bien aise de faire chose qui puisse estre agreable à ton maistre et à toy. Je voudrois bien, si ne les trouvons sitost que nous voudrions bien, que me fisses un plaisir, et en cela je ne me puis servir d'autre que toy.

LE LAQUAIS. Si c'est chose qui importe, allons sans y songer davantage, d'autant que, si ce que je cherche est perdu, il faudra enfin prendre patience.

BLAISE. Allons tousjours cherchant, car, quoy qu'il en soit, je veux qu'entrions en la maison par l'huys de derrière, affin de n'estre veuz.

LE LAQUAIS. Allons où tu voudras... Qui sont ceux-là?

BLAISE. Que diable sçay-je! Pensons à nos affaires.

SCÈNE VI.

Aurelian, et *Gerard*, son amy.

AURELIAN.

J'ay esté en la maison de Louys, plus pour trouver Gerard, mon grand amy, que pour autre chose; ce que je n'ay faict, pour iceluy s'estre allé esbattre je ne sçay où. Neantmoins, je desire surtout le veoir avant mon partement, d'autant que, faisant autrement, je ferois tort à nostre amitié : car je me doute qu'ayant sceu pourquoy je veux partir si tost, comme très courtois et amiable, il me crira et s'efforcera en tout ce qui luy sera possible d'empescher mon voyage. Mais qu'il face tout ce qu'il voudra, je suis en resolution de partir. Je confesse que je fais mal, mais je ne puis faire autrement. Le voicy tout à propos qui, doublant le pas, vient devers moy, retournant de la maison. Peut-estre que Louys lui aura dict que je n'y estoy pas, ce qui l'aura occasionné de venir après moy, et à ce faire a esté induict par Louys. Et pourquoy, mon bon amy Gerard, vous hastez-vous ainsi?

GERARD. Pour vous r'ataindre, et bon pour moy d'avoir faict ainsi, pour ce que peut-estre, si je ne me fusses hasté, vous eussiez party sans me dire à Dieu.

AURELIAN. Ha! pensez-vous que je voulusse faire cela ?

GERARD. Ceux qui sont serviteurs d'Amour,

comme vous pouvez estre, peuvent croire toute chose, et qui s'oblie soy-mesme ne peut-il aysement oublier ses amis? Mais si, comme on m'a dict, devez encores estre cy pour quelques affaires, expediez-les au plus tost, puis irons nous promener un peu de compagnie.

AURELIAN, Non, non; je veux premièrement sortir d'affaires avec vous, affin qu'au plus tost retournez à Louys, qui me prie que ce soir je ne le prive de vostre compagnie. Quant à moy, je veux, quoy qu'il en soit, partir pour aller en Bourgongne pour les affaires que sçavez, et pourrai là demeurer deux mois pour le plus. Je ne vous veux reduire en memoire que, comme j'ay esté cy devant, je seray tousjours vostre, pour ce que ces ceremonies sont mal seantes entre nous. De mesmes, je vous recommande mes affaires, dont je vous parlay il y a environ deux jours, de quoy toutes fois il n'est pas beaucoup de besoin, veu nostre amitié; vous priant neantmoins bien fort que, si avez affaire de quelque chose, m'en advertissiez avant mon partement. Vous sçavez que moy et ce qui en despend sont à vostre commandement.

GERARD. Je me suis hasté de vous venir trouver pour vous prier me faire un plaisir que ne me devez aucunement desnier.

AURELIAN. Je veux que sçachez que ce que me sçauriez demander ne vous sera jamais par moy refusé, et fust-ce ma vie, nostre amitié n'estant vulgaire, mais telle que vous sçavez.

GERARD. Il ne vous est pas caché, Aurelian, qu'au rang des bons et vrays amis on ne met sinon ceux qui, au grand besoin et où il va de la vie et de l'honneur de l'amy, s'employent ny plus

ny moins que pour eux-mesmes et ce qu'ils tiennent de plus cher. Or, pour ne vous tenir plus en longueur, et selon mon pouvoir satisfaire à ce que je doy, comme vostre très affectionné amy, j'ay esté assez long-temps à attendre si la medecine opperoit d'elle-mesme; mais enfin, ayant cogneu que la chose alloit de mal en pis et qu'avez plus besoin de conseil que jamais, et encores qu'estes plus proche du danger eminent que ne fustes oncques, je veux satisfaire à mon devoir envers vous, pour n'avoir à en rendre conte à Dieu.

AURELIAN. Je ne suis pas devin, mais il pleuvera après tant de tonnerres.

GERARD. Je sçay bien qu'en Bourgongne avez des affaires d'importance, mais je sçay bien aussi que ne partez pas pour cela, ains pour aller après Gismonde, qui partit hier pour aller en ces quartiers-là. Je ne dors pas, ainsi que pensez, non.

AURELIAN. Si cela est vray, je prie...

GERARD. Ne jurez point, pour l'amour de Dieu.

AURELIAN. Vous estes en grande erreur, croyez-moy.

GERARD. Pleust à Dieu que je fusse en erreur! Mais sçavez-vous que je vous veux dire? Et si par adventure je passe plus outre que je ne le devroy, vous excuserez l'affection que je vous porte. Je crain que ceste ne soit vostre dernière ruyne. Vous avez esté et estes pour devenir amoureux. mais ce qui est le plus à craindre, c'est que vous estes donné en proie à la plus meschante et desloyale femme qui vive. Quoy plus? elle est femme du monde, pour ne dire putain, et des plus fines et meschantes qui furent jamais. N'avez-vous

pas desjà esté au moins par deux fois en danger d'estre tué à son occasion?

AURELIAN. Nenny, que je sçache.

GERARD. Vous le sçavez bien, et encores ne voulez retourner en vous. J'ay vacillé quelque temps, si je devoy vous faire ce discours ou non; enfin, je me suis resolu, en advienne ce qui pourra, de vous dire comme je l'entend. Et quand pour autre chose ne me devriez croire, vous le devez pour la pratique que j'ay (ainsi ne l'eussé-je à mon dommage!) de semblables personnes. Aurelian, tandis qu'avez esté jeune, vous avez vescu comme un vieillard; et maintenant qu'avez trente ans et plus sur les espaules, estes devenu fol.

AURELIAN. Que voulez-vous que j'y face? Vous me conseillastes ne la tenir plus avecque moy, ce que j'ay faict pour vous complaire. Si l'ay esté veoir une fois en un mois, est-ce si grand cas?

GERARD. Je ne sçay trop comme le tout en va.

AURELIAN. Que voulez-vous, par vostre foy, que je face?

GERARD. Que vous effaciez de vostre memoire ceste-là, et que redeveniez le mesme Aurelian qu'estiez il y a dix mois: car on ne parle d'autre chose par Troyes.

AURELIAN. Il faut avoir le pouvoir.

GERARD. Il faut avoir le vouloir. Vous avez commancé par mocquerie et fini à bon escient. Y a-il une plus miserable et malheureuse vie que celle de celuy qui se donne en proye, comme avez faict, à une très deshonneste femme, qui, outre qu'elle vous desrobbe l'ame, les biens, et vous faict vivre très mal contant, vous oste encores ou sera cause de vous oster la vie par quelqu'un?

Si je vous puis dire la vérité, vous estes tant changé de cet Aurelian que vous estiez, que, quand à moy, je ne sçay si je doy penser si vous estes le mesme ou non; enfin, trop se trompe le jugement humain. Vous ne respondez rien?

AURELIAN. Que puis-je autre chose respondre, sinon que je voy ce que je fay, et que le vray, mal cogneu, ne me deçoit point, mais que l'amour me contrainct.

GERARD. Ce que vous dictes sont toutes chansons : aucun ne faict mal sinon par soy-mesme. Mais passez plus avant, et vous souviendrez de vostre Gerard; et adonc vous voudriez avoir faict à sa mode, mais ce sera trop tard. Pensez-vous que, comme je vous ay dict, je ne sçache pas que vous allez après Gismonde, qui est desjà partie pour aller en Bourgongne? Et pourquoy faire? Pour despendre à sa poursuite autres trois cens escus, et peu après la vie. Ne voyez-vous pas, pauvre homme que vous estes, qu'elle vous a mis le lyen au col, et vous tire où elle veut? Vous courez à la mort et ne vous en appercevez pas.

AURELIAN. Tout cecy ne sont que bayes. Gerard, vous vous trompez. Pardonnez-moy si je dis cela.

GERARD. Je sçay que ces propos vous sont coups de poignard, mais je ne puis faire autrement; et soyez neantmoins asseuré que j'auroy pensé toute autre chose que venir en cest *altercas* avec vous, et que vous, qui depuis un an avez baillé conseil à tout le monde, estes venu à ce point que chacun en sçait plus que vous-mesmes. Vous estes aveuglé. Je vous dy qu'avez perdu toute cognoissance, et je cognoy d'où procède tout vostre

mal, comme aussi de tous ceux qui se trouvent au terme que vous estes.

AURELIAN. D'où procède ce tant grand mal?

GERARD. De vous faire entendre que ceste-cy est amoureuse de vous, et le naturel de toutes ces femelles est de faire la pasmée pour l'amour de ceux qu'elles sçavent avoir bonne bourse, puis se mocquent d'eux en derrière, et ne vous recompensent de tant d'argent que deboursez pour elles sinon de quelques reverances, tendant les bras à tel que j'ay honte de dire, et saoulant leurs deshonnestes volontés avec des hommes de mesme farine qu'elles sont.

AURELIAN. Elles ne sont pas toutes pareilles, Gerard, car il s'en trouve aucunes assez gentilles et bien apprinses, selon leur qualité.

GERARD. Je le vous accorde; mais si rares sont celles qui ont tant soit peu de bon, que c'est beaucoup d'en trouver une entre mille. Et jaçoit qu'il s'en trouvast grand nombre, je vous sçay dire que vostre Gismonde n'y peut estre comprinse, ains si aucune est au rang des mauvaises, elle tient entre elles la principauté, ou à tout le moins une des plus signalées charges.

AURELIAN. Je vous puis asseurer qu'elle me porte plus d'affection que ne pensez.

GERARD. Quand vous monstra-elle vous porter si grande amitié, et quand commançastes-vous à la tenir à vostre poste?

AURELIAN. Ce fut lors qu'elle m'aymoit à bon escient.

GERARD. Et je vous veux faire toucher avec la main que lors vous n'estiez pas si tost sorty de la porte, qu'elle mettoit secrettement et avec

diverses excuses un amant son pareil en la maison, avec lequel, en se mocquant de vous, elle jouissoit de ce que luy aviez donné à pleine poignée. Cognoissez-vous sa main, je veux dire son escriture?

AURELIAN. Ouy, je la cognoy fort bien.

GERARD. Or, lisez (puis qu'il faut mettre la main à ces fers pour vous guerir, et aux armes pour vous vaincre) ces lettres, et vous esclaircirez tellement, que porterez hayne à vous-mesme tant qu'aurez souvenance de ceste-là. Et d'avantage, lors qu'il vous plaira (mais cela seroit trop), je vous en esclairciray d'autre façon. Lisez-les à vostre aise, et vous verrez avec quels mots honnorables elle parle de vous. Mais, pour reduire le mille en un, vos affaires de Bourgongne ne sont tels qu'un autre ne puisse faire ce que vous feriez. Partant, je serois bien aise que ne fissiez autrement ce voyage, et qu'en change allassiez pensant de vous accompagner avec une belle et bonne femme, pour vivre avec icelle et les enfans qu'il plaira à Dieu par sa grace vous donner, et comme il est honneste et requis à un gentilhomme. Quelle autre chose voulez-vous ou pouvez-vous faire qui soit plus louable que ceste-cy? Vous consoleriez vostre mère, qui ne desire autre chose; vous mettrez vostre esprit en repos, et remplirez vostre maison, qui a deffaut d'homme. Et prenez resolution que, quant au monde, ne se peut trouver aucune vie qui soit plus chrestienne et civile, ne finalement plus honneste et tranquille, que celle d'un gentilhomme aisé comme vous estes, vivant avec sa femme et ses enfans pour servir à Dieu, au pays, au prince et à tous hommes. Et si vous vons disposez à cela,

comme ferez si aymez vostre bien, soyez asseuré qu'avant qu'il soit quatre mois vous me benirez de bon cœur.

AURELIAN. C'est grand chose, Gerard, qu'en ces affaires des femmes, la pluspart de ceux qui conseillent les autres à se marier n'en veullent eux-mesmes rien faire ; et vous estes un de ceux-là.

GERARD. Si mon estat estoit tel qu'est le vostre, je vous monstrerois plus par effet que par parolles combien je loue et approuve ceste vie-là. Faictes à ma mode, et avec un incredible contentement vous cognoistrez quelle difference il y aura de la vie que lors vous menerez à celle qu'avez jusques à maintenant suivie. Jusques à un certain aage on souffre beaucoup de choses à la jeunesse, lesquelles après sont blasmables et à mespriser. Dites-moy, par vostre foy, en avez cogneu, sinon bien peu (je ne parle des gens d'eglise) qui sans femmes n'ayent esté infames, et n'ayent pour la plus part faict une mauvaise fin?

AURELIAN. Helas! que me dictes-vous? Femme, hé !

GERARD. Ouy, femme : je n'ai pas blasphemé.

AURELIAN. Or, bien; nous en parlerons une autre fois. C'est assez que pour ceste heure je vous ay ouy en patience, comme celuy que je cognoy n'avoir esté meu d'autre chose sinon d'une pure et saine affection, et peut-estre encor par les prières de ma mère et de qui me veut du bien. Mais laissons cela pour ceste heure, et aux occasions qui se presenteront vous verrez combien je fay mon profit de vos bons propos et amoureux conseils. Mais puisque jusques à maintenant vous avez, sans jamais estre interrompu, dict tout ce

que vous aviez envie de dire, il est raisonnable qu'avec patience vous oyez mes raisons, lesquelles entendues, je suis contant que vous mesme rendiez la sentence et la prononciez. Mais pour ce que je suis las d'estre si longtemps debout en une place, vous irez retrouver Louys, et incontinent après je vous iray veoir tous deux, puis je reviendray icy, pour expedier ce que j'ay affaire avec Madame Spinette.

GERARD. Je vous en prie de grace, et trouvez cependant les lettres que je vous ay données il n'y a pas fort longtemps.

AURELIAN. Je pensois à cela. Allez donc, car je voy quelqu'un qui sort de la maison.

SCÈNE VII.

Blaise, Fidence, le Laquais.

BLAISE.

O que j'ay bien faict de sortir dehors auparavant que le maistre fust eschappé des mains de ceux qui le tenoient. Jaçoit que à la brune il m'ait cogneu, comme je pense, si est ce que, pour estre sorti devant luy, j'ay opinion de luy faire croire ce que je voudray. Et si le laquais qui m'a aydé sort bientôt de la maison, tout se portera bien. Le voicy tout à point; il ne falloit pas arrester d'avantage. O comme de grand courage vient ma maistresse, et ces autres dames!

FIDENCE. *Ubi ego illum scelerosum, miser, atque impium inveniam?*

BLAISE. Helas! qu'avez-vous, maistre? qu'y a-il?

FIDENCE. *Ut ego unguibus illi in oculos involem venefico.*

LE LAQUAIS. Qu'a ce pauvre homme?

BLAISE. Qu'avez-vous? dictes-moy.

FIDENCE. *Rogitas, audacissime?* Que j'ay?

LE LAQUAIS. Quel langage de perroquet parle cestui-cy?

BLAISE. En vérité je ne sçay que c'est que vous avez. Que veut dire vostre robbe ainsi enveloppée sous vostre bras? Où est vostre bonnet? Où sont vos pantouffles? Pourquoy ne rehaulsez-vous pas vostre haut de chausse? Parlez, si vous voulez.

LE LAQUAIS. Tu ne voys pas, Blaise, quels yeux faict cestui-cy? Je pense qu'il est fol ou demoniacle.

FIDENCE. *Lingua hæret metu. O infelicem Fidentium!*

BLAISE. De quoy estes-vous taut perplex et esmerveillé?

LE LAQUAIS. Dites donc, parlez en sorte qu'on vous entende.

FIDENCE. Blaise, je tenoy pour tout asseuré que tu estois de la menée et complice du faict; mais puisque, hors de toute croyance, je t'ay trouvé icy, je ne sçay que dire.

BLAISE. Ha! maistre, vous savez bien; dictes-moy, qu'y a-il?

FIDENCE. *Quid tibi ego dicam, miser?*

LE LAQUAIS. Pourquoy perdons-nous ainsi le temps, si avons veu et nous sommes trouvé à tout ce qui s'est passé?

Blaise. Tu n'as point d'entendement; voicy le plaisir : mon maistre, si tost que l'amy tant beau et bon fust entré en la chambre où vous l'attendiez sans clarté, je m'en revins deçà, et n'en sçay autre chose ; mais je doute que, maintenant qu'avez obtenu ce qu'avez tant desiré, ne vous vouliez mocquer de moy.

Fidence. Blaise, mon amy, pour autant que je me fie en toy, je te veux tout raconter. *Sed quis puer hic?*

Blaise. C'est un jeune garçon mon parent : parlez hardiment.

Fidence. Voy combien l'ennemy du genre humain cherche toujours de faire rompre le col à autruy. *Ubi ingressa est ad me, statim mediam mulierem complector.* Me preparant, enten-tu?

Blaise. Poursuivez.

Fidence. Mais, que dirois-tu? je trembloy comme la feuille sur l'arbre.

Blaise. Puisque tu ne te veux garder de rire, Farfanique, retire-toy arrière. Je ne m'en esmerveille pas, car il y a aucunes choses qui se font presque tousjours avec crainte par ceux qui n'y sont accoustumez ; vous deviez, au surplus, estre à demy despouillé, pour mieux travailler à la luyte.

Fidence. Il est ainsi ; mais je sçay dire que je chassay la pœur.

Blaise. Comment?

Fidence. Parce qu'ayant prins courage, je l'affrontay ; mais estans venuz aux prinses, mon malheur voulut que je tombay dessoubs, parquoy mon ennemy montant sur moy à chevauchon, au lieu de me caresser me mordoit, m'arrachoit la barbe, et me faisoit les plus estranges choses du

monde. Cependant, un esprit ou autre que ce fust me lya estroitement ensemble les pieds, avec lesquels je m'aydois encores un peu.

BLAISE. Et que diable faisiez-vous des mains?

FIDENCE. Je m'en deffendis quelque temps le mieux qu'il me fut possible ; mais enfin advint, je ne sçay comment, que je me trouvé tout estendu ayant les mains lyées sur le cul, ceste beste m'importunant tousjours, laquelle m'a tant offensé qu'il est impossible que jamais je me puisse bien porter.

BLAISE. Se peut faire que paraventure vous avez laissé échapper de la bouche quelques mots que je vous avois deffendu, et dict que vous en gardassiez comme du feu. Qu'avez-vous à souspirer ?

FIDENCE. J'en ay bien l'occasion. En ces entrefaictes, madame Constance, accompagnée d'une troupe d'autres dames, entra soudain en la chambre, et, les fenestres estant ouvertes, me vid estendu sur le lict, demy nud, et mes parties honteuses descouvertes.

BLAISE. Je puis dire qu'elle a vu quelque chose de beau. Mais vous laissez le reste et le meilleur : que devint cest amy?

FIDENCE. Soudain qu'il entendit ouvrir l'huys, il print incontinent au pied, et se fit quasi invisible entre ces dames. Quant à moy, je crois certainement que c'estoit un diable : et qu'il soit vray, madame Elisabeth en pourra parler, parceque quand il passa elle fit le signe de la croix.

BLAISE. C'est assez, je vous ay entendu.

FIDENCE. Elle estoit avec la Dame.

BLAISE. Et bien, que vous dit Madame?

FIDENCE. *Dij boni, quibus verbis.* La plus re-

levée vilenine et injure qui jamais ayt esté faicte au plus meschant qu'on puisse trouver. Mais, je te prie, ne m'en fay point dire d'avantage : pense seulement quel je devins, me trouvant, en la sorte que je t'ay dit, environné de tant de dames. Si je vivoy mille ans, je ne me souviendroy jamais de ceste journée que je ne sue et tremble de douleur. Va donc, Blaise, va, et pren accointance des diables, mais plus *in æternum*...

Blaise. Je vous dy dès le commencement que, si n'estiez duit et expert en ces affaires, que ne vous y embrouillassiez point, et vous me distes que vous en sçaviez plus que jamais en ceste renommée science n'en sceurent Agrippa, P. de Abano, Arnaut de Villeneufve, Arbatel, Cardan et autres. Or tout se porte bien : ne sçavez-vous pas que ces choses ne sont convenables au chrestien? Et si on sçavoit que vous vous en meslez, vous seriez bruslé tout vif.

Fidence. Je te prie, Blaise, mon amy, mon doux amy, que tu veuilles...

Blaise. Allons par l'huys du jardin en vostre chambre, et là, tandis que vous rageancerez vos affaires, nous parlerons du reste.

Fidence. Allons où tu voudras.

Blaise. Que fais-tu là, Farfanique? Vien en la maison.

Le Laquais. Allons, je vous en prie, car je meurs de soif.

ACTE IIII.

SCÈNE I.

Aurelian, Spinette.

AURELIAN.

O combien je suis ayse que Gerard a prins resolution de venir ce soir avec moy à Troyes, et beaucoup plus de ce qu'il m'a descouvert les tromperies et trahisons de celle qui faisoit semblant de m'aymer sur toutes choses, voire plus que sa propre vie! Se pourra-il jamais faire que je croye plus aux parolles et larmes des femmes? C'est une pure verité, et le touche avec la main, dont je doy remercier Dieu, qui m'a faict ceste grace. Mais pour ce que Gerard ne demeurera guères à revenir icy, où je luy ay dict que je l'attendroy jusques à ce qu'il fust allé prendre congé de Louys, ce ne sera que bien faict que je m'expedie au plustost. Tout à point, je voy madame Spinette sur le pas de la porte.

SPINETTE. Il est desjà bien tard, et Aurelian ne vient point. Il aura oublié de passer par icy, et peut-estre demeurera ce soir avec son amy. Mais le voicy.

AURELIAN. Dieu vous donne le bon soir.

SPINETTE. Tout à ceste heure je pensoy si passeriez par cy à ce soir ou demain matin. Bon soir et bon an.

AURELIAN. Et bonne heure encores davantage à vous, Madame.

SPINETTE. Je suis infiniment ayse qu'estes venu icy, affin de vous retirer d'une vostre opinion, et pour vous faire ouyr chose qui vous fera esbahir. Avez-vous point puis naguères sçeu le tout?

AURELIAN. Commancez, de grace.

SPINETTE. Pour ce que je pense que le sçavez, il n'est pas besoin de vous repliquer ce qui s'est passé entre dame Constance et Anthoine avant qu'elle se mariast.

AURELIAN. Je sçay bien tout cela.

SPINETTE. Et combien grande a esté l'honnesteté et continence des deux.

AURELIAN. J'auray tousjours cela en ma memoire, estant chose qu'on ne peut dire estre souvent advenue.

SPINETTE. Peut-estre moins que ne pensez. Que diriez-vous si on vous disoit que madame Constance est autant pucelle que quand elle sortit du ventre de sa mère?

AURELIAN. Je diroy que je n'en croy rien, icelle ayant esté avec son mary environ dix ans.

SPINETTE. Je suis contante qu'il y ayt dix ans qu'elle a un mary, mais elle ne l'a jamais hanté ni cogneu.

AURELIAN. Madame Spinette, trouvez qui croira cela; car, quant à moy, je ne voy point qu'il y ait de vray semblable.

SPINETTE. Escoutez-moy, s'il vous plaist; c'est un autant grand mal d'estre obstiné que de ne croire ce qui peut estre, jaçoit que difficilement, comme de croire tout ce qu'on oyt dire.

AURELIAN. Il est vray.

SPINETTE. Outre cela, croyez et tenez pres-

que pour miracle que le mesme luy est advenu avec Anthoine, lequel elle ayme tant, et ne voulez vous induire à croire ce que sans doute je vous rendray très facile. Mais escoutez-moi... Vous sçavez qu'Anthoine, mon frère, l'a fiancée, et comme elle luy a promis ne vouloir un autre mary que luy, qu'aussi il lui a faict le semblable de ne vouloir jamais autre femme qu'elle.

AURELIAN. Vous me dites icy une belle chose; mais combien a elle esté en celle volonté?

SPINETTE. Elle y a tousjours esté, et y est continuellement.

AURELIAN. Toutesfois depuis, peu de jours après, elle a prins Leonard, encores qu'on dise qu'on eut bien de la peine à la faire consentir.

SPINETTE. Si consentir à ceux qui peuvent quasi forcer les pauvres filles à faire ce qu'ils veullent, et qu'avant le consentement et libre volonté on face le mariage, vous auriez raison, Aurelian.

AURELIAN. Elle a esté si long-temps avec son mary, et jamais, ainsi que l'on dit, n'a esté une mauvaise parolle entre eux; n'est pourtant à croire que Leonard l'ayt tenue en sa chambre comme sa sœur.

SPINETTE. Ains ne l'a pas tenue autrement.

AURELIAN. Madame Spinette, on peut croire toute chose; mais ceste-cy est trop malaisée. Je sçay que Leonard est jeune homme, qu'aussi madame Constance est jeune et belle femme: pourquoy, posé le cas qu'elle eust deliberé en soymesme de demeurer ainsi comme vous dites, il n'auroit pourtant une mesme volonté, si Dieu n'a ainsi operé en eux miraculeusement. Je sçay bien

que là où joüe obstination des femmes, elles veulent tousjours vaincre et emporter au dessus; mais, d'autre part, je sçay aussi que les hommes sont hommes, mesmes en certaines choses.

SPINETTE. A vous autres ne semble possible qu'une femme, et particulièrement en ces affaires, puisse faire chose digne de merveille et de louange; mais en cela vous estes trompez comme en plusieurs autres affaires des femmes.

AURELIAN. Je ne dy pas que cela soit impossible, car y en a eu d'autres, si les histoires sont vrayes; mais nous ne sommes plus en ces temps-là. Or, poursuivez : je vous prie de me dire comme la chose est passée.

SPINETTE. Madame Constance, après tant de batailles que vous sçavez, ayant consenti à son père, fut mariée avec Leonard, et le banquet des nopces faict. Le soir d'après qu'elle fut avec son mary, et estant avec lui en la chambre, elle (ainsi qu'elle m'a dict) lui parla en ceste manière : Les lois, tant divines qu'humaines...

AURELIAN. O bon Dieu! qu'est-ce que j'oy?

SPINETTE. Veulent, ô Leonard! que toute personne se garde autant que luy est possible de faire injure à son prochain, et de celles principallement qui, trop griefves, offensent en l'honneur ou l'homme ou la femme. Après d'offenser Dieu directement, les hommes se doivent tant garder, que plustost ils s'offrent endurer mille morts que d'y avoir jamais pensé.

AURELIAN. A quoy vouloit conclure ceste-là?

SPINETTE. Parquoy, si dignes du dernier supplice sont jugez ceux qui offensent le prochain en choses ordinaires (pour parler ainsi), quelle peine

meriteroit une personne qui, en un mesme temps, offense griefvement Dieu et les hommes? Moy, ô jeune homme! que vous pensez estre fille et vostre femme, ay promis et juré à Dieu de ne vouloir jamais avoir autre mary qu'Anthoine tant qu'il vivroit; et luy, me acceptant pour telle, appelant Dieu à tesmoin, m'a fiancée. Après est advenu, pour l'obstination de mon père qui m'a donné à vous pour femme, qu'à ceste occasion Anthoine s'est esloigné de moy de corps, mais non de volonté et de cœur; qui sera esternellement joint avec le mien.

AURELIAN. Que respondit Leonard à cela?

SPINETTE. Ayant demeuré longtemps tout pensif, dict : A Dieu ne plaise, Constance, que je veuille que tu l'offenses, ny Anthoine ou moy-mesme! Que ferons-nous donc? Je ne puis, dict-elle, continuant son propos, estre legitimement vostre femme tant qu'Anthoine vivra; mais où il se trouveroit en vous tant de bonté et plus de courtoisie qu'en tous les autres hommes, je vous prie, à mon si grand besoin, qu'il vous plaise me faire ceste grace de me laisser en vostre chambre sans me toucher par l'espace de cinq ans, jouyssant neantmoins de mon douaire et grands biens; au bout de ce temps, si de fortune Anthoine ne revient, et de bonne volonté, presupposant qu'il fust mort, je consentiray que me preniez à femme, estimant estre vraysemblable que qui en un si longtemps peut revenir et ne tient conte revenir en son pays, le renonce tacitement. Mon père cependant pourroit encores...

AURELIAN. J'entend bien ce que voulez dire. Poursuivez.

SPINETTE. Et si cela advient, tout se portera bien. Leonard, ayant entendu tout cela et longuement ravassé en son esprit, promit par un serment solemnel et le plus estroit qu'il peut à la dame Constance (ainsi qu'elle me l'a raconté n'a pas longtemps) tout ce qu'elle sceut demander; et commançant dès le soir, tousjours depuis. Tant que Leonard a esté en la maison, l'un couche en une chambre et l'autre en une autre; ce qui n'a pas esté malaisé faire croire autrement aux serviteurs de la maison, Leonard estant cependant assez longtemps aux champs, tantost environ un an à Lyon, tantost six mois en un autre lieu, avec diverses excuses, et souvent, ains la pluspart du temps au village et en ses mestairies, et l'autre à la ville. Vous riez?

AURELIAN. Je ne sçay pourquoy. Je suis oyant ces choses comme hors de moy, ne pouvant quasi parler; et à la vérité, on ne peut publier pour courtoisie extraordinaire d'un gentilhomme, sinon celle de Leonard, et la foy de madame Constance pour la plus grande qu'on ayt jamais trouvé en femme. Et si tous deux cognoissent la faveur qu'en cela ils ont receu de Dieu en ce monde, ou il n'y a amour, ny foy, ny courtoisie, sinon feinte et en apparence, ils sont vrayment très heureux.

SPINETTE. Je pourroy adjouster plusieurs autres choses qui se sont passées durant l'espace de dix ans, et vous dire avec quelle grande amitié ils se sont reciproquement aymés, si le lieu et le temps le permettoit; mais je diray seulement que jamais couple d'amans, soit de ces plus signalez, lesquels vous, hommes, publiez et vantez tant,

n'a esté et ne sera pareille à Constance et Leonard, si le monde duroit mille fois autant qu'il doibt durer. Vous faictes merveille de cela? Et pourquoy entre l'homme et la femme ne peut estre une sincère et parfaicte amitié sans amour lascif, comme on voit souvent entre deux hommes?

AURELIAN. O très heureux Constance et Leonard! puisqu'avec le repos de ceste vie et l'eternelle gloire de vostre nom, vous vous rendez immortels et pouvez esperer de posseder le ciel, tant est grand le merite d'une telle amitié et si grande foy! Et les cinq ans passez, qui finirent il y a cinq autres ans, qu'en a-il esté?

SPINETTE. On ne conneut jamais que Leonard, aymant sa Constance à l'esgal de ses yeux et de sa propre vie, se faschast d'attendre si longtemps, ne qu'il luy semblast que ce fust pour tout le cours de ses ans, ains ne requeroit à Dieu autre grace que ceste-cy : assavoir, qu'Anthoine, vray mary de Constance, retournast, pour avec luy avoir ceste mesme amitié qu'il a avec elle. Et cela a esté cause que voicy pour la troisième fois qu'il le va cherchant.

AURELIAN. Et vous, madame Spinette, par vostre foy, croyez-vous cela?

SPINETTE. Comment! si je le croy? J'en suis plus asseurée que de chose très certaine et qu'on touche avec la main.

AURELIAN. Je vous jure, dame Spinette, que ces discours m'ont tellement esmeu l'esprit, que je m'en sens tout remply d'une douce et louable envie. O! combien, Aurelian, ton estat est contraire à cestuy-cy!

SPINETTE. Helas! si l'œil ne me trompe,

voicy Siret, serviteur de Leonard, lequel, à sa contenance, semble estre tout dolent et mal content.

SCÈNE II.

Siret, serviteur de Leonard; *Spinette*, *Aurelian*.

SIRET.

Par où commenceras-tu, ô Siret! pour raconter tant tristes nouvelles à ta maistresse!

SPINETTE. Helas! que peut-ce estre?

SIRET. Comme auras-tu jamais le courage de luy dire!

AURELIAN. Que peut-il estre arrivé?

SIRET. En quels mots pourras-tu exprimer telle chose!

AURELIAN. Demandons-luy qu'il y a de nouveau.

SIRET. Comme ne te crève le cœur en y pensant! O Leonard! ô Leonard! ô mon cher maistre! où vous ay-je laissé!

SPINETTE. A la verité, il est arrivé quelque malheur à Leonard.

SIRET. Se pourra-il faire que je sois le porteur de si tristes nouvelles! Je veux plustost jamais ne reveoir ceste maison ny ce pays. Combien te seroit-il meilleur, ô Siret sans amour! Siret ingrat! de t'estre laissé tuer avec luy, que tu demeures sans Leonard! Avec qui pourroy-tu jamais vivre qui te soit si doux et amiable comme il estoit!

AURELIAN. Sans doute, Leonard est mort.

SIRET. Et si ce n'estoit que j'ay eu opinion que quant à moy je ne seroy creu de ce que je diroy non plus que si je l'avoy songé, j'eusse plustost aymé mourir estendu de mon long sous un arbre, que m'en retourner en la maison sans mon maistre.

AURELIAN. Laissons-le dire, puisque, vomissant sa douleur, il raconte tout.

SIRET. Que feray-je? m'en iray-je sans parler? Ouy. Mais qu'en adviendra-il? On le sçaura d'un autre, et toy, Siret, seras reputé pour vilain, peu courtois et sans amour. Soit ce qui en pourra advenir, je ne le diray jamais, ains m'en veux aller si loing, qu'en ce pays-cy on n'aura peut-estre jamais nouvelles de moy. Helas! comme est-il possible qu'en ce voyage je ne sois trespassé de douleur! Ha fortune! pourquoy, comme je party joyeux en la compagnie de Leonard, ne suis-je pareillement aussi retourné avec luy!

SPINETTE. Cestuy-là s'en va. Retenez-le, Aurelian.

AURELIAN. Siret! Es-tu sourd? Siret!

SIRET. Qui m'appelle?

AURELIAN. Un tien amy. Escoute.

SIRET. O seigneur Aurelian!

AURELIAN. Qu'as-tu? pourquoy fais-tu si grandes lamentations?

SIRET. Helas! pour ce que je suis miserable à jamais.

AURELIAN. As-tu perdu quelque chose?

SIRET. J'ai perdu la plus chère que j'eusse ou puisse jamais avoir en ce monde.

AURELIAN. Où as-tu laissé ton maistre?

SIRET. O monde! ô ciel! ô maudite fortune! un peu plus loin que Dijon.

AURELIAN. En verité, tu apportes de tristes nouvelles, non seulement à la dame, mais encore à tous ses parens ou amys.

SPINETTE. O malheureuse et miserable Constance!

AURELIAN. Par quel accident a-il esté si soudainement occis?

SIRET. Une mesme main l'a tué et à moy osté la vie: c'est pourquoy je ne veux plus vivre.

SPINETTE. Et encores avec luy l'infortunée Constance, indigne, certes, d'une si mauvaise fortune.

AURELIAN. Siret, qu'il ne te soit grief nous raconter la chose de point en point.

SIRET. Nous allions, nous allions... ô Dieu! je ne le puis dire... à Dijon, comme devez sçavoir, il n'y a pas plus d'un mois. Là arrivez (il faut dire tout), en peu de jours Leonard sceut pour certain qu'Anthoine, qu'il alloit cherchant (ayez patience, madame Spinette), estoit mort.

SPINETTE. O Spinette! vrayement née pour estre le but de la fortune! Quelle nouvelle nous as-tu apportée en ce village!

AURELIAN. Madame Spinette, s'il est vray que la blessure preveuë faict moins de mal, vous n'avez quasi pas d'occasion de vous plaindre: il y a desjà bonne pièce que le deviez pleurer.

SPINETTE. C'est autre chose, Aurelian, d'estre entre si et non d'une chose, et autre la sçavoir certainement. Mais, Siret, poursuy ton propos.

SIRET. Quoy entendu, nous partismes quelques jours après de Dijon pour nous en revenir,

quasi desesperez, ayant entendu la mort d'Anthoine et faict ce voyage en vain; mais, sortis hors de Dijon, environ trois ou quatre lieuës, et arrivez en un chemin croisé, se jetta sur nous un homme tout armé accompagné de deux serviteurs, lequel, ayant mis une main à la bride du cheval de Leonard, disant : Traistre, vous estes mort! luy donna de l'autre un grand coup d'espée sur la teste. A ce bruit, moy qui chevauchoy devant avec la valise, m'arrestay pour voir que c'estoit, et, me retournant, je vy tirer après moy un coup de harquebuse par un des serviteurs de cestuy-là. A ceste occasion, et ayant desjà veu mon maistre par terre, et ne luy pouvant donner aucun secours, picquant asprement le cheval, j'eschappay des mains de ces deux voleurs qui me poursuivoient. Après, m'estant arresté en une hostellerie loing de là environ une lieuë, j'envoyay veoir en quel estat estoit mon maistre; et celuy que j'y avois envoyé me rapporta qu'il luy avoit veu rendre le dernier soupir en une maison, où ce mesme qui l'avoit blessé se mordoit les mains d'avoir injustement, plus par la coulpe de fortune que la sienne, osté la vie à un si honorable gentilhomme.

AURELIAN. En ces quartiers-là se commettent souvent de tels brigandages.

SIRET. Quoy par moy entendu, je ne sçay qui me tint que je ne m'occis moy-mesme sur le champ. Toutesfois, ayant un petit reprins courage, me mis en chemin, m'en revenant icy tout bellement.

AURELIAN. Es-tu venu icy tout droict, ou si tu as passé par Troyes?

SIRET. J'arrivay à Troyes y a environ deux

heures, et là ayant laissé le cheval et la valise, je suis venu icy, où l'on m'a dict qu'est ma maistresse, pour lui raconter le tout; mais voyant les maisons, et considerant les mauvaises nouvelles que je porte au lieu de bonnes, j'ay changé d'advis, ne desirant estre celuy qui veuille causer la mort à ma maistresse par un si triste rapport.

AURELIAN. Siret, on ne croiroit pas cela d'un autre que de toy; mais on a adjousté foy en tes paroles en plus grande chose que n'est ceste-cy.

SPINETTE. Comme vous dictes, il a esté nourry en la maison de Leonard, qui le tenoit presque comme frère. Mais moi, miserable, que feray-je?

AURELIAN. Dame Spinette, il y a quelques années que ne faisiez conte d'estre demeurée sans frère : supportez donc ceste impatience le mieux que vous sera possible, et laissez lamenter madame Constance, puisqu'aucune desolée n'en eut jamais tant d'occasion qu'elle en a.

SIRET. Je vous laisse en la garde de Dieu.

SPINETTE. Siret, ne t'en va pas. Je vous prie, Aurelian, d'autant que vous aymez et avez aymé Antoine mon frère, qu'il vous plaise, puisque la fortune vous a icy conduit, comme je croy, pour le salut de ceste miserable jeune dame, de luy raconter ces choses, et par mesme moyen la consoler.

AURELIAN. Il sera bien meilleur le faire sçavoir à ses parens, affin qu'ils viennent faire ce qui est de leur devoir.

SPINETTE. Et du vostre encore pour plusieurs occasions, et d'autant plus vous estant icy, outre que sçavez que, son père estant mort, elle n'a pa-

rens plus proches, à qui touchent de plus près ses affaires, que vous. A quoy pensez-vous ?

SCÈNE III.

Spinette, Constance, parlant en la maison, *Elisabeth et Siret.*

SPINETTE.

Quel bruit entend-je faire en la maison ?

CONSTANCE. Ostez-vous d'icy; laissez-moi par une mort mettre fin à mille morts.

ELISABETH. Courez, madame Spinette, courez. Aydez-nous, Aurelian, car madame Constance se veut tuer; hastez-vous, pour l'amour de Dieu.

SPINETTE. Madame Elisabeth est rentrée dedans : courez, je vous prie, Aurelian, car, quant à moy, je ne puis en façon quelconque me soustenir, tant les jambes me tremblent. C'est ainsi, Siret, qu'il faut faire : que benoist sois-tu ! O combien s'est promptement bien employé Aurelian !

CONSTANCE. Il vaut mieux mourir d'un coup que d'endurer mille morts, de façon que je suis contante de laisser mon corps sans vie, puisque la fortune et les cieux le veulent ainsi.

SPINETTE. Elle doit estre en la première chambre, près la porte, puisqu'elle entend bien tout. En effet, je suis de foible courage; toutesfois je veux aller veoir.

SIRET. Vous venez tout à point, madame Spinette. Elles ont tant faict qu'elles l'ont estendu sur le lict. J'ay grandement failli de m'estre monstré ;

la furie de madame Elisabeth et le bruit et rumeur de ces austres ne m'ont donné le loisir d'y penser; mais si encor, d'autre costé, je n'eusse esté prompt de luy oster le cousteau des mains, sans doute elle se fust lors tuée.

Constance. Helas, Siret, où est Leonard? où est Anthoine? Laissez-moy parler avec luy et rendre l'esprit en parlant de.....

Aurelian. Soustenez-la, madame Spinette; elle s'evanouit.

Siret. Dieu vueille que ce soit pour tousjours et à jamais! O malheureuse maison, qui nagueres estoit un paradis! Mais voici dame Spinette qui sort dehors en pleurant; il sera meilleur que je retourne en la maison.

SCÈNE IIII.

Spinette, Fidence.

Spinette.

O combien est veritable que tous amans en general sont soupçonneux! Ceste-cy, en prestant l'oreille à ce qu'on a dict, a maintenant entendu ce qu'elle a voulu sçavoir. Mais qu'importe? elle le devoit tousjours sçavoir. Je suis sortie de la maison crainte que le cœur ne me crève de la veoir en si grande misère. Joint que je ne sçay comme, ayant esté certiorée de la mort d'Anthoine, mon frère, je n'ay faict comme a voulu faire madame Constance, parce qu'encores que je l'aye tenu pour mort il y a quelques années, il ne peut estre que ceste certitude n'ac-

croisse en infinité mon deuil et ne face davantage que ne font les choses douteuses. Mais que dira Aurelian de ce que je l'ay laissé ainsi seul ?

FIDENCE. Madame Spinette, si vous estes vous-mêmes, retournez, de grace, en la maison, où ces autres dames vous attendent.

SPINETTE. Je y vay.

FIDENCE. *Dicique beatum ante obitum supremaque funera potest*, et comme dict le poète françois,

Aucun heureux dire ne se peut pas
Devant le jour de son futur trespas.

Il n'y a pas trois mois que la Champagne n'eut une famille plus heureuse que ceste-cy, et aujourd'huy ! *O cœlum, o terra, o mare !*

SCÈNE V.

Blaise, le Laquais, Fidence, Elisabeth.

BLAISE.



Que la peste vous estrangle ! que diable avez-vous ?

FIDENCE. *O Blasi ! O Blasi ! actum est de nobis.*

BLAISE. Qu'y a-il de nouveau?

LE LAQUAIS. Et quoy ! tu entens le latin ?

BLAISE. Par grande praticque, et pour hanter ordinairement ceste beste, je l'enten.

FIDENCE. Blaise, nous sommes perdus, nous sommes ruynez.

BLAISE. Que peut-ce estre ? Avez-vous la fièvre, que vous tremblez ainsi ?

Elisabeth. Tu ne l'entens pas, pauvre malheureux ! Est-il possible que, toute la maison estant c'en dessus dessoubs, tu t'amuses à te gosser avec cest animal ?

Fidence. *Sum etenim, sed rationale et mortale.*

Blaise. Je vien d'arriver, je n'ay ouy parler de rien.

Fidence. Le maistre est mort, et Madame est malade ; il n'y a point de remède ; c'est faict d'elle. Si tu voyois comme elle est sur le lict, tu en serois fasché.

Blaise. Qui a apporté ceste nouvelle ?

Fidence. Siret, qui est de retour.

Blaise. En verité ! que faict la dame ? Je ne croy pas à ceste beste.

Elisabeth. Il n'y a pas long-temps qu'elle s'esvanouyt entre mes bras, et, ainsi demy despouillée, elle est comme morte sur le lict.

Fidence. *Quid faciem, miser ?*

Elisabeth. Ceste-cy luy trempe le visage d'eau rose, ceste autre luy touche le pouls ; l'une l'essuye, l'autre avec du vinaigre luy mouille le nez et les temples ; une autre crie à ses oreilles, une autre faict une chose, et autre une autre.

Fidence. Enfin, elle est despeschée, te dis-je ; il n'y a point de remède.

Blaise. Et que dict-elle ?

Fidence. Si elle est morte ou peu s'en faut, que veux-tu qu'elle dise ?

Elisabeth. Elle est vos fièvres quartaines ! Allez, je vous prie, achever vos promenades et baveries ailleurs, car vous n'avez aujourd'huy que faire icy.

FIDENCE. Il ne failloit que cela pour le reste de mes misères!

ELISABETH. Pour retourner à madame Constance et à ce que tu m'as demandé, elle a le visage plus pasle que celuy d'un trespassé, tout mouillé de larmes, et tient les bras ouverts sans parler, comme si c'estoit un corps sans esprit. C'est pourquoy, quant à moy, je suis sortie hors de la chambre, pource que je n'avoy pas le cœur de la veoir.

BLAISE. O mon Dieu! qu'est-ce cy?

ELISABETH. Vien en la maison, là tu sçauras le tout.

BLAISE. Marchez, je seray incontinent après vous.

FIDENCE. *Ego interea deambulando* ay compilé un brave epigramme à la louange du maistre, et pensois encor à faire son oraison funèbre.

BLAISE. Ouy, ce sont des vostres; venez en la maison.

FIDENCE. Ayes un peu de patience, si tu veux.

BLAISE. Je vous dy que marchiez.

FIDENCE. *Eamus*, Blaise; atten un peu, et escoute ceste epitaphe : *Egregio viro Domino...*

BLAISE. Vous feriez mieux, *domine magister*, de penser où trouverez du pain.

FIDENCE. *Exametri carminis sex constantis pedibus...*

BLAISE. Farfanique, tu voys! A Dieu, nous nous reverrons à loisir.

FIDENCE. *Quinta sedes dactilo.*

BLAISE. Passez de là, lourdaut que vous estes.

LE LAQUAIS. A Dieu. Je me contante de cela. Je ne veux estre plus long-temps icy, où chacun

se meurt, et mesmement, ayant entendu tout ce que mon maistre desiroit, maintenant ce ne sera que bien faict que je me despesche de l'aller trouver. Mais je ne luy porteray pas trop bonnes nouvelles si je luy dis le nouveau accident advenu à la dame, car ce seroit assez pour le faire devenir fol ou de mourir, ce que Dieu ne vueille. Aucun n'a jamais aymé femme plus que luy, qui l'ayme d'une extresme affection. Monde poltron! est-il possible que les hommes soient si fols que...

ACTE V.

SCÈNE I.

Aurelian, Spinette, Gerard.

AURELIAN.

Voicy grand cas qu'elle est si long-temps en pasmoison.

SPINETTE. Je dôute bien d'elle ; qu'y pourroit-on faire ?

AURELIAN. Et quoy! il n'est plus temps d'envoyer à ce soir au medecin : car il est trop tard.

SPINETTE. Ny aussi d'aller querir quelqu'un de ses parens ; mais bien pourrez-vous nous faire une faveur non petite.

AURELIAN. Commandez-moy.

SPINETTE. Puisqu'estes tant respectueux que ne voulez ce soir demeurer avec nous...

AURELIAN. Cela ne me semble honneste, ny que ce soit bien faict.

SPINETTE. Allez-vous-en donc pour quelque

peu de temps avec vostre amy qui demeure icy près, affin que, si avons affaire de vostre secours en si grande necessité, nous sçachions où vous trouver. En effect, c'est affaire aux gens des champs et aux bestes de demeurer presque tousjours au village; vous voyez en quelle extrémité aucuns se trouvent quelquefois.

AURELIAN. Quand les choses doivent advenir, madame Spinette!

SPINETTE. Il est vray, car qui pense encores aux choses qui peuvent arriver se gouverne beaucoup mieux que ne font ceux qui vivent au jour la journée.

AURELIAN. Or sus, pour vous dire vray, il me fasche, plus que je ne sçauroy dire, de ceste pauvre jeune Dame et de sa mauvaise fortune. Et pour ce que mon desir est de vous faire service en ce qui me sera possible, je veux demeurer icy autant qu'il sera besoin; et puis je m'en iray, comme vous avez pensé, demeurer avec Louys. Mais dictes-moy, croyez-vous que madame Constance ait entendu de Leonard seul, ou bien de Leonard et d'Anthoine ensemble?

SPINETTE. Elle a, comme je pense, entendu de tous les deux. Toutefois ce ne sera pas mal faict d'advertir Siret qu'il ne parle point d'Anthoine, au cas qu'elle eust ouy nommer Leonard seulement, et je le feray ainsi tout à ceste heure que je retourne veoir dame Constanee.

AURELIAN. Allez, car je ne demeureray guères à vous aller trouver. O Amour! combien de puissances ont tes forces sur les esprits des mortels, et combien divers sont les effets qui opèrent en nos cœurs! Qui croiroit jamais que ces choses que

je voy et touche avec la main fussent vrayes? Où fust jamais tant d'amour et si grande et sincère foy que celle qui s'est veuë en Constance et en Leonard? Qui jamais fist apparoir un plus grand signe de benevolence entre deux amis, que celuy que Leonard a monstré à Constance et à Anthoine? Combien la Fortune a mal faict de ne laisser plus longuement le monde joyr d'une si rare couple d'amis, affin que iceux, et avec eux ceste honorable Dame, servissent d'exemple à tous hommes de bonté et d'amitié, et particulièrement à ceux qui se trouvent enveloppez ès liens d'Amour. Rien ne me pourroit estre plus doux ny plus cher que de passer ainsi les ans que j'ay encores à vivre, s'il plaisoit à la Fortune de ne m'oster si tost de ce monde.

Mais voicy Gerard qui vient deça pour de compagnie aller à Troyes; mais si tost cela ne se peut faire, d'autant que pour quelques jours nous demeurerons ensemble avec Louys. Gerard, vous soyez le bien venu.

GERARD. Ay-je point trop demeuré?

AURELIAN. Nenny, pource que je doute que vous et moy logerons ce soir avec Louys, à cause de ce qui est arrivé. Mais voicy je ne sçay qui. Gerard, tirons-nous à quartier, car je vous veux conter une des plus grandes choses qu'ouystes jamais.

GERARD. Allons où il vous plaira.

SCÈNE II.

Blaise, Barbe, Fidence.

BLAISE.

Barbe, combien y a-il que tu es de retour ?

BARBE. Je ne faisoy rien que d'entrer en la maison par l'huys de derrière quand la maistresse s'est esvanouye.

BLAISE. Et ou as-tu esté, qu'on ne t'a point veu ce jourd'huy ?

BARBE. A Troyes, querir la fille de madame Spinette.

BLAISE. Ou est-elle ?

BARBE. Icy près ; elle arrivera tout à ceste heure. Mais dy moy, Blaise, que ferons-nous ? Quel dessein sera le nostre ? Où serons-nous jamais si bien ?

BLAISE. De grace, ma sœur, ne m'afflige point d'avantage que je le suis. J'ay demeuré ceans depuis ma tendre jeunesse jusques à maintenant, que mon esperance estoit que mon second maistre, qui m'avoit promis (ce que je croy certainement qu'il eust faict) de me nourrir et entretenir toute ma vie, m'a par la cruelle fortune esté osté. Et la maistresse, de laquelle nous pouvons esperer tout bien, est, comme je croy, malade jusques au mourir. Mais patience, tel est l'effect des esperances de ce monde. Quand l'homme croit estre venu jusques au bout de quelque sien desir, et se de-

voir reposer, la fortune vient, qui, en moins de rien, brouille et trouble toutes choses.

BARBE. Blaise, le desespoir ne sert à chose quelconque ; chacun doit penser à ses affaires. Voicy l'autre, encores est-il assez jeune. On dict ordinairement que bien souvent la mort d'un en accommode beaucoup ; mais maintenant voicy tout le contraire.

BLAISE. Il ne nous pouvoit advenir pis, car tout bien nous est failly.

FIDENCE. *Mors optima rapit, deterrima relinquit. Heu me miserum !*

BLAISE. Peut estre que ces baveries vous sortiront de la cervelle ; mais que ferez-vous, par vostre foy, monsieur Fidence ? Vous ne me repondez point ; je l'ay pensé : vous ferez ce que font certains personnagee qui, en guise de pelerins, vont de pays en pays, lesquels, portans en leur main quelque breviaire gras et tout usé, se contentent de sçavoir seulement dire : *Ego sum quidem pauper peregrinus*, sans pouvoir dire autre chose.

FIDENCE. *Non sum apud me.* A Dieu, Blaise.

BARBE. Où est-il allé ?

BLAISE. Laisse-le entretenir ses pensées, car il en a occasion ; mais nous ferions mieux d'aller en la maison : nous sommes tous icy, et n'y a personne pour servir en ce qui sera necessaire.

BARBE. Allons, voicy tout à point Aurelian avec un autre homme.

SCÈNE III.

Gerard, *Aurelian*, *Marguerite*, fille de dame Spinette, et *Blaise*.

GERARD.

Je ne sçay que dire, Aurelian mon amy ; j'ai leu et ouy raconter infinies choses semblables, mais je n'ay souvenance en avoir jamais ouy une si grande comme est ceste cy.

AURELIAN. Qui est ceste jeune dame qui, suivie de deux servantes, vient devers nous ?

GERARD. Je ne la cognoy pas.

MARGUERITE. Je voy là je ne sçay qui. Est-ce point Leonard qui est de retour? Non, ce n'est pas luy. Dieu vous doint le bonsoir.

AURELIAN. Bonsoir et bonne nuict.

MARGUERITE. Se peut faire que mes servantes ont oublié la maison. Dictes-moy, de grace, est-ce icy le lieu de madame Constance?

AURELIAN. Ouy, Madame. Ceste jeune pucelle ressemble tellement à madame Spinette qu'elle ne peut estre autre que sa fille.

MARGUERITE. Aussi suis-je, Monsieur.

AURELIAN. Je suis marry de ce qu'ayant esté envoyée querir pour vous recréer un petit et prendre quelque plaisir, vous n'aurez au contraire que tout ennuy et tristesse.

MARGUERITE. Pourquoy, s'il m'est permis vous le demander?

AURELIAN. Il n'y a pas long-temps qu'un ser-

viteur a apporté nouvelle que Leonard n'est plus en vie ; occasion pourquoy je vous laisse à penser en quel estat peut estre madame Constance : elle est esvanouye, estendue sur le lict, et vostre mère, avec les autres dames qui sont à l'entour, n'ont encores peu tant faire qu'elle puisse reprendre ses esprits.

GERARD. Voyez quelle bonne grace a ceste jeune fille !

AURELIAN. Ouy, vrayment. Voicy vostre mère qui sort dehors.

SCÈNE IIII.

Spinette, Marguerite, Aurelian, Gerard.

SPINETTE.

Tu as beaucoup demeuré à venir, Marguerite.

MARGUERITE. Il me semble que je suis venue trop tost, et peut-estre qu'il seroit meilleur que je ne fusses point encores arrivée, s'il est vray ce que me disoit maintenant ce jeune homme.

GERARD. Est-ce là ceste fille à laquelle vous avez baillé cinq cens escus ?

AURELIAN. Ouy, c'est elle.

SPINETTE. Encores que je ne vueille pas que tu demeures icy que jusques à demain matin, tu n'auras pas perdu tes pas de venir icy haut.

MARGUERITE. Je feray tout ce qu'il vous plaira ; et, s'il n'estoit si tard, je pourroy aller ce soir

avec ma tante jusques au pont Saincte-Marie. Mais pourquoy dictes-vous que je n'auray perdu mes pas?

GERARD. Si vous faictes à ma mode, Aurelian, vous serez bien heureux.

SPINETTE. Pour ce qu'icy tu parleras à Aurelian, auquel tu es plus obligée qu'à personne du monde; une autre fois tu en sçauras l'occasion. Touche-luy en la main.

MARGUERITE. Très volontiers.

AURELIAN. Vous estes trop gentille, madame Spinette.

SPINETTE. Or sus, attendez-moy icy, puis irons en la maison de compagnie.

AURELIAN. Comme se porte madame Constance?

SPINETTE. Vous sçavez bien que, toute deschargée, elle est revenue à soy, et, demeurant ainsi vestue sur le lict, est fort pensive, mais en contenance assez joyeuse, et ne parle point sinon que quand on luy demande comment elle se porte, elle respond qu'elle se porte bien. Et que diriez-vous qu'elle revint de pasmoison en riant?

AURELIAN. Ne vous y fiez pas.

SPINETTE. Mais je ne m'en souvenoy pas, elle vous prie prendre la peine de l'aller veoir, je ne sçay pourquoy.

AURELIAN. Je doute que, pour vous asseurer un peu elle se monstre joyeuse, et puis après elle ne face quelque folie. Le diable a quelquefois plus grande force envers ceux-là qui se fient trop en leur sçavoir et propre vertu qu'à l'endroit des autres. Allez devant, madame Spinette; je seray incontinent après vous.

SPINETTE. Passe deçà, Marguerite. Es-tu point molle de sueur ?

MARGUERITE. Non, Madame, que bien peu.

AURELIAN. Gerard, venez ou demeurez ; faictes comme il vous plaira pour vostre commodité.

GERARD. Allez, car je veux attendre icy. Si je pouvoy destourner cestuy-cy de la praticque et peu louable vie qu'il meine depuis peu de temps en çà, je penseroy avoir faict les meilleurs œuvres du monde. Toutes fois, puisqu'il m'a promis de ne vouloir autrement aller à Lyon et de quitter de tout point l'amitié de Gismonde, et de se vouloir marier, je me veux servir des occasions que la fortune me presente. Que peut-il faire qui luy soit plus de contentement que de s'allier avec personnes desquelles il a toujours esté grand amy et qui ne luy sont pas inferieures, si ce n'est en richesses ? Et, pour en parler à la verité, cestelà est une belle et gratieuse fille. Mais qui est ceste-cy qui vient droict à moy ?

SCÈNE V.

Elisabeth, Gerard.

ELISABETH.

Mon gentilhomme, estes-vous Gerard, amy d'Aurelian ?

GERARD. Ouy, Madame.

ELISABETH. De grace, entrez en la maison, où il vous attend pour quelques affaires d'importance.

GERARD. Très volontiers.

ELISABETH. Combien qu'il ne se trouve folie plus grande qu'adjouster foy aux songes, pour plusieurs occasions, ce neantmoins j'ay ouy dire et raconter grandes choses estre advenues et trouvées vrayes, lesquelles premierement avoient esté vuës en songe. A ceste occasion je sçay que madame Constance dict vray, que Leonard n'alloit pas chercher Anthoine pour le tuer, ainsi que chacun croit, ains qu'il ne s'estoit mis aux champs à autre occasion que pour le ramener au pays, et qu'iceluy, pour l'amour de Constance, l'avoit aymé autant que soy-mesme; ce qui se pourra cognoistre par le testament que Leonard fit n'a pas longtemps, avant qu'il partist pour aller en Bourgongne. Et me souvient qu'il laissa pour ses universels heritiers madame Constance et Anthoine. Ce neantmoins, Aurelian et plusieurs autres ne peuvent croire, ainsi que puis naguères madame Spinette m'a dict, que Leonard fust party sinon pour chercher à le tuer, et qu'à ceste occasion, il en a esté chastié, Dieu le permettant ainsi. Que veut dire cecy? Miracle! Voicy madame Constance qui sort avec Aurelian. Je m'en va d'autre costé, affin de les laisser parler ensemble à leur commodité, puis que je voy qu'ils veulent estre seuls.

SCÈNE VI.

Constance, Aurelian.

CONSTANCE.

Croyriez-vous que je fusse si hardie de l'affirmer s'il n'estoit vray?

AURELIAN. Hé! Madame, ne sortez, crainte du serain.

CONSTANCE. Et que me peut-il nuire, ayant ma cappe? Cela est ainsi que l'avez entendu.

AURELIAN. A un bien faible filet est pendue l'esperance de ceste-cy.

CONSTANCE. En ce qu'avez premierement failly, croyez-moi qu'estiez tombé en grande erreur, et qu'à tort vous portiez hayne à Leonard.

AURELIAN. Or je confesse, estant par vous certifié de la verité, que la chose est comme vous dites.

CONSTANCE. J'espère qu'avant que peu de jours soient passez, vous verrez les enseignes que mes esperances ne sont basties en l'air, car jamais, à quiconque vit chrestiennement, ainsi que personnes bien apprinses et toutes confites en devotion doivent faire, ne mancque celuy qui tout est la bonté infinie, et suis toute asseurée que, comme toutes les promesses que j'ay faictes ont esté observées, qu'ainsi les siennes me seront gardées par celuy qui ne manque jamais.

AURELIAN. Ceste-cy de morte est redevenue doublement vive.

CONSTANCE. Je ne veux pas nier que les nou-

velles que j'ay entendues puis naguères ne m'ayent penetré jusques à l'âme; mais enfin, outre l'esperance qu'en dormant m'a, je ne sçay comment, consolée, la raison ayant surmonté le sens, je me suis remise à la volonté de Dieu, et m'advienne ce qui pourra, je prendray tout pour le meilleur.

AURELIAN. O grandeur de courage!

CONSTANCE. O Dieu benin! voicy cest importun. Madame Elisabeth, venez icy : m'avez-vous entendue?

SCÈNE VII.

L'Espagnol, Aurelian, Constance, Leonard et Gerard. Elisabeth et le laquais, sans parler.

L'ESPAGNOL.



Bon soir, la compagnie.

AURELIAN. Bon soir et bon an.

L'ESPAGNOL. Pourray-je bien dire quatre mots au seigneur Leonard?

CONSTANCE. Dame Elisabeth, ne vous en allez pas. Non, Monsieur. Que lui voudriez-vous dire, s'il est licite le demander?

L'ESPAGNOL. J'ay grandement besoin de parler à luy.

CONSTANCE. Je suis marrye que cela ne se peut faire, pour ce qu'il n'est pas au pays.

L'ESPAGNOL. Madame, qu'il ne vous soit grief me dire où il est, pour ce que necessairement il faut que je parle à luy, fust-il au bout du monde.

Aurelian. Il faudroit aller un peu plus outre en volant.

Constance. De grace, Aurelian, ostez-le moy d'icy.

Aurelian. Voicy grand cas que je me frappe tousjours en ceste pierre que je ne voudroy trouver. Je vous prie, mon gentilhomme, passer vostre chemin, puis qu'avez entendu que ne pouvez parler à Leonard.

L'Espagnol. J'estoy venu icy expressement pour vous ayder et vous dire des nouvelles, lesquelles peut-estre vous seront agreables; mais, puisqu'il ne vous plaist pas les entendre, je suis contant de m'en aller.

Constance. Ne trouvez estrange, seigneur, si ne vous respondons selon vostre courtoisie, pour autant que je suis la plus desolée et affligée femme qu'aucune autre qui fust jamais, qui est cause que penserez par adventure que me suis monstrée envers vous, ce que je ne desire, peu courtoise et mal apprinse.

L'Espagnol. Consolez-vous, Madame, si vous estes attristée de la mort de vostre mary, pour ce que je vous apporte de bonnes nouvelles de luy.

Aurelian. Dieu le vueille !

Constance. Vous m'apportez quant et quant la vie.

L'Espagnol. Madame, que me voulez-vous donner?

Constance. Je n'ay rien digne de vous.

Aurelian. C'estui-cy a eu le vent de je ne sçay quoy.

L'Espagnol. Vous avez trop.

AURELIAN. Il voudroit attrapper quelque chose des mains de ceste-cy.

CONSTANCE. Ceste vie et ceste ame, qui ne sont miennes, exceptez, disposez de tout le reste.

L'ESPAGNOL. Si Leonard estoit mort, comme il vous semble, à qui penseriez-vous estre maintenant?

CONSTANCE. Luy vivant, je ne suis sienne sinon autant que sont les filles à leurs pères, et moy au cas pareil, iceluy estant mort.

L'ESPAGNOL. Laquais, appelle ces deux gentilshommes qui ont apporté ces lettres de Bourgongne.

AURELIAN. Je suis tout transporté et hors de moy.

L'ESPAGNOL. Madame Constance, combien que l'amour que je vous ay porté et porte infiniment n'ayt jamais par vous esté recogneu ni recompensé....

AURELIAN. Quelle est ceste recompense?

L'ESPAGNOL. Non seulement d'un seul regard, lorsque me voyant quasi mourir vous eussiez peu d'un seul clin-d'œil me donner la vie.

CONSTANCE. Helas! soustenez-moy, car je...

L'ESPAGNOL. Voicy neantmoins que je vous donne vostre Leonard sain et sauve, lequel aujourd'huy vous avez pleuré pour mort!

CONSTANCE. O mon doux père et frère!

L'ESPAGNOL. De grace, Madame, avant que plus outre vous accostiez de luy, il ne vous deplaira pas ouyr comme il est tombé entre mes mains. Un gentilhomme bourguignon estant dès long-temps amy d'Anthoine, ayant entendu que

Leonard l'avoit cherché en ces pays-là pour le tuer, l'eut au devant un peu plus loin que Dijon, en s'en retournant, et le blessa un peu sur la teste. Voyant que tout estourdy et estonné du coup, sans se deffendre, il se laissa comme mort cheoir de son cheval, ce neantmoins l'ayant fait relever par ses gens, le conduisit jusques au prochain village, pour mieux s'informer s'il estoit vray qu'il cherchoit Anthoine pour lui faire perdre la vie. Mais luy ayant esté certifié que Leonard est le plus honneste et honorable gentilhomme qui vive, et que, poussé d'un grand amour et incroyable bienvueillance, il cherchoit Anthoine, le fit penser, et sitost qu'il a esté entierement guery, il est venu à Troyes; et pour ce qu'il sçayt que j'ayme Anthoine sur toutes choses, m'en a faict present, afin qu'ayant entendu la verité, j'en disposast à ma volonté. Moy, estant en ce lieu, ayant receu cest advertissement, et par beaucoup d'indices cogneu estre veritable tout ce que Leonard dict au Bourguignon, je l'ay accepté comme frère et vous le rend, vous priant vouloir pardonner au gentilhomme, puisque la grande affection qu'il avoit à Anthoine, et la fausse creance, lui a fait commettre une si lourde faute.

CONSTANCE. O Leonard, mon très aymé et très desiré frère et père, vous soyez....

LEONARD. Madame, Dieu vous face jouyr de tous vos bons desirs, comme il vous faict joyeuse de mon retour.

CONSTANCE. Maintenant, pour respondre à vous, seigneur, qui me faictes un si grand don, le gentilhomme qui vous a amené Leonard n'est seulement digne du pardon, mais que pour le re-

compenser, Leonard et moy despendions les biens et la vie. Aussi que pourrions-nous jamais vous donner, encore qu'eussions en nostre puissance l'empire de tout le monde, qui fust suffisant pour vous recompenser d'un si grand bien comme est celuy que cejourd'huy nous faictes?

L'ESPAGNOL. Ceste vostre bonne volonté me rend très satisfaict.

LEONARD. Rien ne mancque pour nous rendre entierement heureux, sinon celuy que vous avez tant d'années attendu et desiré, mais en vain, et moy plus d'une fois cherché en plusieurs lieux au hazard de ma vie.

AURELIAN. Qui croiroit que cestui-cy fust d'une si grande amitié, le voyant d'un si constant courage, tant en l'ennemye que prospère fortune?

CONSTANCE. Leonard, vous ne m'estes pas moins cher que ma propre vie et mon ame; occasion pourquoy, puis qu'il plaist à Dieu qu'Anthoine vive eloigné de nous, et peut estre auprès de luy au ciel, je vous seray toujours à l'advenir telle que par le passé je vous ay esté par l'espace de dix ans entiers, et j'espère que me serez de mesme, et où je avois deliberé, s'il eust esté vray ce que on croyoit de vous, de m'encloistrer en un monastère; mais vous ayant recouvré, vous, dis-je, qui estes le soutien de ma vie, je remercie la bonté de Dieu de toute chose, et qu'il permette user avec vous le reste de mes jours comme j'ay faict jusques à present.

L'ESPAGNOL. Quel plus grand tesmoignage sçauroy-je demander?

AURELIAN. Il est vray d'un costé, et de l'autre impossible.

Constance. Et pour ce que, où auriez la volonté que je vous tinsse la promesse que je vous ay faicte estant le terme de dix ans passez, je ne sçauroy justement vous le refuser, je vous prie, par la foy et loyauté qui est en vous, laquelle surpasse celle de tous les hommes qui ont esté et seront jamais, qu'il vous plaise ne vouloir maintenant de moy ce qui est vostre, et que justement je ne vous puis refuser.

L'Espagnol. Madame, nous ne sommes icy pour vouloir sçavoir quelque chose de vos affaires.

Leonard. Parlons d'autres choses. C'est l'ordinaire, madame Constance, de ceux qui ayment leurs femmes comme je vous ayme sur toutes choses du monde, retournant d'un loingtain pays, de apporter quelque je ne sçay quoy de nouveau, qui leur puisse donner quelque contentement, soit des bagues, des draps, tant de soye que de layne, ou quelque chose de pris. A ceste cause, Madame, qu'aymeriez-vous bien que je vous eusse apporté de Lyon, d'où vient une partie de toutes les gentillesses du monde?

Aurelian. Je voudroy, d'un costé, m'en aller pour n'estre veu de Leonard, et de l'autre, pour ne faire des ceremonies....

Leonard. Vous estes longue en vos pensées.

Aurelian. Je seray bien ayse de veoir la fin de ceste histoire.

Constance. Vous ayant recouvré, il n'y a chose au monde, excepté une seule, que pour l'obtenir je voulusse employer une seule parolle.

Leonard. Et ceste une, quelle est-elle?

CONSTANCE. Je vous prie, allons en la maison, pour ce que je n'ayme pas babiller en la rue, et parler de ces choses, joint aussi que vous et ces autres gentilshommes devez estre lassez.

LEONARD. Allons; passez devant, je vous suivray.

L'ESPAGNOL. Allons donc; puisque vous le trouvez bon, je marcheray le premier, sans simonie, je veux dire ceremonie.

SCÈNE VIII.

Gerard, Aurelian, Spinette et Marguerite, sur la porte de la maison, sans parler.

GERARD.

Aurelian, pour retourner à ce que naguères je vous disoy, quelle plus louable chose peuvent faire les hommes que cela qui est enseigné par nature, approuvé de Dieu et accepté universellement de tous ceux qui desirent vivre comme vrays hommes, mais non en guise de bestes? Quoy faisant, est une chose très bonne et une grande prudence eslire, non des personnes estranges et incognues, mais de mesme pays, esgalles en noblesse, en aage, et en bonnes mœurs.

AURELIAN. C'est assez dict, je vous enten bien; vous voirez bientost combien peuvent les conseils de mes fidelles amys tel que vous m'estes. Mais taisez-vous, car voicy madame Spinette.

SPINETTE. Que faictes-vous icy à ceste heure, Aurelian? Venez en la maison.

AURELIAN. Je vous cherchoy pour vous dire un mot et puis m'en aller.

SPINETTE. Venez en la maison, vous dis-je, où Leonard....

AURELIAN. Que veut dire tant d'allegresse ?

SPINETTE. Anthoine, Constance et tout le monde vous attendent.

AURELIAN. Comment ! Anthoine ?

SPINETTE. Ouy, Anthoine, mon frère et vostre grand amy !

AURELIAN. Quand est-il venu? Comme il est entré en la maison, que nous ne l'ayons veu ?

SPINETTE. A vos yeux voyans, il estoit icy, puis est entré en la maison.

AURELIAN. Vous mocquez-vous point ?

SPINETTE. L'Espagnol qui a ce soir amené Leonard, c'est Anthoine.

AURELIAN. L'amoureux de madame Constance?

SPINETTE. Ouy, Monsieur.

AURELIAN. Comment peut-il estre Anthoine et Espagnol ?

SPINETTE. Ce n'est pas un Espagnol, mais c'est Anthoine, qui, comme Espagnol, à la face, à l'habit, à la parolle et à la profession de soldat, a esté icy six ans icogneu en la maison de Monsieur de La Vau.

AURELIAN. O Dieu benin ! il me sembloit bien qu'il en avoit les traicts du visage; mais ceste demie barbe qui lui est venue depuis le temps, cest habit de soldat, et ces cheveux tonduz de si près et si courts, au lieu qu'Anthoine les portoit si grands, m'ont trompé et fait penser tout autre chose.

SPINETTE. Que diriez-vous qu'un peu aupa-

ravant que madame Constance entrast en la maison, elle le recognut? Occasion pourquoy elle cherchoit tout moyen que le discours s'achevast au logis.

AURELIAN. S'est-il descouvert de soy-mesme, ou si ce a esté madame Constance?

SPINETTE. Je vous diray : entrez que nous fusmes en la maison, cependant que Leonard achevoit le propos qu'il avoit commencé, Constance, jetant sa vue sur luy, s'apperceut qu'en la regardant il ryoit, et, l'ayant fermement recogneu, se jetta incontinent à son col, pleurant d'aise, et l'embrassa de telle affection que pouvez vous imaginer. Au reste, je ne puis vous dire d'où vient que ceste maison est toute pleine d'incredible allegresse et contentement.

AURELIAN. Dieu soit loué et remercié de tout, lequel tousjours est secourable à ceux qui cheminent droictement et suivent la vertu. Madame Spinette, puisque les affaires cheminent d'un si bon pied, et que ceste journée a prins une fin toute contraire à ce que nous pensions ce matin, vous avez peut-estre quelqu'opinion qu'à l'occasion du retour d'Anthoine ne se peut effectuer, sinon à vostre dommage, ce que je vous ay promis ce jourd'hui. Je vous veux faire, pour vostre honneur et profit, cognoistre que je suis et seray toujours tel que j'ay esté avec Anthoine, et que je ne suis du tout indigne d'estre compris au nombre d'une si honorable compagnie d'amis, et d'estre de luy et de vous parent, comme je suis très affectionné amy. Partant, ou il vous plaira m'accorder vostre fille pour estre ma femme, je l'accepterai volontiers plus qu'aucune autre qui se

peust presenter, affin que, puisque la fortume m'a esté tant favorable que, outre toute esperance, j'ai reveu Anthoine, lequel j'ay aymé et ayme autant que moy-mesme, luy et vous puissiez cognoistre qu'en toute fortune luy et ses affaires m'ont tousjours esté fichées en l'entendement. Et depuis que j'ay icy veu vostre fille Marguerite, sans qu'elle sceust autre chose d'Anthoine, j'ay voulu (et ce gentilhomme m'en est temoin) vous dire plus de six fois ceste mesme chose; puis je m'en suis retenu, je ne sçay pourquoy.

SPINETTE. Sans vous respondre autre chose, vous pouvez, Aurelian, vous imaginer que je ne sçaurois jamais desirer chose plus grande que ceste-cy ; occasion pourquoy je ne suis seulement contente de cela, mais aussi que par là je me trouveray telle que je ne voudroy changer mon estat à celuy d'aucune autre dame de Troyes, et ne croiroy, quand j'auroy marié ma fille au plus grand homme du monde, me trouver jamais plus satisfaicte que vous me rendez contante. Et pour ce que je ne sçauroy trouver des mots propres pour vous monstrer la milliesme partie de l'obligation que je vous doy, je diray seulement que je vous reçoy de la meilleure affection de mon ame pour mon gendre et pour mon frère.

AURELIAN. Et moy, pour ma très chère sœur. Mais que pourroit Elisabeth aller cherchant ainsi seule?

SPINETTE. Escoutons, je vous prie, puisque toute gaye et joyeuse elle va parlant à elle-mesme.

SCÈNE IX.

Elisabeth, Aurelian, Spinette, Marguerite et Blaise.

ELISABETH.

Dieu soit loué et remercié de toutes choses! Si on recherchoit tout l'univers, on ne pourroit jamais trouver une telle couple d'amis. Je ne sçay qui est le plus content du retour d'Anthoine, ou Leonard ou la mesme Constance. Et ce qui est d'avantage, c'est qu'ils sont resolus que Leonard espouse dame Spinette, si elle en est contante, lequel l'a demandée à Anthoine.

SPINETTE. Que dict ceste-là ?

AURELIAN. Bon prou vous face, madame Spinette.

ELISABETH. Et si elle a de l'entendement, comme je croy qu'elle a, elle devroit desjà vouloir que c'en fust faict. Elle est encore jeune, et Leonard de bon aage et fort riche. Et que sommes-nous en ce monde sans hommes? Mais où s'est-elle mise?

SPINETTE. Quoy! dame Elisabeth, on faict donc en ceste façon les mariages sans y appeler les parties ?

ELISABETH. Ho, ho, vous voilà. Je suis si joyeuse que je ne voy goutte.

AURELIAN. Et nous ne voyons si avez faict des mariages.

SPINETTE. Que fais-tu là, Marguerite ?

MARGUERITE. J'attendoy que rentrassiez en la maison, car il est nuit tout noire.

SPINETTE. Vien ça. Ceux de la maison ayant faict sans nous, ne se pourront avec raison plaindre si nous avons faict sans eux. Et partant, Aurelian, prenez Marguerite par la main, et allons le faire sçavoir à tous ceux du logis.

ELISABETH. Qu'est-ce que j'enten? Hé Dieu! combien madame Constance en sera ayse!

SPINETTE. N'ayes point de honte, Marguerite; c'est ton mary: va donc avec luy.

ELISABETH. Allez. Je suis quasi hors de moymesme, et ne sçay que dire. Aujourd'huy, ceste maison estoit un enfer, et à ce soir c'est un paradis

BLAISE. C'est bien dict! demeurez icy à babiller avec la lune; cependant madame vous faict chercher partout. Cheminez, vous dis-je..

ELISABETH. Je m'en vas. Qu'y pourroit-il bien avoir?

BLAISE. Si j'avoy mille millions de langues et ne fisse autre chose que parler mille ans durant, je ne diroy la moindre partie du contentement et rejouyssance de ceste maison, nopces, accollades, embrassements, baisers, chuchillements et tant de façons qu'il seroit impossible les raconter; et encores, en mon regard, cecy sera cause que, me pensant aujourd'huy estre le plus pauvre homme du monde, je ne voudroy maintenant changer mon estat à aucun mon semblable, tant heureux et fortuné soit-il. Spectateurs, pour ce qu'en la maison on n'a appresté que pour vingt-cinq ou trente personnes, j'ay pensé qu'il faudroit davantage pour tant de gens que je voy icy; c'est pour-

quoy je n'inviteray aucun à soupper; et puis on ne peut contenter un chacun : les anciens diroient des injures aux autres, joint aussi que certains outrecuidez, n'ayant que les cheveux rehaussez et un collet bien empesé estendu sur une pecadille, voudroient se mettre à table devant les modestes et honnestes gentils hommes. Qui doncques d'entre les hommes ne pourra entrer en la ville, qu'il demeure aux faux-bourgs Sainct-Jacques, en la grande maison, ou à l'image Saincte-Anne, et nous logerons volontiers les dames avec nous ou chez nos voisins.

Adieu.

FIN.



LE FIDELLE

COMEDIE

PAR PIERRE DE LARIVEY

CHAMPENOIS

A Troyes

PAR PIERRE CHEVILLOT

l'imprimeur du Roy

Et se vendent à Paris

CHEZ NICOLAS ROUSSET

M.DC.XI

ENTREPARLEURS.

FIDELLE, amoureux.
NARCISSE, son serviteur.
M. JOSSE, pedant.
FORTUNÉ, amoureux.
RENÉ, son serviteur.
CORNILLE, mary de Victoire.
MARCEL, despensier.
VICTOIRE, femme de Cornille.
BEATRICE, servante.
BLAISINE, servante.
OCTAVIAN, père de Virginie.
VIRGINIE, damoiselle.
SAINTE, nourrisse.
BABILLE, servante.
BRISEMUR, soldat.
MEDUSE, magicienne.
Capitaine et sergens.



PROLOGUE.

Je ne pense pas, nobles spectateurs, qu'il soit besoin me beaucoup travailler pour vous monstrer quel grand contentement apporte la souvenance des travaux et des misères passées à celuy qui, arrivé à bon et asseuré port, par la benignité des cieux, ne craint plus la malignité de fortune, pour ce qu'estans les choses d'icy-bas ainsi disposées par le souverain facteur qu'elles sont et demeurent tousjours en un continuel mouvement, ne se trouve aucun qui ne soit peu ou beaucoup agité de ce continuel flux et reflux, et qu'à ceste occasion il n'en ait ample cognoissance. De là advient que chacun, du mieux que lui est possible, s'efforce le manifester à autruy, et s'en trouve d'autres qui taschent d'en faire couler la memoire jusques à l'aage futur. Mais jaçoit qu'en tous se trouve ce desir de toutes les choses, comme je croy sans plus grande comparaison, j'estime qu'il se demonstre ès fortunes d'amour, puis qu'elles, tant pour les bonnes affaires que pour les mauvaises, s'approuvant en icelles, nous laissent un bien large champ, et qui le diroit infiny peut-estre ne se tromperoit pas. De quoy, mes belles et gracieuses dames, je vous veux rendre un meilleur tesmoignage, estant certain que par espreuve vous cognoistrez quelles et combien grandes sont les flammes d'amour, et les travaux qu'on r'emporte. Ceste mesme cause a esmeu un certain personnage à composer ceste comedie, intitulée le Fidelle, par ce qu'un sien

amy ayant par sa mauvaise fortune esté induit à aymer une qui, soubs l'apparance d'un beau corps, tenoit caché un esprit peut-estre sorty d'enfer, où l'on croit qu'ores il y soit retourné, ne se contentant de luy avoir desrobé son cœur, et oubliant sa longue servitude et l'amour qu'il luy portoit, prenant occasion d'un bref esloignement, ceste bonne creature se donna en proye à Fortuné, et ainsi perfidement, abandonnant celuy qui tant l'aymoit, se mit à aymer un qui non seulement l'avoit en horreur, mais sembloit estre né ennemy de toutes les femmes, de façon que sa mauvaise langue deschiroit continuellement leur sexe. De ceste tant cruelle Victoire (car tel estoit son nom) advint que le pauvre et miserable Fidelle, esmeu de rage, communiqua le tout à Cornille, mary d'elle; puis, ne pouvant souffrir qu'icelle, à son occasion, endurast la moindre peine du monde, fit tant que son mary luy pardonna, et, cela luy semblant peu, pardonna encores à Fortuné qui l'avoit tant offensé; et refusa l'amitié de Virginie, noble damoiselle, laquelle, par le moyen de Meduse, enchanteresse, fut deceue par iceluy Fortuné, puis, après avoir appaisé le père d'elle, l'accorda à luy et se l'osta à soymesme. Or, puis qu'il a pleu à la souveraine bonté de l'addresser à meilleur chemin pour son enseignement et celuy d'autruy, je vous vas ores representer le succès de ces divers accidens. Doncques, si quelqu'un est icy venu en intention de rire, esperant veoir representer la simplicité d'un vieillard et ancien marchant, les sottises d'un nyais valet, les gourmandises et deshonnestetés d'un escornifleur et l'immondicité d'un ivrongne, choses à mon jugement vergongneuses à representer à tous nobles et sublimes esprits, je le prie s'en aller ailleurs, pour ce que ceste comedie, differente quasi de toutes les autres et assez longue, ne represente rien de tout cela; et ce qui importe le plus, c'est qu'elle, estant enfantée d'un juste desdain, a peut-estre plus d'ennuy et de fascherie que d'allegresse et recreation. Partant, sortez d'icy, je vous en prie de rechef. Mais je regarde de tous costez, et ne voy aucun qui se bouge pour s'en aller. Si estes resolus de demeurer, au moins, par courtoisie, soyez paisibles. Et vous, mes dames, preparez-vous aussi avec

bonne patience de recevoir les coups que vous donneront les poignantes langues des personnages de la scène; et s'il vous semble que l'autheur n'a trop bien fait de publier ces menteries, qu'à vostre prejudice et deshonneur de vostre sexe Fortuné a print plaisir de dire, ayez-le pour excusé, pource qu'iceluy voulant raconter la verité du succez, luy a esté aussi necessaire de faire ainsi. Mais soyez asseurées que tout ce qu'à vostre blasme il pourra dire sera seulement dit au deshonneur de celles qui opèrent aussi meschamment comme a fait Victoire: car, en l'esgard de vous autres, anges terrestres, ès faces desquelles se voyent la pitié, l'amour et la chasteté aller de rang, combien que occasionniez infinis dommages aux jeunes amans, on ne peut dire autre chose que bien. Prenez donc le tout en bonne part, et pardonnez à l'autheur ceste honneste faulte, si faulte y a, et, d'autre part, demeurez contentes des louanges qu'il vous donne, lesquelles d'autant plus vous devront rendre satisfaites de luy, qu'elles luy ont esté dictées par la verité, et puis le blasme qui naist simplement d'une autre passion, qui, lui offusquant la lumière de l'intellect, le transporte (et peut-estre contre sa volonté) à dire choses desquelles il sent et sentira tousjours un extreme repentir. Soyez donc attentives, si ne voulez que quelque mauvaise langue, ou quelque compagnon de Fortuné, dise que vous n'avez peu vous taire pour ce qu'avez esté picquées jusques au vif, et qu'il vous fait trop mal d'avoir entendu dire la verité. Mais voicy René, serviteur de Fortuné, qui sort dehors. Escoutez-le.





LE FIDELLE

COMEDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

RENÉ, *serviteur*, *seul.*

Je ne sçay que je doy dire de la fortune, cognoissant en effet cestuy mon maistre n'estre d'aucun merite, et ne puis attribuer ceste sienne avanture à autre chose qu'au defaut du sexe feminin, lequel a tousjours accoustumé se prendre au pire, et ceste-là est la consolation que j'ay de me veoir mesprisé de toutes les femmes. Mais que mon maistre jouisse à son plaisir du fruict de ces siennes amours : j'en jouyray au moins de l'escorce, comme je fais maintenant de ceste-cy que j'ay en main ; et si, pour toutes les femmes qu'il s'acquiert, je suis habillé tout à neuf, comme il m'a promis, je seray brave et auray des habits à rechange. O ! que je seray heu-

reux ! ô ! combien ce nom de Fortuné qu'il porte luy conviendra bien ! Mais le voicy qui vient ; je lui veux un peu gratter les oreilles, afin que par ce moyen j'en puisse tirer quelque profit, comme souvent ont accoustumé faire les fins et rusez serviteurs ; et puis ce ne nous est que tourment, nous attendre à l'esperance de nostre maudit salaire.

SCÈNE II.

Fortuné, maistre ; *René*, serviteur.

FORTUNÉ.

René, que fais-tu là seul? Avec qui parlois-tu?

RENÉ. Je discouroy en moi-mesme de vos adventures, et, considerant ores le merite de vos grandes beautez et de tant d'autres graces et vertus qui sont en vous, je me suis resolu de croire qu'à la parfin les femmes se jetteront par les fenestres pour l'amour de vous.

FORTUNÉ. Ce ne seroit pas grand merveille, joinct que j'en ay veu plus d'une faire pour moy des choses estranges. Mais laissons cela à part, et escoute, car je te veux dire chose de très grande importance.

RENÉ. Monsieur, dictes ce qu'il vous plaira, et vous fiez en moy comme je merite, car vous sçavez bien que je vous suis fidelle.

FORTUNÉ. Et pour ce que je te cognoy tel, je te veux descouvrir ces secrets qu'à moy-mesme, si je pouvoy, je tiendroy cachez, et que je ne

descouvriray jamais à aucun autre : car, encores qu'on ait accoustumé de dire que difficilement on peut tenir caché le secret de celuy qui ne l'a peu celer à soy-mesme, ce n'est pourtant à dire que je me dissuade de te le descouvrir, estimant cela estre dit par des hommes de peu de foy, veu que par longue experience je te cognoy fort secret et fidelle.

RENÉ. Croyez aussi que jamais ne vous trouverez trompé de la bonne opinion qu'avez de moy, et sera ce que me direz comme s'il estoit mis soubs le pied.

FORTUNÉ. Tu sçais que cest esté, nous estant au village, sortit hors sa maison madame Victoire, jeune femme accomplie en toute beauté, comme on peut veoir, laquelle devint tellement amoureuse de moy, que sans ma veuë tout autre plaisir lui apportoit matière de plaintes, tellement qu'elle fut contrainte m'escrire, et, en descouvrant son amour, me pria d'avoir pitié d'elle et de l'aymer. J'en fus content, et, ayant mis bon ordre à nos affaires, ne se passèrent beaucoup de jours qu'ensemble nous prinsmes nostre plaisir avec un très grand contentement. Or, estant de retour en ceste ville, j'ay apprins que Fidelle, que tu cognoy, lequel je sçay que dès longtemps l'a fort aymée, la sert maintenant plus que jamais, desirant entrer en ses bonnes graces. C'est pourquoy je crain, cognoissant que toutes les femmes sont vollages, que ceste-cy ne se retire de moy et se donne à luy, vaincuë ou par son service, ou du desir que peut naistre en elle d'esprouver choses nouvelles, ou par quelqu'autre occasion, ce qui me donne tant de douleur que je n'ay jamais bien.

A ceste cause, j'ay recours à toy, affin que tu me conseilles et aydes.

RENÉ. Encores que je sois d'un bas entendement, mal apte à conseiller un homme de telle prudence que vous, toutesfois, puis que me demandez mon advis, je diray ce que j'en sentiray : vous cueillez les roses entre les espines, si pourtant les roses peuvent naistre des orties.

FORTUNÉ. Dy ce qu'il te plaira, je t'escouteray volontiers, m'asseurant que si tu ne m'aydes beaucoup, qu'au moins tu me donneras un fidel conseil.

RENÉ. Je dy qu'en façon quelconque ne devriez sentir une si grande passion, pour ce qu'icelle s'estant d'elle-mesme donnée à vous, et mise en vostre puissance, et si ores elle s'en retire, vous en devriez prendre une pareille douleur que de la chose renduë de laquelle par emprunt on a longtemps jouy.

FORTUNÉ. O René! le long usage se convertit en nature, et les choses de nature ne se peuvent ainsi changer à nostre volonté. Par longue possession je l'ay renduë mienne, et, si je la perdois, il m'en seroit grand mal.

RENÉ. Comme est-il possible, Monsieur, que soyez jaloux du seigneur Fidelle, et qu'à ceste occasion vous en tourmentiez tant, si n'avez aucun soucy de l'amour de madame Victoire? Je croy que vous mocquez.

FORTUNÉ. Je dy à bon escient : je ne me tourmente pas pour l'amour que je luy porte, mais pour la crainte que j'ay que, se donnant au pouvoir de Fidelle, elle me prive du plaisir que je sens de la veoir dolente et jalouse de moy : car

tu sçais bien que je n'ay jamais fait grand fondement de l'amour des femmes, lesquelles tousjours feignent d'aymer, et, si elles ayment, leur amour provient de l'esperance du profit et utilité, ou de la beauté et gaillardise qui se recognoist en l'homme, tous mauvais fondemens, lesquelles enfin sont cause de toute ruyne, pour ce que, les femmes estant insatiables, celles qui ayment pour leur profit conduisent bientôt leur amant à une infinie pauvreté, puis lui tournent le dos et l'abandonnent. Celles qui ayment pour le service qu'on tire d'un homme nerveux et robuste le tiennent tant exercité, qu'en peu de temps elles le reduisent en fumée; à raison de quoy, comme debile et impotent, elles le chassent. Après, celles qui ayment pour la beauté, ne pouvant retrouver chose tant belle qu'il n'y en ait une plus belle, est force pour la mesme occasion que, si elles se sont données au pouvoir du premier amant, qu'elles se donnent encores en la puissance du second et du tiers; de façon que plus aysément se conserve l'amour des animaux irraisonnables que celuy de ceste perfide espèce qui est née de nous et nous engendre, et aussi (escoute un grand cas), eslevée par nous et nous eslevant, nous hayt à mort; et, si elles nous ayment, tel est leur amour que la vie d'un animal effimère qui meurt le mesme jour qu'il prend naissance, et n'est en rien dissemblable à celle fleur nocturne qui ès tenèbres se monstre gentille, belle et odoriferante, et au lever du jour qu'on en devoit jouyr elle se seiche et meurt. Parquoy on peut bien croire estre vray ce qu'escrivent les philosophes, que d'une mesme façon la nature engen-

dre les femmes et les monstres, et qu'il n'y a autre difference entre les monstres et les femmes que, de l'imperfection venant du plus au moins, elles ont continuellement deux sortes de larmes aux yeux, dont l'une procède de rage et l'autre de deception, ne s'en trouvant aucune (selon mon opinion) qui plus tost ne veulle faire change de dix amans le moys que demeurer dix jours à un seul, ce qui advient parce que la nature des femmes desire tout ce qu'elle void.

RENÉ. Pourquoy doncques vous plaignez-vous si ceste-cy se gouverne à la façon feminine? Si l'aviez acquise par vos services ou par argent, comme la plus grand part se gagne aujourd'huy, vous auriez grande raison, la perdant, de vous en douloir, parce qu'auriez consommé et l'un et l'autre en vain; mais, ayant par hazard retrouvé ceste adventure, vous ne devez vous plaindre si ores elle vous eschappe des mains et un autre la prend, et d'autant plus que vostre fortune vous rend tel qu'on peut dire que plus tost les estoilles defaudront au ciel que les femmes vous mancquent. Monsieur, n'en cherchez point d'autre. Vive qui est vainqueur, jouysse qui peut, et qui ne peut demeure en paix, et soient les desplaisirs et jalousies jettez aux privez et retraits.

FORTUNÉ. Tu dis bien, mais ores je ne me veux ayder de ton conseil; partant, trouve-moy le moyen de couper chemin au mal, en sorte qu'il ne me gaigne : car, m'ayant gaigné, on ne pourroit trouver medecine pour le guerir.

RENÉ. Qu'on en trouve si on peut, car je croy, puisque les femmes sont insatiables, qu'elles ne se contentent jamais et ont le diable à dos.

FORTUNÉ. Ne manquons point à nous-mesmes, puis fasse le ciel...

RENÉ. Voicy M. Josse, le pedant du sieur Fidelle.

FORTUNÉ. Va executer l'affaire que tu sçais, puis retourne en la maison, et lors nous discourerons sur ce fait.

SCÈNE III.

M. JOSSE, *seul.*

Toutes et quantes fois qu'avec tout l'intellect speculatif je pèse prudemment ces parolles du Cecropien philosophe : *Magnus est deus Amor, et apud deos et apud homines mirandus toties*, je suis contraint croire qu'iceluy les prononçant ne pouvoit estre sinon inspiré de l'esprit divin, pour ce que, mettant les autres choses à part, tant animées que sans ame, il a cogneu qu'il peut gouverner les immortels celicoles et les mortels terricoles à sa volonté, comme avec un frain fort et puissant. Il a fait transformer Jupiter, Mercure, Neptune et autres deitez (tant *masculini* que *fœminini generis*) en animaux et bestiales metamorfosées ; il fist qu'Hercule se vestit de l'habit d'une femme, et qu'avec ses mains, qui avoient dompté et atterré tant d'infames monstres, il print femininement la quenouille, mania le fuzeau et fila du lin ; il contraignit Aristote Stagirite, prince de l'escole peripatetique, d'aymer une concubine et luy sacrifier ; il induisit Marc-Ciceron, père de la patrie

et de la romaine eloquence, à coucher (*o scelus maximum!*) avec sa propre fille, et, laissant plusieurs autres en arrière, poussa Palemon, Venitien, splendeur de cestuy nostre ordre grammatical, d'aymer encores une vile femmelette, et pour elle faire des choses qu'il n'eust jamais voulu entreprendre pour autruy. Ce qu'estant ainsy, quelle merveille pourra apporter aux erudits et sçavans hommes (je tiens les indoctes et meschans pour *oves et boves*) que ma scientifique personne, qui desormais entrant en aage meur, coustumière d'enseigner les lettres et bonnes mœurs à la jeunesse de bonne indole, soit esprise en l'amour de ceste speciosissime et electissime muliercule Victoire? Certes, je ne m'en soucie point, pour ce que je tien fermement que les prudens et provides, me voyant travaillé de ceste maladie qui les afflige ou peut affliger, en m'excusant auront compassion de moy: car, me blasmant, ils provoqueront plus tost en eux-mesmes ce qui est comme un propre, et encores beaucoup plus propre à tous les hommes; et par ainsi j'explique bien mon intention, par ce qu'estant vray ce que le mesme philosophe a dit : *Nemo adeo ignavus est quem amor non inflammet,* la consequence est vallable, *a contrario sensu deducta : Ergo omnes navos amor inflammat*, sans ce que mes venerables escolliers entendent bien que, dès le commencement, l'homme a esté créé hermaphrodite, à sçavoir masle et femelle. Si j'ayme ma Galatée, je ne merite estre blasmé ny reprins, pour autant qu'icelle estant la moitié de moy-mesme, par raison naturelle, qui veut que chacun ayme soy-mesme, aymant icelle, qui est ma moitié, je vien à aymer moy-

mesme. Doncques, si je sçay bien (pour dire vray) que, par ma condition non vulgaire, par l'elegance de mes parolles plus que nettes et par cette formose espèce qui est digne d'un empire, je merite estre r'aymé de celle qui avec les trois deesses auroit peu contendre de beauté, neantmoins, considerant après que *varium mutabile semper fœmina*, je doute que Fidelle, jadis mon disciple, lequel est fort amoureux d'elle, ne me diminuë ou sincope (*sincopa enim de medio tollit*) partie de mes contentemens, ou bien que, s'interposant entre mon desir et la grace d'icelle, il ne me fasse une eclypse qui, m'interdisant la lumineuse clarté de ses estincelans yeux, seroit cause que ceste mienne ame desolée demeureroit couverte de tenebreuse obscurité. *Attamen,* il me semble qu'elle ne se monstre si privée et joyeuse qu'elle avoit accoustumé d'estre auparavant qu'il allast *Hispaniam versus*, qui me fait avoir très bonne esperance, et croy fermement et pense encor qu'en plaine campagne, manifestant la grandeur de mes merites et combattant avec luy (*signis collatis*), je le rompray, et, l'ayant mis en fuitte, j'obtiendray la Victoire. Mais, *lupus est in fabula; en ecce,* le voicy; je le veux saluer à la ciceroniane et user de toute l'antiquité romaine. Seigneur Fidelle, je vous dy: *Salutem plurimam*. Que faites-vous ainsi affligé de douleur et tristesse?

SCÈNE IIII.

Fidelle, *M. Josse.*

FIDELLE.

Vous estes sorty de la maison sans parler à moy, occasion pourquoy, desirant surtout communiquer avec vous, je vous allay chercher par toute ceste ville, et ay pensé devenir fol, ne trouvant aucun qui me sceust dire nouvelles de vous. Dieu soit loué que je vous ay trouvé!

M. JOSSE. Je ignoroy vostre desir, car, *alias*, je n'eusse porté le pied hors le sueil de l'huys que premièrement je ne vous eusse adverty, et sy une affaire de petite importance ne m'y eust contrainct. Ores que m'avez *coram*, dites-moy tout ce que desirez que je sçache, et ne me celez la cause *ex qua accidit*, car *ex quo* que estes de retour des Hesperies, presque tousjours vous estes monstré triste et dolent aux yeux des regardans.

FIDELLE. Amour et jalousie, maladies mortelles des amans, m'ont conduit au terme que voyez; partant, ne vous esmerveillez si à present je suis pour vous descouvrir ce que j'ay tousjours tenu caché en ma poitrine, par quoy, outre ce que l'amoureuse passion m'y contraint, vous, estant sage et prudent et ayant grande experience ès choses du monde, et possedant encores infinies sciences, j'espère recevoir de vous fidelle conseil et secours opportun.

M. JOSSE. Je desire faire chose qui vous soit

joyeuse et aggreable, mais devez premierement sçavoir que qui ne s'avance ès vertus s'en recule ; et partant, vous trouvant en la presence de moy, qui jadis ay esté vostre precepteur, ne devriez ainsi avoir le bonnet sur la teste sans me faire l'honneur que me devez. Ainsi vous estes plus tost reculé qu'advancé *in via morum.*

FIDELLE. La passion m'empesche de veoir et cognoistre ce que je devroy faire.

M. JOSSE. Neantmoins, je me resjouy grandement avec vous qu'en me demandant advis m'avez monstré que ores n'est esteinte en vous ceste reluisante lumière de vostre bel esprit, lequel me fait souvenir que parmy vos condisciples de mon escolle faisoit resplendir sa clarté, comme un soleil entre les menuës estoilles, et avez, en implorant mon secours, usé d'une rhetoricienne façon, et captivé la benevolence de la personne de l'auditeur, qui est moy, la louant de prudence et de sagesse, ne vous estes aucunement trompé, pour autant que, comme il est escrit d'Ulisse, on en peut autant dire de moy : *Qui mores hominum multorum vidit et urbes.* Dites donc ce qu'il vous plaira, car je vous escouteray *erectis auribus.*

FIDELLE. Il y a longtemps que je devins amoureux d'une jeune dame plus plaisante à mes yeux que toutes les beautez du monde, et tel a esté mon amour que ny les travaux, ny les dangers, ny toutes sortes de malheurs, ne peurent jamais me desbaucher en façon quelconque du service que je luy avois voué, laquelle enfin me fit digne d'obtenir ce qu'un jeune desir peut souhaitter, avec un mien contentement si grand, que je me tenois le plus heureux jeune homme de l'univers, croyant

que si, comme adonc nos desirs estoient pareils, nos volontez gouvernées d'un mesme frein, nos pensers communs et l'amitié egalle, qu'ainsi sa foy fust tousjours de durée. A ceste cause, esloigné de tout soupçon, je menoy une vie heureuse. Quelque temps après, mon destin voulut que je party d'icy, estant contraint, comme sçavez, d'aller en Espagne; parquoy, ayant prins congé de ma bien-aimée Victoire (car tel est son nom), dolent à merveilles, je la laissay; les larmes qui furent respanduës, les soupirs qui furent jettez, les parolles qui furent dites et les lamentations qui furent faites, je laisse à vous les raconter, car vous, estant sage et prudent, pouvez imaginer combien ils estoient infinis. Or, tandis que j'estoy esloigné d'elle, je ne faisoy un pas que mes pensers ne fussent dressez à elle, dont je me souvenoy plus que de moy-mesme. Cependant, et me trouvant tout enflammé d'un ardent desir de la reveoir, je hastay si fort mon voyage qu'au bout de quatre mois je retournay. Ainsi, esperant la retrouver de mesme volonté que je l'avoy laissée, et me consoler avec elle, je l'ay cogneuë envers moy plus froide qu'un glaçon; et, pour ce que je sçay que je n'ay fait ou dit chose par laquelle je merite d'estre ainsi desaymé d'elle, il faut que je croye que, à l'occasion de ce mien mais bref esloignement, elle se soit pourveuë d'un nouveau amant. Et voilà, maistre Josse, le ver qui me ronge, me devore le cœur et me rend très malheureux. Qu'en dites-vous?

M. JOSSE. Je me souscris à vostre sentence et loue vostre advis, iceluy estant inefragablement vray, car *exclusio unius est inclusio alterius;*

icelle ne vous aymant à l'accoustumé, faut par illation conclure qu'elle en ayme quelqu'autre, duquel la possession pacifique des graces d'elle vous trouble de ceste façon. Or, si voulez que je vous conseille, je vous exhorteray que laissiez ces niaiseries et estudiez aux bonnes lettres, desquelles, avec ma longue et obstinée diligence, je vous rendray convenablement capable, et lesquelles *in omni re, in omni loco*, et *in omni tempore,* vous pourront rendre content sans jamais vous apporter aucun desgoutement. Quittez ces petulentes amours, lesquelles sont basties sur un foible fondement. Il est force que la beauté de la femme, qui passe tout ainsi que l'onde d'une fontaine, qui ne retourne à sa source, tresbuche un jour au peril de l'architecte et du masson ; joint, mon enfant, plus grand est le nombre de ces choses qui nous apportent des incommoditez que le plaisir de celles qui nous donnent du contentement ; *unde versus : Quod juvat exiguum est, plus est quod ledit amantes.*

FIDELLE. Malaisement m'induirez-vous à croire qu'un ardent amour tel qu'a esté le sien fust pour une si petite absence entièrement esteint ; si elle brusloit en mon amour, car elle y brusloit, il est impossible que quelque scintille de ce feu ne soit demeurée encores vive, et, si cela est vray, sera fort aisé, en continuant mon service, de l'enflammer de nouveau, car le bois, une fois bruslé par le feu, pour peu de chose se r'allume incontinent..

M. JOSSE. S'il estoit vray qu'elle vous aymast tant soit peu, elle le vous feroit paroistre en quelque façon ; mais elle n'en monstre rien. *Ergo,* elle

ne vous ayme pas, qui est un fort argument, par ce que *intima per mores cognoscimus exteriores; immo,* je vous dy plus, que, ne vous aymant point, est force qu'elle vous ayt en haine, *juxta* le proverbe des anciens etimologiques, appellé le vray proverbe : *Aut amat, aut odit mulier; nihil est medium.*

FIDELLE. Vous pourrez dire beaucoup de choses, mais vous ne me ferez pas croire que l'amour d'elle soit si facillement et pour si legère cause converty en haine.

M. JOSSE. Je vous l'ay desjà prouvé. La reigle dict : *Rei satis demonstratæ quidquid adjicitur superfluum est.* Et pour ce qu'aucun bienfait ne se devroit eslargir à qui refuse le recevoir, je m'en repen, j'ay honte, je me fasche, et suis marry d'avoir despendu et l'huile et la peine. En effet, est bien vray ce que chante Horace : *Imberbis juvenis tandem custode remoto, cereus in vitium flecti, monitoribus asper.* Je me recommande, soyez heureux.

FIDELLE. Or, maintenant, je recognoy qu'entre les infinies passions des amans n'y en a point de plus grande que celle qui naist de la remembrance des douceurs passées; et certes, si ces ardans effets pouvoient par nous estre mis en oubly, nostre vie ne seroit, sinon paisible, au moins non si fort travaillée. C'est un grand malheur de se veoir, sans sa faulte, tombé d'une grande felicité à une infinie misère de vivre, esloigné de toute esperance de bien; et se souvenir du contentement et plaisir qu'on a accoustumé sentir lorsque, vivant en la grace de la dame aymée, on repaît ses yeux et son esprit de celle divine sem-

blance, nous afflige l'ame de telle façon que sommes contraints prier la mort nous retirer de telles angoisses, ce que sans cesse je desire, puis que jamais de mon foible entendement ne peut partir la beatitude de ces heures qu'astraint et lié de ses bras, je ne portois envie à la felicité des bienheureuses ames, lesquelles en cela seulement surpassent ma jouyssance, car leur beatitude est ferme, asseurée et eternelle, et ma gloire a esté, comme encore on void à present, brefve, fresle et caduque.

SCENE V.

Victoire, amoureuse ; *Fidelle.*

VICTOIRE.

O miserable Victoire! puis qu'ores, par une vieille accoustumance, tu es contrainte de te presenter à ces fenestres, desquelles tu avois si souvent accoustumé veoir ton doux Fortuné, jadis l'esprit de ton ame, et maintenant la mort de ceste tienne miserable vie !

FIDELLE. O amour! effet vrayement insatiable, passion qui te haulse d'autant plus que plus on cherche de t'abaisser et mettre à fond! Tu devrois ores estre saoule de tourmenter un miserable amant tel que je suis.

VICTOIRE. Sera-il possible que cet ingrat Fortuné ne prenne pitié de ma langueur et ne cherche à m'aymer, cognoissant que sans sa grace

mon ame peu à peu s'en va exhallant en souspirs et distillant en pleurs!

FIDELLE. Ces tristes et dolens accens, ces moites et amères larmes et ces miens ardans souspirs, auront-ils si peu de puissance, qu'estans ouys et veuz par elle, ne destrampent au moins la glace qui environne son cœur!

VICTOIRE. La souvenance de nos embrassemens passez, le redoublement des baisers à la departie, les parolles souvent interrompuës, et non les longs souspirs, et les chaudes et les humides larmes qui, coulans de nos yeux, ont esté recueillies de nos amoureuses lèvres, devroient renouveller ceste douceur en luy, et l'enflammer entierement d'un nouveau desir.

FIDELLE. Helas! j'ay tousjours possedé sa grace avec une fort grande crainte de la perdre: car, ne pouvant un bien infiny estre de longue durée, l'amitié que desmesurement elle me portoit n'estoit qu'un vray presage de ma soudaine et infinie ruine. Mais voicy la cruelle que j'ayme plus que mon cœur et mon ame, celle par laquelle toute autre chose me deplaist, fors que le mourir.

VICTOIRE. Voicy le perturbateur de ma paix, voicy celuy que j'ay en horreur plus que l'infirmité, et en hayne plus que la mort.

FIDELLE. Moy miserable! qui enfin, à la façon du moucheron amy de la chandelle, suis contraint courir à ma mort.

VICTOIRE. Je veux veoir si je pourray trouver quelques occasions de l'abandonner, et excuser mon peu d'amitié par son defaut simulé, de façon qu'il n'ait plus de hardiesse de se trouver ja-

mais devant moy. A Dieu, seigneur Fidelle.

FIDELLE. Dieu vous fasse la plus contente femme de tout le monde, comme il luy a pleu vous faire la plus belle, et Amour vous rende plus douce envers moy, ou la mort m'oste de tant de peines, car je vy trop miserablement en cet estat !

VICTOIRE. Voicy un grand cas, que tousjours vous plaignez de moy, qui ne vous ay offensé, si ce n'est en vous ayant trop cordiallement aymé. Je croy que le faites pour trouver subjet de m'abandonner, et que la passion que demonstrez en vos yeux (chose propre à vous autres, trop avides de vostre honneur) naist à l'occasion de quelque autre dame, qui me fait davantage asseurer que ne m'aymez pas.

FIDELLE. Si amour ne m'affligeoit plus pour vous que pour une autre, je serois heureux; mais il est bien raisonnable que, si m'aymez par feintise, vous me deceviez à bon escient, car, vous n'estant mienne, et moy estant vostre, le pouvez faire.

VICTOIRE. Vous me picquez.

FIDELLE. Je ne vous picque point, je deffen ma cause, et me plains de ce qui est raisonnable, car vous m'estes plus cruelle que n'est pas un tygre.

VICTOIRE. Les grandes courtoisies dont j'ay usé envers vous meritent-elles à ceste heure que m'ayez en si mauvaise opinion? Je n'attendoy cela de vous, ingrat que vous estes.

FIDELLE. Infinies m'ont esté les courtoisies que m'avez faites, mais elles ont esté semences de douleur, et, les ayant achetées au prix de mes

larmes, je ne vous en doy aucunement estre obligé, et toutesfois je suis content de vous en estre tousjours redevable.

VICTOIRE. Pourquoy donc vous plaindez-vous?

FIDELLE. Je ne me plains pas, mais je lamente ma triste fortune, qui me prive de vostre amour.

VICTOIRE. Je vous ay trop aymé et vous ayme encores, et suis pour vous aymer eternellement: qu'ainsi m'aymassiez-vous!

FIDELLE. Doncques tant de tourmens que j'ay soufferts pour vous ne vous ont encores asseurée de mon amour? Je suis en mauvais predicament avec vous, et atten vainement vostre pitié, s'il faut que je meure pour vous asseurer de ma foy.

VICTOIRE. Si vous m'eussiez aymé, vous ne fussiez party contre ma volonté. Ne vous dy-je pas que le commencement de vostre esloignement seroit la fin de ma vie?

FIDELLE. Vous me le distes.

VICTOIRE. Pourquoy donc partistes-vous? Vous me monstrastes bien que ne m'aymiez guères, ou au moins que ne vous souciez pas beaucoup que je mourust pour vous.

FIDELLE. Je party pour donner tel ordre à mes affaires, qu'aucun accident ne peust à l'avenir me destourner de ma servitude encommencée. Vous en fustes contente, et partant ne deviez en estre faschée.

VICTOIRE. Puisque je n'avoy peu empescher vostre partement, je monstray enfin m'en contenter et n'en estre marrie; mais je priay Dieu qu'il me delivrast d'un si doulourеux pense-

ment, afin que je n'eusse à mourir desesperée.

FIDELLE. Injuste fut la prière, puis que ce fut la prière de ma mort.

VICTOIRE. Elle fut juste, puis que vous n'aviez soucy de ma vie.

FIDELLE. Sçachez, dame Victoire, que la douleur et l'ire ostent souvent à autruy l'usage de la droite raison.

VICTOIRE. Souvenez-vous, seigneur Fidelle, que peu de raison a de se plaindre celuy qui est cause de son tourment.

FIDELLE. Doncques il faut que je meure desaymé de vous et sans vostre grace?

VICTOIRE. Ains de vivre tousjours en ma pensée.

FIDELLE. D'où vient donc que ne voulez plus que je sois avecques vous?

VICTOIRE. De la promesse que j'ay faite à Dieu de ne plus pecher.

FIDELLE. Si luy avez promis cela, pourquoy luy manquez-vous et voulez estre homicide, non seulement de moy, qui me suis transformé en vous, mais de vous-mesme, que je porte vive en mon cœur. Vous semble-il que cela ne soit point peché?

VICTOIRE. Ce seroit peché si ce que vous dites estoit vray; mais ce sont parolles trouvées par vous autres hommes pour rendre beau et pitoyable vostre parler, et non que ce soit aucune chose en effet; vous feignez aymer pour donner une fin à un seul vostre desir, et quand n'arrivez à ce but où vous tendez, que tant vous souhaitez et qui est la cause du service que nous faites, ne vous souciez d'autre chose, ce qui me semble une très grande discourtoisie.

FIDELLE. Celuy ne peut estre appelé discourtois qui, pour estre tousjours serf, se donne soy-mesme ; et par là se cognoist que nous, miserables, aymons beaucoup plus sincerement. Mais puis qu'il est difficile gaigner son seigneur à plaider, il me faut avoir patience.

VICTOIRE. Vous me faites en mesme temps desplaisir et compassion, desplaisir pour ce que ne voulez croire que je vous ayme, et compassion pour le tourment que dites que vous endurez. Dieu sçait que si je sçavois comme vous en delivrer, je le ferois volontiers!

FIDELLE. Faites que je sois avecques vous, car par ce moyen vous vous despouillerez de peine et de doute tout ensemble.

VICTOIRE. Puisque, pour vous asseurer de mon amour, il ne reste que cela, je veux vous satisfaire. Partant, revenez à ce soir.

FIDELLE. Je vous mercie de toute l'affection de mon cœur ; je reviendray.

VICTOIRE. Je me recommande.

FIDELLE. Ores que je devrois d'une telle esperance, ains d'une si certaine promesse, prendre vigueur, je sens mon ame se charger d'une douleur mortelle. C'est grand chose, que je tremble en l'allegresse et crain que soubs le miel ne soit caché le poison. Dieu vueille que ces craintes soient vaines, et que bientost je puisse jouyr de ma douce Victoire !

SCÈNE VI.

Beatrice, servante de Victoire ; *Babille*, servante de Virginie.

BEATRICE.

J'y vas, je prendray toute peine de le trouver au plustost. En somme, tous les proverbes sont vrays : la femme est une chose mobile de nature. Ce docteur l'entendoit fort bien.

BABILLE. Beatrice, où vas-tu?

BEATRICE. Chercher une sorcière pour ma maistresse, qui meurt en l'amour du seigneur Fortuné.

BABILLE. Et que veut-elle de ceste femme?

BEATRICE. Qu'elle fasse des sorcelleries qui le contraignent à l'aymer. Et toy, où te laisses-tu aller à ceste heure ainsi seule ? Sers-tu encores Virginie?

BABILLE. Ouy, je suis tousjours à son service, et vas tout maintenant chercher le seigneur Fidelle pour le supplier de sa part qu'il la vienne trouver, pour ce qu'elle desire luy dire deux ou trois mots.

BEATRICE. Et quoy! les damoiselles deviennent-elles amoureuses?

BABILLE. Elle est amoureuse de telle façon, qu'elle ne fait autre chose que se plaindre et souspirer; et ce cruel la repaist de belles parolles et se mocque d'elle.

BEATRICE. Tu ne t'en dois esmerveiller, car

c'est une usance commune de courir après ce qui s'enfuit, et de fuir ce qui poursuit. Madame Victoire, ma maistresse, en fait de mesme : elle ayme le seigneur Fortuné, qui ne se soucie point d'elle, et fuit le seigneur Fidelle, qui l'adore.

BABILLE. Elle fait un grand mal ; toutes les deux devroient aymer, tenir conte de soy-mesme, chercher son plaisir, et enfin estre dame des amoureux, sans se rendre serves et sentir une telle passion qu'elle soit contrainte d'avoir recours aux sorcelleries pour acquerir leurs graces ; par ainsi, elle viendroit à conserver son honneur. Penses-tu pas qu'elle n'ait encores du regret de son temps perdu? Ouy, ouy. Ses cheveux, qui ores semblent estre de fin or, deviendront d'argent ; ses temples s'avalleront, ses jouës deviendront plattes et ridées, son nez s'allongera, sa bouche grandira, ses lèvres deviendront pasles, son estomach se fera creux, et ses testons verdelets qu'elle porte sur son sein deviendront mols et flestris. Alors, les graces du ciel lui manqueront, comme aussi la faveur des personnes. Adonc, s'appercevant de son erreur, elle plaindra son temps consommé en vain, et se lamentera jusques à la mort d'avoir perdu les plaisirs de plusieurs pour jouyr d'un seul.

BEATRICE. Cela est tout certain, car le repentir des femmes ne naist sinon au temps que le repentir ne sert plus de rien. Je te dy, ma chère sœur, que c'est chose fort perilleuse n'en aymer qu'un seul ; aussi dit-on qu'un ne fait nombre.

BABILLE. Et quelle autre chose nous donne plus de plaisir au goust sinon la varieté des viandes? Benistes soient ces femmes qui sont de

si tendre complexion et de si douce nature que, ne pouvant souffrir veoir mourir les hommes pour leur amour, se laissent gaigner par leurs argumens et raisons, ce que j'ay tousjours fait, et te puis dire que je n'ay pas perdu mon temps.

Beatrice. Babille, m'amye, si tu n'as perdu ton temps, je n'ay pas despendu le mien en vain. J'ay esté jeune et belle, combien que tu me voyes un peu changée maintenant, et croy qu'en mes jeunes jours j'ay eu quelque peu de bon temps. J'ay couru beaucoup de pays, practiqué et hanté avec diverses personnes, et ay encores aymé quelqu'un; neantmoins, je n'ay jamais senty aucune passion pour estre abandonnée: car, pour te dire la verité, aussitost que j'estois laissée d'un amoureux, aussitost j'en trouvois deux ou trois, et ainsi me donnois du plaisir. Mais sçay-tu ce que je croy?

Babille. Nenny.

Beatrice. Que les travaux de nos maistresses naissent de leur peu de jugement, et de ne sçavoir se resoudre incontinent et tout en un coup.

Babille. Je n'en doute pas, pour ce que ces damoiselles tiennent leur gravité, et ont quasi honte que nous autres, qui manions toutes leurs ordures, sçachions qu'elles sont autant subjettes au plain et au renouvellement de la lune que nous autres, et neantmoins veullent faire l'honneste; et si nous leur disons quelque petit mot d'amour, elles nous crient et nous menassent de nous faire mourir, et ne s'apperçoivent pas que, ne se voulans fier à une seule servante, est cause que toutes les autres de la maison les descouvrent, ce qui advient pour ce que, pleines de despit,

s'accordans ensemble, elles les espient tant qu'elles les prennent sur le fait, et puis en tiennent leurs contes de tous costez.

BEATRICE. Je te jure par ceste benoiste ame de ma mère qu'oncques de ma vie je n'eus plus grande rage que celle qui me consommoit lorsque madame Victoire ne se vouloit fier en moy. Je l'espiay tant et si souvent, qu'une nuit je la surprins au lict couchée avec le seigneur Fidelle, tellement qu'incontinent après qu'il fut party, je me retournay devers elle en colère, lui disant : Est-ce là la foy que vous gardez à vostre mary ? est-ce là l'honneur que vous luy faictes? Je luy veux descouvrir le tout. Je ne veux plus demeurer avec ceste charge de conscience, ny endurer qu'on puisse jamais dire que j'en sois consentante. Non, non, ne le pensez pas; je le veux faire sçavoir à tous vos parens. De façon que la pauvre dame, toute estonnée, en souspirant et les larmes luy tombant des yeux, commença me prier, supplier et conjurer que je n'en dist mot, et enfin, tantost par un petit present, et maintenant par un autre, m'induisit à estre le premier instrument de l'affaire, tellement que je suis maintenant sa maistresse, et m'appartient le commander.

BABILLE. Il n'est besoin en dire davantage. Les proverbes sont vraiz : A qui tu dis ton secret, tu donnes ta liberté ; et qui se trouve sans liberté vit en une serve aspreté.

BEATRICE. Il est vray. O ! comme elles jouyroient des plaisirs du monde si elles se sçavoient resoudre incontinent ! Mais comme elles se voyent aymées, se repaissent de certaines fleurettes qui

s'empuantissent en peu de jours; elles prennent plaisir d'entretenir leurs amoureux d'esperance, et ce afin d'estre tousjours servies. Elles tiennent à grand honneur qu'on dise : Un tel seigneur se pasme pour l'amour d'une telle, et cest autre gentilhomme meurt et brusle pour une telle dame ; et infinies autres font tant les succrées et s'esloignent tant de leurs conclusions, que les pauvres amans, desireux de venir au point, servent assiduëment et deviennent importuns, car les esperances qu'on leur a données les rendent tels, qu'aujourd'huy par un et demain par un autre, avec longueur de temps, elles viennent à estre descouvertes à tous. Après, quand elles se voient entrées en soupçon des voisins, des parents et du mary, et s'apperçoivent avoir à ceste occasion perdu grande partie de leur liberté, alors elles entrent en rage et en desespoir; alors prennent resolution de faire tout mal ; alors, et deussent-elles mourir, elles veullent complaire à leurs amans sans avoir esgard ny au lieu, ny au temps, ny à la raison, ny à l'honnesteté, pour ce qu'il leur semble se venger, ne se souciant d'autre chose, pourveu qu'elles prennent leur plaisir. Et de là proviennent toutes les ruines qu'on void tous les jours. Et bien! que dis-tu de toutes ces choses?

BABILLE. Tu parles en habille femme; mais adjoustes-y encores ceste autre, que, quand elles craignent que leur mary leur fasse perdre la vie, elles rejettent toutes leurs fautes sur leurs amans, et leur reprochent, disans : Vous avez descouvert nos affaires ; pour vous complaire j'en recevray la mort en recompense. Mon mary a sçeu le tout : il veut me tuer. Je sçay bien qu'on luy a apporté

du poison. C'est à vous à y pourvoir; ma vie est vostre; si vous m'aymez, retirez-moy de ce danger. Et par ainsi esguillonent tant leurs amans, que souvent les pauvres marys sont massacrez sans avoir failly. Car, si elles prenoient incontinent resolution, les affaires se passeroient secrettement, et leur jouyssance seroit eternelle. N'est-ce pas assez qu'un homme serve un mois?

BEATRICE. Huit jours, et c'est encores trop, car cest amour qui ne se cognoist qu'en une semaine ne se cognoistra pas encores en cent ans. En mon esgard, quand un jeune homme me plaist, je me resouz en deux jours.

BABILLE. La foy est la plus belle chose du monde; il n'y faut tant de façons ny de conjurations; c'est assez qu'on dise: J'ayme. Ma chère sœur, il faut croire que qui ne croit merite qu'on ne croye point en luy.

BEATRICE. Laissons tout cela. Combien as-tu d'amoureux?

BABILLE. Laisse-moy aller.

BEATRICE. Respond-moy.

BABILLE. Je m'en retrouve sans, en la malheure, car je ne te le veux pas dire, tant j'ay honte.

BEATRICE. J'ay un estallon d'ordinaire et encores deux autres amoureux.

BABILLE. Bon prou te fasse! je me recommande.

BEATRICE. Va en paix, et te souvien qu'une femme sans amant est comme une vigne sans pesseau. Mais voicy mon doux René.

SCÈNE VII.

Beatrice, René, M. Josse.

BEATRICE.

Mon bien, que fait-on?

RENÉ. Hé! Beatrice! si j'estois ton bien, tu consollerois souvent mon ame et toy aussi en satisfaisant à mon desir.

M. JOSSE. *Ipsissima est*, c'est elle-mesme. O meretricule! je veux ouyr ces colloques, pour ce que, par aventure, par là j'entendray aysement quelque chose.

BEATRICE. Ha, petit ingrat! quand t'ay-je jamais refusé chose que tu m'ayes demandée? Ne sçays-tu pas que moy, pour estre servante, ne te puis complaire à toute heure? Mais puis qu'à présent j'ay un peu de loisir de parler avec toy, fay que d'icy à une heure tu te trouves à l'accoustumée cy autour de la maison, et je te monstreray comme à tort tu te plains de moy. Mais deguise-toy et change d'accoustrement, pour ce qu'il fait clair de lune, car tu pourrois estre cogneu.

M. JOSSE. Si je ne me deçoy, ceci fera l'occasion que je pourroy jouyr de mes desirs.

RENÉ. Va, car je te viendray retrouver sans faute; fay que la porte soit ouverte.

BEATRICE. Cela sera fait. Je me recommande.

RENÉ. Va à la bonne heure! Par ma foy, Beatrice! si tu veux jouyr d'un tel homme que moi, il te coustera cherement, et si ne me don-

neras rien du tien, car tu desroberas celuy de tes maistres. Atten-moy tant que tu voudras, tu n'es pas pour me veoir si tost.

M. JOSSE. O quel Trason! ô quel *miles gloriosus*! Je le prens en mauvaise part, pour ce qu'il se peut dire *utroque modo*.

RENÉ. Je me suis monstré jaloux de ceste-cy pour la mettre en appetit; mais si elle veut contenter sa volonté, il faudra qu'elle despende. En deux ans que je l'ay en ma puissance, je ne me suis jamais saoullé: j'espère me paistre de plus delicate viande. Tout aussitost que mon maistre laissa son amoureuse, ou, pour mieux dire, à l'heure mesme, m'en vint l'occasion. Je veux entrer en possession, car je commettroy une trop grande faute de perdre un si bon morceau.

M. JOSSE. O meschant! *o furcifer! o cornufex! pro carnifex*, à l'antique.

RENÉ. Je veux aller en la maison pour le trouver.

M. JOSSE. Comme avec un vent prospère, les cieux soufflant les larges et amples voiles de ce mien negoce amoureux, pour enfin me faire surgir au tranquil et desiré port de la grace de ma très aymée Victoire, ainsy, selon mon desir, m'est arrivé ce que je ne pouvois mieux desirer. J'ay entendu le stratagème du serviteur et de la servante; et pour ce que René a dit qu'il ne vouloit aucunement l'aller retrouver, je veux me desguiser et aller veoir cette Beatrice, laquelle, pensant que je sois René, m'ouvrira la porte, et moy, pour ce que *amor non fit nisi coitus gratia,* avec ma loquence et eloquence, la fleschiray à mes desirs, lesquels, ô cieux! je vous prie prosperement se-

conder, pour ce que je me dispose à un tel jour donner à mes escolliers campos et licence de se joüer, fermer mon escolle et celebrer, *singulis annis*, la memoire d'un si grand benefice.

SCÈNE VIII.

Meduse, sorcière; *Beatrice*, *Victoire*.

MEDUSE.

J'ai le tout bien entendu, mais si ne m'eusse rencontrée, qu'eust fait la pauvrette ?

BEATRICE. Elle eust eu patience jusques à demain. En somme, il faut que vous resolviez l'ayder. Vous sçavez bien ce que je vous ay dit? Tic, toc.

MEDUSE. Laisse-m'en le soin, et ne te soucie que de bien dancer.

BEATRICE. Madame, voicy qui vous peut ayder en vostre necessité. Je luy ai tout raconté.

VICTOIRE. Dame Meduse, je me jette entre vos bras; aydez-moy.

MEDUSE. Je ne suis venuë pour autre chose que pour vous donner secours, car c'est ma principalle profession que de subvenir aux pauvres affligez d'amour.

VICTOIRE. Et je vous recompenseray si bien qu'en demeurerez contante.

MEDUSE. Or, escoutez bien, car je vous veux monstrer quelques secrets et vous dire leur vertu, afin que puissiez choisir celuy qui vous sera plus agreable.

VICTOIRE. Dites ce qu'il vous plaira, je vous escouteray volontiers.

MEDUSE. Voicy un œuf de poulle noire, et cecy est une plume de corbeau. Qui avec ceste plume escrit quelques lettres sur l'œuf, et dit dessus aucunes parolles, fait que l'homme s'encline à aymer la dame. Que dites-vous? cela vous plaist-il?

BEATRICE. Ma maistresse veut autre chose qu'estre aymée; on ne tire point de feu d'un amour simple.

VICTOIRE. Tay-toy, sotte! et vous, poursuyvez, et me monstrez quelqu'autre secret, car après je prendray celuy qui plus me plaira.

MEDUSE. En ceste fiolle est du lait de la mère et de la fille, lequel incorporé avec farine en faut faire un tourteau, et iceluy faire cuire soubz les braises, ayant premièrement escrit d'un costé Cupidon et Venus, et de l'autre le nom de celuy qu'on ayme; puis le bailler manger à l'amoureux. Il a force de le tellement lier qu'il ne se peut plus deslier.

BEATRICE. Cestuy-là n'est pas bon. Que voulez-vous qu'elle face d'un homme lié?

VICTOIRE. Tu ne l'entend pas: elle dit lié en servitude d'amour, et non par les pieds, les mains ou autres membres, pour ce qu'autrement ce seroit un amant de mocquerie.

MEDUSE. Voicy deux cœurs, l'un d'un chat noir et l'autre d'un pigeon blanc; en ceste phiolle est le fiel de ces deux animaux. Cecy est de la cire neuve, et voicy une febve renversée. Toutes ces choses, incorporées ensemble, ont la force de rendre invisible celuy qui les porte sur luy.

VICTOIRE. En voilà un beau, mais il ne me

duit pas, pour ce que si, me presentant à luy, je le voyois et que je ne fusse veuë ny aymée de luy, de quoy me serviroit-il ?

BEATRICE. Ma dame, cela ne vous est pas bon, pour ce que, s'il vous sentoit et ne vous voyoit pas, il se pourroit pasmer de peur et demeurer perclus de quelque membre, chose qui ne vous seroit agreable, puisque l'aymez tant.

VICTOIRE. Tu dis vray. Dame Meduse, trouvez-en un meilleur.

MEDUSE. Ma chère dame, voicy plusieurs choses qui ont la puissance de forcer les hommes à aymer et leur donner martel en teste. C'est à sçavoir : la cervelle d'un chat, la corde d'un pendu, escrire de la plume d'un pigeon, d'un corbeau ou d'un aigle, sur du parchemin vierge de veau ou de chevreau, certains noms et caractères, former quelques lettres sur la main senextre avec du sang d'un oyson, ou d'une chauve-soury, ou d'un lezard ; façonner un cœur de paste et le transpercer à travers d'un cousteau à manche noir ; faire bouillir, en de l'huylle, des cheveux et du cambouy des cloches ; tourmenter les grenouilles, principallement les vertes ; conjurer les rats et souris, et les nourrir de miel, et infinité d'autres choses. Mais, pour ce que ces operations ne se peuvent faire sinon au jour de Mercure ou de Venus, la lune croissant à une bonne heure avant le coucher du soleil, ou sitost qu'il sera levé, il faut avoir patience. Si quelqu'un de ces autres vous plaist, commandez, car je vous feray veoir des miracles.

VICTOIRE. Dame Meduse, trouvez moyen que cestuy-là m'ayme, et vous payez.

MEDUSE. Je le trouveray, mais il ira de la despense.

VICTOIRE. Ne sçavez-vous que les dames amoureuses ne regardent à l'argent ?

MEDUSE. C'est une figure de cire vierge fabriquée au nom du commun, laquelle estant picquée et eschauffée au feu au nom de vostre amant, vous le fera venir plus doux qu'un aigneau.

VICTOIRE. O ma mère ! que beniste soyez-vous ! Je veux cela. Souffrez que je vous baise.

MEDUSE. Allons en la maison ; j'accommoderay les choses comme il faut, et puis, au sombre de la nuict, nous mettrons le tout en effect. Allons, car il est tard.

ACTE II.

SCÈNE I.

M. Josse seul, desguisé en serviteur.

Il me semble (cela soit dit sans philastie et vaine gloire) que je suis très bien en cest habit, par ce que non seulement je pourray tromper Beatrice, mais encores entrer en la maison, et me jetter au champ fleuri des graces de ma très precieuse amante et amiable Victoire, cueillir le fruit très desiré et très merité de mon amour. Cependant qu'adonc je sentiray entre ses precieuses perles begayer ses parollettes dulciuscules, je ne desireray ouyr les concerts et accords harmonieux des sphères celestes, lesquels, comme on dit, attendrissent les substances abstraictes des esprits bienheureux ; tandis qu'elle

m'embrassera doucement et me donnera large tribut, et encores plus grand nombre de mellifluz baisers que Catulle n'en desiroit de sa Lesbie, j'estimeray, ô Jupiter! ma douceur beaucoup plus grande que n'est pas la tienne lors que tu bois et savoures le nectar qui t'est versé par Ganimède. Mais, *hei mihi!* je vois Fidelle. S'il m'apperçoit, *perii*, je suis ruiné. Que doy-je faire?

SCÈNE II.

Fidelle, Narcisse, serviteur; *et M. Josse.*

FIDELLE.



Narcisse, sors. Que fais-tu?

NARCISSE. Je pren l'espée et la cappe.

FIDELLE. Je t'atten icy dehors.

M. JOSSE. Je veux entrer en ce sepulchral charnier, auquel estant, je pourray, sans estre veu, veoir si Fidelle entrera en la maison de Victoire, et peut-estre entendray-je encor quelque propos.

FIDELLE. Voicy grand cas que je ne me puis resjouyr; je vas pour embrasser Victoire, et je me sens un certain defaillement de cœur, comme si j'estois empoisonné ou si j'allois à la mort, et me semble que ces heures s'en sont fuies en un moment, et beaucoup plus tost que je n'eusse voulu: chose certes bien estrange et contraire à un amant. Je ne sçay d'où cela procède.

NARCISSE. Hé! Monsieur, ces vostres amoureuses passions vous pressent trop; vous devriez aymer par jeu et procurer la jouyssance, comme

on dit; mais vous faictes le contraire, vous aymez à bon escient et jouissez en mocquerie. Allez joyeusement; de quoy craignez-vous? Voicy l'heure par vous tant desirée, en laquelle cognoistrez combien vous estes aymé de vostre dame.

FIDELLE. Helas! ces siennes glacées demonstrations me tiennent en un tel espouvantement, que je crains tousjours. Je prie Dieu m'oster de ceste si grande passion, et faire que je la trouve autant amoureuse que ma servitude le mérite.

NARCISSE. Allez, Monsieur, allez allegrement et ayez bonne esperance, car souvent l'opinion conduit les choses à leur fin, non qu'elle puisse alterer la vérité, mais par ce qu'elle regit et gouverne nostre entendement.

FIDELLE. Tout le corps me tremble. Vien-t'en avec moy jusque là, car ta compagnie et tes propos me donnent grande consolation.

NARCISSE. Vous estes desormais proche de la maison; il n'est pas mauvais que je me retire.

FIDELLE. Caches-toy icy derrière jusques à ce que je sois entré, et puis tu t'en iras.

NARCISSE. Aussi feray-je.

Fidelle siffle; Victoire se presente à la fenestre, jette une lettre, puis se retire.

FIDELLE. Helas! quelle nouveauté est ceste-cy?

Fidelle lit la lettre à la clarté de la lampe qui brusloit au cymetière, dont la teneur s'ensuyt :

« *Ma mauvaise fortune m'a fait arriver chose qui me seroit beaucoup meilleur n'avoir jamais esté née. Je suis marrie de ne pouvoir tenir promesse, mais beaucoup plus faschée que la commodité de vous veoir m'est ostée. Partant, si*

m'aymez, ne venez jamais plus par deçà, pour ce que seriez cause de ma ruine. »

FIDELLE. Ha! chetif que je suis! Helas! comme soudainement ma crainte s'est convertie en desespoir! Enfin, je suis tombé au plus profond des misères, de façon qu'autre remède ne me reste desormais que la mort.

NARCISSE. Monsieur, que vous est-il arrivé? pourquoy vous plaignez-vous?

FIDELLE. Ly, et tu verras le bon recueil et les faveurs que je reçoy de Victoire. Ha! très ingrat Amour! est-ce la recompense que tant de fois tu m'as offerte? Fortune! ô Fortune! tu me fais ores cognoistre à mes despens qu'entre les miserables, celuy se peut vrayement dire heureux qui moins t'a esté amy, par ce que s'il advient que tu le prennes à desdain, ne l'ayant pas enrichy, tu ne le peux apauvrir. A ceste cause, iceluy, ne pouvant penser à ce qu'il n'a jamais cogneu en sa vie ny en sa mort, se peut dire heureux.

NARCISSE. Je suis tout estonné.

FIDELLE. Il n'est pas possible que ceste-cy ne soit amoureuse de quelque autre, pour ce que, si elle m'aymoit, elle ne me fuyroit pas et ne me tromperoit, comme elle fait ordinairement, par ses faulses demonstrations.

NARCISSE. Monsieur, ne vous laissez vaincre au desespoir, pour ce que je mettroy les mains au feu qu'elle vous est très fidelle et vous ayme de tout son cœur. Voulez-vous que tant de sermens qu'elle vous a faits de vous aymer ayent esté faux, et que tant de larmes qu'elle a respanduës pour vostre amour ayent esté feintes?

FIDELLE. Je croy encores pis, pour ce que je

sçay fort bien que jusques aux larmes elles s'estudient à dissimuler.

NARCISSE. Les larmes ès yeux d'une femme cachent mille meschancetez, et les font par artifice tomber quand et comme il leur plaist.

FIDELLE. Voy donc maintenant si j'y doy adjouster foy.

NARCISSE. C'est le propre à ceux qui ayment de tousjours douter, qui me fait penser que ce n'est grand miracle si vous arrestez et croyez encores au pire. Il me semble qu'avez tort de croire qu'une damoiselle de si bel esprit puisse commettre un acte deshonneste.

FIDELLE. Je ne sçay ce que j'en doy croire. Je sçay bien qu'il est force que ceste-cy soit amoureuse de quelqu'un, mais m'en vengeray ou je mourray en la peine.

NARCISSE. Vous pourrez vous tromper. Partant, ne courrez à la vengeance qu'auparavant ne cognoissiez l'ennemy.

FIDELLE. Je m'en esclairciray bien tost. Demeure icy, cache-toy, espie bien si tu verras entrer ou sortir quelqu'un de la maison de Victoire. Va après, tasche à le cognoistre, et, s'il parle, pren garde à entendre ce qu'il dit, et n'y faux pas.

NARCISSE. Laissez-m'en le soin ; je me veux cacher cy derrière.

M. Josse hausse la teste pour sortir du charnier ou monument, et, voyant Narcisse aller en celle part, se retire et dit :

M. JOSSE. Dieu perde tous ceux qui passent par icy!

SCÈNE III.

Meduse, Victoire, Beatrice, Narcisse.

Elles sortent toutes les trois de la maison, vestuës en accoustrement de servantes, portans des chandelles allumées; et Narcisse, estant à quartier, void et oyt tout et parle à soy-mesme.

BEATRICE. S'en puissent-ils aller à la male heure! Or il n'y a plus personne; on ne void ame vivante.

MEDUSE. Ceste première heure de la nuict est fort propre à contraindre les esprits.

VICTOIRE. Allons donc!

NARCISSE. Quel diable sont ces femmes? Que vont-elles faire avec ces chandelles allumées? O quel rang de vaches!

BEATRICE. Madame, prenez bien garde à vous, car, si quelqu'un nous voyoit, il nous pourroit ruiner.

VICTOIRE. Il croiroit que nous fussions de ces devotes, et qu'allons faire quelques prières.

MEDUSE. Allons au cymetière, et n'ayez point de doute, car nous feindrons dire nos patenostres.

NARCISSE. Au cymetière! Par le corps de ma barbe! ce sont des sorcières.

VICTOIRE. Dame Meduse, vous estes ma vie.

NARCISSE. Le chancre vous vienne, ribaudes, asnesses de bastonnades!

BEATRICE. Dame Meduse, despechez-vous, il ne faut pas perdre de temps.

MEDUSE. Ayes patience, si tu veux.

NARCISSE. Et qui est ce miserable qu'elles veullent tourmenter? Si amour fait faire de ces traits, je incague tous les amoureux qui se puissent trouver.

MEDUSE. Ceste eau et ceste huille sont conjurez au nom des esprits qui sont escrits sur la figure ; reste d'y mettre le nom de vostre amoureux, et puis le contraindre et le conjurer. Comme a-il nom?

VICTOIRE. Fortuné.

NARCISSE. O vert et bleu! cestuy est le rival de mon maistre, et ceste-là est sa chère Victoire. Je la cognois. Que maudites soyez-vous!

MEDUSE. Vostre nom est escrit en la poictrine et le sien au front. Regardez.

VICTOIRE. Je voy bien. Poursuivez.

MEDUSE. Or je veux commencer la conjuration.

BEATRICE. Despeschez-vous à la bonne heure.

MEDUSE. Je te conjure et adjure, image de cire, par le second ventre de Venus, qui a enfanté Cupidon, dieu d'amour, que tu sois efficace au nom de Fortuné; je te conjure, Fortuné, par tous tes membres, teste, yeux, nez, bouche, oreilles, mains, pieds, poictrine, cœur, foye, poulmons, ratelle, roignons, veines, boyaux, nerfs, entrailles, os, mouëlles et tout ce qui est en toy, qu'à ceste heure et soudainement tu t'enflammes en l'amour de Victoire de telle sorte que, sans elle, tu ne puisses jamais prendre repos, ny veillant, ny dormant, ny mangeant, ny beuvant, ny autre chose faisant, et que jamais sa memoire ne sorte hors de ton entendement ny de ton cœur,

mais soit tousjours de toy desirée sur toute autre dame ; et tout ainsi comme ceste image s'eschauffe à la clarté de ces chandelles, ainsi ton cœur s'eschauffe à la clarté de ses beaux yeux, tellement que tu n'ayes jamais de repos jusques à ce que tu te joignes à elle et faces sa volonté. *Amen. Fiat, fiat, fiat.*

NARCISSE. J'ay clairement le tout entendu. O mon pauvre maistre ! ô meschante femme, digne du feu ! Travaille-toy, Fidelle, ayme, sert, despend, met ta vie en danger pour luy complaire, et tu gaigneras sa grace... ouy, ouy, autant que tou tou ! Que le feu descende du ciel et brusle toutes telles femmes qui sont au monde !

VICTOIRE. Vous avez aschevé, et ne vient pas pourtant .. Que voulez-vous dire ?

MEDUSE. Je n' ιy encores fait. Prenez garde si le verrez venir.

NARCISSE. O perfide ! ingrate ! ribaude ! assassine ! vilaine.! meschante ! traitresse et enragée ! si ce n'estoit que je reserve ceste vengeance à mon maistre, je voudroy, dès maintenant, t'esventrer de mes mains.

MEDUSE. Je te oing de l'huille d'une lumière vierge, qui est efficace, au nom de Fortuné, et par ainsi je te signe et marque en son nom, au nom de Venus, d'Amour et de ses flesches. *Amen.*

VICTOIRE. Est-ce fait?

MEDUSE. Non, Madame. Attendez un peu : il la faut eschauffer, la picquer et contraindre les esprits escrits au dessus, et puis ce sera fait.

NARCISSE. Hé ! qu'il ne t'ennuye pas d'attendre, mulle espagnolle ! Que le diable te puisse oster la rage avec une fourche à fumier !

VICTOIRE. Despeschez-vous, je vous prie.

MEDUSE. Je vous conjure, ô demons qui estes escrits sur ceste image, à sçavoir Nettabor, Tentator, Vigilator, Somniator, Astarot, Berligue, Buffon, Amachon, Suchon, Sustain, Asmodeus!

NARCISSE. O! qui vous puisse porter en un precipice!

MEDUSE. Je vous conjure, ministres de Sathan, par l'espouvantable vertu d'Amour, par la très grande puissance de Venus, par l'arc, par les traits, par le bandeau et par les aisles de son enfant, par les allegresses et par les douleurs, par les haines et par les amitiez, par les larmes et par les souspirs, par les ris et par les desirs des femmes amoureuses, qu'alliez tout à ceste heure trouver Fortuné, et que ne cessiez de le contraindre et tourmenter jusques à ce qu'il vienne icy. Faictes-luy un lict de douleurs et un chevet d'espines, de sorte qu'il ne prenne jamais repos jusques à ce qu'il ait fait la volonté de Victoire. *Amen.*

VICTOIRE. Avez-vous fait?

MEDUSE. Il ne faut plus que picquer l'aiguille à l'endroit du cœur, car tant plus elle entrera avant, tant plus luy fera sentir de passion. Voulez-vous que je la picque bien avant?

VICTOIRE. Tant qu'il vous semblera estre assez.

BEATRICE. Tant qu'il en crève.

MEDUSE. Si je traverse le cœur, je le tueray.

VICTOIRE. Retirez-la.

BEATRICE. Mettez-la toute dedans.

MEDUSE. S'il n'a quelque grand empeschement, comme il pourra avoir, il viendra veritablement. Mettons-luy le feu aux pieds, et reschauf-

fons les os de ces morts qui sont icy enterrez. Jettez les chandelles en ce monument.

VICTOIRE. Pensez-vous qu'il me viendra trouver?

MEDUSE. Ouy, je le croy. Il est vray qu'il faut que...

Cependant M. Josse sort du charnier avec les chandelles au poing, et en criant espouvente les femmes et Narcisse, parquoy tous s'enfuyent, appelant Dieu à leur ayde.

SCÈNE IIII.

M. Josse, seul.

Comme on dit en un commun proverbe, j'ay passé sur la pointe d'une esguille, pour autant que les figures horribles que j'ay veu se promener à l'entour de ces os m'ont touché d'une telle frayeur, que je me pensois estre accablé d'une centaine de mauvais esprits. A la verité, ce reste des chandelles des morts, que j'ay recueillies pour servir à mes nocturnes estudes, se pouvoit aysement allumer, pour, à la semblance d'un Hercule, me brusler en holocauste. Or, maintenant, je cognoy estre vray ce que dit nostre Nason : *Littore tot conchæ, tot sunt in amore dolores.* Et puis fiez-vous en ces femmes! Elles ont la rage à dos, la tromperie d'un costé, et la haine de l'autre ; la faulseté en la partie intérieure, et le diable en l'extérieure. L'amour leur est comme une flamme entre deux vents contraires; elle vacille, ores inclinant de çà, et ores

de là. Elles ont leur foy plus fragile que le verre, en leurs promesses sont instables, en leurs pensers plus legères que la plume voltigeante en l'air, et enfin plus mobiles que l'onde flottante en plaine mer, et ne sont en aucunes choses constantes, sinon en leur inconstance. Toutesfois je louë Dieu, qui ne m'a jamais laissé encourir aucun mal qu'il n'ait au moins esté meslé avec quelque petite miette et tantinet de bien. C'est pourquoy, en ce mien tant grand danger, je cognoy mon salut y estre beaucoup engagé, et si ceste affaire ne me succède, je crain y estre plongé en la plus creuse. Je n'eusse pas apprins que Victoire est devenue folle pour l'amour de Fortuné, et ne l'ayant sçeu, quelqu'autre eust prins ma place et entré *in gaudium meum*, et eusse tousjours esté bruslé d'une esperance vaine; mais *effugi malum et inveni bonum*. J'ay trouvé un moyen par lequel finement je viendray à bout de mon intention. Je descouvriray à Fidelle qu'elle est amoureuse de Fortuné, afin qu'iceluy cognoissant qu'elle l'a quitté pour en aymer un autre, il la laisse. Après, j'advertiray Fortuné qu'elle fait faire des sorcelleries et enchantemens pour l'attirer à son amour, afin que iceluy, craignant de devenir froid et maleficié, ne soit par elle attrapé comme une soury prinse à l'amorce. Par ainsi, *mei proci exclusi*, j'obtiendrai la chose aimée. O quel commentaire! ô quelle imposture! ô quelle belle rencontre! Je veux, puis que la servante s'en est fuye, et que mon dessein n'est reüssit en vain, leur aller signifier ceste fraude et ceste sorcellerie.

SCÈNE V.

Beatrice, Victoire.

VICTOIRE.

Nous sommes esgarées, et avons perdu nostre droit chemin. Regarde quelle force ont les enchantemens! Enfin les morts sont ressuscitez.

BEATRICE. Vous ne m'y tiendrez plus : j'ay pensé devenir folle.

VICTOIRE. La chose estoit aisée; au respect de la pœur, il failloit continuer et ne s'enfuir, car, à ce qu'autrefois j'ay ouy dire, les esprits ne nous peuvent offenser.

BEATRICE. C'est un ouy-dire. Que devions-nous faire, si la sorcière s'en est fuye la première?

VICTOIRE. Tu dis vray; je croy que d'une course elle a gaigné la maison sans regarder derrière elle.

BEATRICE. Cela ne se pouvoit faire autrement.

VICTOIRE. Va, et pren garde de retrouver le seigneur Fortuné; et, puisque le charme n'a eu lieu, mets toute peine, s'il est possible, de l'amener icy ; va droit à la place, car tu l'y pourras trouver, pour ce qu'il a accoustumé de s'y promener avec ses compagnons jusque sur les quatre ou cinq heures du soir.

BEATRICE. Je le feray. A la verité, l'amour des femmes est du tout different de celuy des hommes, pour ce que icelles, après avoir mordu en l'ameçon, s'allument d'un double feu, et les hom-

mes, ayant prins du juleb, demeurent sans soif, et sont raffraichis. Bien est vray ce qu'on dit que amour asseure les esprits timides, parce que en un autre temps ma maistresse n'eust eu la hardiesse de faire ce qu'elle a fait maintenant, entreprenant jusques à faire des charmes sur les sepulchres des morts.

VICTOIRE. Beatrice, que frenetiques-tu là ? Ta pœur ne s'est-elle encores passée ? De grace, fay ce que je t'ay dit.

BEATRICE. J'y vas.

VICTOIRE. O bonne fortune ! voicy mon seigneur qui vient. Je ne veux pas rappeller Beatrice, afin qu'elle ne m'empesche de parler à luy.

SCÈNE VI.

Victoire, Fortuné, Blaisine.

VICTOIRE.

Est-il possible, cruel, que preniez si grand plaisir en ma peine, que ne pensez jamais qu'à trouver nouveaux moyens de me tourmenter ? Que vous ay-je fait pour me bourreller en ceste façon ?

FORTUNÉ. Vous sçavez bien que jamais je n'ay couru après aucune femme ; aussi ne veux-je encores commencer par vous. Je vien icy à vostre mandement, et non pour autre chose que pour vous ouyr ; partant, contentez-vous, car je n'y veux plus venir.

VICTOIRE. Doncques, par une si grande ingra-

titude vous recompensez celle qui vous aime et sert fidellement? Je m'imaginois, considerant le merite de ma foy, veoir plus tost toute chose impossible, que vostre amour rangé autre part. Or, je le voy maintenant à descouvert, car je sçay bien que le mespris que faites de moy ne peut provenir sinon qu'avez prins party ailleurs.

FORTUNÉ. J'ay imité vos façons de faire pour vous ressembler.

VICTOIRE. Si vous me ressembliez en amour, vous seriez heureux.

FORTUNÉ. Je vous aime trop.

VICTOIRE. Si m'aymiez, vous ne me fuiriez pas; mais vous avez chassé de vous ce cœur que je vous avois donné, car, s'il estoit joint au vostre, vous ne le transperceriez point de si aspres pointures.

FORTUNÉ. Allez, car je vous sçay dire que sçavez bien feindre. Vous voulez que je croie que m'aymez, et neantmoins estes tousjours en estroits discours avec Fidelle, la volonté duquel vous suivez sur toute chose.

VICTOIRE. Vous trompez vostre opinion et m'offensez hors propos, pour ce que je vous aime seul, et veux à vous seul estre eternellement, et ne me verrez plus regarder Fidelle, lequel, comme amy domestic, devise quelques fois avec moy.

FORTUNÉ. Cognoissant toutes les femmes estre trompeuses, je crain et entre en doute. Mais laissons cela à part; quand voulez-vous que je vienne me resjouyr demie heure avec vous?

VICTOIRE. Je voudrois que n'en partissiez jamais; venez quand il vous plaira.

FORTUNÉ. Je viendray d'icy à un peu. Aussi-

tost qu'aurez entendu le signe, ouvrez, pour ce que je ne veux demeurer en la ruë.

VICTOIRE. Allez en paix, et n'oubliez pas de retourner. Blaisine !

BLAISINE. Que vous plaist-il?

VICTOIRE. Qu'est-ce que je pourray commander à ceste-cy, affin de l'entretenir une heure hors de la maison. Va à l'appoticaire qui demeure auprès de S. N., à l'enseigne de la Foy, et luy dis que tout à ceste heure il te fasse un epitome cordial, et me l'apporte incontinent. Tiens, prens cest escu, et en despend le moins que tu pourras ; mais ne retourne sans cela, et, s'il ne le veut faire, va chez un autre, et ne viens jusqu'à ce que tu sois servie.

BLAISINE. Il y a plus de demie-lieuë de chemin.

VICTOIRE. Quand il y en auroit dix, il y faut aller.

BLAISINE. J'y vas donc.

SCÈNE VII.

Blaisine, Narcisse.

BLAISINE.

M'envoyer hors la maison à ceste heure extravagante, et pour certains services de peu dont on n'a maintenant beaucoup affaire, me donne un certain indice qui ne me plaist point. Par ma foy, madame, vous ne vous cacherez tant de moy que

je ne vous descouvre; vous penserez que je sois en bas empeschée à quelques affaires, et je seray en quelqu'autre lieu à espier; vous croirez que je sois couchée et endormie, et je seray à escouter à la porte de la chambre : car est-il que je puisse endurer d'estre inferieure et avoir moins de liberté que Beatrice?

NARCISSE. Mon maistre est demeuré plus mort que vif quand je luy ay conté la nouvelle de Victoire, et ce que je fis lorsque je vy cest esprit sortir hors du charnier. Je l'eu à la rencontre, et ne pouvois quasi trouver la maison, tant j'avois pœur qu'il ne m'attrapast.

BLAISINE. Si desormais vous m'envoyez si souvent hors la maison, par ma foy, je me trouveray party, car de demeurer sans esperances d'avoir jamais bien, ce me seroit une grande folie.

NARCISSE. Cecy me vient tout à point: voicy une des servantes de Victoire, de laquelle je pourray aisement sçavoir quelqu'autre particularité de ses amours. Mais comment entreray-je en discours?

BLAISINE. Si la fortune m'envoyoit quelqu'un à la r'encontre, je sçay bien que je ferois.

NARCISSE. O belle occasion! Descouvre-toi, Narcisse; feins de l'aimer, et si elle en est contente, contente-toy aussi, et jouë aux dames rabattuës, car ès faits d'amour les femmes disent encores ce qu'elles ne sçavent pas. Mais de quoy servent tant de propos? Bon soir, la belle.

BLAISINE. Bonne nuit et bon jour.

NARCISSE. Dieu conserve longuement et vous et celuy qui vous aime!

BLAISINE. Dieu le vueille!

NARCISSE. Avez-vous affaire de compagnie?

BLAISINE. Seigneur, non.

NARCISSE. Si avez besoin de moy, employez ma puissance.

BLAISINE. Il n'en est besoin. Je vous remercie.

NARCISSE. Voulez-vous que je vous dise?

BLAISINE. Dites ce qu'il vous plaira.

NARCISSE. Vous estes la plus belle fille que j'aye jasmais veuë.

BLAISINE. Et bien! qu'est-il pour cela?

NARCISSE. Et que vous me plaisez beaucoup.

BLAISINE. Mais c'est un malheur que vous ne me plaisez point.

NARCISSE. Peut-estre que je vous plairois si m'aviez esprouvé.

BLAISINE. Allez, allez à vos affaires.

NARCISSE. Je vous prie, faites-moy une grace; dites-moy vostre nom.

BLAISINE. Il ne me plaist pas. O miserable Blaisine! voy quel piége est tendu à tes pieds. Allez à vos affaires, vous n'avez que chercher qui je sois.

NARCISSE. Pensez-vous que je ne sçache vostre nom? Ce n'est pas de ceste heure que je vous cognois.

BLAISINE. Vous ne me pouvez cognoistre sinon pour fille de bien.

NARCISSE. Je vous cognoy pour fille de bien. Ma chère dame Blaisine, ne vous faschez pas contre moy, car je parle à vous en amy, et comme desireux de vous faire service.

BLAISINE. Trève de parolles; allez à vostre besongne, car j'ay d'autres affaires : il me faut aller

chez l'appoticaire qui demeure près S. N. faire un service pour ma maistresse.

NARCISSE. Allez donc; mais, s'il est possible, souvenez-vous de Narcisse, vostre serviteur.

BLAISINE. Aussi feray-je. O quelle beste! il n'a eu la hardiesse de me donner seulement un baiser.

NARCISSE. Je veux aller faire ce que m'a commandé mon maistre, et puis aller chez cest appoticaire retrouver ceste-cy, pour ce que le cœur me dit qu'elle est de bonne volonté, et puis j'ay ouy qu'elle a dit qu'elle se vouloit pourveoir. Ce sera ce que voudra le hazard.

SCÈNE VIII.

FORTUNÉ, *seul*.

Si tous les hommes qui font profession d'amour sçavoient s'arrester sur la continence comme je fais, o! qu'il feroit beau vivre au monde! Les femmes coureroient après les hommes, et nous autres vivrions sans soin. Ce seroit à elles d'endurer les fatigues qu'à present, de nostre bon gré, il faut que souffrions. Mais se trouve aujourd'huy une certaine sorte d'hommes amoureux, lesquels, s'ils ne sont tousjours, comme on dit ordinairement, derrière la queuë de leurs amoureuses, leur semble ne pouvoir jamais accomplir leurs desirs, et partant les suivent à la messe, à vespres, aux festes de la ville et des fauxbourgs, faisant tousjours le passionné et monstrant signe de vouloir mourir. Ils

se promènent continuellement devant les maisons de leurs dames, et ne s'apperçoivent, les miserables, qu'ils donnent matière à un chacun de parler d'eux, et font que les dames, enorgueillies du service qu'elles se voyent faire, se tiennent tant grandes et tant belles, se jugent de telle puissance et tel merite, qu'il leur semble tout service leur estre deu, sans que pour cela elles pensent estre tenuës d'aucune chose, et de là advient qu'infinis amants despendent leur temps et leur peine en vain. O fols et insensez qu'ils sont! Ils devroient considerer qu'il n'y a animal au monde plus vil que la femme, laquelle se cognoissant telle, et en cela seulement la femme monstre avoir de l'entendement, tient en son secret pour beste tout homme qui l'ayme, qui la desire et qui la suit; et partant les jeunes hommes devroient faire comme je fais, aller à elles par la seule necessité de generation et pour prendre plaisir à les tromper, pour ce que, les desprisant et monstrant qu'on ne se soucie pas beaucoup d'elles, elles courront toutes après eux : car tenir les femmes en doute de l'amour qu'on feint leur porter et se laisser veoir peu souvent, elles se resolvent incontinent, et en une mesme heure s'en void l'exemple; car, pour me monstrer desdaigneux de l'amour de Victoire, elle court après moy, où, si je monstrois le contraire, je serois fuy, chassé et hay. Je veux donc l'aller trouver pour me donner un peu de plaisir, et puis me retirer avec mon accoustumée allegresse. La porte est ouverte: il sera bon que j'entre sans perdre plus de temps.

SCÈNE IX.

Fidelle, M. Josse.

FIDELLE.

Les choses que m'avez dites sont incroyables, neantmoins sont possibles à mon sort. Si elle fait des sorcelleries et enchantemens pour Fortuné, c'est signe qu'elle n'est encor venue à bout de ses intentions, et cela me conforte. Je veux que nous facions la sentinelle cy autour.

M. JOSSE. Vous vous mocquez bien! Reprenez et retorquez vos parolles ainsi. Elle fait des sorcelleries pour Fortuné, *ergo* elle desire Fortuné; elle desire Fortuné, donc elle ne me desire pas : *hoc est argumentum directe concludens*. Mon enfant, si elle vous desiroit, vous luy plairiez; mais elle ne vous desire pas, *ergo* vous ne luy plaisez pas. Pourquoy perdez-vous tant de temps? C'est une folie vouloir suivre celuy qui s'enfuit et aimer celuy qui hait. Recouvrez vostre liberté, laquelle, tandis que vous amuserez à ces folles amours, s'esloignera tousjours de vous, disant : *Liber existimandus non est qui servit turpitudini*. Laissez-la, tant à ceste occasion comme aussi pour ce que, comme dit un bon autheur, *terra nil pejus creat ingrato homine*. Ce nom *homo*, pour ce qu'il est *communis generis*, se decline *hic et hæc homo*, qui signifie tant masle que femelle. Parquoy Servie Sulpice, consolant Ciceron de la mort de Tullie, sa fille, dit qu'il de-

voit supporter patiemment la mort d'icelle pour beaucoup d'occasions, et specialement pour ceste-cy : *quia homo nata erat*. Notez *homo nata*. Espions donc et explorons.

FIDELLE. Ceste-là, est-ce la sorcière dont m'avez parlé?

M. JOSSE. Ce doit estre elle; je ne peux par la visive puissance la bien comprendre... Ouy, c'est elle-mesme. Voulez-vous que je la batte, que je la verbère, que je la soufflette et colafise?

FIDELLE. Laissez-la aller à sa malle heure; regardez quel visage vrayement digne de son mestier! Que maudites soient celles qui se servent d'elle et qui luy prestent foy! Cachez-vous cy derrière, car je voy venir Beatrice. Il nous sera bien aisé d'entendre quelqu'autre nouveauté.

SCÈNE X.

Beatrice, Meduse, Fidelle, M. Josse.

BEATRICE.

Je ne l'ay jamais peu trouver. Au moins si j'eusse r'encontré René! Mais voicy madame Meduse : je la veux mener chez ma maistresse.

MEDUSE. *Et vitam dulcedo, in secula seculorum.*

BEATRICE. Dame Meduse, dites-vous vos oraisons pour la pœur passée?

MEDUSE. *Lacrymarum valle. Regina rogo.*

BEATRICE. Il n'y faut plus penser.

MEDUSE. *Et nunc et semper. Amen.*

BEATRICE. C'est bien à propos... Vous les venez d'achever, de pœur de mourir, hé?

MEDUSE. O simplette! de quoy veux-tu que j'aye pœur?

BEATRICE. De qui vous a faict fuir.

FIDELLE. Voicy que se verifient maintenant les propos de M. Josse.

MEDUSE. Je m'en fuy par ce que, voyant que vous autres aviez prins la fuyte, j'eu doute qu'eussiez veu des sergens, et à ceste occasion je me voulois sauver.

BEATRICE. Bonne excuse! mais quel estoit cest esprit qui sortit du monument?

MEDUSE. Ce devoit estre le mauvais esprit de Fortuné, qui estoit venu pour entendre ce que ta dame vouloit dire, et, si elle eust parlé, elle eust esté bien heureuse. Tu sçais qu'un chacun a un esprit bon et un mauvais?

M. JOSSE. Elle veut dire un genie. *Pecora campi!*

BEATRICE. Je sçay bien cela. Ce devoit donc estre le mauvais esprit de Fortuné; et pourquoy ne me le distes-vous?

MEDUSE. Pour ce que je n'eus le loisir.

BEATRICE. De grace, revenez veoir Madame.

MEDUSE. Je ne puis, pour ce qu'il me faut aller trouver une jeune fille qui a commis une petite faute, c'est-à-dire qui s'est donné un eschantillon de bon temps avec un sien parent, y estant persuadée par mauvaises langues. Elle est toute desolée et a grand besoing de mon secours, voire autant qu'en peut avoir ta maistresse. Partant, ayes patience.

M. JOSSE. O très meschante femme! ô Jupiter!

pourquoy ne tonnes-tu de là-haut? pourquoy, *proh dolor! hanc vides et pateris*?

BEATRICE. Quel besoing peut estre plus grand que celuy d'une femme passionnée d'amour?

MEDUSE. Celuy de celle à laquelle il convient applicquer de l'alun de roche, des fleurs de myrthe et les escorces de miel grené.

BEATRICE. Je vous entend, il faut la marier.

MEDUSE. Tu l'as deviné.

BEATRICE. Sçavez-vous ce qui y est bon? C'est l'eau de trippe.

MEDUSE. Elle y est bonne, mais celle de coings, de nesples et de poires de grain est encor meilleure.

FIDELLE. Que miserables sont ces marys qui espousent des femmes sans sçavoir comme elles ont esté nourries et eslevées!

BEATRICE. Dieu soit loué que je n'en ay que faire! Quand voulez-vous me tenir la promesse que m'avez faite?

MEDUSE. Quelle promesse?

BEATRICE. De m'apprendre à faire du fard.

MEDUSE. Ne sçaurois-tu t'ayder de celuy de ta dame?

BEATRICE. Il n'y a point de moyen, elle le tient soubz la clef; et, quant à cest autre musqué, il couste un escu l'once.

MEDUSE. Si elle esprouvoit une fois le mien, elle quitteroit les autres.

BEATRICE. Cestuy-la est parfait, et le meilleur du meilleur.

MEDUSE. Il ne fait seulement que blanc, et le mien fait blanc et rouge.

BEATRICE. Enseignez-le-moy, je vous prie.

MEDUSE. Très volontiers. Il faut prendre de l'eau de trementine, de l'huile de myrthe rectifié et repurgé, la fleur de blacque boulluë avec glaire d'œuf, et mettre toutes ces choses en un boyau de mouton ou de veau. Après, faut prendre du laict vierge, du sublimé destrempé avec alun de roche, de l'eau sallée sans vitriol. Toutes ces choses, purgées et rectifiées à la napolitaine, retirent les peaux de la face et l'empeschent de cresper ou ridder, et ne nuisent aucunement au voille qu'on met sur les espaulles. Après meslez-y un peu d'alun de plume, et elle fait la chair blanche, vermeille et claire, la conserve delicate, nette et jeune, ne gaste point les dents et ne fait puyr l'haleine, comme fait l'eau de talque calciné, l'euforbe et l'eau de colombin blanc, dont on usoit jadis.

M. JOSSE. *Femina nulla bona.*

BEATRICE. Je veux que me donniez ceste recepte par escrit.

MEDUSE. Regarde, si tu t'accomodois une fois à ma mode, je te promets, sur ma foy, qu'il ne se trouveroit femme qui ne portast envie à ta beauté et ne voulust apprendre de toy.

BEATRICE. Je ne suis pas encore trop layde.

MEDUSE. Laisse-moy aller, car je te veux une autre fois monstrer à faire une huille que, t'en frottant les cheveux sans estre au soleil, te les fera en quatre fois seulement devenir d'argent.

BEATRICE. Je le voudrois bien. Allez maintenant.

SCÈNE XI.

Victoire, Beatrice, Fidelle, Fortuné, M. Josse.

VICTOIRE.


'y a-il personne en la ruë?

BEATRICE. Non, madame.

VICTOIRE. Entre en la maison.

FIDELLE. Voilà Victoire à sa porte ; elle pense à quelque diablerie.

M. JOSSE. Cicc, cy, é ast.

VICTOIRE. Je ne voy personne, mon bien. Puis que voulez vous en aller, allez en paix. Je prie Dieu que soyez accompagné d'autant d'allegresse que me laissez comblée de douleurs par vostre despart.

FORTUNÉ. Je me recommande.

VICTOIRE. Souffrez que je vous baise.

FORTUNÉ. Laissez-moy aller.

FIDELLE. Que vous en semble, maistre Josse?

M. JOSSE. Il me semble qu'avez ample tesmoignage de mon ingenuité avec laquelle je vous ay faict sçavoir que ceste-cy ne vous aymoit point. Vous souvient-il pas que, quand j'expliquoy Plaute, je vous fis marquer en marge avec une main faicte de vermillon ces mots : *Plus est occulatus testis unus quam aurei decem?* Vous l'avez vous-mesme veu et ouy, jaçoit que deviez prester indubitable foy à mes parolles ; et par ainsi en estes asseuré. Ne la regardez plus , car elle est indigne de vostre amour.

VICTOIRE. O miserable moy ! Certes, cestui-cy

a veu le seigneur Fortuné sortir de ma maison.

FIDELLE. Il me prend volonté de luy aller donner du poignard à travers le sein.

M. JOSSE. Je vous prie, au nom de Dieu, ne commettre cest homicide : car le monde vous reputeroit pour un fol, et seriez condamnez par la legale justice. Vengez-vous autrement, *par pari referto :* elle ne vous ayme pas, ne l'aymez pas aussi.

VICTOIRE. O moy miserable! je suis ruynée; je voudroy qu'il vinst deçà pour m'en acertener.

FIDELLE. Je vous croiray. Allez en la maison et m'y attendez : je veux un peu parler avec elle.

M. JOSSE. *Videre est facile*, *providere est difficile,* dict le proverbe.

SCÈNE XII.

Victoire, Fidelle.

VICTOIRE.

Monsieur, qu'avez-vous? Je voy vostre visage tout changé; n'est-ce point, par aventure, pour quelque amoureux accident?

FIDELLE. Vous l'avez deviné du premier coup.

VICTOIRE. Qu'est-ce qui vous est advenu?

FIDELLE. Que faictes-vous à ceste heure icy dans la ruë?

VICTOIRE. Je vous attendoy, mon bien, pour ce que mon cœur, presageant la douceur qu'ores je devoy sentir, predisoit vostre venue.

FIDELLE. Si le cœur vous avoit predit ma ve-

nuë, vous seriez enfermée en une chambre et n'auriez sorty hors vostre porte.

VICTOIRE. Et pour quelle occasion?

FIDELLE. Je n'eusse jamais creu qu'une dame de si bel esprit, et ornée de si rare qualité comme vous estes, deust en moins de rien, pointellée d'un effrené appetit, devenir la plus vile, orde et infame du monde : car j'ay cogneu vos tromperies et cavillations. Je suis marry et me plains seulement que tous les tourmens que je pourroy preparer à vostre vie seroient trop legers et petits au respect de la trahison dont avez usé envers moy. Les promesses qu'avez faictes à Dieu de ne retourner plus à peché sont par vous observées selon vostre loy, jouissant de vos plaisirs amoureux, ores avecques cestuy, et maintenant avec cest autre amant. Perfide, desloyalle, ingrate, sois asseurée que je ne m'appeseray jamais que je ne te voye mise soubs terre! Je descouvriray à ton mary ton adultère, je lui feray veoir ta desloyauté, et l'assisteray à te tirer le cœur de la poictrine; et ne cessera jamais mon raisonnable courroux que je n'aye publié au monde ta putasserie, vilaine que tu es! affin qu'après ta mort tu demeures vive en ton infamie, ce qui me sera autant aisé à faire qu'il t'a esté facile decevoir qui te croyoit et se fioit en toy.

VICTOIRE. Jusques à present, j'ay creu que vous mocquiez, pour ce que, examinant ma conscience, je trouve ne vous avoir jamais manqué ; mais ores que je vous voy en si grande colère contre moy, je pense qu'avez esté mal informé de mes affaires. Mais, patience! l'amour que je vous porte ne meritoit pas cela.

FIDELLE. Et mon service ne meritoit pas que tu m'abandonnasses pour Fortuné ; mais tu ne marcheras pas superbe et hautaine pour l'amour qu'il te porte, pour ce que je luy descouvriray les charmes et sorcelleries que tu luy as faictes et ce que j'ay ce jourd'huy veu de mes propres yeux, et luy feray clairement cognoistre qu'en toy ne règne aucune verité, que tu n'as ny foy, ny loyauté, ny amour, ny charité, ny sincerité, mais seulement toute dissimulation, sottises, tromperies apparantes, menteries peu honnestes, perjuremens abhominables, infidelité plus que barbare, instabilité continuelle en toutes choses, fors en perfidie et cruauté, car de cela tu ne t'en estancheras jamais ; et, pour conclusion, je feray que seras contrainte maudire le jour et l'heure en laquelle tu l'as jamais cogneu.

VICTOIRE. Je ne sçay que c'est, je ne le cognoy point. Helas! miserable que je suis! je me voy perduë!

SCÈNE XIII.

Victoire, Beatrice.

VICTOIRE.

Beatrice ! sors dehors.

BEATRICE. J'y vas.

VICTOIRE. C'est icy qu'il faut se resoudre et prendre courage; autrement, je suis perduë.

BEATRICE. Que vous plaist-il?

VICTOIRE. Fidelle a veu le seigneur Fortuné sortir de chez moy; il m'a surprins à la porte que

je le baisois, il a sçeu les sorcelleries ; il m'a dit mille vilenies, et juré de m'accuser à mon mary, tellement que me voilà morte.

BEATRICE. Helas ! et comme avez-vous fait?

VICTOIRE. Il n'est besoin dire autre chose ; il faut pourveoir.

BEATRICE. Or sus donc, dès maintenant.

VICTOIRE. Je me trouve fort confuse, diverses choses me roullent en la fantasie ; une seule me semble pouvoir reüssir, laquelle neantmoins je ne voudroy employer.

BEATRICE. Et quelle est-elle?

VICTOIRE. Faire tuer Fidelle, lequel, m'ayant si long-temps aymée, combien qu'à present il me soit devenu ennemy, ne merite la mort, pour ce que, si je doy dire la verité, je luy ay donné grande occasion de me hayr ; neantmoins, si je tien ma vie chère et si je veux vivre, il faut que je me resolve en cest estrange party, car il ne s'appaisera jamais qu'il ne m'ait accusée à mon mary, et s'il m'accuse je suis morte.

BEATRICE. Cela est tout certain, Madame ; ne perdez temps, faites-le, car il vaut mieux que la croix voise en la maison d'autruy qu'elle vienne en la nostre.

VICTOIRE. Si je m'enfuyois?

BEATRICE. Que feriez-vous par cela? Vous ne pourriez pourtant eschapper, ains vous publieriez au monde pour une amante infame. Faites-le tuer, car voilà le moindre mal que puissiez faire.

VICTOIRE. Me le conseilles-tu?

BEATRICE. Ouy, et vous en prie pour vostre bien.

VICTOIRE. A qui veux-tu que je commette ceste affaire de si grande importance? Ne sçais-tu qu'enfin toute chose se descouvre?

BEATRICE. Pourveu qu'il meure, qu'importe qu'on dise que l'avez fait tuer?

VICTOIRE. Comment! il importe de ma vie et de mon honneur.

BEATRICE. Quant à l'honneur, qui l'a perdu une fois le peut aventurer encores une autre. De la vie, je m'en ry, pour ce que sans preuve on ne fait mourir aucun.

VICTOIRE. Tu dis vray. Si j'envoyois appeler un de mes frères et qu'on luy dist que cestuy me fait l'amour et que par force il veut de moy ce que de gré je ne luy veux accorder, ayant tousjours esté et voulant mourir femme de bien, et qu'à ceste occasion il le tuë.

BEATRICE. Voilà qui est bon.

VICTOIRE. Mais très meschant.

BEATRICE. Vous estes donc desjà repantie?

VICTOIRE. Repentie, non; mais le moyen me semble très mauvais et vain, par ce que, si je le descouvre à mon frère, je luy donneray un soupçon de moy, et puis ce sera tout: car, n'y ayant en ceste ville femme qui ne veulle entretenir un amant, il se mocquera de moy, qui pense luy faire croire, cela joint qu'on ne tuë un homme pour dire: Il aime ma sœur. Aucune femme ne peut estre forcée de faire part de soy-mesme à un homme, elle n'en fera rien si elle ne veut. Tellement que je n'en feray rien, deussé-je mourir.

BEATRICE. Si est-ce qu'il faut tousjours ayder aux extremitez.

VICTOIRE. Je ne sçay que je doy faire.

BEATRICE. Qui est ce bravache qui servoit tousjours vostre mary en ses querelles?

VICTOIRE. Et bien?

BEATRICE. Ne vous fait-il pas l'amour?

VICTOIRE. Ouy.

BEATRICE. Qu'y a-il donc de plus propre? Parlez-luy-en, commandez-luy et le contentez à son gré. Quel danger y a-il? La chose sera secrette; un peché secret est à demy pardonné, et par ainsi sauverez vostre honneur.

VICTOIRE. Tu dis bien. Va-t'en courant au bout de ceste ruë et frappe à la dernière porte, et si le seigneur Brisemur est en la maison, car tel est son nom, dy-luy que je desire un service de luy, et qu'il vienne parler à moy; et si de fortune tu ne le trouves, atten-le, et ne revien que tu ne l'ameine.

BEATRICE. J'y vas.

SCENE XIIII.

Babille, M. Josse.

BABILLE.

Je croy que je seray tousjours par les chemins; j'ay opinion qu'il doit estre revenu. Tic! toc! O que miserables sont les amoureux!

M. JOSSE. Qui est ceste mal morigerée, *pecora campi*, qui d'une telle force bat ceste porte? Elle m'a fait *contremiscere* tous les intestins. Qui frappe à cet huis? Qui est-ce qui heurte?

BABILLE. Le seigneur Fidelle sont-il en la maison ?

M. JOSSE. *Fœmina proterva*, rude, indocte, imperite, ignare, indiscrette, incivile, inurbaine, mal morigerée, ignorante, qui t'a enseigné à parler en ceste façon ? Tu as fait une faute en grammaire, une discordance au nombre, au mode appelé *nominativus cum verbo*, pour ce que Fidelle *est numeri singularis*, et sont *numeri pluralis*, et doit-on dire : est-il en la maison? et non : sont-ils en la maison ?

BABILLE. Je ne sçay pas tant de grammaires.

M. JOSSE. Voicy une autre faute, un très grand vice en l'oraison, pour ce que, comme dit Guarin, la grammaire, estant art *recte loquendi recteque scribendi*, jaçoit qu'en plusieurs langues elle soit escritte, n'est pourtant sinon un seul art, parquoy envers les bons autheurs ne se trouve *grammatice grammaticarum*, non plus encores que *tritica triticorum*, et *arene arenarum*, car il se dit tant seulement au singulier.

BABILLE. Toutes ces vostres niaiseries ne m'importent rien.

M. JOSSE. En ce sens on ne dit pas ne m'importe rien, pour ce que *duæ negationes affirmant*, et vallent autant comme si tu disois, il m'importe un peu, ce que tu n'entends pas dire, par ce que tu voulois que j'entendisse qu'il ne t'importe pas.

BABILLE. Je n'ay point aprins toutes ces choses-là ; chacun sçait ce qu'il a aprins.

M. JOSSE. Sentence de Senèque, au livre *De moribus*. *Unusquisque scit quod didicit*.

BABILLE. Faites-moy ce plaisir, allez le appe-

ler et luy dites que je suis la servante du seigneur Ottavian.

M. JOSSE. Prononce-moy Octavian avec *c* et *t*, pour ce que derive du nom universel *octo*, qui en grec s'ecrit par *cappa* et *taf*.

BABILLE. Despeschez-moy, je vous prie, et luy dites que je suis Babille.

M. JOSSE. Ce nom est fort propre aux femmes, qui veullent tousjours babiller comme toy.

BABILLE. Vous me semblez un diable.

M. JOSSE. Tu n'entens le vocable, pour ce que *diabolus* signifie calomniateur et faux accusateur; je ne t'accuse pas, mais je declare ton nom.

BABILLE. O diable, o demon que vous estes! faictes que je parle au seigneur Fidelle.

M. JOSSE. Il faut distinguer comme tu entens ce mot demon, pour ce qu'il signifie intelligent, et jusques icy tu m'as pleu. Se trouve des cacodemons et eudemons, bons et mauvais demons, comme *dolus malus*, *dolus bonus*, *venenum malum*, *venenum bonum*. Que te semble de ces choses?

BABILLE. Je ne vous enten pas.

M. JOSSE. Si tu ne l'entend, tu es comme morte, *nam sine doctrina vita est quasi mortis imago*. Atten, je m'en vas.

BABILLE. Allez au diable, qui vous puisse crever et ceux qui vous ressemblent!

SCÈNE XV.

Babille, Fidelle.

BABILLE.

Je prie Dieu que je le puisse trouver d'autre opinion que quand je l'ai laissé, affin que ceste pauvrette prenne un peu de consolation.

FIDELLE. Que veux-tu?

BABILLE. Monsieur, je vous prie de la part de ma maistresse que soyez contant, suivant les promesses que m'avez faictes tant et tant de fois, de la venir trouver et luy faire ceste grace d'ouyr dix parolles qu'elle desire vous declarer.

FIDELLE. Pour le present je suis grandement travaillé, et d'un travail tel et si fort qu'il me faict quasi oublier moy-mesme, qui me fait croire que je ne luy puis donner grande consolation. Toutesfois j'iray, j'iray entre cy et demie-heure. Recommande-moy à elle, et luy dy qu'elle m'attende à la porte, parce que je ne veux siffler ny faire autre bruit par lequel les voisins peussent entrer en soupçon.

SCÈNE XVI.

Brisemur, brave; *Beatrice.*

BRISEMUR.

Est-il possible que tu ne sçaches ce qu'elle veut de moy?

BEATRICE. Par ma foy, je n'en sçais rien.

BRISEMUR. Elle a un grand tort de ne me donner sa grace : mon long service et ma brave hardiesse ne meritent pas cela.

BEATRICE. Ne dites pas ainsi, pour l'amour de Dieu !

BRISEMUR. Comment, ainsi ! Te semble-il que je ne sois pas brave?

BEATRICE. Bravissime; mais je veux dire que Madame est une saincte, et mourroit plus tot que rompre la foy à son mary.

BRISEMUR. J'entreprendray pour l'amour d'elle chasser du ciel Jupiter, Mercure et Mars, tant je suis hardy homme, et son mary n'a pas la force de tuer un formy. Regarde donc si elle me doit aymer?

BEATRICE. Elle est obligée à son mary, pourquoy ne devez vous en plaindre.

BRISEMUR. Toute femme qui à present se trouve en vie devroit avoir plus d'obligations à moy, qu'à ceux qui les ont engendrées.

BEATRICE. Et pourquoy?

BRISEMUR. Parce que ceux-là leur ont donné la vie, qui sans fin est penible, et moy je suis cause qu'elles seront en joye perpetuelle.

BEATRICE. Et comment?

BRISEMUR. J'ay tant tué d'hommes, j'en ay tant mis en pièces, qui tous sont morts desesperez, au moyen de quoy leurs ames ont tellement remply l'enfer qu'il n'y peut plus tenir personne, tellement qu'il est force que les ames des femmes, privez des lieux qui leur estoient preparez pour chastier leurs peschez, ayent maintenant place en paradis.

BEATRICE. Le benefice que leur avez faict est fort grand.

BRISEMUR. Regarde donc combien ceste-cy faict mal de ne se ranger à ma volonté! Je ne puis plus durer en ces peines: il y aura tantost cinq jours que je la sers, et je n'ay encores eu d'elle une simple faveur, où les autres dès la première heure se rendent miennes.

BEATRICE. A la vérité, si un long service peut meriter la grace d'une dame, vous estes digne de la sienne.

BRISEMUR. Je suis un homme bestialissisme et terrible.

BEATRICE. Vostre chère le demonstre bien; entrez. Cestuy me va eschapper des mains. J'ay toujours ouy dire que le chien qui abbaye beaucoup ne mort guères souvent. Dieu nous l'envoye bonne!

ACTE III.

SCÈNE I.

Blaisine, Narcisse.

BLAISINE.

J'ay esté longtemps chez l'apoticaire; enfin j'ai eu l'apostume scordial. Je me suis amusée une bonne pièce pensant que Narcisse deust venir me retrouver; mais il n'est pas venu. Ce doit estre quelque lourdaut; mais si je le rencontre, je ne le veux plus menasser, mais bien luy donner occasion de me suivre.

NARCISSE. J'ay faict ce que mon maistre m'a commandé, et me suis tant arresté, que je n'ay esté assez à temps pour trouver Blaisine. Que le chancre vienne à l'amour!

BLAISINE. Ho! le voicy.

NARCISSE. Madame Blaisine, Dieu vous contante.

BLAISINE. Grand mercy de ceste Madame; il ne falloit pas tant.

NARCISSE. Je fay mon devoir.

BLAISINE. Cela vient de vostre courtoisie, mais n'usons point de cerimonies entre nous. Dy-moy un peu, que disois-tu d'amour?

NARCISSE. Je disoy que, s'il est vrai ce que dit la chanson : Celuy-là n'est pas homme qui n'est point amoureux, que je veux estre amoureux pour devenir homme.

BLAISINE. Te voilà si grand et si gros, et tu

n'es encore amoureux! Par ma foy, tu meriterois estre bien chastié à la barbe d'entre nous autres femmes; nous n'avions pas encore douze ans, que nous donnions du cul en terre, nous laissans cheoir à la renverse.

NARCISSE. Je vous diray la verité. Une fois il me print l'envie de devenir amoureux, et ne sçavois comment. J'allay m'en informer à un mien amy, lequel me dit qu'il falloit que je figurasse en mon esprit une femme fort belle et toute divine, affin que plus facilement elle me pleust; puis me dit qu'il convenoit que je fusse tousjours après elle, que je la servisse continuellement, et que je ne fisse jamais chose contre sa volonté. Cela me sembla un peu difficile à digérer, pour ce que, si je la voulois servir, il me faudroit laisser mon maistre, et elle ne me donnant aucun salaire me feroit mourir de faim: car, encores que certaine sorte d'amoureux dise prendre nutriment de la vuë de la dame aymée, je ne le croy pas, et suis asseuré que, s'ils ne mangeoient autre chose, ou ne humoient que la vuë, qu'en huit jours le royaume d'Amour iroit au bourdel. Toutefois je m'imaginay que je m'en contenterois, pourvu que j'en fisse l'acquisition en deux jours; mais quand j'entendis que telle fois il faut servir dix, quinze, vingt ans, et que la recompense pour la plus part se convertissoit en larmes et souspirs, et à telle heure en une charge de gros bois, j'en perdy tellement la volonté, que depuis je n'eus jamais la hardiesse de penser à l'amour.

BLAISINE. O sot! ceux qui font l'amour avec leurs semblables jouyssent vrayment et ne sont pas bastonnez. Je parle de nous autres servans,

parce que, si un mary trouve sa femme en faute, et delibère la tuer, il craint la justice. La loy d'honneur est faicte pour les grands; mais le pauvre homme veut plustost le contraire de sa femme, avec le profit de la maison, que se mettre au hazard d'estre pendu ou envoyé aux gallères. Se donner donc du plaisir quand l'occasion se presente ne peut estre sinon une bonne amitié, et n'y a chose plus douce et plus suave qu'icelle.

NARCISSE. Vous ne m'acertenez pas que cet amour est tant doux.

BLAISINE. Il est ainsi, et te l'acertène par la croix que voilà.

NARCISSE. Si cela est vray, je suis amoureux.

BLAISINE. Je sçay bien que tu le seras incontinent.

NARCISSE. Qui a le temps ne doit attendre le temps, dit le proverbe.

BLAISINE. Et de qui es-tu amoureux ?

NARCISSE. De vous, mon bien, ma vie, ma douce esperance! Je ne puis faire que je ne vous baise.

BLAISINE. Presomptueux, presomptueux! Retire-toi d'ici, car, par ma conscience, je te mettray le doigt en l'œil. Je ne suis pas telle que tu pense; j'ay mon honneur à garder. Va faire ta besongne, et me laisse en paix.

NARCISSE. Si les douceurs amoureuses commencent par crever les yeux, que Cupidon voise au gibet, et Venus au bourdeau! Dame Blaisine, ne vous faschez pas contre moy, pource que je ne veux de vous sinon chose d'honneur et d'amour.

BLAISINE. Non, non! ny amour ny honneur,

car je sçay bien que, passant d'une chose en autre, on vient à la fin.

NARCISSE. Donc vous voulez desaymer qui vous ayme?

BLAISINE. Je me veux garder de me rompre le col.

NARCISSE. Voicy une trop grande cruauté.

BLAISINE. Je ne me veux pas mettre en ce hazard.

NARCISSE. Le droit veut que si je vous ayme vous m'aymiez aussi.

BLAISINE. Tu voudrois que je te disse : Je t'ayme, pour après t'en aller vanter, ainsi qu'entre vous autres hommes avez accoustumé de faire ; tu te trompes.

NARCISSE. Regardez ! si j'en dis jamais aucun mot, que je n'aye jamais bien.

BLAISINE. Si je pensois que tu fusses secret, peut-estre que je serois moins endurcie en mon opinion. Mais qui m'en peut assurer?

NARCISSE. Moy, me taisant tousjours et devenu comme muet.

Ce dit, il va après elle pour l'embrasser ; elle le repousse.

BLAISINE. Tu embrasses trop pour bien estraindre. Tu fais donc des tiennes ! Tu me sembles beaucoup pire que nous autres femmes, car, si on nous en donne un doigt, nous en voulons une palme. Arreste-toy, car tu me feras fascher.

Narcisse fait des gestes sans parler.

Fay tant de mines et de gestes que tu voudras, tu ne me tiendras pas pourtant, parce que je ne veux faire comme autrefois fit une femme semblable à moy, qui s'enamoura d'un serviteur comme toy, et luy donna advis qu'il se desgui-

sast en mendian, et allast frapper à la porte et demander l'aumosne, et que lors elle descendroit en bas pour luy faire du bien. Après, je ne sçay comment la chose en alla, l'aumosne fut telle qu'elle lui fit enfler le ventre; quoy advenu, fut abandonnée de luy. Je ne veux pas qu'on m'en face autant.

NARCISSE. N'ayez point de pœur, car, par la teste d'un ciron! je ne vous abandonneray jamais. Esprouvez-le un peu, tellement que l'effet s'en ensuive, et puis, si je vous abandonne, je suis content que vous plaignez de moy.

BLAISINE. En ma conscience, voilà un beau trait! Ne te semble-il rien de engrossir une femme?

NARCISSE. Il me semble que c'est assez; mais je dis ainsi pour vous esclaircir du doute que vous avez.

BLAISINE. Retire-toy, j'en suis esclaircie. Je m'en vas en la maison; garde-toy bien, autant que tu as chère ta vie, de t'approcher de celle porte pour demander l'aumosne, car malheur pour toy!

NARCISSE. O quel trait de solemnelle putain! Il te semble que soubz le voile d'honnesteté tu m'as sceu donner une belle assignation! A la verité c'est le propre du sexe feminin nier en apparence ce qu'en effet il desire accorder. Or je suis esclairci que le vray dire nenny des femmes honnestes est de ne prester l'oreille aux parolles des amoureux, et que les autres femmes ne disent nenny à autre occasion sinon pour faire paroistre d'estre prinses par force, et non de leur bon gré. Mais, par mon asne! je t'attraperay. Je te veux aller trouver en habit de gueux, me presenter à

la porte, et demander l'aumosne, car à tout le moins j'auray quelque morceau de pain.

SCÈNE II.

Virginie, fille; *Saincte*, nourrice.

VIRGINIE.

Je me voy bien miserable, d'estre en ceste façon contrainte me monstrer en la ruë, encores que je sçache bien cela n'estre bien decent à une honneste fille, et que j'en pourray estre blasmée; mais persuadée de vostre conseil, ains forcée de l'esperance que j'ay de veoir mon seigneur, je ne puis autrement faire que je n'y vienne. Dieu vueille que cestuy vostre conseil ne tourne encores à mon dommage, comme tant d'autres qui m'ont trompée!

SAINCTE. Virginie, ma chère fille, je t'ay tousjours conseillée avec raïson et du pur de mon cœur; mais si la fortune t'a esté contraire, c'est d'elle que te dois plaindre, et non de moy.

VIRGINIE. Ains plustost de vous, qui avez esté le commencement de ma misère.

SAINCTE. Je ne t'ay exhortée aymer aucun, mais bien après que ton destin te rendit amoureuse, meuë à pitié de ta douleur, me suis-je efforcée à te donner secours.

VIRGINIE. Vous ne m'y avez exhortée, mais tandis que, moy estant encores petite fillette, avez cherché de tromper les ennuyeuses heures de la nuict, en me racontant diverses fables, vous es-

ventastes en ma jeune poictrine les flammes d'amour. De combien m'avez-vous conté qui se sont cherement aimez? Et qui ne se seroit enamouré en la foy et constance de Florio, qui fit tant pour Blanchefleur? Et qui seroit tant privée du sens, qui, oyant raconter combien de plaisir et combien de joyes amour porte quant et soy, n'eust desiré devenir amoureux pour vivre en ces doux travaux que me disiez que souventes fois souloient tuer et ruiner les amans? Ces vostres discours saisirent tellement mon esprit, que, portant envie aux plus heureux, je ne desirois que trouver l'occasion de m'enamourer, pour cognoistre et encores esprouver l'amoureuse douceur, et creut ce desir avec les ans, lequel eut tant de force, qu'aussitot que mes yeux s'offrirent au seigneur Fidelle, ou fust-ce par la ferme pensée qui estoit en moy ou bien par la grande beauté d'iceluy, je me rendy vaincuë, et dès lors ne fust en ma puissance penser à autre chose qu'à l'aymer très ardemment. Or considerez si tout mon mal ne vient pas de vous.

SAINCTE. Je n'eusse jamais creu qu'en une petite fillette telle que tu estois lors eussent eu force ces petits discours et contes à plaisir, lesquels sont faits presque par toutes les nourrisses, pour entretenir les enfans.

VIRGINIE. Sottes sont les mères qui souffrent ces choses, ne cognoissans combien peut allumer un jeune cœur ouyr raconter les amours d'autruy; et est ce père bien digne de reprehension, qui, pour entretenir ses filles, leur baille de tels livres à lire. Mais, ô moy miserable! la demie heure est passée, et il ne vient pas. Je veux que nous

rentrions en la maison, afin que la fortune ne me fasse encourir en quelque ruine.

Saincte. Attens encores un petit, et n'ayes pœur. Toutesfois, si tu veux t'en aller, j'attendray icy dehors, et quand je le verray venir je t'appelleray.

Virginie. J'y vas.

SCÈNE III.

Fidelle, Sainte, Virginie.

Fidelle.

Je veux aller sçavoir ce que Virginie me voudra dire. Je voudrois volontiers m'en deffaire, mais je ne sçay comment : la pitié me contraint d'un costé, l'amour me force de l'autre, et enfin la raison m'esguillonne si fort, que je me trouve tout confus, et en une grande perplexité. Il n'est raisonnable, et y a de l'inhumanité, de tourmenter une jeune fille qui aime ; il n'est honneste luy manquer de foy, car cela tient de la trahison. C'est pourquoy je ne la veux jamais abandonner, car, jaçoit que je me trouve deceu et hay de Victoire, je veux retenir ceste consolation de ne luy avoir jamais manqué de loyauté, tant en prospère comme en adverse fortune ; et certes il vaudroit mieux lui procurer la mort que luy manquer de foy, parce que l'un seroit appelé vengeance juste et honorable, et l'autre seroit reputé une detestable infamie.

Sainte. Ma fille, si l'imagination ne me trompe, je voy ton seigneur, lequel, comme je

pense, ne vient pour autre chose que pour te consoler. C'est luy-mesme. Sors.

VIRGINIE. Dieu le vueille !

FIDELLE. La voilà en la ruë avec la nourrisse. Je les veux accoster.

SAINTE. Si sçaurez aussi bien aymer ceste ma pauvre fille, pauvre par vostre faute, comme la sçavez bien destruire et consommer, ne se trouveroit aujourd'huy femme plus heureuse qu'elle, ny homme plus fortuné que vous. Hélas! par pitié, donnez-luy quelque consolation.

FIDELLE. Je suis venu pour cela. Dame Virginie, que voulez-vous de moy ? Pourquoy, avec si grande instance, m'avez-vous envoyé querir? Respondez.

SAINTE. Laissez qu'elle revienne à soy. Voyez-vous pas qu'elle est toute transportée, et que la crainte faict mourir la parolle en la bouche lorsque les miserables qui bruslent sont contraints de demander pitié!

VIRGINIE. Mon très cruel seigneur, tandis qu'avec une extrême peine j'ay peu soustenir la flamme qui continuellement me consomme pour vous, soit pource que j'estoy en soupçon que je l'auroy descouvert à une personne qui, comme peu aimable, ne l'auroit recogneu, comme aussi pource que mon honnesteté me le deffendoit, à ceste occasion, j'ay tanté toutes occasions d'estranger de mon cœur ceste pensée; mais ç'a a esté en vain. Or, sentant croitre en moy ce feu qu'en despit de moy avez allumé en ma poitrine, je suis forcée, pour ne mourir, vous requerir avoir pitié de moy; partant je ne doy pas vous estre reputée moins honneste, pource que je ne demande autre

chose qu'estre aimée de vous, et que mon amour vous soit agreable. Je vous prie donc, si en un gentil esprit une juste prière peut trouver mercy, que soyez contant de m'aymer et n'estre cause de ma mort, laquelle, me manquant vostre faveur, je me la donneray de ma propre main, pour ce que, vivant sans esperance d'acquerir vostre grace, j'endure une si griefve peine que je porte envie aux ames damnées, pour autant que, pour les chastiemens de plusieurs fautes par elles commises, elles souffrent aux profonds et aveuglez abismes un seul tourment, et moy, en ce monde, suis en recompense de ma foy condamnée par vostre cruauté à souffrir mille peines, voire mille morts, si autant on en peut endurer.

FIDELLE. Croyez-moy, dame Virginie, que je suis pour vous aymer esternellement, mais avec celle pureté de cœur qu'il convient à un honneste amour, à un fidelle amy et à un cher frère; partant, estrangez de vous toute vaine pensée. Si vous cognoissez ne pouvoir vivre sans compagnie, procurez que vostre père vous marie, car vous ne manquerez jamais d'homme honorable et digne de vous, avec lequel pourrez gouster la douceur d'amour, qui ne sera aucunement meslée avec l'amertume du deshonneur et du blasme. Ceste entreprinse ne vous sera difficile, mesmement si vous laissez gouverner par la raison, ne souffrant que le fol appetit vous induise à ramer ceste tempestueuse, obscure mer d'amour, en laquelle finablement toute esperance et tout plaisir demeure lasche, submergé et estaint, pour ce que les plus fidelles compagnons d'amour sont infidelité, flaterie, tromperie, trahison, jalousie, courroux,

haine, inimitié, discorde, cruauté, perte, tourment, ruyne, pauvreté, suspicion, inquietude de corps, maladie d'esprit et mort; et entre tant qu'on y court, entre tant de peines qu'on y endure, entre tant de misères qu'on y sent, entre tant de ruynes qui ruynèrent un monde, ne s'espreuve jamais autant de bien que ce bref et court qu'on possède en embrassant la chose aymée, bien comblé de celle passion qu'adonc le temps fugitif et trop soudain apporte aux amans; bien, comblé de celle rage qui naist ordinairement pour en un seul coup ne pouvoir executer plus de mille choses; bien remply de celle rancune qui coustumierement travaille ceux qui tout à la fois ne peuvent satisfaire à tous sens ; bien plain d'insatiable et inextinguible soif, remply d'ardent desir de se perpetuer en la personne aimée, pleine d'un desespoir d'en pouvoir partir, d'une volonté d'y retourner, d'une crainte de n'estre abandonnée; et infini bien plain de tout mal et vuide de tout contentement, qui, avec une petite et douce amorce, alèche nos cœurs, puis, prins à l'hain comme le poisson, nous conduit à la mort. Partant, retirez-vous de ceste volonté ; car en vivant et bien vivant, vous passerez vostre vie.

VIRGINIE. Helas! comme est-il possible que je me retire de ceste volonté, si je porte vostre image gravée en mon cœur? et comme me puis-je eschapper de tant d'ennuis, si mon penser vous represente tousjours devant mes yeux, et si tant plus je cherche me deslier, tant plus Amour me garotte en ses ceps, fers et chaisnes? Miserable que je suis! car vos courtoises et gracieuses parolles naissent plustost d'une pitié commune que

d'un amour particulier ; et c'est cela dont je me plains.

FIDELLE. Le temps, à faute d'autre medecine, adoucira vostre martire.

VIRGINIE. C'est chose legère souffrir le mal pour un peu de temps, mais est impossible le supporter longuement sans repos.

FIDELLE. Faites que la necessité soit la volonté de vostre courage, et vous reposerez.

VIRGINIE. Qui n'a contentement ne peut reposer.

FIDELLE. Le mal, estant accompagné de patience, se resoult en bien.

VIRGINIE. Foible est celle esperance à laquelle je me doy appuyer.

FIDELLE. Vous m'attendrissez le cœur : je voudroy vous pouvoir apporter remède au prix de mon sang.

VIRGINIE. Sans que respandiez vostre sang, vous pouvez me soulager de si grande misère.

FIDELLE. Monstrez-m'en le moyen, et je le feray volontiers.

VIRGINIE. Aimez-moy, souvenez-vous de moy, laissez-vous voir tous les jours, et faites que quelquefois je puisse, en vous descouvrant mes desirs, consoler mon tourment en la douce harmonie qui sort de vostre bouche.

FIDELLE. Il ne falloit pas tant de prières pour m'induire à ce que je suis obligé vous faire : je vous aimeray comme je doy, je ne manqueray, en tant que se pourront estendre mes forces, de faire ce que desirez ; partant, prenez courage et vous retirez en la maison, car je m'en veux aller.

VIRGINIE. Je vous mercie autant qu'il m'est

possible, et vous prie n'oublier ces parolles, qui me seront eternellement imprimées au cœur.

FIDELLE. Je suis homme qui tient ma parolle. Je vous baise les mains.

VIRGINIE. Allez à la bonne heure.

SAINTE. Ma fille, je suis bien ayse et ay le cœur tout resjouy.

SCÈNE IIII.

Narcisse, vestu en mendiant, le visage couvert; *René, Babille.*

NARCISSE.

Quel Ciceron, quel Mars, quel Apollon, quel Roland ou quel autre docte ou d'entendement aigu, me pourroit cognoistre pour Narcisse? Par hazard, j'ay trouve en un des coffres de mon maistre cest accoustrement, lequel, pour ce qu'il me cache le visage, me plaist tant, que je n'ay voulu chercher autre habit Je tien du meschant, du larron et de l'assassin. O! comme il me semble qu'il me sied bien! Je m'y plaist infiniement, et doute prendre telle amitié à cest habit, que je seray contraint de quitter mon maistre et aller mandier comme un gueux, car il me semble que c'est une belle chose. On vit aux despens d'autruy, on ne fait chose quelconque, on ne despend rien en habits de livrées; mais, qui plus est, on acquiert un credit si grand, qu'à toutes les portes que tu frappes, la servante te vient au devant avec l'aumosne à la main. L'aumosne est une espèce de don; le don est un signe

de reverence; la reverence est une recognoissance de son superieur. En recevant donc des dons et presens d'un chacun, je deviendray le plus grand homme du monde. O! que belle aventure est la mienne! Ma foy, je ne veux plus perdre temps, mais donner commencement à ma grandeur; je veux frapper à ceste porte... Tic, toc... Faites l'ausmone à ce pauvre, il priera Dieu pour vous.

RENÉ. Que vas-tu cherchant? Desloge d'icy; il n'y a point de pain.

NARCISSE. Je dirai un *de profundis* pour les trespassez... Tic, toc... Qui voit de l'œil croit du cœur la misère d'autruy. Tic, toc.

RENÉ. Retire-toi d'icy, sot que tu es!

NARCISSE. Je ne m'en iray pas que tu ne m'ayes baillé l'aumosne.

RENÉ. Atten, atten, je te la vas porter.

NARCISSE. Ho! est-ce ainsi qu'on y va? C'est un eschantillon de vraye penitence. Saincte Marie!

RENÉ. Ceste aumosne se baille à tes semblables.

NARCISSE. Ayes discretion. Diable que tu es, que t'ay-je fait pour me charger ainsi les espaulles?

RENÉ. Tien, et va au gibet.

NARCISSE. O puissance du ciel! voici un mauvais commencement de grandeur. On dit en un commun proverbe que tous commencemens sont difficiles, par quoy je veux encores tenter la fortune et frapper à ceste autre porte. Tic, toc. Faites l'aumosne à ce pauvre homme qui a dix enfans, et n'a aucun revenu, ny mestier, et ne sçait rien faire pour gagner leur vie; faites-luy l'aumosne, gens de bien; que Dieu vous ayde en vos tribula-

tions!... Tic, toc... Qui la fera dire ou dira, de bonne mort point ne mourra.

BABILLE. Pauvre homme, Dieu vous fasse bien !

NARCISSE. Faites-moy l'aumosne, pour l'amour de Dieu

BABILLE. Dieu te veuille ayder.

NARCISSE. Je dy que me fassiez l'aumosne... Tic, toc.

BABILLE. Volontiers... Tien, pren.

NARCISSE. O ! belle chose en ceste façon, hé !

BABILLE. Ha ! ha ! ha !

NARCISSE. Tu t'en ris encores par sus le marché ! Oh ! c'est du pissat, par la mort de moy ! Que le chancre te vienne et le mange le trou d'où est sortie ceste urine ! Or, j'en suis esclaircy, il vaut mieux vivre un petit que mourir grand. Je veux aller à la maison de Victoire. On dit coustumièrement que la troisiesme paye tout ; mais, à sa porte : J'ay ceste confiance que les mariées sont tousjours de nature plus large au donner que ne sont pas les filles, et puis Blaisine me semble assez courtoise ; mais il faut que je parle peu, afin qu'elle ne me cognoisse, et que, pour feindre l'honneste, elle m'envoye à la bonne aventure.

SCÈNE V.

Brisemur, sortant de la maison de Victoire; *Narcisse*, *Blaisine*.

BRISEMUR.

Marault, que fais-tu à ceste porte? Oste-toy d'icy, despesche, que si je te pren, je te jetteray par delà les Alpes qui partissent l'Allemagne.

NARCISSE. Non, pas si loin, mais un peu par deçà, car il y fait trop froid.

BRISEMUR. Que gromelles-tu entre tes dents? Respond, beste que tu es.

NARCISSE. Je dy que vous feriez bien de me donner l'aumosne.

BRISEMUR. Encores as-tu la hardiesse de parler! Mets la main à tes armes, car je me veux tuer avec toy.

NARCISSE. Tu as menty par la gorge!

BRISEMUR. Regardez qu'il veut contester avec moy, et en un temps que je ne crain la force du ciel!

NARCISSE. Aujourd'huy, la discretion est perduë, la beste est encores icy. Que puisse-il crever! Je me veux cacher cy derrière jusques à ce qu'il s'en soit allé.

BRISEMUR. A la verité, il ne faut jamais qu'un amoureux, pour desfavorisé qu'il soit, se desespère de pouvoir accomplir son desir, pour ce que, l'une par desdain, l'autre par necessité, qui par appetit, qui par haine, qui par amour,

qui pour se delivrer de quelque danger, qui pour avoir un mary impuissant, à l'occasion du peu de moyen qu'il a de saouller sa femme, et qui pour une autre chose, contentent à la fin leurs amans. Ceste-cy, sçachant que j'ay esté la destruction et ruine de mille citez...

NARCISSE. N'en dy pas tant et va au rabais, monsieur Baudet.

BRISEMUR. Et qu'avec ce poing j'ay renversé les murailles par terre et reduit les pierres en menuë poussière, dont j'ay acquis cest honorable nom de Brisemur, estant molestée par Fidelle, pour la delivrer de luy, m'a promis que si je le tuois ceste nuict, elle me rendroit contant.

NARCISSE. Bon! O traistresse! Ores est venu le temps que je me vengeray et te feray attacher à un gibet qui touchera jusques au ciel.

BRISEMUR. Loué soit Mars qui m'a donné l'occasion de repaistre ma cruauté, et Amour, qui me rend tributaire du plaisir de ceste tant belle jeune femme!

NARCISSE. Loué soit le diable qui te rend tributaire au boureau d'un beau collet relevé sur une peccadille de chanvre retors!

BRISEMUR. Je me veux aller armer un petit mieux, et puis venir attendre l'occasion, car je sçay bien qu'il se promène toute la nuit icy aux environs.

NARCISSE. Va à la malle heure et te charge bien de fer, afin que plustost tu te rompe le chaisnon du col! J'ay entendu beaucoup plus de choses que je ne pensoy; neantmoins je ne veux pour cela laisser d'aller veoir Blaisine. Tic, toc. Faites l'aumosne à ce pauvre, pour l'amour de Dieu!

BLAISINE. Entrez, je vous l'apporteray incontinent.

NARCISSE. Ne l'avoy-je pas bien dit? Je me recommande à mon petit frère, la vache est nostre.

SCÈNE VI.

M. Josse, Fortuné.

M. JOSSE.

M*elius est non cœpisse quam non perseverare*, pour ce que, m'estant delivré du soupçon de Fidelle, je veux *etiam* me delivrer de celuy de Fortuné, lequel est aussi courier en ce champ amoureux, et jaçoit qu'il ait peut-estre esté adverty par Fidelle de tout ce que je luy veux dire, je ne veux manquer à moy-mesme, pour ce que si...

FORTUNÉ. Femme! et quelle chose peut estre pire que la femme! A la verité, soubs ce nom sont comprinses toutes les meschancetez du monde. Monsieur Josse, que faites-vous là seul?

M. JOSSE. *Te ipsum quærebam*; je vous trouve tout à point pour vous dire deux mots.

FORTUNÉ. Sçachez, encores que je me trouve tout troublé, que je desire vous faire plaisir, et ce à l'occasion que vos vertus m'ont dès long-temps rendu vostre amy.

M. JOSSE. *Gratias ago immortales*, je vous remercie infiniement, non tant pour les loüanges que m'avez données comme de la façon de me loüer, pour ce qu'en ceste vostre recommandation

vous avez touché deux belles clausules, une de Ciceron : *Cupio aliquid agere quod tibi gratum ac jucundum sit;* et l'autre d'Horace : *Tibi me virtus tua fecit amicum.*

FORTUNÉ. Vous direz ce qu'il vous plaira.

M. JOSSE. *Ab incunabulis, a teneris unguiculis*, je vous ay porté une très grande et abondante amitié, pour ce qu'estiez d'une bonne indole, et ores qu'estes venu *adultus*, jeune homme plus capable de raison, je vous ayme beaucoup davantage, occasion pourquoy, par ceste sentence pitagorique : *Amicorum omnia sunt communia*, je m'attriste vous voyant succeder mal, comme autrefois je me suis resjouy et suis encores pour me resjouyr de vostre bien. Pouvant donc, par mon advertissement, vous delivrer d'un eminent peril, si je ne vous en certiorois, je penserois estre cause du mal, et ensemble manquer à mon office, c'est-à-dire mon devoir.

FORTUNÉ. Que veut dire tout cela? c'est quelque nouvelle tromperie de Victoire.

M. JOSSE. Je sçay fort bien que, *ut est hominum ingenium a labore proclive ad libidinem*, vous, fermant les oreilles aux bonnes admonitions de ceux qui vous exhortent à bien vivre, desvoyé par le doux rapeau des siraines, comme une simple volatille vous estes laissé prendre au filet, *videlicet* envelopper en l'infame et doloreux lacet des...

FORTUNÉ. O quelle brouillerie est ceste-cy! Vous me consommez.

M. JOSSE. Dieu vous pardonne! vous m'avez rompu le fil de la plus belle metaphore qui m'ait jamais tombé entre les mains.

FORTUNÉ. Quand on parle familierement entre amis, on n'use de tant de circonlocutions, de belles parolles ny de tant de ceremonies.

M. JOSSE. Quelles ceremonies? Ciceron dit-il pas que *translata verba quasi stellæ illustrant orationem?*

FORTUNÉ. Ne sçauriez-vous dire clairement ce que vous voulez, et en peu de parolles?

M. JOSSE. *Minime nequaquam*, il n'est pas possible; parquoy, dit Horace, *brevis esse laboro;* mais je vous le diray, et si ne l'entendez, le mal finallement sera pour vous. Victoire fait des enchantemens, des conjurations et des sorcelleries.

FORTUNÉ. Pour moy?

M. JOSSE. *Maxime,* ouy, Monsieur.

FORTUNÉ. Sitost qu'avez ouvert la bouche, je vous ay entendu.

M. JOSSE. *Cur, quare, quam ob rem*, à quelle occasion?

FORTUNÉ. Pour ce que je l'ay desjà entendu de Fidelle.

M. JOSSE. Je n'en sçavoy rien: il eust fallu que je l'eusse deviné, et eusse esté prophète, *de preterito.*

FORTUNÉ. Voilà qui va bien, et avez raison.

M. JOSSE. Qu'en dites-vous? a-elle pas merité d'estre quittée?

FORTUNÉ. Je dy que je suis très asseuré qu'en tout le monde il n'y a femme pire qu'elle, et par ainsi je suis grandement fasché, et ne sçay qui me tient que dès ores je ne vas en sa maison pour faire d'elle la punition que merite sa meschanceté.

M. JOSSE. Je suis bien aise qu'estes despestré

de son amour, et devenu *vestri juris*, pour ce que, si desormais voulez entendre à l'amour, ce que je ne voudroy pas, d'autant que *miser est qui amat,* vous quitterez les lits matrimoniaux, lesquels se cherchent avec grand danger, et jouyrez seurement tantost d'une, tantost d'une autre pellice.

FORTUNÉ. Que dites-vous de pelisses ? je n'en suis despourveu, et vous en puis prester une pour vous couvrir quand aurez froid.

M. JOSSE. Vous n'entendez la nomenclature de ce vocable latin, qui vient du verbe *pelliceor,* qui signifie blandir, flatter, et veut encores dire concubine, paillarde, autrement courtisane.

FORTUNÉ. Comment, courtisane? Moy qui ne me soucie aucunement de tant de gentilles damoiselles, belles comme petits anges, qui courent après moy, et voudriez maintenant vous faire à croire que je me puis adonner à aymer des putains, lesquelles n'ont autre fin que faire tresbucher en un precipice ceux qui les ayment, leur tirer le sang, leur oster l'honneur et la vie, et si leur estoit possible engager leur ame au diable, elles le feroient! Et comme pourroy-je cherir et aymer une femme qui vend à toutes sortes de personnes sa vie à très vil prix? Ne sçavez-vous pas que de ces scelerates et meschantes naissent toutes les ruynes du monde?

M. JOSSE. Et partant, disoit un poëte fort celebre, *ubi mulieres*, *ibi omnia mala sunt.*

FORTUNÉ. Dieu me garde de ces perfides maistresses de tout vice, et nées seulement pour polir et farder leur faulse beauté, et ce afin de pouvoir plus aisement tromper autruy!

M. JOSSE. Terence dit : *Dum se comunt, dum se pectunt, annus præterit*, elles sont un an à se lisser et s'agencer.

FORTUNÉ. Il n'en faut douter, pour ce qu'elles sont de nature superbes, vaines, inconstantes, legères, malignes, cruelles, ravissantes, meschantes, envieuses, incredulles, trompeuses, ambitieuses, frauduleuses, desloyalles, ingrattes, impetueuses, audacieuses et desreiglées, faciles à faire place à la haine et à l'ire, dures à s'appaiser; où elles vont, elles portent la rebellion et les debats; elles sont coustumières à mal dire, à allumer des noises et querelles entre les amis, et à semer infamie sur les bons; sont promptes à reprendre les fautes d'autruy et negligentes à cognoistre leurs propres vices; tousjours simulent, tousjours feignent, tousjours trament des tromperies, et cherchent de conduire les hommes à la mort; elles sont fort promptes aux embusches qu'elles tendent, les gestes et le visage auquel à leur plaisir elles peuvent monstrer la joye et la douleur, la crainte et l'esperance, et plusieurs autres effets qu'aucun ne peut eviter. Et de là, et non d'ailleurs, procèdent tous nos maux.

M. JOSSE. Le tragique Senèque dit : *Dux malorum fœmina, et scelerum artifex*, c'est-à-dire que la femme est guide à tous maux et inventrice de toutes meschancetez, laquelle sentence dorée ne fut par luy dite, mais par la fureur poëtique, qui *comes est veritatis*, et moyennant laquelle nous autres habitans du Mont-Parnasse disons les belles choses; *et revera*, quand quelques bestes sont picquées de cest esguillon, elles sont agitées de plus grande fureur que ne sont les jeu-

nes bouvillons au temps d'esté. Ne se trouve chose tant espouvantable que, pour satisfaire à leur bestial appetit, *non audeant.* A quoy Canace a-elle reduit son frère Macaré, et elle-mesmes encores? Je suis esmerveillé que les dieux ne bruslèrent encores ses froides eaux. Ariadne n'a-elle pas trahy son père, son frère et sa patrie, pour l'amour de Thesée? Clitemneste ne fit-elle pas mourir ce très renommé et grand capitaine *quo cecidit Ilion ?* Medée, esprise de jalousie, n'egorgea-elle pas les enfans qu'elle avoit conceuz de Jason? Phèdre, ne trouvant le chaste privilége conforme à ses adultères desirs, ne fit-elle pas que le propre fils procura la mort à son père? Scilla, vaincuë d'impudique ardeur, ne rendit-elle pas sa patrie serve, de libre qu'elle estoit? *et tandem fuit in causa*, qu'elle fut vestuë de plumes, et encores son miserable geniteur. *Sed quid frustra hæc repetimus?* Voicy une chose qu'en y pensant, *vox mihi faucibus hæret* : Semiramis, très puissante reyne de Babylone, et Pasiphée, femme du juste Minos, qui rend raison ès règnes horribles, ne s'enflammèrent-elles pas en l'amour d'animaux bruts? Et en somme, Myrrha, *o scelus infandum !* ne deceut-elle pas son propre parent, *et quem concupiverat fraude assecuta est. O animal pessimum* et irresonnable! Quel licol, quel poison, quels fers, quel precipice et quelle mort ne se trouveroit legère pour punir tes meschancetez! Tellement que, du premier jusques au dernier, je dy en concluant qu'il ne sortit jamais de la boëtte de Pandore aucune infirmité qui travaille tant l'homme que cela fait une femme transportée d'une effrenée luxure, occasion pourquoy on peut dire: *O mulier*

omnis facinoris causa, et plus quam omnis! Et n'est de merveille si Euripide, poëte très celèbre, estoit autant amoureux de toy que les chiens de coups de baston.

FORTUNÉ. N'en dictes pas davantage, car je sçay fort bien comme je m'y dois gouverner. Partant, allez à vos affaires.

M. JOSSE. *Valete.*

SCÈNE VII.

Marcel, Victoire, Blaisine.

MARCEL.

Au larron! au larron! arrestez-le! prenez-le!

VICTOIRE. Qui est celuy qui a desrobé?

BLAISINE. Je ne l'ay peu jamais attrapper. Le belistre avoit une chemise en sa main.

VICTOIRE. Comme t'es-tu apperçeuë de luy?

BLAISINE. J'estoy descendue en bas pour faire ma besongne, et comme je vouloy entrer au magasin, me fut donné un si grand coup, que je tombay par terre, et ne vy autre que cestuy-là.

VICTOIRE. Blaisine, où estois-tu?

MARCEL. Elle ne le sçauroit dire.

BLAISINE. J'estoy en haut. Mais donnez-moy congé, pour ce que je ne veux plus vous servir: je suis femme de bien, et non telle que vous pensez.

VICTOIRE. Et qui dit autrement?

BLAISINE. Vous, qui croyez que j'ay fait venir

en vostre maison un homme pour vous desrober.

VICTOIRE. Tu me semble une beste. Va en la maison, va, te dis-je.

BLAISINE. J'y vas, mais faictes mes contes, car je ne veux plus demeurer ceans.

VICTOIRE. Marcel, va trouver le lieutenant du prevost, et luy baille les enseignes du larron, si tu les sçay, et fay tant qu'il soit prins.

BLAISINE. Laissez-moy faire, je l'ay si bien remarqué que c'est assez.

SCÈNE VIII.

Victoire, Beatrice, René.

VICTOIRE.

Beatrice, sors dehors.

BEATRICE. Que vous plaist-il?

VICTOIRE. Va-t'en au seigneur Fortuné, et luy dy qu'il soit contant de venir jusques icy, car j'ay à parler à luy de chose qui importe la vie de nous deux, et n'oublie de revenir incontinent.

BEATRICE. Laissez-moy faire. Il me desplaist que ces affaires icy s'acheminent tant avant, pour ce qu'enfin elles causeront la ruyne de ma maistresse. Je sçay bien qu'ès disgraces ne se trouve aucune amitié. Tic, toc.

RENÉ. Beatrice, mon cœur, que veux-tu?

BEATRICE. Que je veux? Ha, traistre! est-ce ainsi qu'il faut faire à qui t'ayme? Je t'ay bien peu attendre, mais non te veoir. Tais-toy, j'en auray quelque jour ma revanche: la fortune ne te favo-

risera tousjours! Mes eschelles ne vont pas jusques à tes fenestres. Crois-tu que je ne sçache bien qui est celle que tu poursuis et que tu aymes? Je le sçay bien, ouy ; mais, par la croix que voilà! je te rendray pierre pour pain.

RENÉ. Tu as tort, car je t'ayme seule; si je n'ay peu venir, je te prie me pardonner.

BEATRICE. Tu n'as peu, soit, à la bonne heure! Il faut que je te vienne trouver jusques à la maison. Que maudit soit qui croit aux hommes! Mais sçaches, qui baise deux bouches, faut que l'une luy puë.

RENÉ. Ne te fasches point; entre en la maison, entre : je veux que nous fassions la paix.

BEATRICE. Non, non, tu te trompes; dy seulement à ton maistre que je veux parler à luy.

RENÉ. Entre, de grace! ne me fay plus demeurer icy.

BEATRICE. Va-t'en d'icy, chemine et me laisse; va après celle où tu es accoustumé d'aller.

RENÉ. Je veux que tu viennes.

BEATRICE. Ne me tires pas si fort! tu me romps les bras! laisse-moy! Je m'en vais, mais ne pensez pas de me toucher ny de m'arracher un poil outre mon gré, car je ne l'endureroy pas.

RENÉ. Entre, et puis nous ferons nostre accort; cependant baise-moy un peu.

BEATRICE. Arreste-toy, outrecuidé! n'as-tu point de honte, devant tant de personnes qui nous regardent! Atten au moins que soyons en la maison.

SCÈNE IX.

Narcisse, en juppon avec l'habit de mendiant et sans bonnet ; *Fidelle*.

NARCISSE.

Par mon ame ! j'ay pensé avoir le plaisir des chiens lors que quelque jaloux plain d'envie les poursuit avec un baston. O quelle douce Blaisine ! elle m'a faict de la peine, mais enfin elle m'a donné l'aumosne autant que j'en ay voulu, et, d'avantage, m'a promis de me la bailler toutes les fois que j'y retourneray. J'y veux aller plus souvent que tous les jours.

FORTUNÉ. Où veux-tu aller? es-tu devenu fol, de te promener en juppon et sans bonnet, et fantastiquer ainsi par les rues?

NARCISSE. Monsieur, je m'estoy vestu en mendiant avec cest habit de toille que je porte soubs le bras, et faisoy cela pour certaines grandes affaires que j'ay avec Blaisine, servante de vostre maistresse; mais estant descouvert d'un de la maison, je m'en suis fuy, et, pour n'estre recogneu, je me suis despouillé comme vous voyez, et venoy tout de ce pas vous trouver pour vous dire chose de grande importance.

FORTUNÉ. Qu'y a-il de nouveau?

NARCISSE. Blaisine m'a dict que la dame Victoire a commandé au brave Brisemur de vous tuer, et en recompense luy a promis sa propre vie, et a ouy dire cela estant cachée soubs le lict ; j'ay encores entendu le mesme de la bouche de Brise-

mur, lequel, estant sorty de la maison de Victoire sans qu'il me vist, se glorifioit de sa bonne fortune.

FORTUNÉ. Ne t'esmerveilles pas si elle procure ma mort, pour ce que, sçachant que je dois estre cause de la sienne, elle cherche me rendre la pareille; mais elle decherra de sa pensée. Tu dois sçavoir que je veux que ceste perfide purge aux despens de sa vie toutes les trahisons et meschancetez qu'elle m'a faictes; et affin qu'elle demeure infame à tout le monde, je veux encores que ceste autre sa trahison et meurtrière volonté soit congneue, et que le traistre assassin ne porte autre peine que d'estre congneu pour un scelerat. Partant, va et pren mes rets à sanglier, et avec iceux ceins toute la ruë proche de sa maison, qui n'a point de bout et par où ne se passe jamais personne. Ce faict, trouvez deux bons compagnons, et tous ensemble donnez-luy la chasse, luy empeschant le retour, faisant en sorte que luy-mesme se prenne; puis, si tost que cela sera faict, allez l'attacher à l'huys de Victoire et faictes rumeur et grand bruit, affin que les personnes qui accourront pour veoir que c'est, voyant ce maraut ainsi honteusement attrapé, puissent par vostre r'apport entendre l'occasion de ce faict.

NARCISSE. Et s'il se met en deffence?

FORTUNÉ. Chargez-le fort et ferme; il est très poltron, et en execution autant couard qu'il est brave et hardy en parolles. Ne doutez de rien.

NARCISSE. Monsieur, je my porteray en gallant homme.

FORTUNÉ. Or va, et fay provision de ce qui est necessaire. Je me veux aller informer des amys de

Cornille s'ils sçavent point quand il reviendra des champs. Mais le voicy. Narcisse, escoute.

Sans partir de la scène, ils feignent parler ensemble, et donnent loisir à Cornille de dire les suivantes parolles, et puis Narcisse s'en va.

SCÈNE X.

Cornille, Fidelle.

CORNILLE.

Entre tous les travaux que j'ay soufferts en ceste mienne tant longue demeure au village, je n'en ay point supporté un plus grand que celuy de la douleur et regret qu'en a porté ma très chère compagne Victoire, laquelle je sçay m'aimer autant que femme peut aimer son mary. Je cognoy vrayement que la fortune m'a esté amie, puisque j'ay eu cest heur d'espouser une femme si honneste, si mesnagère et d'un tel gouvernement que c'est merveille.

FIDELLE. O! comme vous estes trompé, seigneur Cornille! Vous soyez le bien venu.

CORNILLE. Et vous le bien trouvé. Comment vous portez-vous?

FIDELLE. A vous faire service. Vous avez esté si longuement aux champs, que je pensois que fussiez perdu.

CORNILLE. Mes affaires estoient tant brouillées qu'elles ne requeroient moins de temps, ny encores moindre solicitude.

FIDELLE. Seigneur Cornille, je sçay que vous

esmerveillerez beaucoup d'entendre ce que je vous veux dire, je sçay que la chose vous semblera impossible; mais si avez esgard au lien d'amitié qui nous estraint ensemble, vous ne presterez seulement foy à mes parolles, mais louerez mon present office et devoir, lequel pourra estre occasion que laverez la tache que le peu de cerveau d'autruy vous a marquée sur le visage, et ne veux en façon quelconque oublier me comporter avec vous comme un bon et parfaict amy tel que vous m'estes.

CORNILLE. Je ne vous entend point. Si me faictes sçavoir qui m'a offensé, je feray veoir que je suis homme pour m'en ressentir. Parquoy, parlez-moy clerement, et faictes que je vous entende.

FIDELLE. Ces discours ne se doivent faire en la ruë; partant, allons en ma maison, et vous entendrez le tout.

CORNILLE. Allons.

SCÈNE XI.

Meduse, Beatrice.

MEDUSE.

Beniste soit l'ame de ce docte et sçavant personnage qui a esté cause que j'ay apprins cest art! O homme admirable! si tu pouvois veoir combien de larmes honorent ta mort, peut-estre que ne me reputerois indigne du benefice que tu m'as fait.

BEATRICE. Les affaires vont de mal en pis.

René m'a dit que le seigneur Fortuné jette feu et flammes de toute part, et dit qu'il ne veut jamais se trouver en lieu où soit ma maistresse; mais il en fera ce qu'il voudra. Si elle eust faict comme je l'entend, les affaires eussent cheminé d'une autre façon.

MEDUSE. J'ay gagné deux escus, et un pistolet m'a esté donné par Victoire, et si ceste jeune dame m'a baillé les deux escus, je te sçay dire qu'elle avoit bien besoin de mon secours.

BEATRICE. Elle ne vouloit autre que vous. Tenez, prenez ceste fiolle que vous aviez oubliée.

MEDUSE. O! que tu as bien faict de me l'apporter! tu m'as relevée d'une grande peine, je ne pouvois quasi rien faire sans icelle.

BEATRICE. En quoy vous sert ceste eau?

MEDUSE. A faire tomber le poil, tellement qu'il ne revient jamais.

BEATRICE. Je veux que m'en donniez un peu, pour ce que celuy que j'ay plus bas que le ventre, vous m'entendez bien, me nuit infiniment.

MEDUSE. Ceste-cy est miraculeuse pour cela dont tu as affaire, et faict aussi incontinent mourir les petites bestes qui s'y engendrent. Tien, pren: je t'en fais un present.

BEATRICE. Vous estes la plus courtoise femme du monde, puis que donnez à autruy ce dont vous avez affaire. Je vous remercie.

MEDUSE. Il me faut estre telle; autrement, je n'aurois liberté d'entrer en toute maison.

BEATRICE. Voilà grand cas que vous estes cogneue d'un chacun pour une personne qui corrompt non seluement l'air, mais les esprits des

personnes, et neantmoins chacun vous laisse praticquer en sa maison.

Meduse. Tu ne te dois esmerveiller de cela, pour ce que, quand j'ay à parler à quelque dame ou damoiselle, j'emply ce mien petit sachet de collet de fine toille, enrichy de dentelle et point coupé, de cordons de soye, de passement d'or et d'argent, de fil d'Espinay bien delié, et telles autres choses, et vas seurement frapper à sa porte; et comme celle qui vend à bon marché et a tousjours quelque chose de beau, je suis receuë.

Beatrice. Chacun n'a pas de l'argent à s'employer à ces beatilles. C'est pourquoy vous devez souvent demeurer les mains vuydes.

Meduse. Si je n'ay de l'argent à despendre, j'ay des yeux pour regarder; et si elles ne se soucyent pas beaucoup de cela, alors je leur fay entendre que j'ay de l'huile qui fait les dents d'ivoire, qui oste la mauvaise odeur de la bouche, que j'ay un fard divin, une blonde miraculeuse, une eau de lentilles fort excellente; et ainsi leur nomme tant et tant de choses, qu'elles sont contraintes, tant elles sont ambitieuses de leur beauté, s'ayder de moy, non sans mon très grand profit. Je dy cecy pour ce que quelque peu après elles m'envoyent querir et me payent comme je veux.

Beatrice. Voilà un beau moyen de s'introduire! Mais comme avez-vous la hardiesse de persuader une femme de bien à mal faire?

Meduse. Je te le diray. Quand l'amitié est bastie, je trouve occasion de nommer le jeune homme amoureux, et, me montrant esloignée de toute mauvaise pensée, je le louë autant qu'il m'est

possible, de bonne grace, de beauté, de vertu, de valeur, et telle fois, pour demonstrer qu'il est tout aymable et plein de merites, je feins croire que quelque honorable damoiselle brusle de luy. Et, tandis que je parle ainsi, je regarde tousjours droict aux yeux de la dame aymée; et si je m'aperçoy que mon discours luy plaise, je me descouvre sans aucune crainte, et ne m'en vas point d'avec elle sans conclusion.

BEATRICE. Et si elle se fasche et vous faict rompre la teste?

MEDUSE. Cela ne peut estre, pour ce que, sitost que je m'apperçoy de son alteration, je change mon propos en chose que juge estre conforme à son humeur, et pour autant que je sçay qu'on ne peut faire plus grand plaisir à une femme que la louer de beauté, je luy dy: Mes yeux ne voyent rien de plus beau que vous, et croy certainement que la splendeur de vostre visage est forte assez d'enflammer tous ceux qui vous regardent. O mon bien! o mon ange terrestre! o ma chère fille! o quel peché!... Or sus, je ne veux pas encores dire, et ainsi je me tay; et à ceste cause icelle, amie de ses louanges, et desireuse d'entendre choses nouvelles, me prie que je dise. Alors je poursuy: O quel peché qu'une si grande beauté n'est employée par quelque beau jeune homme! Pardonnez-moy, ma chère dame, si je vous offence... Et ainsi, petit à petit, j'entre tant avant que je luy fay faire tout ce que veux, et ne m'estonne jamais pour chose qu'elle me puisse dire, pour ce que je sçay fort bien que nous autres femmes sommes toutes entachées d'une mesme poix. Je ne te veux dire autre chose, pour ce que je suis

pressée de m'en aller; mais si tu veux venir avec moy jusques icy près, chez une mienne amie, je te conteray beaucoup de choses necessaires à une telle que toy, et je sçay que tu en seras bien ayse.

BEATRICE. Encores que ma maistresse m'attende, c'est tout un, ma chemise m'est plus près que ma cotte : je veux aller avec vous.

MEDUSE. Allons donc.

ACTE IIII.

SCÈNE I.

Meduse, Beatrice.

MEDUSE.

S'en trouvent aucunes qui vivroient honnestement, mais leurs propres maris ne le veulent pas.

BEATRICE. Comment, ne le veulent pas? Je ne vous entend point.

MEDUSE. Je te le diray. Se r'encontre une sorte de jeunes hommes de laict, de peu d'esprit, lesquels sont mariez, et pourtant ne sont bons à se gouverner eux-mesmes, et encores moins une famille. Ceux-là s'amourachent tellement de leurs femmes, qui sont leurs premières amours, qu'en peu de temps ils consomment autour d'elles toute leur substance, de façon que, debilitez de l'estomach, sont contraints quitter la place et se retirer en arrière, et faire que les pauvrettes jeusnent le caresme tout entier : de quoy advient qu'elles, qui du commencement ont eu un bon

et grand ordinaire, pressées de la faim, deviennent larronnesses, et autant grandes que le peu de cerveau de leurs mariz leur donne plus grande commodité de desrober.

BEATRICE. Elles font bien. Je n'en ferois pas moins.

MEDUSE. Il y a en après d'autres de nature plus forte, qui, non contans de leurs femmes, tiennent encores des garces et des putains, lesquelles, succeant leur sang, sont causes que les mal mariées vivent une vie miserable, et ne se soucient, soit par necessité ou par vengeance, de les faire nouveaux Acteons.

BEATRICE. Ils le meritent bien.

MEDUSE. S'en trouvent d'autres que, sitost qu'ils ont un enfant masle et sont asseurez d'heriter du douaire, tournent les espaulles à leurs femmes, et les tiennent comme viles esclaves, et souvent les menassent avec parolles injurieuses, se mettant le cymié sur la teste.

BEATRICE. Cela leur est bien deu.

MEDUSE. Autres, après avoir joué jusques aux chemises des chetives, retournent en la maison, et comme desesperez les battent : à raison de quoy icelles, ne pouvant autrement se venger, donnent echec et mat à leur honneur.

BEATRICE. Benistes soient-elles !

MEDUSE. Après se trouve aussi une autre sorte de mariz jaloux, qui font des prudens, lesquels, tandis qu'ils deffendent quelque chose à leurs femmes et les tiennent recluses, leur font venir mille humeurs en la teste, et disant : Qui est celuy qui se promeine tous les soirs par cy-devant ? N'est-ce pas pour te faire l'amour? Gardes-toy du

diable! Ferme ceste fenestre, par aventure que quelqu'un pourroit venir par sur le toit de la maison voisine et entrer ceans; ne laisse pas ceste estude ouverte, car quelqu'un s'y pourroit cacher; et, par leurs reprehensions, les advertissent de ce à quoy elles ne penseront jamais, et par ainsi leur enseignent le chemin pour les envoyer à Cornouaille.

BEATRICE. A leur mal heure que Dieu leur envoye!

MEDUSE. Penses-tu point en combien de dangers sont les vieux mariz qui ont des jeunes et belles femmes, jaçoit qu'ils leur facent bonne compagnie? Je ne parle des inconsiderez, des pauvres et des sots, que j'ay pour convaincus; mais je conclud que, par tant d'occasions que les mariz donnent à leurs pauvres femmes de faire mal, ils y adjoustent encor les esprons, qui sont la servitude, les faveurs, les presens, les deceptions des amans, les importunitez des maquerelles; mais il n'y a aucune, comme je pense, qui me peut tromper ny eschapper de mes mains.

BEATRICE. Ma mère, si je ne craignoy perdre mon honneur, je voudroy venir demeurer avec vous pour m'enseigner en cest art; mais j'ay honte.

MEDUSE. Que baves-tu d'honneur et de honte? Cest art est digne d'estre honoré autant que celuy de medecine, et n'est moins necessaire au monde; ains est beaucoup plus utile qu'elle, faisant des preuves de plus grande importance.

BEATRICE. Vous ne me ferez jamais croire cela.

MEDUSE. Or, escoutes-moy, et tu me croiras. Ainsi le fisicien, ou medecin, par le moyen de ses sirops, pillules et medecines, guerit les corps des

fievres et autres infirmitez, et le chirurgien, par le moyen de ses cauthères, fontenelles et emplastres, guerit les playes et blessures qu'on a sur soy : ainsi la maquerelle, par le moyen de ses artifices, astuces et tromperies, reguerit l'homme et la femme de toutes les passions qu'on peut endurer à cause d'amour, faisant que la personne aymée se dispose à complaire à celle qui ayme ; et pour ce que s'enamourer ne naist d'autre chose, comme l'on dict, que d'une blessure que le dieu d'amour descochant son arc faict au cœur des personnes, et que celui quy est enamouré devient comme hors de soy, tellement que tu dirois que celle sagette qui le frappe au cœur le touche et le blesse en le mesme instant encores au cerveau, l'art de la maquerelle faict ce que le fisicien et le chirurgien ne peuvent faire en nos corps, puis qu'on n'a jamais vu qu'aucun auquel, ou par blessure, ou par quelqu'autre accident, le cœur ou le cerveau a esté offensé, en soit guery, ains que miserablement, la chose estant desesperée, il en meurt. Au contraire, la maquerelle, par la vertu de son admirable industrie, convertissant la volonté de la personne aymée, en sorte que ce que veut l'amant elle le veut aussi, elle vient à luy oster toute celle passion qui luy avoit offensé le cerveau et luy aigrissoit et rendoit tellement fascheuse la playe qu'amour lui avoit faicte au cœur, que, sans le remède de la maquerelle, cela l'eust en peu de temps conduit à la mort. Et s'il est ainsi, comme vrayement il est ainsi, qui peut avec raison blasmer cet art? Ains qui ne le peut louer et tenir ensemble pour très utile, très honoré et digne d'estre aprins et sceu d'un chacun?

BEATRICE. Je ne puis respondre à vos raisons, tellement que je veux du tout devenir maquerelle, et vous viendray retrouver au plustost qu'il me sera possible. Cependant je me recommande.

MEDUSE. Va, que l'ange noir t'accompagne!

BEATRICE. Il ne peut venir avec moy, pour ce qu'il demeure continuellement avec vous.

SCÈNE II.

M. Josse, Fidelle.

M. JOSSE.

Où avez-vous laissé le seigneur Cornille?

FIDELLE. Estendu sur un lict, plus mort que vif.

M. JOSSE. Bien! pourvu qu'il ne prenne en mauvaise part vostre sincerité et n'ait aucun soupçon de vostre foy.

FIDELLE. Je luy ay dit que je voulois faire quelques comptes. Maistre, je me voy embarrassé. Je luy ay accusé sa femme, comme sçavez, et, pour ce qu'il ne vouloit croire, je luy ay promis que quand le voudroit je l'en esclairciroy. Or, je ne sçay comment luy tenir promesse. Si je veux attendre que Fortuné retourne en la maison, j'attendray en vain, pour ce qu'il m'a promis de n'y plus aller; et après, n'y entrant aucun, Cornille se tiendra pour trompé et se rendra mon ennemi. Mais le pis que j'y voye, c'est qu'elle ne sera chastiée, dont je ne sçay quel party prendre.

M. JOSSE. Je laisseroy là le seigneur Cornille,

et qu'il pensast ce qu'il voudroit ; je m'excuseroy, disant que cest amoureux a peut-estre eu quelque odeur ou quelque indice de sa venuë, et qu'à ceste occasion il ne se promène plus devant sa maison, et me le garder pour bon amy.

FIDELLE. Vous dites bien ; mais cependant Victoire ne mourra, comme je desire et en cherche tous les moyens, non tant pour me venger comme pour la pitié que j'ay de ceux qui, à l'advenir, pourroient estre trahis par femmes, ausquelles je ne doute que l'exemple de ceste-cy ne serve de frein.

M. JOSSE. *Quid faciam aut dicam nescio.*

FIDELLE. Il faut que quelqu'un voise en sa maison, et que Cornille le voye entrer.

M. JOSSE. *Quem invenis* si hardy de se mettre en telle risque?

FIDELLE Risque de quoy?

M. JOSSE. Risque d'estre poignardé, meurtry, occis, s'il prenoit envie au mary de le suyvre. Qui seroit le malheureux ?

FIDELLE. Nous ferons qu'il ne sera veu, sinon en sortant.

M. JOSSE. Et s'il ne l'apperçoit?

FIDELLE. Nous trouverons moyen qu'il sera apperceu.

M. JOSSE. Je ne pense pas qu'on puisse trouver homme si fol et inhumain qui se vueille hazarder de commettre une telle faute.

FIDELLE. Donc il n'y a point de remède?

M. JOSSE. Quant à moy, n'en sçay imaginer aucun, et croy que le meilleur seroit que fissiez ce que dit Cicéron, *tempori cedere et necessitati pàrere*, et pour ce coup laisser tout cela.

FIDELLE. Je ne le veux pas. Je diray que ç'a esté Fortuné.

M. JOSSE. Ne faites pas cela, pour ce que luy manqueriez de foy, laquelle *quod fiat dicta est fides*, et laquelle jusques aux ennemis se doit garder.

FIDELLE. Je veux par tout moyen faire en sorte qu'elle ne vive, et quand je ne pourray faire autre chose, je la tueray de ma prepre main, et me contenteray de perdre tout en un coup.

M. JOSSE. Vous estes pour ne faire guères de bien, pardonnez-moy, pour ce que l'entreprinse d'un honneste gentilhomme et genereux chevalier est de s'attaquer à une personne plus grande que soy, du moins esgalle, et non inferieure, comme est la femme, laquelle par les Latins estant dite *mulier*, *quia mollior, a mollitia*, et l'homme *vir*, *a virtute*, vous presentant à elle, vous vous feriez esgal à icelle, et souilleriez le splendide nom de la vertu, laquelle, autant qu'elle a peu, s'est tousjours retirée de la mollitie.

FIDELLE. A son dam.

M. JOSSE. *Ego nollem*.

FIDELLE. Trouvez-y remède.

M. JOSSE. Le remède est trouvé, mais je ne le voudroy executer.

FIDELLE. Doncques, la pitié qu'avez d'une chetive femme, et mon ennemie, a plus de force en vous que l'amitié que me portez, et tant de biens que je vous ay faits? Vous estes ingrat, et vous en repentirez à loisir.

M. JOSSE. L'amoureuse amitié et la vehemente bienveillance que je vous porte dès long-temps me contraignent parler ainsi, pour ce que je sçay

bien que d'une mauvaise œuvre ne peut venir une bonne fin : car, si c'est une chose mauvaise faire injure à autrui, qui est un mal, de mesme rendre l'injure, qui est la pareille, est aussi un mal, et encores un plus grand mal d'autant que la vengeance excederoit les limites de l'offense qui vous a esté faite.

FIDELLE. Vous n'avez que chercher en cecy, car l'œuvre sera trop bonne, donnant le juste chastiment deu à une meschante ; mais vous, estant amiable et feal comme devez estre, devez approuver mes opinions ; mais vous en repentirez.

M. JOSSE. Celle fidelité qui, *amoris causa*, se convertit après en flatterie et adulation, merite, comme bastarde, adulterine et faulse, un grand chastiement, pour autant, comme disoit quelque sage, *inter mitia animalia nullum est magis noxium quam adulator*, et non ma foy pure et sincère, car je ne doute pas que vous, jeune homme meur et d'un esprit relevé, ayant quitté la colère, *quæ impedit animum ne possit cernere verum,* ne soyez pour m'en scavoir gré.

FIDELLE. Je vous en sçauray autant de gré que vous vous conformerez à mes volontez.

M. JOSSE. *Patienter ferre memento.*

FIDELLE. Voulez-vous dire comme nous devons faire ? Que pensez-vous ?

M. JOSSE. Je ne sçay que vous dire, et, quand je le sçaurois, me sembleroit trop grande meschanceté consentir à l'occision et meurtre d'un homme ; et puis vous sçavez que *agentes et consentientes pari pœna puniuntur.*

FIDELLE. O pedant vil et de peu, allez !

Qu'en depit de vous je trouveray qui me conseillera et aydera à effectuer mon desir.

SCÈNE III.

Fidelle, Narcisse.

FIDELLE.

Narcisse, sors dehors.

NARCISSE. Me voicy prompt à vostre commandement.

FIDELLE. Tu sçais que j'ay deliberé de faire mourir Victoire, et, pour y parvenir, je l'ay accusée à son mary; mais il ne luy veut rien faire que premièrement il n'en soit esclaircy. Partant, je voudroy user de quelque beau trait pour l'asseurer de ce que je luy ay dit.

NARCISSE. Ceste-là, vous ayant trahy, ne merite pas de vivre; par quoy je m'employeray en tout ce qui me sera possible pour la faire mourir.

FIDELLE. C'est pour cela que je t'ay appellé.

NARCISSE. J'ay promis à Blaisine de l'aller revoir, et voicy l'heure de nostre assignation. S'il vous plaist, je m'y en iray enveloppé de mon manteau, de telle façon que je ne pourray estre cogneu; vous, après que je seray entré, pourrez vous cacher en quelque lieu avec le sieur Cornille, si que me pourrez veoir sortir, et ainsi le rendrez certain de ce que luy avez dit.

FIDELLE. Ceste opinion me plaist; mais veoir seulement un sortir de sa maison me semble un bien petit indice d'adultère, pour ce qu'on y peut trouver beaucoup d'excuses. Partant, je voudroy

qu'après estre sorty tu nommast Victoire, afin que Cornille demeurast sans aucun doute.

NARCISSE. Il sera bon : je la nommeray, la loüant de la courtoisie que j'auray receu d'elle ; mais il faut que preniez bien garde de retenir Cornille, et ne l'abandonner jusques à ce que penserez que je seray en lieu de seureté, car autrement tout iroit en ruine.

FIDELLE. N'en ayes doute. Je cognoy maintenant que tu m'aymes, et je t'ayme et aimeray encores davantage. Comme est bastie ton assignation avec Blaisine?

NARCISSE. C'est que, comme je trouveray la porte ouverte, j'entre librement.

FIDELLE. Ne perds donc point de temps ; va-t'en, car elle est ouverte.

NARCISSE. Voulez-vous que j'y demeure longtemps?

FIDELLE. Fay comme il te plaira ; mais, au sortir, souvien-toy de nommer Victoire.

NARCISSE. Vous-mesme, souvenez-vous d'empescher si bien Cornille, qu'il ne m'attrappe.

FIDELLE. Va, et te caches soubs ton manteau.

NARCISSE. Est-ce bien ainsi?

FIDELLE. Ouy, fort bien.

NARCISSE. J'ay deux cœurs.

FIDELLE. Comment, deux cœurs?

NARCISSE. En pourroit-on moins avoir en ceste mienne allée?

FIDELLE. Tu cherches ma ruyne.

NARCISSE. Mais je vas plustost chercher la mienne !

FIDELLE. Va-t'en, follastre, et n'ayes point pœur ; va-t'en joyeusement, car je veux aller

appeller Cornille pour le mettre en sentinelle.

Narcisse. Allez, je vous ose dire que luy ferez un trait d'amy.

SCENE IIII.

Fortuné, Meduse.

FORTUNÉ.

Puisque l'amour des femmes ressemble à l'eau mise en un crible, qui entre d'un costé et sort par mille endroits, c'est une grande folie aux hommes de croire qu'une affection si minime puisse durer perpetuellement ! Je ne dy pas pour ce qu'elles n'ayment, car je mentirois; mais bien dis-je que leur flamme est comme celle d'une fine pouldre à canon, qui, sitost qu'elle est allumée, se haulse jusques au ciel, puis incontinent s'esvanouyt, n'y demeurant après qu'un epais broüillard de fumée, lequel peut estre comparé aux fictions dont ces ingrattes usent ordinairement pour monstrer qu'elles ayment, de quoy je suis plus que trop asseuré. Enfin il faut se resoudre de faire comme je fais : je ne puis chacune contenter, mais bien me mocquer de toutes; il n'en faut aimer aucune, pour ce qu'en toutes façons que ce soit, elles se mocquent aussi de nous. Le service n'y sert de rien, car elles sont ingrattes ; la foy n'y vaut pas beaucoup, parce qu'elles sont infidelles; l'amour n'y profite en rien, parce qu'elles sont sans amitié, et ne visent à autre chose sinon à contenter leurs gloutz et desordonnez appetits. Sitost qu'elles ont saoulé leur volonté d'un amant, resoluës de le quitter, se

servent de toute legère occasion; par quoy feignent soudain qu'il s'est vanté de leur amour, qu'il en fait gloire, et par ainsi a descouvert ce qui s'est passé entre eux, et avec un dire : Vous m'avez fait tort, et vous estes monstré ingrat envers moy ; l'amitié que je vous porte ne meritoit pas cela. Mais, baste! Et par ainsi publient au miserable amant un perpetuel bannissement. Autres feignent croire qu'il jouyt d'une nouvelle amoureuse, qu'il ne tient conte d'elle, qu'il la mesprise, et de là prend des occasions de l'abandonner et le planter là pour reverdir. Autres feignent que la messagère a esté descouverte par ceux de la maison, occasion pour quoy elle est menassée de mort si jamais elle prend la hardiesse d'avancer le pied pour passer le sueil de la porte; après, si on leur envoye des lettres, sans les lire et non pas seulement les ouvrir, passionnent et travaillent les pauvres chetifs, et par mesme moyen leur ostent la liberté de se plus promener par la rüe aimée. Autres feignent d'avoir par leurs maris esté reduites à une miserable vie, et ce par nouveaux soupçons; occasion par quoy elles font entendre à leurs amans qu'il n'y a plus moyen n'y d'esperance que jamais ils puissent les veoir, et par ainsi les pauvres infortunez, voyans les fenestres fermées par lesquelles elles avoient accoustumé se monstrer pour les consoler, et craignans quelques nouveaux accidens, souspirent et se lamentent; et elles, en un autre endroit de la maison, rient, se donnent du plaisir, et soignent seulement de combler d'esperance les nouveaux amans, lesquels, montez sur un toit, une tour ou autre lieu fort eminent et haut, demeurent là tout

esbahiz à regarder de quel costé vient le vent. Après, si l'amoureux est amy du mary, ou parent, ou familier de la maison, sitost qu'elles sont saoulles de luy, disent à leur propre mary que ceste trop grande familiarité n'est pas belle, que chacun en parle et que son honneur y est interressé, et, ce disant et faisant semblant de n'en vouloir parler davantage, leur mettent en la fantasie qu'elles ont esté requises d'amour, et font chasser les pauvres affligez. Autres après, et ceste-cy est la plus propre ruse des femmes, feignent d'avoir prins une resoluë deliberation de quitter leur première vie et de vivre chastes, et par ainsi donnent congé à leurs amans, lesquels cependant, croyant à leurs decevantes parolles, portent cela patiemment, et trouvent que non pour autre chose elles se sont retirées et frequentent les lieux de devotion, que pour prendre nouvelles pratiques par le moyen de nouvelles maquerelles, afin de jouyr de nouveaux amans, desquels, sitost qu'elles en sont esprises, elles en veullent avoir la jouyssance, pour ce que celle voye que le premier amoureux, avec tant de sueur, tant de travail, tant de peines et de dangers, leur a ouverte et applanie, leur semble tant aisée et delectable au jeu amoureux, qu'elles veullent que tousjours leurs champions au jeu à bride abbattue se jettent dessus ; et ainsi, du premier au second, du second au troisiesme, et du troisiesme au quatriesme, le jeu ne prend jamais fin. O sots amoureux ! ouvrez vos yeux et commencez à reconnoistre vos fautes, et quant et quant les inhumanitez de ces ordes et infames harpies, lesquelles, si une fois se voyent contraintes de vous abandonner

à l'occasion de leurs faulses demonstrations, croissant le vray amour ès desirs plains d'ardante volonté d'estre avec vous, vous manifesteroient l'estat de leur vie, vous conforteroient à prendre bonne patience, vous donneroient quelque bonne esperance, vous prieroient vous souvenir d'elles, vous promettroient vous aymer esternellement, vous feroient sçavoir que pour mourir elles ne vous laisseroient pour un autre, et à la fin vous contraindroient estre contens de les accompagner au tombeau et de leur donner le dernier baiser: car ce sont là les vrays effects que l'amour fait naistre en nos esprits. Mais quand elles vous quittent d'elles-mesmes en vous disant: Vous m'avez fait apprendre à mes despens combien c'est mal fait adjouster foy à vous autres mocqueurs; mais, patience! si par le passé je me suis portée en jeune fille, à l'advenir je me comporteray en femme, car je ne voudroy pas qu'il m'advinst comme à plusieurs autres, soyez asseurez qu'elles n'ayment pas, ains qu'elles ont leurs pensées dressées ailleurs. O! combien de fois les maladvisez employent des nuicts entières à se promener soubs les fenestres de leurs dames aymées, mourant d'un desir de les veoir et de les ouyr, et elles, couchées au lict entre les bras d'autres leurs amans, se rient des miserables, et disent quelquefois à ceux qui leur tiennent compagnie: Sçavez-vous quel est ce passionné qui se promène en la rüe? C'est ce fol un tel; faisons-luy un affront, vuidons-luy le pot à pisser sur la teste. Et ainsi se donnent du plaisir, et nous, pauvres abusez, demeurons consumez de passion. Doncques, que chacun s'estudie à les tromper, pour ce qu'au temps où nous

sommes, garder la foy à qui la rompt est une pure folie. J'ay souffert ce que j'ay deu souffrir ; maintenant, je veux jouyr à toute reste. La ville est grande, les femmes sont toutes faictes d'une mesme façon : je m'estudie à leur faire rompre le col. Partant, je me veux donner du plaisir autant qu'il me sera possible : car cestuy-là est bien fol qui, ayant respect au futur, laisse à jouyr du présent. Meduse m'a promis de faire en sorte que je jouyray de Virginie, de laquelle, après qu'une fois j'en auray contanté ma volonté, je ne m'en veux plus soucier, et desirerois qu'elle fust bruslée avec la vieille barbuë, sorcière cornuë, pourtrait de Lucifer, cabinet de vices, concierge des retraits, boutique des ouguens, des fards et des enchanteries, et l'outrepasse des maquerelles! Mais la voicy tout à propos. Dame Meduse, les oreilles vous devroient bien corner à l'occasion des louanges que tout à ceste heure je vous donnoy en moi-mesme?

MEDUSE. Ma rose damasquine, Dieu vous comble de toute felicité, puisqu'avez memoire de vostre pauvre viellotte plaine de toute disette et tribulation!

FORTUNÉ. Qu'avez-vous fait avec Virginie? Est-elle encor amoureuse de moy? Quand veut-elle que j'aille me recréer et donner du plaisir avec elle?

MEDUSE. O mon enfant! il n'y a pas grand moyen : je n'ay jamais peu parler à elle, sinon un bien peu, et l'ay trouvée fort esloignée de mon intention, qui me fait douter que ne ferons rien, si ce n'est par ruse et deception.

FORTUNÉ. Que ce soit par ruse ou par force, je

ne m'en soucie pas, pourveu que j'en vienne à bout.

MEDUSE. Je suis tant pauvre, que je n'ay pas loisir de consommer le temps en vain; si la necessité ne me contraignoit si fort, je sçay bien que je ferois.

FORTUNÉ. Je vous entend bien. Tenez, prenez cet escu, et faites que j'en jouysse, et je vous promets de vous vestir tout à neuf et fournir vostre maison pour dix ans.

MEDUSE. Dieu vous en fasse la grace! Je veux en tout et par tout vous servir. Escoutez, j'ay pensé une chose... Virginie est amoureuse de Fidelle, et plusieurs fois m'a prié que je fasse quelque sort pour le contraindre s'enamourer d'elle. Je l'iray trouver et luy diray avoir tellement fait par sort et par parolles, que Fidelle est resolu de luy complaire; mais que pour n'estre cogneu et ne donner aucun soupçon aux voisins, il la veut aller trouver à ce soir desguisé en villageois, pour plus seurement pouvoir entrer en la maison. Je sçay qu'elle le croira et en sera très contente. C'est pourquoy il faut que dès maintenant vous alliez changer d'habit et veniez frapper à la porte, pour ce que je seray en la maison, et vous conduiray en sa chambre, et quand serez avec elle, ce sera quelque chose.

FORTUNÉ. Sitost que je la pourray tenir entre mes mains, me voilà bien. Je n'ay pas pœur de son père. Où est-il? il y a deux jours pour le moins que je ne l'ay veu.

MEDUSE. Il ne se porte pas trop bien, il est au lict. N'ayez point de doute.

FORTUNÉ. Voilà qui va bien. Mais si elle me recognoist pour Fortuné?

MEDUSE. Il n'y a personne que la nourrisse, la chambrière et le père. Le père est au lict, la nourrisse envoyera la servante à quelques affaires, tellement qu'il n'y demeurera plus que la nourrisse et elle. Je feray qu'elles vous attendront en sa chambre sans clarté, et je vous introduiray sans danger.

FORTUNÉ. Bon! Allez, je m'en vas, et vous viendray retrouver incontinent.

MEDUSE. Je les mettray ensemble, et puis m'en iray. Pour de l'argent, je feray toute chose. Tic, toc.

BEATRICE. Qui va là?

MEDUSE. Vostre pauvre vieille.

BEATRICE. Entrez.

SCÈNE V.

Fidelle, Cornille, Narcisse.

FIDELLE.

Venez avec moy, car je veux que nous cachions en quelque lieu, pour ce que, encores qu'il soit nuyct, vous demeurerez peut-estre esclaircy de ce dont vous estes en doute.

CORNILLE. Allon donc, car je ne suis pour manquer à mon honneur.

FIDELLE. Vostre porte est ouverte. Voyez-vous pas?

CORNILLE. Je le voy bien.

FIDELLE. Allons-nous cacher cy derrière.

CORNILLE. Allons.

FIDELLE. Voilà quelqu'un qui veut sortir.

CORNILLE. Laissez-moy aller.

FIDELLE. Demeurez. Voyez un peu, premièrement...

NARCISSE. O très douce Victoire! combien m'as-tu esté chère! tu m'as maintenant rendu le plus heureux jeune homme qui vive.

CORNILLE. Ha! traistre! Laissez-moy aller, laissez-moy, je vous en prie!

FIDELLE. Quoy! voulez-vous mettre sur vostre teste les cornes qu'avez en vostre sein?

CORNILLE. Ha! meschante! je feray que serviras d'exemple à toutes les mal'heureuses qui te ressemblent! De quoy m'a profitté ne penser jamais à autre chose qu'à ton contentement, à te mettre en main le frein de ma volonté, pour me gouverner à ta poste et me faire ton serviteur, afin que tu me fusses fidelle. Que maudit soit qui m'a engé de ta charongne!

FIDELLE. Il falloit plustost que luy missiez en bouche un mors fort, et qu'avec iceluy la gouvernassiez, plustost que luy mettre en bride la main de vostre volonté, par ce qu'aujourd'huy tels sont les esperons de leurs effrenez appetits qu'ils ont la force de vaincre toute autre force. Pourvoyez-vous donc par tel moyen que ne vous ruyniez vous-mesme.

CORNILLE. Quand je l'auroy tuée, lors la provision en seroit faite.

FIDELLE. Je trouve bon que la fassiez mourir, mais le moyen d'y proceder ne me plaist pas, pour ce que, si vous la tuez, cela redondera à vos-

tre deshonneur; vous ferez une vergongneuse honte à ses parens, les rendrez vos ennemis, et ne sortirez pas quitte et absoubz des mains de la justice.

CORNILLE. Que voulez-vous que je fasse?

FIDELLE. Ce que font les hommes sages: que vous l'empoisonniez, et donniez à entendre à ses parens qu'elle est morte par quelqu'accident.

CORNILLE. Vous dictes bien, je feray ainsi.

FIDELLE. Allez, car je veux me retirer.

CORNILLE. Par ma conscience! ma chère femme, si ta mauvaise et meschante vie m'a planté les cornes sur le front, ton juste mourir me les en ostera, et bientost. Tic, toc.

SCÈNE VI.

Beatrice, Victoire, Cornille.

BEATRICE.

Le seigneur Cornille est arrivé.

VICTOIRE. Je m'en vas.

CORNILLE. Tu viendras à la malle heure, et te vaudroit beaucoup mieux que jamais ne m'eusses veu.

VICTOIRE. Mon doux mary, vous soyez le bien arrivé! Entrez, s'il vous plaist.

CORNILLE. Je ne veux pas entrer. Va là-haut et m'envoye un autre manteau et un chappeau.

VICTOIRE. Beatrice, as-tu entendu? Va querir ce qu'il demande. Qu'avez-vous, qu'estes tant troublé? Il semble que vous soyez fasché; vous portez-vous bien?

CORNILLE. Tais-toy, je te prie, et ne me romps point la teste.

BEATRICE. Voicy le tout.

CORNILLE. Montez là-haut. Je suis si remply de rage que, si je ne pensois me destrapper de ceste-cy avant que la sepmaine se passe, je creverois.

VICTOIRE. O moy miserable! Beatrice, as-tu ouy ces dernières parolles qu'a dit mon mary?

BEATRICE. Je les ay trop ouyës.

VICTOIRE. Je suis morte!

BEATRICE. Cela est vray.

VICTOIRE. Ce traistre Fidelle m'a accusée.

BEATRICE. Il n'en faut jamais douter.

VICTOIRE. Helas! paresseux Brisemur! coüard Brisemur!

BEATRICE. Ces propos sont jettez au vent: il n'est plus temps de faire la Magdalaine.

VICTOIRE. Que veux-tu que je fasse?

BEATRICE. Qu'y remediez, si faire se peut.

VICTOIRE. Je ne sçay comment.

BEATRICE. Auriez-vous le courage d'esmouvoir Fidelle à compassion?

VICTOIRE. En quelle façon?

BEATRICE. En la façon qu'avez sceu le decevoir, usant de vos ordinaires ruses, luy promettant de l'aymer, d'accorder à tout ce qu'il dira et autres choses semblables que sçavez mieux que moy. Efforcez-vous de jetter trois ou quatre petites larmes, car les larmes, coulans des yeux d'une belle femme, ont une admirable et incroyable puissance.

VICTOIRE. Il est vray, mais quand une grande amitié est convertie en hayne, le pleur augmente

le desdain ; mais soit comme tu dis : qu'en adviendra-il pour cela ?

BEATRICE. Il adviendra que, s'il s'esmeut à compassion de vostre misère et embrasse vostre protection, vous serez deffendue non seulement de vostre mary, mais encores de tout le monde, car il ne manquera d'inventions pour vous sauver.

VICTOIRE. Tu dis la verité ; mais il ne voudra pas venir parler à moy.

BEATRICE. Vous vous trompez, car je m'asseure qu'il viendra, quand ce ne seroit pour autre chose que pour vous offenser davantage.

VICTOIRE. Va doncques, si tu penses le trouver, et retournes soudain avec bonnes nouvelles, pour ce que je suis en un tel trouble, que je ne pense pas vivre une heure.

BEATRICE. J'y vas, et de bon cœur.

SCÈNE VII.

Fortuné, vestu en villageois.

FORTUNÉ.

Bref, la vie de ces amans qui ayment par jeu et mocquerie est autant heureuse comme est miserable celle de ceux qui ayment à bon escient. Si ores j'estoy amoureux de ceste-cy, je sentiroy de grands travaux, craignant qu'elle fust empeschée, ou que un autre, portant la parolle, me r'envoyast, ou que les voisins en eussent quelque soupçon, ou que le père me recogneust, ou autres semblables disgraces. Mais, quant à moy, qui, distraict et eslon-

gné de ces pensées, en vy, je me plais à tout et ne me soucie de rien, pourveu que je jouysse et que Meduse ne me manque de ce qu'elle m'a promis. Mais la voilà sur le pas de la porte; elle me faict signe que je m'avance. Je vas entrer.

SCÈNE VIII.

Fidelle, M. Josse.

FIDELLE.

Que la femme soit un esguillon donné à l'homme, ains un dommage commun, qui condamne à une infinité de tourmens quiconque s'y rend subjet, ne s'en peut trouver un plus grand exemple que Victoire, laquelle, cachant sous une beauté angelique un cœur de tigre si cruel et glacé que aucune humaine affection ne le peut eschauffer ny esmouvoir à pitié, m'a incité à une telle rage et si grande fureur, que si, par la vengeance, je ne la temperoy, sans doubte j'estoy mort. Mais ores que la raison m'a osté de devant les yeux ce bandeau par le moyen duquel Amour me rendoit aveugle, je cognoy combien mal fait celuy qui se rend subject à l'appetit, et, complaisant aux sens, se range sous la puissance d'une femme, laquelle (cecy soit dict avec la permission des bonnes qui sont encores) n'y a mort qui la puisse refrener, vergongne qui la retienne, crainte qui l'espouvente, loy qui l'assubjectisse, et chastiement qui l'amende, par ce que, tousjours transportée de ses très pervers desirs, s'achemine à ce qui luy est plus

agreable et où tend plus fort son plaisir; et si elle est advertie de quelque chose qui ne soit conforme à sa volonté, elle n'en croit rien. Si on la conseille, elle prend le conseil en mauvaise part; si quelqu'un la prie, elle se plaint; si on la menasse, elle se desdaigne; si on joue à elle, elle s'enorgueillit; si on ferme les yeux à ses deshonnestetez, elle devient eshontée; elle est ennemie à qui luy contredit, et qui la chastie autrement que par la mort, comme j'ay faict à ceste ingrate Victoire, il la rend plus venimeuse qu'une vipère. C'est pourquoy, tousjours en leurs yeux et en leur cœur, prompts à mal faire, on les apperçoit remplies d'un feu ardant, par ce que la femme n'est à autre chose attentive sinon à tenir caché soubs une artificielle beauté les plus ordes et vilaines choses qu'on puisse imaginer. Ce que sçavent bien les pauvres mariez, qui le matin les voyent avant qu'elles soient levées du lict, et qu'elles aient par la faveur de leurs couleurs despeint leur visage, et par le moyen de certaines eaux faict retirer et embellir leur peau ridée, et avec du verre chault anneler et cresper leurs cheveux, non pas cheveux, mais fil de chanvre, dont amour cordonne ses lacets pour pendre ces miserables qui, trop nyais, se laissent attraper en leurs piéges. Tout leur soin et plus grande affection ne tendent qu'à trouver une telle façon d'habits, des inventions extravagantes, des deschiquetures et pertes d'estoffe, des passemens superflus, des brodures inutiles, choses qui appauvrissent les familles; elles font r'affolir les plus sages, et privent d'entendement leurs amoureux. En leurs yeux se void peinte la mesme lasciveté; en leur front se lit la

continuelle legereté de toutes leurs pensées ; en leur poitrine se descouvre la deshonnesteté de leurs volontez ; en leur regard la vaine gloire dont elles sont toutes remplies, et au marcher la superbe des anges damnez : de manière que de la femme on ne peut apprendre autre chose qu'à offenser Dieu, la nature, le prochain et soy-mesme. Heleine, Grecque, qui voulut estre ravie de Paris, fut cause de la destruction de Troye; Betsabée, femme d'Urie, fut occasion que David, prophète (que Dieu a dict estre homme selon son cœur) commit en mesme temps homicide, adultère et trahison ; Eve, nostre première mère, induisit nostre premier père à pecher, par lequel peché nous autres supportons tant et tant de tourmens. Pour conclusion, la femme de Pilate chercha à empescher la mort de nostre Sauveur, affin que l'humaine generation ne peut estre rachetée, et le diable la choisit à ce faire comme instrument plus pestiferé que tout autre. Doncques, que chacun fuye ce sexe meschant, sexe infame, sexe cause de tous maux. Mais voicy maistre Josse. Comme il vient bien à propos ! Et bien ! sans vostre ayde, nous avons sceu chastier les meschans. Que vous semble, maistre Josse, de l'honorable vengeance que j'ay euë contre Victoire? Je ne pense pas pouvoir jamais recevoir un plus grand contentement que cestuy-cy, et ores en moy-mesme en esprouve l'effect, car depuis que je l'ay accusée à son mary, et que je suis asseuré qu'il la fera mourir, me semble que je suis le plus heureux homme du monde.

M. JOSSE. Qui se delecte, qui se recrée, qui prend plaisir au mal d'autruy, il faict ce que dict

le proverbe : *Sibi parat malum qui alteri parat.* Pensez après que ce doibt estre de celuy qui le procure et en est la seule cause! C'estoit assez de l'avoir rendue ennemie de celuy qui l'aimoit tant.

FIDELLE. L'offense n'est pas grande de n'estre plus aymé à qui plus d'une fois a senti les flammes d'amour.

M. JOSSE. Il n'appartient pas à un honneste et noble gentilhomme se vanger d'une femme, mais est convenable considerer qu'envers les dames l'esloignement des yeux est l'oubly de la souvenance, et que tout ce qui est advenu à tous amans luy peut encores advenir, par ce que, si cela est vray que *casta est quem nemo rogavit*, je ne croy pas que Penelope, tenuë pour miroir de pudicité, se soit en tout le temps (qu'attendant son mary, estant sollicitée par les allechemens de tant d'amoureux) tousjours amusée à tiltre sa toille. Par quoy, la coustume des dames amoureuses estant telle qu'elles ne reçoivent aucune raison qui ne soit conforme à leur volonté, icelle ne regardant la necessité du faict, mais la fin de l'amour, de laquelle celuy qui s'en esloigne tombe en leur disgrace, à ceste cause, je conclud qu'en ceste affaire vous vous estes porté en jeune homme.

FIDELLE. Monsieur Josse, apprenez à ne passer point vos bornes, car je n'ay plus besoin de vos enseignemens, et n'ay que faire de vos reprehensions. Doresnavant, prenez garde comme vous parlerez; autrement, vous en recevrez du dommage et vous en repentirez.

M. JOSSE. *Domine*, pardonnez-moy, car *amor et pietas* m'ont meu à ce faire.

FIDELLE. L'amour et la pieté trompent souvent celuy qui trop s'y fie. Laissez qu'elle meure, puis après venez me conseiller, car lors je vous presteray bonne audience.

M. JOSSE. Seigneur Fidelle, je seray cy-après un autre Harpocrate.

FIDELLE. Soyez Hipocrate ou Avicenne, je ne m'en soucie pas.

M. JOSSE. Je n'ay pas dit Hipocrate, medecin, mais Harpocrate, qui, comme dit Calepin, estoit le Dieu du silence.

FIDELLE. Je veux presentement aller veoir si je trouveray son mary pour le solliciter de la faire mourir, car pour beaucoup je ne voudrois qu'il se repentist.

M. JOSSE. Allez donc; mais vous repentirez de vostre folie, o inconsideré!

FIDELLE. Je ne te veux traicter comme tu merites, pedant miserable et ignorant! Va-t'en à la mal heure; oste-toy de devant moy, et ne t'approches jamais de ma maison, si tu ne veux que je te rompe les os, belistre que tu es!

SCÈNE VI.

M. Josse, Narcisse.

M. JOSSE.

Que je suis miserable! Pensant faire en sorte que Fidelle print en hayne ma très douce amelette Victoire, affin que seul j'en peust jouyr, je me fais le ministre de sa mort et de la mienne aussi, pour ce

qu'icelle, qui est la fontaine de ma vie, estant morte, je mourray quant et quant, d'autant que *accessorium sequitur naturam sui principalis ;* ou, si je la survy, je vivray une vie pire que mille morts, souffrant sans cesse un tourment plus grand que celuy que Titie et Prometée endurent, l'un se sentant perpetuellement ronger le foye, et l'autre le cœur, par des vaultours et oyseaux carnassiers. Que me sert tous les jours lire à mes disciples le Terence, si je ne me suis souvenu du senaire qui vole par la bouche des enfans, voire des faquins et crocheteurs : *obsequium amicos, veritas odium parit?* Voicy, si j'eusse secondé l'avis de Fidelle, aucun mal n'en fust arrivé ; il ne l'eust accusée, et par consequent elle ne mourroit ; il ne m'eust chassé de sa maison, et ne me trouverois en la peine où je suis.

NARCISSE. La flatterie est aujourd'huy plus profitable à l'homme que toute autre chose. *O Domine!* d'où vient qu'estes si troublé ?

M. JOSSE. Narcisse, mon frère, j'ay une très grande douleur de cœur ; je suis desesperé.

NARCISSE. J'en suis marry. D'où vous vient cela? dites-moy qui en est l'occasion.

M. JOSSE. Pour avoir esté trop fidelle à Fidelle.

NARCISSE. Ne vous l'ay-je pas bien dit ? Vous devez apprendre de moy, qui, pour monstrer que je suis entendu et amiable, je dis souvent quelques parolles contre son humeur ; mais quand je le voy plier d'un autre costé, je me retourne de mesme, de manière que ce que je puis demander je l'obtien de luy aysement.

M. JOSSE. Narcisse, Fidelle est maintenant

tant enflammé de colère bilieuse, qu'il m'a chassé de sa maison, occasion pourquoy je suis tout confus, pour ce que la nuict approche, que je suis encores à jeun, que je ne sçay où me retirer pour coucher ny pour vivre, n'ayant denier ny maille. Toutesfois, je pense qu'il me pourra bientost envoyer mes gages et mes livres, et qu'avec cela je pourray m'entretenir tellement quellement jusques à ce que j'aye trouvé quelque party; mais cependant l'appetit me gaigne, le ventre ne pouvant endurer dilation. C'est pourquoy, me trouvant desnué de tous moyens, et que mon estomac est autant vuyde que ma bourse, je te prie de me faire ce plaisir que de me prester deux escus, et pour ton asseurance je t'hipotecque dès maintenant tous mes biens.

NARCISSE. Si avez une boutique, vous pouvez aller à ceux qui la tiennent, et les prier qu'ils vous avancent un quartier du loyage.

M. JOSSE. Je ne dis pas boutique, je dis hipotecque, qui est un terme legal des jurisconsultes qui signifie une certaine obligation qui se faict au crediteur pour sa seureté. Ainsi, je te prie, encores un coup, me les prester.

NARCISSE. Il feroit beau veoir un serviteur prester de l'argent à des maistres! Monsieur mon amy, je n'en ay point à prester, et encores moins à donner; mais, si vous voulez, je vous enseigneray un moyen par lequel vous en pourrez avoir sans cedulle ny obligation.

M. JOSSE. Je ne desire autre chose.

NARCISSE. J'ay un habit de toille qui a autrefois servy à un pauvre gueux : vous le pourrez vestir, et, ainsi habillé d'iceluy, aller d'huis en

huis chercher l'aumosne pour l'amour de Dieu, pour ce que, les personnes de ceste ville estans pour la plupart misericordieuses, on trouve, à ce que j'ay ouy dire, quelquesfois un escu par jour, sans le pain, le potage et quelque viande pour vivre. Il vous faudra sans aucun respect frapper à toutes les portes, et demander encores aux dames et damoiselles, lesquelles donnent volontiers à ceux qui leur demandent en toute humilité.

M. JOSSE. Ce seroit chose indecente à ma dignité, aller ainsi de maison en maison chercher mon pain.

NARCISSE. Il ne faut avoir tant d'esgard à la dignité quand la necessité contraint. Vous ne serez le premier docteur qui se va mandiant.

M. JOSSE. Il est vray, et certes, si moy seul estois tombé du comble de tant d'honneurs en ceste misère, je me voudroy esgorger, je voudroy faire passer la lame d'un poignard à travers mon estomach; mais s'en trouvent assez qui, ayans eu fortune plus grande que la mienne, sont cheuz en pauvreté. Le fils de Perseus, roy des Macedoniens, estant seul et heritier d'un si beau royaume, crainte de mourir de faim, se fit serrurier. *Solatium est miseris socios habere pœnarum.*

NARCISSE. A ceste cause, resolvez-vous encores en ceste necessité d'aller mandier : cest habit couvre depuis la teste jusques aux pieds et cache le visage, ce qui rend les hommes plus hardis et presomptueux; de façon que l'on peut, si on veut, sans honte, aller frapper à toutes les portes des maisons de ceste ville, entrer dedans, et, sans donner aucun soupçon aux voisins, deviser avec les chambrières et encores avec les maistres-

ses, et par ainsi, non seulement pourvoir à sa vie, ains encores gaigner la grace, et peut-estre quelqu'autre chose de quelque belle servante, car la commodité est celle qui faict l'homme larron. Je vous jure en homme de bien que, si j'estoy amoureux et ne me trouvoy tant occupé au service de mon maistre, je ne voudroy jamais vestir autre habit que cestuy-là dont je vous parle, habit vrayement bon, habit utile, habit pour estre reveré et aymé comme un maquereau parfaict, qui entre seurement en toute maison et conduit les amans ès bras de leurs amyes. Maistre Josse, acceptez mes offres avec ma bonne volonté, car je vous donne tout ce que je puis.

M. JOSSE. Tu m'as, avec tant de louanges, allumé le desir de le veoir, car...

NARCISSE. Voulez-vous que je l'aille querir?

M. JOSSE. Je t'en prie de tout mon cœur.

NARCISSE. Attendez-moy, j'y vas. O! comme je te veux faire bastonner, pedant, assassin!

M. JOSSE. En somme, *accidit in puncto quod non contingit in anno.* Je ne pouvoy desirer chose plus propre à mes desirs, lesquels sont de sauver la vie à ma très aymée amelette Victoire. Enfin se tranquilleront les flots orageux de la mer de mon adverse fortune. J'iray donc avec ce benoist habit à sa porte demander l'aumosne; j'entrerai en la maison, je luy declareray que Fidelle l'a accusée à son mary, lequel la veut tuer; et, en recompense de ce bienfaict, j'en recevray sa grace; et qui sçait si elle, effroyée et toute tremblante de pœur, se resouldra point de s'enfuyr avec moy? *Audaces fortuna juvat, et omnia vincit amor.* Partant, je ne doy point avoir pœur, et, à la ve-

rité, on doit avoir esperance du malade jusques à ce qu'il ayt rendu l'esprit.

NARCISSE. Le voilà. Que vous en semble?

M. JOSSE. Bien. Je t'en rend graces immortelles.

NARCISSE. Je vous accompagneroy volontiers, mais je suis contrainct aller icy près trouver aucuns de mes amis, lesquels maintenant m'attendent pour faire un affront à un certain bravache, etc. Tout va bien... il vous reste seulement d'entrer dedans.

M. JOSSE. Je me gouverneray fort bien.

NARCISSE. Souvenez-vous de me r'envoyer l'habillement après que vous en serez servy.

M. JOSSE. Je le feray, *polliceor.*

NARCISSE. Ne me faictes point d'autre police : r'envoyez-le.

M. JOSSE. *Polliceor est verbum deponens*, et signifie promettre ; c'est pour quoy je te promets faire ce que tu dis : tu l'auras.

NARCISSE. Allez, et surtout soyez importun.

M. JOSSE. J'espère, *virtute duce, comite fortuna,* que je feray bien mes affaires. Je me recommande.

NARCISSE. Si le hazard ne t'ayde, pedant, tu retourneras plus chargé de boys que d'argent!

SCÈNE X.

Brisemur, Narcisse, les Compagnons.

BRISEMUR.

Maintenant, on cognoistra la valeur de Brisemur, et comme il sçait tuer les hommes et servir les dames qui l'ayment; il me deplaist seulement que de celle entreprinse je ne pourray acquerir cest honneur que j'ay accoustumé r'emporter quand je brusle une armée, je romps un exercite, je subjugue une cité et destruy un royaume: car, posé que Fidelle soit accompagné de vingt hommes et plus, armez jusques aux dents, et que moy, seul et desarmé, le voise affronter et les tue tous, comme j'en suis bien asseuré, on dira tousjours que j'ay usé envers luy d'une supercherie, et que cecy est cela qui me luy fait porter une mauvaise volonté. Brisemur au vaillant courage, regarde bien ce que tu fais, que tu ne perdes ton honneur! Si je tue cestuy-cy et qu'on le sçache, je suis le plus eshonté qui vive; si je ne le tue point, je perd la grace de Victoire et le service que je luy ay fait par cinq jours entiers, ce qui m'importe assez. Bien est vray que je luy pourroy, par une fenestre, tirer cinq ou six cents haquebousades; mais, si je ne frappois et que la chose fust descouverte, je ne voudroy publier Victoire pour une infame. Prenons le cas que je le tue, quel profit m'adviendra-il de sa mort? Très grand, la grace de Victoire, il est vray. Mais, si par ceste mort je gaigne sa grace, n'en reçoy-je

pas recompense? Et, si tuer quelqu'un affin d'en estre recompensé est acte d'un traistre, que diront de moy les grands capitaines du monde? Cestuy-cy est un honneste gentil'homme; le tuant, j'en contristeray plusieurs et seray hay d'un chacun. Mais de quoy me peut nuire cela? Mon espée ne me faict-elle pas avoir ce que je demande? Un qui ayme ne doit avoir esgard à autre chose qu'au bien servir; non fait! si fait! mort, ventre! ne doit-on pas preferer à tout autre bien le plaisir qu'on tire de la dame aymée? Je le veux faire; et pourquoy le doy-je faire? Ce n'est acte d'un chevalier honorable, pour un plaisir qui ne dure qu'un moment, d'avanturer son honneur. Il n'y a point faute de femmes, et encores de plus belles qu'elle. Je ne veux pas faire cela. Ho! je ne doy manquer à la promesse que je luy ay faicte. Il est vray, mais Victoire est femme, et la promesse femme : si tout à la fois je manque à deux femmes, qui peut dire que je fay mal? Tout beau! un peu de patience! ne pourray-je pas satisfaire à elle et à moy aussi en un mesme temps? O! voilà qui va bien; o le beau traict! o rare invention! feindre le vouloir occire, et faire un si grand bruit d'armes autour de la maison, qu'elle pense que je l'aye tué; car il n'y a point de doubte qu'icelle, deceue par l'apparence du faict, ne soit pour me complaire. Je veux donc donner commencement à ceste tromperie, de laquelle ne me peut advenir sinon tout bien, pour ce que, si ceste-là me croit, j'ay ce que je demande, et si de bon gré je devien maistre de sa vie, en despit qu'elle en ayt je viendray à estre seigneur de ses biens. Si elle ne me croit et nie ce qu'elle m'a promis, la menassant

de descouvrir sa trahison, je la tiendray soubs mes pieds, et tireray de ses mains quelque escu : car, quant au reste, je ne m'en soucie guères. Aujourd'huy la grace des femmes se vend à si vil pris, que pour un teston on en a tant qu'on veut et à choisir. Après, ne me reussissant aucune de ces choses, je m'en iray au seigneur Fidelle, et luy descouvriray ceste entreprinse; et ainsy en tireray quelque profit. Doncques, aux mains, amoureuse espée et poignard chery, et vous preparez à faire du bruit! Ha, traistres! tuë! tuë! Ha, poltrons! ha, infames! tournez visage, car je ne vous crain non plus qu'un festu. Je vous mettray tous en pièces et vous hacheray menu comme chair de pasté, assassins, rôdeurs de pavé, tireurs de layne, guetteurs de chemins!

NARCISSE. Voicy le poltron qui combat maintenant contre l'air.

LES COMPAGNONS. Tue, tue le traistre! tue!

BRISEMUR. Helas! je suis mort à ce coup.

SCÈNE XI.

M. Josse, desguisé; *Blaisine.*

M. JOSSE.

Si un Apollon, frère de Diane et fils de Jupiter, pour coucher avec Isse, fille de Macarée, ne reputa à blasme vestir la figure de l'humble personne d'un simple pasteur, pourquoy prendroy-je à honte et deshonneur si je me suis desguisé et prins l'habit d'un mendiant pour jouyr de ma très chère Vic-

toire? Tulles dict : *Quod exemplo fit jure fieri putant.* Donc, me proposant aller aux desirez accollemens, aux chers embrassemens de ma très douce amie, plaise toy, o Phebus! retarder le cours de tes chevaux et me conceder une nuict triduane, telle que eust Jupiter quand il jouyt d'Alcmène : car, si celle-ci au sein de laquelle je me prepare aller n'est en beauté superieure à l'autre, elle ne luy est pourtant inferieure. Hé! qui est ores à la fenestre de Victoire? *Nempe*, c'est ma petite ame; *accede* donc, M. Josse, et, par ton melliflu parler, fay-luy entendre comme tu luy est très fort affectionné et ardamment vulneré de son amour, en luy demandant secours.

BLAISINE. Voicy mon doux et beau Narcisse. Par ma foy, il me prend volonté de m'en aller avec luy.

M. JOSSE. *Ego vado,* comme je sens mes membres se refroidir! Je puis bien dire que la sentence de ce sage Galien se verifie en moy, lorsqu'il dit que, quand on s'achemine à une entreprinse difficile, le sang se retire des extremitez corporelles et court se rendre au cœur, fontaine des esprits vitaux. Mais, puis que tu es refroidy, approche de ta Thays, dit le celèbre Terence : car *calesces plusquam satis.*

BLAISINE. Je le veux escouter.

M. JOSSE. *Pulcherrima mulier et colomba mea speciosissima,* donnez permission et pardonnez à moy, homme de merite, si ores je me monstre tant hardy et impudent, qu'ayant mis à part toute honte et vereccondie digne d'un homme libre, je vien vous assaillir à l'impourveu, *veluti lupus tonsibilem pecoram, nam* à ce faire j'ay esté

contraint par ce *furcifer* nud, aislé, bandé et pharetré enfant de celle deesse qu'on nomme Venus, lequel, avec un de ses traicts, m'a transvertebré ceste poictrine, *amoris vestri causa;* par quoy, comme un malade febricitant, j'ay recours à vous, *tanquam ad medicum,* affin que me baillez celle medecine qui se trouve en vostre bibliotèque ou cabinet, et qu'avec la lumière de vos esclairans yeux vous rassereniez l'obscure nuë de mon cupidineux desir. Donc, par vos cheveux plus que dorez, par vostre front plus qu'argenté, par vos jouës plus que rouges, par vos lèvres plus que vermeilles, par ces tetons traictables, par ce beau sein relevé, *per totam denique speciem* de vostre corps, je vous prie et supplie, *et per Castorem et Pollucem obtector*, que vueillez et disposiez d'estre contente de me recevoir en vostre giron et entre vos membres delicats, affin que, comme un marinier, lequel estant *hinc illuc jactatus* des fluctuantes ondes de l'amoureuse mer, je puisse *tandem* conduire ceste fresle nacelle au desiré port de vos amoureux bras et luy donner fond, m'arrestant en la tranquillité de vos graces, vous affirmant, *jure jurando,* qu'en courage me trouverez un autre Hector, en force un autre Hercule, en valeur un autre Cesar, en doctrine un autre Diogène, et en bonté un autre Caton. *Ita et taliter quæ quotidie magis,* vous trouverez contente et à plain satisfaite de nostre conjonction, approuvée, confirmée et scellée par mille baisers.

BLAISINE. Tu parles de ceste façon affin de n'estre cogneu et pour veoir si j'en ayme un autre que toy; mais tu te trompes, car je te cognoy

bien. Ouy, ouy, atten; je vas en bas, et m'en veux aller avecques toy.

M. JOSSE. Voicy que *tandem* mes souhaits sont parvenus à leur port desiré, ayant eschoué sur l'amoureuse arène, et en un moment obtenu l'effect de ce que, dès si long-temps, *desiderio desideravi*. Et qui donc, *Io pæan!* se pourra dire plus fortuné que moy, qui, à ma volonté et sans aucune crainte, peux jouyr de ma courtoise et bienaymée dame? Or, si *sublimi feriam sidera vertice*, j'ay bien à remercier celle puissante deesse qui, non moins dame *telluris quam æquoris*, m'a par sa dextre haulsé jusques au souverain bien; mais, *in hoc ævum*, je seray astraint avec Narcisse d'un nœud indissoluble et plus que gordian: car, me prestant cest habit *plusquam perfecto*, m'a ouvert le sentier par lequel je suis droitement arrivé. Mais *eccam ipsam*, qui, ayant changé d'habits, ressemble à une vraye chambrière.

BLAISINE. Mon bien, je ne pouvoy recevoir plus grande faveur que celle-cy.

M. JOSSE. *O fœminam acutissimam!* elle contrefait encores sa voix pour n'estre cogneue. Comme dit bien le bon Nason, *sapientem faciebat amor*.

BLAISINE. Pour ce que le train des affaires est descouvert, toute la maison est en rumeur. Si ne fusses venu pour m'emmener, j'estoy pour encourir en quelque grand danger et deshonneur.

M. JOSSE. Ceste seule crainte a esté cause que je me suis advisé vestir cest habit, affin de vous pouvoir ayder, pour ce qu'ayant le seigneur Cornille juré de vous coupper la gorge, et que si je demeuroy trop mon secours seroit vain, n'y es-

tant à temps opportun. Or, je remercie autant qu'il m'est possible vostre benignité, qui daigne venir avecques moy et me communiquer tous les accidens esquels vostre fidelle amant pourroit encourir.

BLAISINE. Il y a bien longtemps que je t'aime et que je desire finir ma vie avecques toy; mais estant subjecte et soubs le pouvoir d'autruy, m'a fait continuellement fermer la bouche et feindre ne te recognoistre pas. Mais je t'aime tousjours.

M. JOSSE A la verité, Cornille est agité d'une telle et si grande fureur, que, non pas à une dame qui *de jure et de facto* luy est subjecte, mais encores qu'il ne fist pœur à un homme *sui juris*.

BLAISINE. Tu as praticqué avec tant de pedants, que tu me sembles un pedant. Je voudrois que tu parlasse en sorte qu'on te peust un peu mieux entendre.

M. JOSSE. Praticquer continuellement avec personnes doctes, outre les ordinaires estudes, fait l'homme très docte. Partant, dit le sage, *cum bonis ambula*; mais *o dulcissima mulier, da mihi osculum pacis!* et cela soit le commencement de nostre douceur.

BLAISINE. Helas! pauvrette que je suis! je voy venir des gens. Vray Dieu, que je suis miserable si on me recognoist!

M. JOSSE. N'ayez point de pœur; tirez-vous à quartier, et, avec une voix foible et basse, demandez-leur l'aumosne.

SCÈNE XII.

Blaisine, M. Josse, des Sergens.

BLAISINE.

Mes gentilshommes, par pitié et pour l'amour de Dieu, faites une aumosne à ceste pauvre vefve chargée de trois petits enfans; survenez, je vous prie, à nostre misère par quelque charité.

M. JOSSE. *Probi homines, boni viri, date pauperi homini eleemosinam.*

SERGENS. Voicy une heure extraordinaire pour demander l'aumosne... Ho! Madame, quels sont ces meubles que vous portez là-dessoubs? Çà, que nous les voyons.

BLAISINE. Ils sont miens, je ne veux pas que tu les voyes.

SERGENS. Tu les as desrobez.

BLAISINE. Tu as menty par la gorge!

SERGENS. Cestuy-cy me semble le larron de la chemise; prenez-le, c'est luy-mesme.

M. JOSSE. Vous ne dites pas vray, pour ce que je suis *vir bonus dicendi peritus, et non latro.*

SERGENS. Où meines-tu ceste femme?

M. JOSSE. Elle n'est d'avec moy, *et forte fortuna* nous sommes rencontrez en ce lieu.

SERGENS. Vien parler à M. le prevost.

M. JOSSE. Comment, à M. le prevost? Laissez-moy.

SERGENS. Liez-le tout à ceste heure.

M. JOSSE. Aumoins, escoutez-moy : *duo verba.*

SERGENS. Quoy, *herba*? Fais ton office.

M. JOSSE. Je ne vous ay pas dit *herba*, mais *verba, a verberando dicta*, qui veut autant dire que parolles.

SERGENS. Madame, vous avez desrobé ces meubles ; nous vous constituons prisonnière.

BLAISINE. Je suis femme de bien, et ces meubles sont miens.

SERGENS. Portez-vous des brayes soubz vostre cotillon ?

BLAISINE. Je porte le gibet pour te pendre.

SERGENS. D'où vient ceste braye qu'avez parmi vos hardes ?

BLAISINE. Que sçay-je ?

SERGENS. Elle y est venuë d'elle-mesme. Il est bien aysé à veoir que les brayes courent après elle.

BLAISINE. Je suis femme d'honneur : je demeure en la maison du seigneur Cornille.

M. JOSSE. Et moy, je suis homme de bien : je suis precepteur du seigneur Fidelle.

SERGENS. Et nous sommes faucons qui prennent vos semblables.

BLAISINE. Ha ! miserable que je suis ! en quel bourbier me suis-je mise pour te complaire !

M. JOSSE. Ha ! *miserum me*, à quel terme suis-je reduit pour t'aimer !

BLAISINE. Aydes-moy, au moins.

M. JOSSE. Je ne puis, car je suis lié.

BLAISINE. Hé ! Narcisse ! je te prie, ne m'abandonnes pas.

M. JOSSE. Je suis M. Josse, *nec possum auxilium tibi dare*, o ma douce Victoire !

BLAISINE. Il n'est besoin appeller la dame Victoire, car elle est en la maison, et ne pense pas maintenant à nos affaires.

SERGENS. Voyons-les un peu en la face. Descouvre ceste-là, et je desboucheray cestuy-cy.

BLAISINE. Helas! qu'est-ce que je voy?

M. JOSSE. *Domine Deus, adjuva me!* O! comme *me fefellit opinio!*

BLAISINE. O meschant pedant! soubz le couvert de ceste tromperie chercheois me deshonorer. Menez-le à monsieur le prevost, car je requiers qu'il soit puny.

SERGENS. Marchez devant, et luy monstrez le chemin.

M. JOSSE. Ha! meretricule infame, tu te mocques ainsi des hommes doctes et vertueux comme mes semblables! Je pensoy avoir avec moy ma desirée et aggreable amelette, et, la conduisant *in regnum meum*, devoir vivre heureux avec elle, et je trouve que j'ay despendu après une vile femmelette le fil de la plus belle oraison *in genere demonstrativo* que formast jamais Ciceron, et, qui pis est, je me trouve par elle en la puissance des hommes.

SERGENS. Voicy la plus belle histoire qu'on ait jamais ouyë.

M. JOSSE. Considerez que je suis homme de bien, et ne pensez pas, combien que me voyez mal vestu, que je ne sois un docte personnage, pour ce que *sub sordido pallio sæpe latet sapientia.*

SERGENS. Vien donc, car je te sçay dire que tu auras le palio.

M. JOSSE. Vous ne m'entendez pas, et faites un

equivoque : je dy *pallio* avec deux *ll*, qui signifie un vestement, et je infère que soubs un pauvre vestement se trouve quelquefois la sapience ; et non *palio* avec une *l*, qui signifie recompense de coureur.

SERGENS. Vien de volonté, sinon nous te traisnerons.

M. JOSSE. J'iray, mais ce que je vous dy est digne d'estre sceu.

SERGENS. Nous ne le voulons pas sçavoir.

M. JOSSE. Vous n'estes donc pas hommes, puisque *omnis homo natura scire desiderat*, dit le Stagirite?

SERGENS. A propos de sagette...

M. JOSSE. Je ne dy pas sagette, mais Stagirite, surnom du philosophe Aristote, peripateticien.

SERGENS. Sus, marchons au prevost.

M. JOSSE. Que j'aille au prevost! Ayez compassion de moy.

SERGENS. Il aura compassion de toy si tu es nocent.

M. JOSSE. Vous voulez dire innocent, pour ce que la diction *in* est privative, comme indigne, non digne; indocte, non docte.

SERGENS. Le chancre te mange !

M. JOSSE. *Heu mihi !*

ACTE V.

SCÈNE I.

Fidelle, Beatrice.

FIDELLE.

Une seule chose est cause qu'en ma vengeance je ne sens une telle allegresse que je devroy, qui est, si celle-cy meurt sans sçavoir l'occasion, elle ne sentira la douleur qu'elle souffriroit si elle sçavoit que moy, qui suis son très cruel et plus que mortel ennemy, luy ay procuré la mort. Je voudroy luy faire sçavoir, mais en temps qu'elle ne s'en peust fuir, ny se sauver en quelque façon que ce soit.

BEATRICE. Dieu soit loué de ce qu'après l'avoir tant longuement cherché, je l'ay trouvé!

FIDELLE. Voicy Beatrice. Que fait ta perfide et malheureuse dame? Est-elle seule? Se donne-elle point du bon temps avec quelque amoureux, ou n'ourdit-elle point en sa pensée quelque nouvelle tromperie et trahison?

BEATRICE. Elle est accompagnée de larmes, de souspirs et de tourmens.

FIDELLE. Peines legères à ses très grandes fautes.

BEATRICE. Je vous supplie de sa part qu'il vous plaise la venir trouver, pour ce qu'elle desire parler à vous.

FIDELLE. Si je pensoy que ma vuë luy deust apporter quelque misère et douleur, j'iroy courant.

BEATRICE. Hé! Monsieur, ne soyez point tant cruel! Voulez-vous qu'elle meure desesperée?

FIDELLE. Je voudroy à son tourment adjouster encores un plus grand tourment.

BEATRICE. Vous! mon cher seigneur. Escoutez-la, et puis faites ce qu'il vous plaira.

FIDELLE. Tu demandes sa ruyne. J'iray. Va, dy-lui qu'elle descende, car, si les rudes parolles peuvent offenser, je l'offenseray mortellement.

BEATRICE. J'y vas.

SCÈNE II.

Fidelle, Victoire.

FIDELLE.

Je cognoy maintenant que la fortune m'est amie, puis qu'elle me donne entière commodité de mettre fin à mon desir, lequel seul ne tend qu'à nouvellement outrager ceste meschante. Mais la voicy tout à point qui sort de sa maison. De quelle volonté as-tu esté induite, meschante femme que tu es, à m'envoyer querir, m'ayant tant offensé? Ne te souvien-il pas que tu as promis te donner toymesme pour recompense à un traistre pour me tuer? Penses-tu que je sois sourd, aveugle et muet?

VICTOIRE. Le desir que j'ay, tandis que je suis en vie, de vous donner à mon pouvoir ce dernier contentement, m'a occasionné vous envoyer appeller.

FIDELLE. Quoy! est-ce pour user d'une nouvelle pratique afin de me decevoir de rechef?

VICTOIRE. Je vous veux remercier de ceste pitoyable affection dont avez usé envers moy, de m'accuser à mon mary, duquel, en bref, je n'atten que la mort, si plustost l'aigre douleur qui me picque ne me despouille de la vie. Je ne pouvoy recevoir de vous plus grande courtoisie que ceste-cy, par ce que ne venez seulement pour estre la fin de mes tourmens, mais pour ceste cause que, mourant comme martire, j'obtiendray pardon de mes pechez, si toutesfois le peché d'idolastrie que j'ay commis en vous adorant ne condamne ceste ame miserable aux peines eternelles. Je vous en remercie donc autant qu'il m'est possible, et vous prie, par l'amitié que si long-temps a esté entre nous, par ces plaisirs qu'avons receuz ensemble, par ces larmes qui à present arrousent mes jouës, par celles qui ont tombé de vos yeux quand, me tenant embrassée, ne pouviez dire autre chose sinon : Je meur, et par vostre pitié et courtoisie, que teniez cachée ma vergongneuse faute, pour ce que ce que j'ay fait fut par un desespoir de vostre depart, lequel me donna un asseuré signe de peu d'amour, et fut cause que je tombay en ceste très grande faulte. Quoy faisant par vous, je me puis dire que je vous en demeureray davantage redevable, pour ce que je ne puis plus rien, n'estant en moy aucune partie libre, et me voyant proche de la mort, et ne le feray pour ne vous obliger un peu de poussière en laquelle bientost ce languissant corps doit estre reduit; mais si les obligations restent en l'ame, qui demeure eternellement, je le feray très volontiers.

FIDELLE. Tu m'as par tes propos remply d'une telle confusion, que je ne sçay de quel costé je

doy tourner mon esprit, et me repen quasi de t'avoir ouyë.

VICTOIRE. Ne vous en repentez point, seigneur Fidelle, pour ce que je ne vous en demande point pardon, et ne cherche par parolles divertir vostre courage de sa cruelle volonté ; seulement, je vous prie, encores un coup, de tenir celée ma vergongne, et après, que ma vie prenne telle fin qu'il vous plaira, je ne m'en soucie pas. Ains, doibvant par ceste fin finir autant de tourmens que vostre haine et mon peché me causent, j'attend la mort de bien bon cœur.

FIDELLE. Quiconque cherche mettre fin à un sien juste desir ne devroit jamais prester les oreilles aux lamentations feminines, et mesmement à celles d'une femme qu'on a de longtemps aimée.

VICTOIRE. Si vous avez regret que je demeure tant à mourir, voicy que je me jette à vos pieds, et vous presente cette poictrine où se nichent mes aspres et cruelles douleurs ; transpercez-la autant de fois qu'il vous plaira, car je suis contente que de mon propre sang soient effacées toutes les offenses que je vous ay faites.

FIDELLE. Il n'y a chose au monde plus propre à appaiser l'ire des hommes que l'humilité des ennemis. Vous m'avez estroitement esmeu. Pleust à Dieu qu'eussiez fait ainsi dès le commencement que je descouvry vos erreurs, car vous n'eussiez tombé en tant de ruines! Levez-vous, je vous pardonne, et prenez courage : je feray en sorte que vostre mary vous pardonnera aussi.

VICTOIRE. Foible et tardif est vostre remède.

FIDELLE. Il n'est encores tant tardif qu'il soit hors de temps.

VICTOIRE. Helas! je n'en puis plus; le cœur me faut.

FIDELLE. Dame Victoire, que faites-vous? Ne doutez point... Quelle nouveauté est ceste-cy? Dame Victoire, ne vous abandonnez de vous-mesme, ne faites que la crainte de la mort ait plus grande force que la mesme mort. Qu'avez-vous? respondez-moy. Helas! elle devient froide. Dame Victoire, n'entendez-vous pas? Voyez un peu, elle se meurt! Hé Dieu! respondez-moy un peu! parlez à moy! Voyez par quelle voye la fortune s'efforce m'offenser! Je ne sçay plus que je doy faire. Je ne la sçauroy abandonner. Elle ne respire plus. Certes Cornille l'a empoisonnée, elle est morte. Que je suis miserable! il n'y a plus de remède. O! comme à mon grand regret je m'apperçoy que l'impetuosité du courroux transporte le plus souvent les hommes à commettre choses inhumaines et plaines de cruauté! Et, ores que je ne te puis redonner la vie, je cognoy que j'ay mal fait de procurer ta mort, car, encores que m'eusses offensé, tu estois digne d'excuse et de pardon, puis que le seul desespoir d'amour en avoit esté cause. Je ne devoy donc me laisser ainsi vaincre et aveugler par l'ire, et ne me devoy plustost souvenir de la faute que de mon devoir, et pour une simple injure oublier tant d'amoureuses demonstrations que d'une amitié sans fin tu m'as faites de temps en temps. Ha! que ç'a esté une entreprinse trop indigne d'un gentilhomme de procurer la mort à une femme par la main de son propre mary! De quoy enfin, comme d'un porteur de tout mal, je seroy hay et tenu de tout le monde pour un meschant et traistre homme; mais trop de puissance

a un prompt desdain nay de jalousie, ains d'une asseurance d'estre abandonné. A mon partement d'avec toy, je te donnay occasion de croire que je ne t'aimoy plus et de m'abandonner. A moy donc, et non à toy, est deu le chastiement. Ha! ma chère Victoire, comme se peut-il faire que sans ton amoureuse vie je puisse vivre un seul moment! Tu es couchée sur la terre, miserable que je suis! et ne me respond point. Au moins, ouvre les yeux et regarde les larmes de celuy qui, durant ta vie, t'a tant aimée, et qui ores, quelque part que tu sois, t'adore. Mais, helas! ne sera jamais vray que Fidelle vive, Victoire estant morte! J'ay esté la racine de ton mal, je ne seray paresseux à te suivre. A la mienne volonté que, pour mon contentement, tu peusses veoir ma mort, et qu'elle fust tant avantureuse qu'en reprinsses vie! Mais puis que mes plaintes sont vaines, et moy seul cause de ma douleur, en te faisant un sacrifice de mon corps, j'honoreray ta mort, car il est bien raisonnable que si amour m'a conjoint avec toy et la hayne t'en ait separée, que maintenant la mort me rejoigne avec toy, jaçoit qu'ayes bien occasion de me hayr eternellement. Je te supplie n'avoir à mespris ces derniers honneurs que je suis pour te faire, et, si un cœur repentant merite pardon, pardonne-moy un si grief peché; pardonne-moy, ame bien heureuse, et ne te fasche d'estre si souvent nommée par ma langue, laquelle mettra bientost fin à mes lamentations, recueillant les extremes reliques de ce tien, encores que mort, très doux visage, de ces delicates lèvres qui quelque temps m'ont esté si amoureuses, et de ces yeux qui m'ont percé le cœur! Dieu vueille

que tout ainsi que comme jusques icy m'as finallement esté cruelle et mauvaise, qu'ainsi, au lieu où tu es maintenant, remplie d'amour et de courtoisie, tu daignes accepter pour eternelle compagne ceste miserable ame qu'à present je t'envoye! Voicy les derniers baisers que tu es pour recevoir de moy; voicy les dernières larmes que je doy respandre à ton occasion, et voicy les derniers tourmens que je doy sentir pour ton amour. Partant, qu'en un mesme point finissent tant de misères, et que mon sang soit celuy qui lave les macules de ton corps et purge ma si grande et enorme faute!

Victoire jette un souspir.

FIDELLE. Ho! elle respire encores.

VICTOIRE. Helas!

FIDELLE. Mon ame, confortez-vous; r'avivez l'esperance morte, car je vous promets de vous oster encores de ces peines.

VICTOIRE. Helas! laissez-moy mourir.

FIDELLE. Je veux que viviez.

VICTOIRE. La mort est la fin des travaux et commencement de la vie.

FIDELLE. Il est vray, mais c'est à ceux qui ont tousjours à vivre en misère; mais j'espère que de vous n'en sera pas ainsi. Essuyez ces larmes, et laissez que je pleure pour vous, car la raison le veut.

VICTOIRE. Aydez-moy.

FIDELLE. La douleur vous a-elle laissé?

VICTOIRE. Ouy, Monsieur.

FIDELLE. Avez-vous mangé quelque chose depuis le retour de vostre mary?

VICTOIRE. Non, Monsieur. Mon angoisse n'est

veneuë d'autre chose que de la douleur que je sen de vous avoir offensé; mais si la raison, à nous concedée par speciale grace de Dieu, avoit puissance aucune, et si la memoire des bienfaits receuz avoit telle authorité sur moy qu'elle est coustumière avoir sur les personnes courtoises et gratieuses, soyez asseuré que je vous seray tousjours eternellement servante fidelle, et de celle mienne faulte payeray telle amende, que serez contraint confesser que je vous aime.

FIDELLE. Je ne demande pas autre chose de vous que vostre amour.

VICTOIRE. Iceluy, tout ainsi comme la devotion de mon ame est pour durer eternellement, ainsi durera autant que ceste chetive vie.

FIDELLE. Je vous remercie. Allez et prenez courage, car tout à ceste heure je vas trouver vostre mary, et feray en sorte qu'il vous sera pardonné.

VICTOIRE. Allez avec Dieu.

SCÈNE III.

Victoire, Beatrice.

VICTOIRE.


eatrice, vien çà bas.

BEATRICE. Avez-vous envoyé Blaisine en quelque lieu?

VICTOIRE. Non.

BEATRICE. Elle est hors de la maison et son coffre vuyde. Je pense qu'elle s'en est fuye.

VICTOIRE. A sa volonté. Tu sçais que j'ay en-

voyé appeller le seigneur Fidelle pour veoir si, par parolles, je le pouvoy esmouvoir à si grande compassion qu'il me sauvast la vie, ayant neantmoins en ma pensée une ferme deliberation de le hayr eternellement? La fortune a voulu qu'avec fausses demonstrations je n'ay seulement obtenu ce que je desirois, mais, feignant d'estre morte, j'ay provoqué le miserable amant à vouloir aussi mourir; et moy, vaincuë de la pitié qu'il me fit se voulant tuer, j'ay rallumé en moi le feu qui estoit esteint, et converty la hayne en amour, de façon que je ne desire maintenant moins sa vie que la mienne propre.

Beatrice. Cela importe beaucoup. Ne vous a-il pas promis de vous faire pardonner par vostre mary?

Victoire. Il me l'a promis et le fera, quoy qu'il en soit, car c'est un gentilhomme d'honneur et riche d'amis.

Beatrice. J'en suis ayse de tout mon cœur. Voyez combien importe avoir affaire avec des personnes de jugement! Je vous dy, Madame, qu'il vaut mieux faire plaisir d'un pied à un honneste homme que d'un doigt à un sot et badin.

Victoire. Il est vray. Va-t'en maintenant trouver Brisemur, et luy dy de ma part que, s'il desire mon amitié, il ne face rien de ce qu'il sçait.

Beatrice. J'y vas en diligence.

SCÈNE IIII.

Les Sergens, M. Josse.

SERGENS.

Tu n'as occasion de te plaindre, sinon de toi-mesme. Il ne falloit rien confesser, car, jaçoit que monsieur le prevost t'ayt menassé de te faire bailler la question, il ne l'eust pas faict pourtant, par ce que les indices ne sont d'aucune importance.

M. JOSSE. *Timor fuit in causa*, car, si j'ay confessé que ce a esté moi, je n'ay pas dict vray.

SERGENS. Sus, allons, marche.

M. JOSSE. *Quo quorsum, et quousque* me menez-vous?

SERGENS. En prison, pour ce que demain tu dois estre fouetté ès environs de la maison où tu as commis le larcin.

M. JOSSE. Je seray donc *virgis cesus, ceso loris?*

SERGENS. Ouy, ouy, de bonne heure, de bonne heure.

M. JOSSE. J'ay dict *ceso loris,* c'est-à-dire si avec des verges on fouette les innocens?

SERGENS. Vien, chemine. A quoi t'arrestes-tu?

M. JOSSE. Au moins que je sorte *de hoc mundo*. Laissez-moy dire deux mots.

SERGENS. Je veux user envers toy de ceste courtoisie, mais depesche-toy.

M. JOSSE. Aussi feray-je, pource que *brevis*

oratio penetrat. O fortuna potens, quam variabilis! evertis tu bonos, erigis improbos! Moy, maistre Josse, restaurateur de la romaine-romules langue, correcteur du Cornucopie, ampliateur du Calepin, qui ay tenu les escolles au doctrinal, qui ay enseigné tant d'adolescens de bonne indole, qui ay enrichy par mes nocturnes lucubrations les deux meilleures langues, assavoir la grecque et la latine; qui, par droict d'honneur, ay sceance parmy les plus grands personnages, seray comme un faussaire et frauduleux, comme un mal'heureux larron, infamement foüetté par les rues, par les places, par les carrefours! Ne t'estoit-ce pas assez, *iniqua Dea*, faire en sorte que je fusse mis *in rigidi latebrosum carceris antrum*, lieu et garde desdié aux hommes, où toutesfois l'obscurité m'empeschera les fenestres de mon esprit, mes yeux, *scilicet*, et davantage me veux faire foüetter comme un homme nuisible! Que n'ay-je un poignard! car volontiers je le planteroy en ce mien miserable et malheureux estomac, receptable de trop funestes pensées, par ce que le mourir me seroit plus honorable qu'une vie honteuse, ainsi que le dit encores Virgile: *Letumque volunt pro laude patissi.*

SERGENS. Finy si tu veux, et allons.

M. JOSSE. *Miseremini mihi, miseremini saltem vos, amici mei;* tout bellement, je vous prie, *propter Deum atque hominum fidem.*

SCÈNE V.

Fidelle, M. Josse, les Sergens, Beatrice, Victoire, Blaisine.

FIDELLE.

Je me resouls, puisque je ne l'ay peu trouver, d'attendre qu'il retourne en la maison.

M. JOSSE. Ha! seigneur Fidelle, vengez-moy, delivrez-moy *ab hominibus iniquis.*

FIDELLE. Que diable faictes-vous en cest habit? que veulent faire ceux-cy de vous?

M. JOSSE. Caton dict: *Interpone tuis interdum gaudia curis, ut possis animo quemcumque sufferre laborem.* Partant, en ce temps de caresme-prenant, jours de recreation, j'alloy paisiblement, desguisé ainsi que voyez, et ceux icy m'ont retenu et lié, et me veullent faire *virgis verberare* comme un larron. Vous sçavez toutesfois que je suis *integer vitæ scelerisque purus.*

BEATRICE. Madame, le larron est pris avec Blaisine.

FIDELLE. Qu'est-ce que t'a desrobé cestuy-cy?

SERGENS. Une chemise.

VICTOIRE. Ha! meschans! vous estes enfin attrapez!

FIDELLE. Cestuy est homme de bien; je ne veux pas souffrir qu'on luy fasse tort.

M. JOSSE. Seigneur Fidelle, aydez-moy, car vous le pouvez faire; n'endurez que celuy qui vous a esté precepteur et qui vous a imbu ès

bonnes lettres soit affligé de ceste contumelie, et après je vous feray un beau panegirique.

VICTOIRE. Seigneur Fidelle, cestuy-cy m'a desrobé une chemise; mais, puisqu'il est vostre amy, je n'en veux sçavoir autre chose.

FIDELLE. Il ne vous a rien desrobé, mais si voulez sçavoir comme l'affaire de la chemise s'est passée, je le vous diray. Mais vous autres, dites-moy un peu, pour quelle raison avez-vous retenu ceste-cy?

SERGENS. Nous l'avons trouvée ce pacquet soubz son bras, et, jugeant qu'elle l'avoit desrobbé, nous l'avons menée à monsieur le prevost; et pour ce qu'elle s'est excusée gentiment, ledict seigneur nous a commandé l'accompagner en la maison où elle demeure, et si sa maistresse se clame satisfaicte d'elle, que la laissions en liberté, sinon que la menions en prison.

FIDELLE. Madame Victoire, avant que fassiez autre response, escoutez-moy. Narcisse, mon serviteur, estant amoureux de vostre Blaisine, ne pouvant, par prières, la faire condescendre à ses volontez, ainsi qu'il desiroit, procura que la tromperie fist ce que ne pouvoit amour, et partant vestit cest habit et luy alla demander l'aumosne. Elle luy ouvre en bonne intention, et luy entre avec meilleure volonté. Comme ils s'accordèrent, je n'en sçay rien: tant y a que, estant surprins par le despensier, pour se sauver, Blaisine desrobba...

VICTOIRE. Ha! traistresse! est-ce ainsi? as-tu bien la hardiesse de faire entrer un homme en ma maison pour me deshonorer? Ribaude que tu es, je te veux faire mettre au carquan.

BLAISINE. Madame, je l'ay faict pour bien. Il me vint demander l'aumosne; moy, qui suis toute pitoyable, croyant que ce fust un pauvre, je la lui portay; mais soudain il entra en la maison et ferma la porte, puis se mit à l'entour de moy. Je vouloy crier, mais il commença à dire : Si tu cries, je te feray honte devant tout le monde. A ceste cause, moy, qui tient cher mon honneur, affin qu'il ne me fist honte, je m'accorday à sa volonté.

VICTOIRE. O! belle excuse, eshontée!

BLAISINE. Il juroit qu'il m'aymoit, et me disoit : Veux-tu faire mourir ton fidelle serviteur? Je mourray si tu ne m'aydes, et tu seras damnée, pour ce que tu me feras perdre l'ame, ô perfide que tu es! A ceste cause, moy, qui ne demande qu'aller en paradis, ne le voulu refuser; mais je l'ay faict mal volontiers, par la croix que voilà!

VICTOIRE. Certes, tu t'es portée fort bien, et tu t'en apercevras sitost que mon mary sera revenu en la maison.

BLAISINE. Il m'a donné la foy.

VICTOIRE. T'a-il promis t'espouser?

BLAISINE. Ouy, Madame, et considerez que c'est mon mary : car, quand je vy maistre Josse à la porte, pensant que ce fust Narcisse, je prins mes hardes pour m'en aller avec luy.

FIDELLE. Ce n'est pas si grand mal qu'il sembloit. Entrez en la maison, car on vous r'apportera la chemise, et si on fera chose qui vous sera de contentement, ce que je desire surtout. Mais faictes delivrer ceste-cy.

VICTOIRE. Laissez-la.

SERGENS. Allez à la bonne heure.

VICTOIRE. Et de mes services?

FIDELLE. Ne vous en souciez pas ; nous obtiendrons nos intentions.

VICTOIRE. Je vous baise les mains. Beatrice, as-tu esté parler à l'amy?

BEATRICE. J'ay entendu pour chose certaine qu'il a esté assailly par ses ennemis et tué.

FIDELLE. Messieurs les officiers, je croy que jusques à present estes bien asseurez de l'innocence de cestuy-cy ; partant, advisez de le laisser.

SERGENS. Nous ne pouvons : de sa bouche il a confessé le larcin, et Monsieur le prevost nous a enjoint de le mener en prison.

M. JOSSE. La crainte du tourment m'a fait dire ce qui n'est pas, car *tormentum dicitur quasi torquens mentem*.

FIDELLE. Maistre Josse, vous devez sçavoir que j'ay pardonné à Victoire et que j'espère faire en sorte que son mary luy pardonnera encores; par quoy ne vous esmerveillez si je procure pour vous, pour ce qu'estant à present deslivré de ceste fureur qui ne m'a laissé cognoistre vos conseils pour bons, comme ils estoient en effet, j'auroy grand tort si je vous manquoy de secours. Vous, gens de bien, retournez ensemble avec cestuy-cy à Monsieur le prevost, et luy dictes de ma part comme la chose s'est passée; que j'iray parler à luy, et que je seroy bien aise qu'il le mist en liberté, comme le veut la justice et la raison.

SERGENS. Nous le ferons ainsi, allons.

M. JOSSE. Seigneur Fidelle, je vous remercie.

SCÈNE VI.

Narcisse, avec deux *Compagnons ; Brisemur*, aux filets ; *Fidelle, les Sergens.*

NARCISSE.


o ! tire ! tire !

COMPAGNONS. Ho ! ho ! ho ! ho !

NARCISSE. O la belle chasse !

COMPAGNONS. Ho ! ho ! ho ! ho !

BRISEMUR. A l'ayde ! à l'ayde ! ils me veullent tuer.

SERGENS. Prenez-les ! prenez-les !

NARCISSE. Ha ! canaille ! au diable ! ha ! maraux cornuz ! vous payerez ores la gabelle.

FIDELLE. Tirez à quartier.

SERGENS. Emmeine ce prisonnier ; mets bas ces armes, de par le roy.

NARCISSE. Va au gibet.

FIDELLE. Arrestez-vous.

NARCISSE. Laissez-nous tirer quatre autres coups.

FIDELLE. Arrestez coy, vous dis-je.

SERGENS. Laissez-nous faire nostre office ; est-ce ainsi qu'on force la justice ?

FIDELLE. Pourquoy offensez-vous les miens ?

SERGENS. Pour delivrer cestuy-cy.

FIDELLE. Si ne voulez autre chose, allez-vous-en à Dieu ; je le feray bien delivrer, pour ce que ce n'est qu'une niche que nous luy avons faicte.

SERGENS. Pardonnez-nous, Monsieur ; nous pensions qu'ils le voulussent tuer.

FIDELLE. Vous estes trompez ; desveloppez-le, et le laissez aller faire ses affaires.

SERGENS. Tout à ceste heure.

FIDELLE. Homme de bien, faictes que cest exemple vous corrige pour l'advenir ; je vous pardonne, et ne vous veux dire autre chose : vous m'entendez bien ?

BRISEMUR. Monsieur, Dieu sçait ma volonté, et quel j'ay tousjours esté envers vous ; je me plains seulement que j'ay esté trahy, car mille hommes ne seroient bastans pour me faire quitter un pied de terre, et ceux-là, redoutant ma valeur, m'ont tendu des filets, affin que je me prins moy-mesme, comme j'ay faict.

NARCISSE. Mon maistre, il est fort brave ; il a bon œil, bonnes jambes, et est fort leger à la course.

BRISEMUR. Je ne m'en suis fuy de crainte ; mais, pour ce que, voyant vous autres les armes nuës au poing et vous oyant crier : Tue ! tue ! m'imaginant qu'alliez faire quelque signalée entreprinse, je me mis à courir pour mettre fin à l'estrif avant que fussiez arrivez, et ainsi vous deslivrer de peine et moy r'emporter l'honneur.

FIDELLE. C'est assez dit : on cognoist fort bien vostre valeur. Allez à Dieu.

BRISEMUR. Je vous suis serviteur ; je baise les mains de vostre Seigneurie. Le chancre vienne à toutes les femmes ! Enfin, je l'ay eschappé belle !

SCÈNE VII.

Virginie, Saincte, Babille, Meduse, Fortuné, Octavian, Fidelle, Sergens.

VIRGINIE, *en la maison.*

Helas, miserable que je suis! à l'ayde! à l'ayde! au secours! Saincte, m'amie, aydez-moy.

SERGENS. Quel bruit est-ce là? Arrestez!

SAINCTE, *en la maison.* Ha! traistre! ouvre la porte!

VIRGINIE. Helas! moy chetive et miserable! que me reste-il plus de bon?

Meduse et Fortuné s'enfuyent de la maison. Octavian, nud, en chemise, court après avec l'espée au poing, et après luy sortent Saincte, portant une lumière en main, et Babille avec la pelle du feu, crians :

OCTAVIAN. Prenez, prenez les traistres!

SAINCTE. Prenez! tenez! arrestez! Qui a-il de nouveau, Monsieur? Qu'est-ce que ceux-là vous ont desrobé?

OCTAVIAN. Je ne sçay, car j'estoy au lict. Virginie, que t'est-il advenu?

VIRGINIE. Que me pourroit-il advenir pis, chetive que je suis!

OCTAVIAN. Qu'y a-il? parle clairement.

VIRGINIE. Ce traistre, par le moyen de ceste meschante, est entré en la maison, a monté en ma chambre, et à vive force m'a...

OCTAVIAN. Ha! traistre! je te tueray.

FIDELLE. Arrestez-vous, seigneur Octavian.

OCTAVIAN. Ho! meschante femme, est-ce cy la foy que j'avoy en toy?

MEDUSE. Seigneur Octavian, qui faict quelque chose à bonne fin ne merite blasme. Ce gentilhomme m'avoit dict que vostre fille luy avoit promis de le prendre à mary, consommer le mariage, et puis vous le faire sçavoir. A ceste occasion, meuë de charité, croyant que tous deux fussent d'accord, je l'ay conduit en la maison.

VIRGINIE. Je ne sçay aucune chose de tout cela: je ne l'ay jamais veu.

FORTUNÉ. Tu en as menty par la gorge! je ne luy ay point promis autrement.

FIDELLE. Seigneur Fortuné, est-ce vous?

OCTAVIAN. Ha! seigneur Fortuné, traiter d'une telle façon ceux desquels avez receu tant de benefices! Menez-le en prison, je veux qu'il soit puny.

FIDELLE. Je te pourray maintenant rendre la pareille de la faveur que tu m'as faicte.

FORTUNÉ. Demeurez, car nous estions d'accord.

FIDELLE. De grace, un peu de patience, seigneur Octavian. Aux choses qui sont passées, on ne peut trouver aucun remede; parquoy faut pourvoir à ce qui peut advenir. Si vous faictes chastier le seigneur Fortuné, et peut-estre luy oster la vie, qu'aurez-vous faict? Pour tout cela, vostre fille ne sera telle qu'elle estoit auparavant. Tirez-vous un peu plus de ça: le party du seigneur Fortuné est sortable à vostre condition, et peut-estre davantage.

OCTAVIAN. Il est vray.

FIDELLE. Partant, regardez de faire qu'il se contente de la prendre à femme, et remerciez Dieu qu'il est tombé en ceste faute, parce qu'à ceste occasion vous viendrez à la marier mieux que n'eussiez faict en un autre temps.

OCTAVIAN. Je trouve vostre opinion fort bonne, pourveu qu'il la vueille.

FIDELLE. Laissez faire à moy. Seigneur Fortuné, puis qu'avez fait la folie, il vous faut resoudre jouyr encores des fruicts qui naissent d'icelle. Vous avez deshonoré ceste pauvre fille, et à ceste occasion estes retenu. Si allez en prison, il est tout clair et evident que la justice vous donnera un très sevère chastiment, et pour l'honneur d'elle vous contraindra l'espouser, et peut-estre, pour donner exemple à autruy, vous ostera la vie : de façon que je vous conseille la prendre dès maintenant pour vostre femme ; et ainsi vostre vie et l'honneur d'elle seront conservez en un mesme temps.

FORTUNÉ. Puisqu'il n'y a autre remède, j'en suis contant ; mais je doubte qu'elle ne le vueille consentir.

FIDELLE. N'ayez point de doubte. Dame Virginie, puis que vostre fortune a voulu qu'ayez esté reduite à ce point auquel ne pensastes jamais, et que les esperances qui vous avoient nourrie jusques icy demeurent par cest accident entièrement esteintes, je vous prie, tant pour la consolation de vostre père que pour la vie d'un gentilhomme qui vous ayme, et encores pour le bien et honneur de vous-mesme, que soyez contante d'accepter pour vostre mary le seigneur Fortuné, et

vous asseurer qu'à ceste occasion je vous en demeureray tant obligé, que toute chose impossible me sera fort aysée pour vous complaire.

VIRGINIE. Je m'y efforceray tousjours; quand je ne seroy astrainte à ce par aucune autre raison que je sçay que je feray chose qui vous sera agreable, estant de cela priée de vous, pour qui j'iroy jusques au feu; et, puisque ma mauvaise fortune le veut ainsi, me voicy disposée à faire ce que me commandez, et de mourir encores pour vous.

FIDELLE. Je vous remercie. Or, embrassez-vous. Je prie Dieu qu'il vous conserve longuement en continuelle felicité.

FORTUNÉ. Madame, je vous accepte pour ma femme, et vous jure de vous aymer autant qu'il convient à une très chère sœur, vous priant ne vouloir preposer l'amour que jusques icy avez porté au seigneur Fidelle à vostre devoir et à mon honneur.

VIRGINIE. Tenez pour certain que tout ainsi qu'en un si long temps j'ay peu retirer ma memoire de luy, qui m'a quasi du tout eüe à mespris, qu'ainsi je vous aymeray constamment, puis que je suis tant aymée et tenue chère de vous.

OCTAVIAN. Ho! mes enfants, remerciez Dieu que les affaires ont heureusement reussy. Entrons en la maison, car il vient sur le tard et faict froid. Seigneur Fidelle, nous vous remercions.

FORTUNÉ. Dame Meduse, puis qu'avez esté cause de nostre allegresse, venez affin de vous resjouyr un petit, pour ce que, dès ceste nuict en avant vous n'aurez plus à venir en ma maison. Seigneur Fidelle, adieu.

FIDELLE. A Dieu, seigneur Fortuné.

MEDUSE. Le temps vous fera cognoistre ma bonté, et m'aurez plus chère que jamais.

SAINCTE. Au moins, pour nostre peine, donnez-nous à soupper.

FIDELLE. Allez tousjours chantant.

SAINCTE. Bonne nuict à vostre seigneurie.

SCÈNE VIII.

Fidelle, Narcisse, Cornille.

FIDELLE.

Que te semble de cest accident de Fortuné?

NARCISSE. Me semble que vous estes la meilleure personne du monde, puis que non seulement pardonnez les offenses qui vous sont faictes, mais procurez encores le bien à qui vous a offencé, et, pour garder la foy à qui vous est infidelle, ne vous souciez de l'amour d'une belle jeune fille telle qu'est Virginie. Je n'en eusse pas faict autant, ny avec elle, ny avec Fortuné, pour ce que j'eusse procuré que l'un fust chastié, et avoir la jouyssance de l'autre.

FIDELLE. Tant grande estoit la passion que je sentoy d'estre abandonné de Victoire, que je ne sçavoy que je faisoy; et suis infiniment marry, non tant de n'avoir jouy de Virginie, pour ce qu'icelle m'aymant, je m'asseure que pour Fortuné elle ne laissera pas de me complaire, mais de ce qu'iceluy, esmeu de si forte rage, a tant

blasmé le sexe feminin, lequel en effect je cognoy estre bon et digne de toute louange : car, combien que Victoire m'ait monstré une affection contraire, si est-ce que pour tout cela sa faute n'a peu ny deu souiller l'honneur des autres. Ce fut doncques fureur, et non verité, ce qui m'esguillonna à en dire mal, dont je m'en repend et en suis marry. Quant à Fortuné, ne croye pas qu'à autre intention j'aye procuré qu'en se mariant il se delivrast de prison, sinon pour faire à luy-mesme ce qu'il m'a faict : car tu sçais bien qu'entre deux rivaux, encores qu'ils se pacifient ensemble, jamais ne peut regner un vray amour; mais ce qui importe le plus est que je voudroy ayder ceste miserable Victoire, et ne sçay comment.

NARCISSE. Vous ferez bien, mais comme changez-vous sitost de volonté?

FIDELLE. Elle m'envoya querir, et cependant qu'agenouillée et pleurant elle me demandoit pardon, elle s'esvanouyt, pour la grande douleur, comme je croy, qu'elle sentit de m'avoir offensé; ce qui me meut à une si grande pitié, que je luy pardonnay.

NARCISSE. En somme, la puissance des femmes est infinie, occasion pourquoy ce n'est pas de merveille si la femme, avec le beau proceder de sa nature, peut non seulement attendrir un cœur de diamant, mais encores endurcir toute chose molle.

FIDELLE. Cela est très vray, et s'en void l'experience en moy, par qui, plusieurs fois en un seul moment suis devenu de piteux cruel, et de cruel piteux.

NARCISSE. Or, Dieu vueille que jamais ne sentiez une telle passion !

FIDELLE. Je l'en prie aussi. Le larcin que tu as faict est descouvert, et Blaisine a dict que tu luy as promis.

NARCISSE. Je luy tiendray encores, s'il vous plaict.

FIDELLE. J'en suis contant. Ne te semble-il pas que celuy qui a descouvert à Cornille comme l'affaire s'est passée, qu'il n'ayt encores la force de luy faire pardonner?

NARCISSE. Divinement, mais il faut que le preniez de loin et que trouviez occasion que ce faict, tombé à propos, soit pur, et non premedit; autrement, il le pourroit prendre pour un accord fait en tierce personne.

FIDELLE. Ne t'en mets en peine, j'y entreray bien à temps.

NARCISSE. Le voicy qui vient tout à point.

FIDELLE. Excuse-toy de ce que je diray... Et pourquoi ne me l'as-tu dit auparavant?

NARCISSE. Que sçavoy-je de cela ?

FIDELLE. Regarde de combien de maux tu es cause !

NARCISSE. J'en suis marry.

CORNILLE. Le seigneur Fidelle est fort en colère avec son serviteur. Je me veux retirer à quartier.

FIDELLE. Enfin, la miserable mourra à tort : ceste mauvaise impression demeurera en son mary, et moy, qui ay tant aimé et aime Cornille, auray esté cause qu'il sera privé de sa chère compagne. Que maudit soit mon destin, et toy, qui en as esté l'occasion !

CORNILLE. Ceux-là parlent de ce qui s'est fait, et, à ce que je puis entendre, ma femme est innocente.

FIDELLE. Le monde seroit bien heureux si toutes ressembloient à elle!

CORNILLE. Je sçay ce que j'ay à faire : ne m'en parlez point. Je n'ay plus de fiance en aucune.

FIDELLE. Ains devriez vous fier en la pluspart d'elles, parce qu'encores que tous les jours on entende dire de ceste-cy et de ceste-là d'estranges actions, ne s'ensuit pas pourtant qu'il soit vray; mais sommes si simples, que laissons nous induire à le croire par l'ombrage de l'apparence de l'effect, que la malice des hommes nous fait souvent veoir, afin qu'indifferemment l'infamie et le deshonneur suive tout ce sexe. Combien croyez-vous qu'il y ait de femmes, vivant chastement, lesquelles tantost par un vil serviteur, tantost par une maligne chambrière, ou selon la vilité de l'esprit, et par mauvaise nature ou diverses opinions de cestuy-cy ou de cestuy-là, sont injustement calomniées, et, franches de coulpe, mises en mauvaise opinion du vulgaire, qui de soy-mesme est prompt à croire plus le mal que le bien? Combien y en a-il qui par leur seule affabilité ont donné matière aux malins de les publier pour impudiques, baptisant pour vice une vertu qui est tant recommandée à toutes personnes, et sur tous aux femmes, tout ainsi comme, au contraire, la dureté et trop grande severité des coustumes et façons de faire les rend odieuses, et souvent fait qu'estans ombragées d'icelles, la vertu ne paroist pas beaucoup en elles, jaçoit qu'elles soient très excellentes. Se trouvent autant de ma-

nières pour mettre en soupçon une femme d'honneur qu'il y a d'estoilles au ciel. Je sçay, et n'y a pas encores fort long-temps, qu'une damoiselle, exemple de toute honnesteté, fut du monde tenuë pour impudique à cause d'une sienne servante, laquelle quasi toutes les nuicts faisoit par une eschelle de corde monter par dessus les murailles de la maison un serviteur, son amy, qui publiquement se vantoit d'aller veoir non seulement la servante, mais la maistresse, et menoit souvent ses compagnons pour le veoir entrer par une fenestre de la chambre en laquelle avoit accoustumé demeurer ladite damoiselle. Par cela, vous devez juger, Cornille, ce qu'en peuvent croire ceux qui voyent un tel spectacle. Mais pourquoy me va-je estendant en tant de parolles pour vous monstrer combien grande faute commet celuy qui, trompé par une seule femme, se laisse transporter à la passion et au desdain, jaçoit que justement, pour mesdire de toutes, sans espargner l'honnesteté et autres rares qualitez de tant et tant de dames qui sont dignes estre tenues en souveraine recommandation? Et pour n'entrer ès histoires antiques et modernes, afin qu'il ne semble que j'ay prins la charge de prouver par silogismes que le soleil baille la lumière, ceste seule ville ne vous en fera-elle pas foy, en laquelle vous cognoissez et voyez à toute heure des illustres dames et honorables damoiselles desquelles on peut retirer non seulement la vraye idée de chasteté et de toute excellence de vertu, et toutesfois l'envie n'y a trouvé que mordre.

CORNILLE. Celles qui ont de l'entendement ne s'esmeuvent pour choses tant legères, et ne

croyent si facilement aux parolles d'un serviteur qui peut estre transporté de mille passions. Il faut veoir de ses propres yeux, comme j'ay fait, et puis venir à l'acte de la vengeance et du chastiement, comme je feray en bref.

FIDELLE. Ce malheureux mary qui de douleur se pendit soy-mesme vid un Sarrasin, son esclave, en chemise sur le lict de sa femme, et neantmoins le tout estoit fait par tromperie de la servante, laquelle, faschée d'avoir esté battue par sa maistresse, l'accusa d'adultère à son mary, et quand elle vid que sa dame dormoit, appella l'esclave et luy dict : Cours vistement au lict de Madame qui se meurt. Le miserable et fidelle esclave courut au lict et commença à la tirailler et demener. Elle s'esveille, et en ces entrefaites arrive le mary, qui, se tenant asseuré de l'adultère, les tue tous deux. Mais enfin, par la mesme chambrière ayant sceu la trahison, la tua aussi, puis se pendit soy-mesme. Doncques on pourroit raisonnablement dire que la plus grande partie des femmes est honneste, et que plusieurs d'icelles qui par accident de fortune, ou par la malice des personnes, ont esté reputées impudiques, sont neantmoins très chastes.

CORNILLE. Ce sont choses qui se disent, et Dieu sçait si elles sont vrayes ! Si les femmes estoient autant honnestes que les desireriez, elles ne seroient si lascives et vollages comme elles sont.

FIDELLE. Cela qui vous semble lasciveté et vanité est un certain agencement et ornement convenable aux femmes, lesquelles doivent chercher maintenir et augmenter à leur pouvoir la

beauté tant essentielle en ce sexe, parce qu'outre qu'elle est un très puissant moyen de les entretenir en grace et les rendre aymables à leurs maris, ne sçavez-vous pas que la beauté du corps donne un indice manifeste de la beauté de l'esprit?

CORNILLE. Vous voulez donc convertir le vice en vertu, et appliquer le sens des choses à vostre mode ?

FIDELLE. Ainsi je l'interprète sainement, et si la passion ne vous aveugloit tant, vous cognoistriez clairement que je dy la verité.

CORNILLE. Je vous concède toute chose; mais dites-moy d'où vient que les femmes, se cognoissant n'estre aimées, sont si courtoises à favoriser ceux qui feignent les aymer? N'est-ce pas là un signe d'une mauvaise intention? Et qui ne pèche point avec l'intention, ne merite blasme et chastiement.

FIDELLE. Elles ne favorisent aucun en intention mauvaise ou amoureuse, mais tous ces petits brocards, ces ris, ces regards, ces chatoüillemens, ces accointances que plusieurs prennent à faveur, sont faits des simples femmes ou accidentellement, ou avec seureté, ce qui doit estre prins en bonne part et en degré d'amitié; mais pour ce que les hommes taschent avec le temps pouvoir vaincre toute chose, r'apportent toute operation à l'amoureux effect, et croyent que si la femme se presente à la fenestre, que c'est pour les veoir ; si elle leur ferme au nez, c'est afin de ne donner soupçon aux voisins; si elle y regarde, c'est en intention de luy bailler quelqu'assignation ; si elle ry, c'est pour la joie qu'elle a d'estre veue par ceux qui sont presens; si elle se monstre

faschée, c'est pour crainte de n'estre aimée ; si on la prend pour danser, c'est pour la grande amitié qu'elle leur porte ; si elle n'y va point, c'est qu'elle n'en tient conte. S'il advient quelques fois que la dame, en dansant, s'estorde le pied, et pour s'arrester serre une main, cela est reputé à très grande faveur. Mais que vous dois-je dire davantage ? Si de hazard, en se coiffant, elle fait bransler le miroir, de sorte que les rayons du soleil reverbèrent sur l'obstiné amant, vous le voyez incontinent s'enfler d'une vaine gloire, pensant qu'elle fait cela pour tacitement demonstrer combien elle desire esclaircir les tenèbres de son cœur; et ainsi accommodent à leur intention tous les accidens que ce jour leur viennent, bons ou mauvais. Ils vivent tousjours en esperance, et si quelques fois advient qu'aucun s'addresse en vain son entreprinse et n'y puisse parvenir, jugeant avoir mal employé son temps, tout aussitost a recours à la vengeance, et non seulement dit avoir en abondance de ce que seulement il s'est imaginé, mais, feignant d'estre amy ou parent du mary, lui escrit des lettres sans soubscription, et donne à la miserable femme mille faulses imputations, monstrant estre meu à ce debvoir par le zèle de l'honneur commun, et de là, et non d'ailleurs, naissent les calomnies des miserables femmes. Combien pensez-vous qu'il y ait de jeunes hommes qui, estans ardamment amoureux d'une damoiselle, feignent aimer la voisine, et, avec une face riante, branslant la teste et jettant des baisers de loin, avec un abbaissement d'yeux, un signe des mains, et quelques fois disant si haut que les voisins le puissent ouyr : Mon cœur, je vous reverray entre

cy et deux heures, s'efforcent faire croire aux parens qu'ils ont assignation avec ceste pauvre innocente, laquelle, jaçoit qu'on ne l'ait jamais veuë aux fenestres, les gens, par tant et si divers signes, sont contraints croire qu'icelle, pour ne donner soupçon, s'est serrée derrière les verrières? Et toutes ces choses font les jeunes gens afin que le mary et les parens de celle qu'ils ayment bien n'y ayent point de soupçon, et croient, encores qu'il les trouvast en sa propre maison, qu'ils y seroient entrez plustost pour espier quelques voisins que pour autre effet; et ainsi, bien souvent, une pauvre innocente vient à estre condamnée à un blasme eternel. Partant, tout prudent mary se devroit contanter d'avoir une femme de noble maison, bien nourrie, luy garder la foy, ne prester l'oreille à ses serviteurs, ou bien aux servantes, ne croire aux lettres sans soubscription, et n'aller cherchant des occasions qui n'apportent que dueil, pour ce que l'honneur n'est autre chose qu'une opinion des superbes approuvée pour bonne par les hommes, qui sont remplis de vaine gloire et obstinez, lesquels ne sont cause d'autre chose que de ruynes et de morts. Vive donc un chacun avec opinion d'estre honoré, et à ceste fin qu'il fasse bien, car, ayant la conscience pure et candide, il vivra heureux. Voyez, je vous prie, si ceste loy d'honneur est un abus des mortels! Vous croyez que ma femme soit deshonneste, et je vy deshonoré; moy, d'autre costé, je la tiendray pour bonne, et me jugeray digne d'honneur. Vostre opinion n'est-elle pas aussi forte que la mienne? Pourquoy doncques moy et les autres devons-nous plustost croire à vous qu'à moy-mesme?

CORNILLE. Les operations sont celles qui, en pareil cas, confirment au vulgaire les opinions bonnes ou mauvaises, quelles elles puissent estre.

FIDELLE. Les actes veneriens ne se font ès places publiques, et n'oyrez jamais blasmer une dame par aucun qui dise : J'ay veu une telle faire des choses vilaines et sales ; mais bien entendrez une infinité qui diront : Je l'ay ouy dire. Donc, comme j'ay dict, naist la mauvaise renommée du sexe feminin, non pour ses œuvres, qui sont pour la pluspart dignes d'eternelle louange, mais des accidens de fortune, de l'insolence des amans, de la malignité des hommes, et d'une generale et mauvaise opinion entrée ès personnes adonnées au mal. Partant, retirons-nous de ceste fausse croyance, et les aymons, non seulement de parolles, mais d'effect, comme elles meritent ; quoy faisant, nous satisferons à qui, pour nous avoir donné l'estre, nous sommes tant tenuz, et nous exalterons nous-mesmes, monstrans estre naiz de chose parfaicte, et non de vile et infame.

CORNILLE. Je croy maintenant que dites vray, et me plains doublement que ma femme, seule entre toutes les autres, a esté vilaine et m'a ainsi deshonoré ; mais elle en portera la peine deuë, car voicy qui bientost me delivrera de telle infamie. Voicy la fin de sa vie, voicy le poison que j'ay preparé pour me deffaire d'une telle vergongne.

FIDELLE. Seigneur Cornille, vostre femme a esté blasmée à tort, et est digne d'obtenir la vie.

CORNILLE. Vous semble-il que la faute commise soit indigne de mort ?

FIDELLE. Elle n'a commis aucune faute, mais la fortune l'a trompée.

CORNILLE. Celuy qu'avons veu sortir de la maison y estoit allé pour enfiller des perles!

FIDELLE. C'estoit Narcisse, mon serviteur, lequel, amoureux de vostre servante, je luy demanday qu'il avoit affaire avec elle. Il me dit comme passa l'affaire, parquoy je cogneu incontinent que fausse fut l'imputation donnée à vostre femme.

CORNILLE. Où est-il? faites-moy parler à luy.

FIDELLE. Narcisse, vien çà.

NARCISSE. Monsieur, je vous prie me pardonner.

CORNILLE. Dy viste! comme est passé l'affaire?

NARCISSE. Estant amoureux de vostre servante, je trouvay façon d'estre avec elle; j'y allay, et, y estant demeuré bonne pièce, je m'en retournay.

CORNILLE. Et, au sortir de la maison, dis-tu quelque chose?

NARCISSE. Je ne m'en souvien point.

CORNILLE. Tu nommas Victoire pour femme.

FIDELLE. Helas! nous sommes perdus!

NARCISSE. Je m'en souvien maintenant. Je dy : O très douce victoire! tu me rends à ceste heure le plus heureux homme qui vive. Et il estoit vray, pour ce qu'ayant si longuement combattu contre Blaisine pour l'attirer à ma volonté, enfin, l'ayant vaincuë, je reputay avoir obtenu la plus grande victoire qu'on peust esperer. Je dy donc ce nom de Victoire pour avoir vaincu la cruauté de Blaisine, et non pour nommer vostre femme.

CORNILLE. Blaisine, vien çà. Je m'esclairciray maintenant de ce fait.

Il va vers la maison.

FIDELLE. Tu m'as donné la vie.

NARCISSE. Si Victoire avoit autre nom, je demeuroy condamné aux despans.

BLAISINE. Que vous plaist-il?

CORNILLE. Cognois-tu cestuy-cy ?

BLAISINE. C'est mon mary.

CORNILLE. Et comme avez-vous fait ces nopces sans m'en advertir ?

BLAISINE. Il me vint trouver, disant qu'il estoit amoureux de moy. Je me faschay. Il me print par la main, affin que je ne dist mot.

NARCISSE. J'ay esté avec toy, je ne le veux nier; mais j'y ay esté comme à une putain, et ne t'ay promis autre chose que bon amour.

BLAISINE. Tu as menty par la gorge! car je suis femme de bien, et tu m'as promis.

NARCISSE. Cela ne se trouvera jamais.

BLAISINE. Ne te souvien-il pas, compagnon, quand tu me poursuivoy avec menasses, et que je voulois m'escrier, que tu me dis : Tay-toy, car je te pren pour ma femme.

NARCISSE. Je me mocquois.

BLAISINE. A la bonne heure! Ne sçais-tu qu'un peché follement fait va follement en la maison du diable?

NARCISSE. Blaisine, tu cherches ton dommage. Je t'adverty que, si jamais tu es ma femme, il faudra que tu m'habilles, que tu me chausses et fasses ma despense ; et, pour tant gaigner, il faudra bien manier.

BLAISINE. Manier quoy?

NARCISSE. Manier les mains au travail.

BLAISINE. Tu dois sçavoir que je manie si bien les mains au travail, que je ne porte envie à une autre pareille à moy. Mets-moy un peu l'esguille en main et me laisse faire. Tu vois tant de figures et semble que tu ne me cognois point. Je suis un vif argent. Que tu es heureux !

NARCISSE. Ouy, si les cornes me naissent d'or; mais à sa poste! Va, je veux que tu sois mienne.

CORNILLE. Voicy comme souvent erre le jugement humain !

FIDELLE. Dieu soit loué, que la chose s'est descouverte à bonne heure!

CORNILLE. Je vous disois bien que ma femme estoit femme de bien.

FIDELLE. Et qui n'y seroit trompé?

CORNILLE. Un mary, se cognoissant estre aimé de sa femme, ne devroit jamais adjouster foy ny à ses yeux ny à ses oreilles propres, encores qu'il entendist ou vist quelque chose trop mal seante, pour ce qu'elle peust naistre d'un esprit purgé; ce que feray d'oresnavant, afin que la fortune ne me puisse offenser de rechef.

FIDELLE. Vous ferez en homme de bien.

CORNILLE. Voulez-vous que je vous dise la verité? Il me faschoit tant de la faire mourir, que je m'estois presque resould d'attendre à veoir quelqu'autre chose pour mieux m'en esclaircir.

FIDELLE. Mon cœur me faisoit deviner son innocence.

CORNILLE. Ores, à present, je ressemble à ceux qui, condamnez à la mort, si on leur fait grace de la vie, la perte des yeux ou des mains leur sem-

ble un très grand gain. Ainsi, je repute à grande aventure l'injure à moy faite par ceste-cy, puisque par icelle j'ay cogneu la chasteté de ma femme; ce qui sera cause que je vivray tousjours en tranquillité d'esprit.

FIDELLE. Narcisse, je te pardonne, à la charge que tu espouseras Blaisine.

NARCISSE. J'en suis content, et vous en remercie.

Le Pedant arrive.

M. JOSSE. *Nos autem lætari debemus.*

FIDELLE. M. Josse, je suis aise de vous veoir en liberté. Enfin, vous estes sorty des mains de ces bestes.

M. JOSSE. Seigneur Fidelle, à vostre seigneurie *ago gratias, ingentes enim referre non possum.* Je vous remercie infiniement, et n'espère jamais vous en pouvoir recompenser. Mais *quid novi*, que je vous voy avec ceste compagnie, *et masculini et fœminini generis*, *sub jove frigido*, à ceste heure?

FIDELLE. Nous avons marié Blaisine, servante du seigneur Cornille, avec Narcisse, mon serviteur.

M. JOSSE. *Vobis gratulor*, *mihi gaudeo*, frase ciceronienne. Je m'en resjouy avec vous: je veux dire que j'en reçoy un grand contentement.

CORNILLE. Seigneur Fidelle, puisqu'à ceste heure la bonne fortune a icy amené M. Josse, ce ne sera que bien fait que luy fassions dire les bonnes parolles entre ces espousés.

FIDELLE. Vous dites bien. Monsieur Josse, faites-nous ce plaisir.

M. JOSSE. Vous voulez que je fasse l'office *de*

pronubo, *libenter;* mais, afin que *non solum omni officio, ac potius pietate erga te ceteris satisfaciam*, je le veux bien de moy-mesme. Il vous plaira me donner un peu de temps, afin que, ayant à invoquer *Talase*, *non decet* le faire en langage commun, mais en idiome romain, en langue latine, joint que cest habit est plustost propre pour invoquer l'Eumenide, *absit verbo omen!* cecy soit dit pour bon augure. Ceste nuit, à vostre instance, je veilleray jusques à minuit sur le Doctrinal et sur le Cornucopie. Demain, ô nobles et paisibles spectateurs ! vous me pourrez, s'il vous plaist, venir ouyr. *Interim valete et plaudite.*

FIN.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

Les Jaloux 5

Les Escolliers. 93

Trois nouvelles Comedies 187

A messire François d'Amboise 189

La Constance. 191

Le Fidelle. 303





BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE

P. JANNET, ÉDITEUR, RUE DE RICHELIEU, 15.

Volumes publiés, sous presse ou en préparation[1] :

Légendes en prose, du XIIIe siècle, recueillies et annotées par M. L. MOLAND. 2 vol. 10 fr.

Légendes en vers, recueillies et annotées par MM. Ch. D'HÉRICAULT et L. MOLAND. 2 vol. 10 fr.

* *L'Internelle Consolation*, première version françoise de l'Imitation de Jésus-Christ. Nouvelle édition, publiée par MM. L. MOLAND et CH. D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

Les Pensées de PASCAL. Edition de M. Prosper FAUGÈRE. 2 vol. 10 fr.

Les Provinciales de PASCAL. Edition de Prosper FAUGÈRE. 2 vol. 10 fr.

Les Essais de Michel DE MONTAIGNE. Edition revue et annotée par M. le Dr J.-F. PAYEN. 4 vol. 20 fr.

La Sagesse, de CHARRON. 1 vol. 5 fr.

* *Réflexions, Sentences et Maximes morales* de LA ROCHEFOUCAULD. Nouvelle édition, conforme à celle de 1678, et à laquelle on a joint les Annotations d'un contemporain sur chaque maxime, les variantes des premières éditions et des notes nouvelles, par G. DUPLESSIS. Préface par SAINTE-BEUVE. 1 vol. 5 fr.

* *Les Caractères* de THÉOPHRASTE, traduits du grec, avec *les Caractères ou les mœurs de ce siècle*, par LA BRUYÈRE. Nouvelle édition, collationnée sur les éditions données par l'auteur, avec toutes les variantes, une lettre inédite de La Bruyère et des notes littéraires et historiques, par Adrien DESTAILLEUR. 2 vol. 10 fr.

Œuvres complètes de VAUVENARGUES.

* *Le Livre du chevalier de la Tour Landry* pour l'enseignement de ses filles; publié, d'après les manuscrits de Paris et

1. Les ouvrages déjà publiés sont désignés par un astérisque *. Ceux dont le titre n'est pas précédé de ce signe sont sous presse ou en préparation.

de Londres, par M. Anatole DE MONTAIGLON, membre résidant de la Société des Antiquaires de France. 5 fr.

* *Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, depuis 1648 jusqu'en 1664, publiés pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale, par M. Anatole DE MONTAIGLON. 2 vol. Epuisé.

* *Le livre des peintres et graveurs*, par Michel DE MAROLLES, abbé de Villeloin. Nouvelle édition, revue par M. Georges DUPLESSIS. 1 vol. 3 fr.

*Recueil des Grammairiens français du XVI*ᵉ *siècle*, avec Introduction et notes par M. GUESSARD. 3 vol. 15 fr.

Recueil d'anciens traités de poétique française, avec introduction et notes par M. SERVOIS. 2 vol. 10 fr.

* *Gerard de Rossillon*, chanson de geste publiée en provençal et en français, d'après les manuscrits de Paris et de Londres, par M. FRANCISQUE-MICHEL. 1 vol. 5 fr.

* *Floire et Blanceflor*, poëmes du XIIIe siècle, publiés d'après les manuscrits, avec une Introduction et un Glossaire par M. Edelestand DU MÉRIL. 1 vol. 5 fr.

Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dôle, en vers, du XIIIe siècle, publié pour la première fois d'après le manuscrit unique du Vatican, par M. Gustave SERVOIS, 1 volume. 5 fr.

Recueil général des Fabliaux et Contes des poètes françois, revus sur les manuscrits et annotés par M. A. DE MONTAIGLON.

Ce recueil formera quatre volumes à 5 fr.

* *Le Dolopathos*, recueil de contes en vers, du XIIe siècle, par HERBERS, publié d'après les manuscrits par MM. CH. BRUNET et A. DE MONTAIGLON. 1 vol. 5 fr.

Poesies du Roi de Navarre. 2 vol. 10 fr.

Poésies de Marie de France. 2 vol. 10 fr.

Œuvres complètes de RUTEBEUF. 2 vol. 10 fr.

Le Roman de la Rose, par Guillaume DE LORRIS et Jean DE MEUNG. 2 vol 10 fr.

* *Chansons, ballades et rondeaux de Jehannot de* LESCUREL, poète françois du XIVe siècle, publiés d'après le manuscrit unique par M. A. DE MONTAIGLON. 1 vol. 2 fr.

Poésies de Jean FROISSART. 2 vol. 10 fr.

Poésies de Christine DE PISAN. 2 vol. 10 fr.

Poesies d'Eustache DESCHAMPS. 2 vol. 10 fr.

Poésies d'Alain CHARTIER. 1 vol. 5 fr.

Poésies de Charles D'ORLÉANS. 1 vol. 5 fr.

* *OEuvres complètes de* François VILLON. Nouvelle édition, revue, corrigée et mise en ordre, avec des notes historiques et littéraires, par P.-L. JACOB, bibliophile. 1 vol. 5 fr.

* *Recueil de poësies françoises des XV[e] et XVI[e] siècles*, morales, facétieuses, historiques, réunies et annotées par M. A. DE MONTAIGLON. Tomes I à IV. Chaque vol. 5 fr.

OEuvres de Jehan Regnier. 1 vol. 5 fr.

Le Livre de Matheolus et *le Rebours de Matheolus*. 2 volumes. 10 fr.

Poésies de MARTIAL DE PARIS, *dit* D'AUVERGNE. 1 volume. 5 fr.

Poésies de Guillaume COQUILLART, revues et annotées par M. Charles D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

Poésies de Guillaume CRETIN. 1 vol. 5 fr.

OEuvres complètes de Pierre GRINGORE, avec des notes par MM. Anatole DE MONTAIGLON et Charles D'HÉRICAULT. 4 vol. 20 fr.

* *OEuvres complètes de* ROGER DE COLLERYE. Edition revue et annotée par Charles D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

OEuvres de Clément MAROT, de Jean MAROT et de Michel MAROT, avec variantes et notes par M. Georges GUIFFREY. 4 vol. 20 fr.

Poésies d'Etienne DOLET. 1 vol. 5 fr.

Poésies de MARGUERITE D'ANGOULÊME, reine de Navarre. 2 vol. 10 fr.

Poésies de FRANÇOIS I[er]. 1 vol. 5 fr.

OEuvres de Jacques de TAHUREAU. 2 vol. 10 fr.

OEuvres de MELLIN DE SAINT-GELAIS, avec un commentaire inédit de Bernard DE LA MONNOYE. 2 vol. 10 fr.

OEuvres de Joachim DU BELLAY, revues et annotées par M. J. BOULMIER. 2 vol. 10 fr.

Poésies d'Olivier DE MAGNY. 2 vol. 10 fr.

OEuvres de Louise LABÉ. 1 vol. 5 fr.

Poésies de Jacques GREVIN. 2 vol. 10 fr.

Poésies de Jacques PELLETIER, du Mans. 2 vol. 10 fr.

Poésies de Remy BELLEAU. 2 vol. 10 fr.

Poésies d'Amadis JAMYN. 2 vol. 10 fr.

OEuvres complètes de RONSARD, avec variantes et notes par M. Prosper BLANCHEMAIN. 6 vol. 30 fr.

OEuvres de J. A. DE BAÏF. 2 vol. 10 fr.

OEuvres de Philippe DESPORTES. 2 vol. 10 fr.

OEuvres de VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, 2 vol. 10 fr.

* *OEuvres de* Mathurin REGNIER, avec les commentaires revus et corrigés, précédées de *l'Histoire de la Satire en*

France, pour servir de discours préliminaire, par M. VIOLLET LE DUC. 1 vol. 5 fr.

Les Tragiques et autres poésies de Théodore Agrippa D'AUBIGNÉ. Edition annotée par M. Ludovic LALANNE. 2 vol. 10 fr.

* *OEuvres complètes de* THÉOPHILE, revues et annotées par M. ALLEAUME. 2 vol. 10 fr.

OEuvres complètes de MALHERBE. 2 vol. 10 fr.

OEuvres de MAYNARD. 1 vol. 5 fr.

Poésies de SARAZIN. 1 vol. 5 fr.

* *OEuvres complètes de* SAINT-AMANT, revues et annotées par Ch. L. LIVET. 2 vol. 10 fr.

Poésies de Maître Adam BILLAUT. 2 vol. 10 fr.

Poésies de RACAN, revues et annotées par M. TENANT DE LATOUR. 2 vol 10 fr.

Poésies du chevalier de CAILLY. 1 vol. 5 fr.

* *Extrait abrégé des vieux Memoriaux de l'abbaye de Saint-Aubin-des-Boys, en Bretagne.* 1 vol. 2 fr.

* *OEuvres de* CHAPELLE et de BACHAUMONT. Nouvelle édition, revue et corrigée sur les meilleurs textes, notamment sur l'édition de 1732, précédée d'une notice par M. TENANT DE LATOUR. 1 vol. 4 fr.

Poésies de FURETIÈRE. 1 vol. 5 fr.

OEuvres de SEGRAIS. 2 vol. 10 fr.

OEuvres complètes de LA FONTAINE, revues et annotées par M. MARTY-LAVEAUX. 4 vol. 20 fr.

OEuvres de BOILEAU, commentées par les collaborateurs de la *Bibliothèque Elzevirienne.*

* *OEuvres choisies de* SENECÉ, revues sur les diverses éditions et sur les manuscrits originaux, par M. E. CHASLES et P. A. CAP. 1 vol. 5 fr.

* *OEuvres posthumes de* SENECÉ, publiées d'après les manuscrits autographes par M. Emile CHASLES et P. A. CAP. 1 vol. 5 fr.

La Fleur des Chansons, d'après les livres manuscrits et imprimés.

Recueil des Noels composés dans les divers idiomes de la France, par M. Albert de la FIZELIÈRE. 3 vol. 15 fr.

Recueil de pièces relatives à l'histoire du théâtre en France. 1 vol. 5 fr.

* *Ancien théâtre françois*, ou Collection des ouvrages dramatiques les plus remarquables depuis les mystères jusqu'à Corneille, publié avec des notices et éclaircissements. Tomes I à VIII. Chaque vol. 5 fr.

Recueil général des farces qui ne font point partie de l'*Ancien théâtre françois*, publié d'après les manuscrits et les imprimés par M. A. de Montaiglon. 5 vol. 25 fr.

Mystère de la Passion, par Arnoul Gréban, publié d'après les manuscrits par MM. C. d'Héricault et L. Moland. 3 vol. 15 fr.

* *Les Comédies de Pierre de* Larivey, Champenois. 2 vol. 20 fr.

Ces deux volumes contiennent les neuf comédies de Pierre de Larivey. C'est un tirage à part, à cent exemplaires, avec titre particulier, des tomes V et VI et de partie du tome VII de l'*Ancien théâtre françois*.

* *Histoire de la vie et des ouvrages de* Corneille, par M. J. Taschereau. 1 vol. 5 fr.

Introduction aux *Œuvres complètes de Pierre* Corneille.

Œuvres complètes de Pierre Corneille, publiées d'après le système orthographique de l'auteur et annotées par M. J. Taschereau. 6 vol. 30 fr.

Œuvres complètes de Molière, revues et annotées par M. J. Taschereau. 4 vol. 20 fr.

OEuvres complètes de Jean Racine, revues et annotées par M. Emile Chasles. 2 vol. 10 fr.

Théâtre historique, ou Recueil de pièces anciennes relatives à l'histoire de France, avec des notes. 2 vol. 10 fr.

* *Melusine*, par Jehan d'Arras. Nouvelle édition, publiée d'après l'édition originale de Genève, 1478, in-fol., par M. Ch. Brunet. 1 vol. 5 fr.

* *Le Roman de Jehan de Paris*, publié d'après les premières éditions, et précédé d'une notice par Emile Mabille. 1 vol. 3 fr.

* *Le Roman bourgeois*, ouvrage comique, par Antoine Furetière. Nouvelle édition, avec des notes historiques et littéraires par M. Edouard Fournier, précédée d'une Notice par M. Ch. Asselineau. 1 vol. 5 fr.

Le Roman comique, par Scarron, revu et annoté par M. Victor Fournel. 2 vol. 10 fr.

Histoire amoureuse des Gaules, par Bussy-Rabutin, revue et annotée par M. Paul Boiteau d'Ambly, suivie des Romans historico-satiriques du XVIIe siècle, recueillis et annotés par M. C.-L. Livet. 3 vol. 15 fr.

* *Six mois de la vie d'un jeune homme* (1797), par Viollet le Duc. 1 vol. 4 fr.

* *Les Aventures de don Juan* de Vargas, racontées par

lui-même, traduites de l'espagnol, sur le manuscrit inédit, par Charles NAVARIN. 1 vol. 3 fr.

* *Hitopadésa*, ou l'Instruction utile, recueil d'apologues et de contes, traduit du sanscrit, avec des notes historiques et littéraires et un Appendice contenant l'indication des sources et des imitations, par M. Ed. LANCEREAU, membre de la Société asiatique. 1 vol. 5 fr.

* *Nouvelles françoises en prose* du XIIIe siècle, avec Notices et notes par MM. MOLAND et Ch. D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

Nouvelles françoises en prose du XIVe siècle, publiées par les mêmes. 1 vol. 5 fr.

Nouvelles françoises en prose du XVe siècle, publiées par les mêmes. 1 vol. 5 fr.

Le Violier des histoires romaines, ancienne traduction française des *Gesta Romanorum*. 2 vol. 10 fr.

Les Cent Nouvelles nouvelles, publiées d'après le seul manuscrit connu, avec introduction et notes par M. Thomas WRIGHT, membre correspondant de l'Institut de France. 1 vol. 5 fr.

Recueil de petits contes latins, tirés des manuscrits et annotés par M. Thomas WRIGHT. 1 vol. 5 fr.

* MORLINI *novellæ, fabulæ et comœdia*. Editio tertia, emendata et aucta. 1 vol. 5 fr.

Les Contes de Pogge, Florentin. Traduction française du XVe siècle. 1 vol. 5 fr.

Les nouvelles recreations et joyeux devis de Bonaventure DES PERIERS, précédés des *Poésies* et du *Cymbalum mundi*, le tout revu sur les éditions originales et annoté par M. Louis LACOUR. 2 vol. 10 fr.

L'Heptameron de la reine de Navarre. 2 vol. 10 fr.

Propos rustiques, baliverneries, contes et discours d'Eutrapel, par Noel DU FAÏL, sieur DE LA HÉRISSAYE. 2 volumes. 10 fr.

Les Serées de Guillaume Bouchet. 3 vol. 15 fr.

Le Decameron de Boccace, traduction d'Antoine LE MAÇON. 2 vol. 10 fr.

Les facetieuses nuits du seigneur Straparole, traduites par Jean LOUVEAU et Pierre DE LARIVEY, 2 vol. 10 fr.

La Philosophie fabuleuse, par PIERRE DE LARIVEY. Edition revue et annotée par M. Ed. LANCEREAU. 1 vol. 5 fr.

* *Les quinze Joyes de mariage*. Nouvelle édition, conforme au manuscrit de la Bibliothèque publique de Rouen, avec les variantes des anciennes édit. et des notes. 1 vol. 3 fr.

* *Les Evangiles des Quenouilles.* Nouvelle édition, revue sur les éditions anciennes et les manuscrits, avec Préface, Glossaire et Table analytique. 1 vol. 3 fr.

* *La Nouvelle Fabrique des excellents traits de verité*, par Philippe d'Alcripe, sieur de Neri en Verbos. Nouvelle édition, augmentée des *Nouvelles de la terre de Prestre Jehan.* 1 vol. 4 fr.

OEuvres de Rabelais, seule édition conforme aux derniers textes revus par l'auteur, avec les variantes des anciennes éditions, des notes et un Glossaire. 2 vol. 10 fr.

Les Contes de Pogge, Florentin, traduction française du XVe siècle. 1 vol. 5 fr.

Les Bigarrures et touches du seigneur des Accords, avec les contes du sieur Gaulard et les Escraignes dijonnoises. 2 vol. 10 fr.

Tabarin. 2 vol. 10 fr.

Bruscambille. 2 vol. 10 fr.

* *Recueil général des Caquets de l'Accouchée.* Nouvelle édition, revue sur les pièces originales et annotée par M. Edouard Fournier, avec une Introduction par M. Le Roux de Lincy. 1 vol. 3 fr.

* *Le Dictionnaire des Pretieuses*, par le sieur de Somaize. Nouvelle édition, augmentée de divers opuscules du même auteur relatifs aux Precieuses, et d'une clef historique et anecdotique, par M. C.-L. Livet. 2 vol. 10 fr.

OEuvres complètes de Pierre de Bourdeilles, abbé de Branthome, et d'André de Bourdeilles, son frère aîné, publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur, augmentées de nombreux fragments inédits, et annotées par M. Prosper Mérimée, de l'Académie française, et M. Louis Lacour, archiviste paléographe.

OEuvres complètes de La Fontaine, revues et annotées par M. Marty-Laveaux. 4 vol. 20 fr.

Le tome I contiendra les *Fables*, le tome II les *Contes*, les tomes III et IV le Théâtre et les autres œuvres.

* *Variétés historiques et littéraires*, recueil de pièces volantes rares et curieuses, en prose et en vers, avec des notes par M. Edouard Fournier. Tomes I à V. Le volume. 5 fr.

* *Histoire notable de la Floride*, contenant les trois voyages faits en icelle par certains capitaines et pilotes françois, descrits par le capitaine Laudonnière, à laquelle a été adjousté un *Quatriesme voyage fait par le capitaine* Gourgues. 1 volume. *Epuisé.*

Mémoires des voyages du sieur Demarez, revus sur le seul exemplaire connu de l'édition originale, et annotés par M. Charles NAVARIN. 1 vol. 5 fr.

Relation des trois ambassades du comte de Carlisle, de la part de Charles II, vers Alexey Michailowitz, czar de Moscovie; Charles, roy de Suède, et Frederic III, roy de Danemarck. Nouvelle édition, avec préface, notes et glossaire, par le prince Augustin GALITZIN. 1 vol. 5 fr.

Histoire du Pérou, traduite de l'espagnol sur le manuscrit inédit du P. Anello OLIVA, par M. H. TERNAUX-COMPANS. 1 vol. 4 fr.

Collection générale de Chroniques et Mémoires relatifs à l'histoire de France. 200 vol.

Cette collection comprendra les ouvrages qui font partie des diverses collections publiées jusqu'à ce jour et plusieurs autres imprimés ou inédits. Chaque ouvrage, revu sur les manuscrits et les éditions anciennes, accompagné de notes et d'une table des matières, se vendra séparément. Il n'y aura ni faux titre, ni indication quelconque qui puisse obliger les amateurs à prendre les volumes dont ils n'auraient pas besoin. Les ouvrages divers ne seront rattachés entre eux que par le plan de la collection et la *Table générale des matières.*

De cette collection feront partie :

* *Les Aventures du baron de Fæneste*, par Théodore-Agrippa D'AUBIGNÉ. Edition revue et annotée par M. Prosper MÉRIMÉE, de l'Académie française. 1 vol. 5 fr.

* *Mémoires de la marquise de Courcelles*, écrits par elle-même, précédés d'une Notice et accompagnés de notes par M. Paul POUGIN. 1 vol. 4 fr.

* *Mémoires de madame de la Guette.* Edition revue et annotée par M. C. MOREAU. 1 vol. 5 fr.

Souvenirs de madame de Caylus. 1 vol.

Memoires de l'abbé de Choisy, suivis de l'*Histoire de la Comtesse des Barres*, avec préface et notes par M. Gustave DESNOIRESTERRES. 1 vol. 5 fr.

OEuvres complètes de Branthome.

Chroniques des Samedis de Mlle de Scudéry, recueillies par CONRART, annotées par PELISSON-FONTANNIER, et publiées par M. F. FEUILLET DE CONCHES. 1 vol. 5 fr.

Paris, Impr. Guiraudet et Jouaust, 338, rue Saint-Honoré.